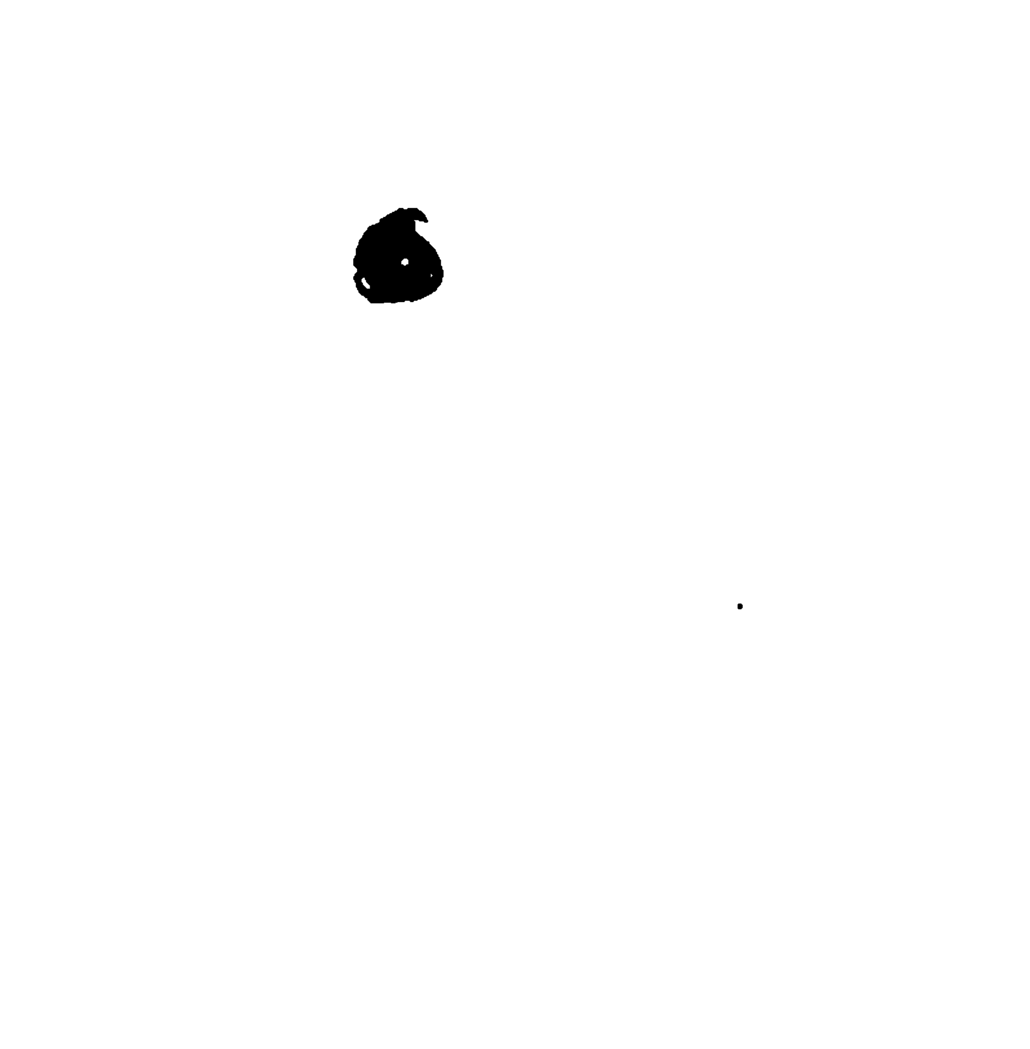






John S. Popkin, presented by Col. Alexander Negris a Greek.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE MODERNE
DE LA GRÈCE.

Neroulos.

On trouve chez le même libraire :

Cours de littérature grecque moderne, par Jacovaky Rizo Néroulos; publié par J. Humbert. 2[de] édition. Genève 1828; in-8° 5 fr.

Traduction allemande du même ouvrage, sous ce titre :

Die neugriechische Litteratur, in Vorlesungen, gehalten zu Genf 1826, *von Jacovaky Rizo Nerulos ; übersezt von Dr. Ch. Müller. Mainz* 1827. 8°

GENÈVE
IMPR. DE P. A. BONNANT.

HISTOIRE
MODERNE
DE LA GRÈCE

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE D'ORIENT.

PAR

[illegible]
Iacovaky Rizos Néroulos,

ANCIEN PREMIER MINISTRE DES HOSPODARS GRECS DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

*edited by T**, i.e. Antoine [illegible], and R**, i.e. Joseph [illegible].*

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

—

1828.

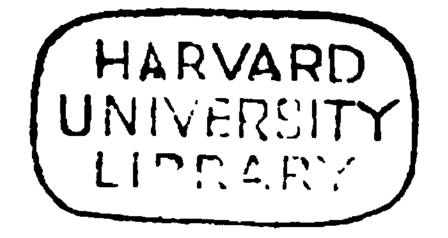

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

TABLE.

Pages.

Préface des éditeurs I

Introduction 1

PREMIÈRE PARTIE.

Causes de la conservation du peuple grec.

Chapitre Ier 10

Avilissement de l'empire grec. Envahissement de l'autorité ecclésiastique. Schisme. Il conserve l'intégrité du peuple grec durant l'empire des Latins. Mahomet et sa religion. Conquêtes de ses successeurs. Gengiskan détruit l'empire des Califes. Royaume naissant d'Icone. Osman. Murad. Bajazet. Mahomet II. Prise de Constantinople.

Chapitre II 26

Prise de Constantinople, prélude de conquêtes plus grandes. Venise, Malte, Skander-bey résistent en vain. La religion grecque opprimée par les Latins et protégée par les Turcs. Le Patriarche; ses officiers; ses priviléges. Monastères turcs et chrétiens. Clergé laïque et Fanariotes. Armatoles; leur origine; leur organisation; leur état avant l'insurrection.

Chapitre III 56

Science favorite des Turcs. Panajotaki, premier interprète de la Porte. Alexandre Maurocordato. Influence des interprètes.

Hospodars. Pouvoir des Turcs sur les Grecs. Capitulations, priviléges de quelques parties de la Grèce. Relations avec l'Italie. Quelques causes secondaires de conservation.

SECONDE PARTIE.

Affaiblissement de l'empire turc, et progrès de la civilisation en Grèce.

Chapitre Ier 82

Faiblesse des Sultans. Guerre de Mustapha III avec la Russie. Défaite des Turcs. Insurrection du Péloponèse. Paix de Caïnardza. Influence des Russes favorable aux Grecs. Fin de l'insurrection du Péloponèse. Hassan-Pacha favorise les insulaires de la mer Égée. État du Péloponèse. Faiblesse d'Abdul-Hamid.

Chapitre II........................... 98

Causes de la guerre avec la Russie. Formalités remplies à la déclaration de guerre. Bulhakoff aux Sept Tours. Guerre d'Autriche. Prise d'Okzakow. Insurrection en Grèce. Flotille grecque. Paix avec l'Autriche. Malheur des Serviens. Paix avec la Russie.

Chapitre III........................... 119

Sort des princes héréditaires. Sélim III. Guerre de Russie et d'Autriche. Défaites des Turcs. Paix de Jassy. Influence des Russes. Tentative pour former des troupes régulières. Hassan-Pacha favorise les marins des îles. Faiblesse de Sélim. Tentative infructueuse de Riga. Napoléon en Égypte. Alliance des Anglais et des Russes avec la Turquie. Marine ottomane.

Chapitre IV........................... 145

Férocité des pachas. Aly-Pacha. Son ambition; ses conquêtes. Fin de l'invasion de l'Égypte. Aly en profite. Défense de Parga. Les Souliotes. Leur organisation; leur bravoure; leurs

guerres avec Aly. Dernière lutte contre ce pacha. Destruction de Souli. Les armatoles. Vaines tentatives d'Aly pour les détruire. Il les attire dans son parti. Leurs provinces, leurs chefs et le nombre de leurs pallikares.

Chapitre V. 171

Tentative pour soulever la Grèce. Alliance de Paul Ier et de Napoléon. L'ambassadeur russe insulté. Mort de Paul. Démétraky Mourouzy. Révolte des Ayans. Brune fait reconnaître Napoléon comme Empereur par la Porte. Son départ. Influence du général Sébastiany. Guerre avec la Russie et l'Angleterre. Révolte des janissaires à l'armée. Duckworth force les Dardanelles. Sélim renversé par les janissaires. Mustapha IV. Il persécute les partisans de Sélim. Révolte de Mustapha Baïrak-Dar. Sélim étranglé. Le sultan massacré. Mahmoud monte sur le trône.

Chapitre VI. 200

Organisation et pouvoir des janissaires. Mahmoud. Les Séimans corrompus par le séjour de la capitale. Orgueil et sécurité de leurs chefs. Conspiration des janissaires. Mort de Baïrak-Dar. Massacres et incendies dans Constantinople. Victoires des Russes. Famine à Constantinople. Destruction de l'armée par les Russes. Avidité de Mahmoud. La tranquillité est rétablie. Révolte de la Servie. Peste.

Chapitre VII. 225

État de la Valachie et de la Moldavie. Hospodars. Bienfaits des hospodars grecs. Protection de la Russie accordée à ces provinces. Civilisation des Valaques et des Moldaves.

TROISIÈME PARTIE.

Histoire de l'insurrection grecque.

Chapitre Ier. 237

Désir de la liberté répandu de tout temps chez les Grecs. Riga crée l'hétérie. Mœurs des armatoles. Ils entrent dans l'hétérie. Ses développemens.

Chapitre II. 250

Animosité du sultan contre Aly-Pacha. Émigration de l'hospodar Jean Caradza. Le sultan décide la perte d'Aly. Préparatifs du pacha. Il attire à lui les Albanais et les armatoles. Aly est trahi par ses fils. Le général ennemi est corrompu par Aly. Arrivée de Hourschid. Il presse le siége avec vigueur.

Chapitre III. 274

Hétérie en 1819. Arrivée d'Ypsilanty en Bessarabie. Ses adhérens. Leur imprudence. Troubles en Valachie et en Moldavie. L'hospodar avertit la Porte. Ypsilanty passe le Pruth. Massacre des Turcs à Galatz. Michel Soutzo sauve ceux de Jassy. Proclamation d'Ypsilanty. Il passe en Valachie avec son armée. Bataillon sacré. Lenteur d'Ypsilanty. Déclaration de la Russie. Inaction d'Ypsilanty.

Chapitre IV. 299

Fureur de Mahmoud. Mort des principaux fanariotes. Mort du patriarche. Proscriptions et massacres. Négligence d'Ypsilanty. Activité de la Porte. Attaque de Galatz. Retraite d'Athanase. Arrivée de Cantacuzène à Jassy. Il se retire en Russie. Mort d'Athanase et défaite de son corps d'armée. Trahison de Vladimiresko. Défaite de Caravia et du bataillon sacré. Défection de Sava. Fuite d'Ypsilanty. Mort de Georgaky.

Chapitre V. 330

Menées de Colocotroni. Insurrection de Maïna. Tripolitza bloquée par Colocotroni. Insurrection de Varnakioti en Étolie. Révolte de Souli. Marco Botzaris défait les Turcs. Mort de Drakos. Défaite d'Omer Vrione par Odyssée. Insurrection de la presqu'île de Cassandra. Emmanuel Pappas.

Chapitre VI. 351

Situation des îles. Arrivée de Démétrius Ypsilanty. Sa réception. Assemblée des primats. Première victoire navale. Destruction de Cydonie. Vaine tentative des Turcs contre Samos. La flotte turque ravitaille les forteresses du Péloponèse.

Chapitre VII. 376

Arrivée de Maurocordato. Prise de Monemvasie, de Navarin et de Tripolitza. Les Grecs échouent devant Napoli de Romanie. Odyssée défait l'armée turque aux Thermopyles. Insurrection de l'Eubée. Mort d'Hélias Mavromichalis. Insurrection des Olympiens réprimée. Aly trahi par Tahir-Abaz. Il se rend. Il est assassiné. Guerre de la Perse. Formation d'un nouveau sénat.

Chapitre VIII. 399

Insurrection de Candie. Victoires des Sphakiotes. Succès et mort de Baleste. Retraite des Sphakiotes. Massacres dans l'île de Cypre. Grands préparatifs du sultan. Tentative pour insurrectionner Scio. Arrivée du capitan-pacha. Par le moyen des consuls européens il désarme les Sciotes. Affreux massacres. Dévastation complète de Scio. Canaris met le feu au vaisseau amiral. Mort du capitan-pacha.

Chapitre IX. 424

Tentative infructueuse à Riguiassa.-Succès d'Ypsilanty et d'Odyssée. Ils sont entravés par la jalousie de l'aréopage. Défaite et destruction des Grecs à Cassandra. Maurocordato s'avance dans la Grèce occidentale. Déroute des philhellènes à Péta. Divisions entre le sénat et les capitaines. Approche de Dramaly. Siége d'Argos. Destruction des Turcs aux Dervenakias. Mort de Dramaly. Tentative infructueuse du capitan-pacha. Incendie d'un vaisseau de ligne turc. Mort de Kiriacoulis. Défection de Varnakioti.

Chapitre X. 452

Dissensions intestines. Réunion du congrès. Nouvelles intrigues. Préparatifs des Turcs. Jalousie des chefs turcs. Mustaï-Pacha. Marco Botzaris. Sa mort. Déroute des Turcs. Dissensions entre les membres du gouvernement.

Chapitre XI. 479

Arrivée de lord Byron. Son influence. Sa mort. Dissensions dans le gouvernement. Colocotroni et ses partisans arrêtés. Mehmed-Aly, vice-roi d'Égypte. Il arme pour le sultan. Le capitan-pacha attaque et détruit Ipsara. La flotte grecque poursuit le capitan-pacha. Housrev se réunit à Ibrahim. Les Grecs les poursuivent et remportent des avantages successifs. Dissensions dans le Péloponèse.

Chapitre XII. 508

Divisions et intrigues. Ibrahim en Morée. Défaite des Grecs. Prise de Navarin. Colocotroni de nouveau à la tête de l'armée. Prise de Tripolitza. Défaite d'Ibrahim. Tentative d'Alexandrie. Missolonghi assiégée par Reschid-Pacha. Mort d'Odyssée. Arrivée d'Ibrahim devant Missolonghi. Les assiégés repoussent divers assauts. Famine dans Missolonghi. Prise et destruction de cette ville.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Peu de temps s'est écoulé depuis le moment où, pour la première fois, les regards de l'Europe civilisée se sont portés sur la Grèce moderne. L'histoire de ce pays est mal connue jusqu'à l'époque où Ypsilanty, appelant aux armes ses concitoyens opprimés, fixa sur eux l'attention des peuples de l'Occident, qui soupçonnaient à peine l'existence des Grecs comme nation. Aucun écrivain n'a retracé d'une manière satisfaisante et complète la situation politique de la Grèce avant cette insurrection, ni développé les causes qui, par une

marche successive, amenèrent enfin les Hellènes à briser le joug qui pesait sur eux. La raison de ce silence s'explique aisément; car, s'il est difficile de raconter l'histoire d'un peuple dont toutes les actions sont à découvert, et d'un gouvernement dont les ressorts administratifs s'aperçoivent sans peine, il l'est bien davantage de décrire la vie politique d'une nation asservie et tout à la fois ignorante et ignorée. L'existence d'un tel peuple est toute précaire, et son histoire n'est le plus souvent que le récit de vexations tyranniques. Tel fut le sort de la Grèce : l'histoire de ce pays durant l'époque de son esclavage est inséparablement liée à celle des Ottomans.

Sans prétendre suppléer entièrement à l'insuffisance des historiens dont nous venons de parler, M. Rizo a entrepris d'exposer d'une manière claire et précise, quelle fut la situation de sa patrie depuis son envahissement par les Turcs et surtout pendant le dix-huitième

siècle. Personne plus que lui n'était capable de remplir cette tâche difficile*. Son savoir aussi étendu que profond, les fonctions importantes qu'il a remplies, soit comme grand-postelnik de deux hospodars, soit comme secrétaire auprès de la Porte, lui ont procuré des documens refusés à tout autre; son séjour à Constantinople, sa connaissance des langues orientales, ses relations avec les personnages les plus influens, soit turcs, soit grecs, lui ont révélé des traits historiques que l'on chercherait vainement dans un autre ouvrage. Politique habile, il montre comment dans la faiblesse de leurs oppresseurs les Grecs puisèrent les forces nécessaires pour briser leurs chaînes, et offre aux auteurs qui viendront après lui des vues neuves et des matériaux précieux à consulter. Écrivain éloquent, critique impartial,

* On trouve d'intéressans détails sur la vie de M. Rizo dans la notice que M. Humbert a mise à la tête du *Cours de littérature grecque moderne*.

il sait unir dans son ouvrage le patriotisme du Grec à la fidélité de l'historien. Plus scrupuleux que tant d'autres, il dit seulement ce qu'il a vu, ce qu'il a appris de témoins oculaires, ce qu'il a puisé aux sources authentiques et non dans les colonnes des journaux.

Cette histoire, qui se distingue de la foule des écrits qui ont paru sur la Grèce, a dû sa naissance au sentiment patriotique qui animait M. Rizo. Forcé de quitter son pays, après la malheureuse issue de l'affaire d'Ypsilanty, à laquelle une partie des membres de sa famille avait pris part, il cherchait à se consoler de son exil en s'occupant de sa patrie et en travaillant à la faire mieux connaître et mieux apprécier. C'est ce qui l'engagea de livrer à l'impression le *Cours de littérature grecque moderne* et l'histoire que nous offrons au public. Elle aurait paru depuis long-temps, si M. Rizo, honoré de l'estime du comte Capodistrias, n'eût accompagné en Grèce cet homme généreux qui

a tout sacrifié pour son pays. Ce départ subit n'ayant pas permis à l'auteur de mettre la dernière main à son ouvrage, il nous a chargés de le revoir.

D'après ses directions, nous avons retranché quelques passages, rejeté dans des notes les anecdotes qui surchargeaient le récit, et fait, en partie du moins, une nouvelle division de chapitres. Du reste, sauf quelques constructions ambiguës que nous avons modifiées, rien n'a été changé au style; nous le présentons avec ses tournures insolites et ses phrases quelquefois peu correctes; mais ce sont de faibles taches, que la richesse des comparaisons, la vivacité du récit et l'énergie des expressions feront aisément pardonner. Si le style est l'homme même, il faut se garder d'altérer, par un scrupule mal entendu, la physionomie originale d'un auteur, lors même qu'il écrit dans une langue étrangère. C'est ainsi, du moins, que nous avons considéré notre devoir d'éditeurs.

Si cet ouvrage enrichit le domaine de l'histoire, s'il augmente l'intérêt qu'on porte à la Grèce, le but de M. Rizo sera atteint, et les soins que nous avons mis à cette publication seront amplement récompensés.

GENÈVE, 1er mars 1828.

T** et R**

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE MODERNE
DE LA GRÈCE.

INTRODUCTION.

Depuis la mort d'Alexandre et la vaste domination des Empereurs romains, l'histoire de chaque nation ne forma plus qu'un article supplémentaire de celle des rois. Dès cette époque, la Grèce, privée d'historiens, n'offre plus que des voyageurs et des géographes; c'est alors que les Pausanias parurent, à défaut des Hérodote, des Thucydide et des Xénophon. Une page de ces auteurs citoyens valait mieux, instruisait plus que tous les volumes des chroniqueurs du Bas-Empire. Dans tout le fatras de ceux-ci, l'on ne rencontre aucune trace de statistique de la

Grèce; les noms d'Athènes, du Péloponèse, des villes et des provinces, n'y sont rapportés que pour désigner les prélats qui assistèrent aux conciles œcuméniques. Les croisades survinrent, et les princes chrétiens, en s'emparant chacun d'une portion de la Grèce, la gouvernèrent au hasard, et jetèrent dans l'ensemble de son histoire des ténèbres rendues encore plus épaisses par la conquête et la domination des Turcs.

Après la prise de Constantinople par ces barbares, toute la chrétienté désespéra du sort de la Grèce; en voyant l'orageux et pâle croissant sur l'horizon de cette terre, on n'espérait plus y voir reluire le soleil de la liberté; tous oubliaient, abandonnaient la Grèce; nul ne pensait à la rendre à elle-même; Charles VIII ne s'en souvint que pour tâcher de la conquérir. Il semblait que les débris de la nation grecque devaient être inévitablement engloutis par la puissance ottomane; aussi ne voyons-nous aucun historien contemporain prendre la tâche d'écrire particulièrement sur la Grèce.

Pour débrouiller le chaos qui règne sur l'histoire moderne de ce pays, il faudrait donc avoir recours à celle de la nation qui la dominait, à l'histoire du peuple turc.

Mais qu'a été cette dynastie ottomane depuis

son établissement en Europe jusqu'à nos jours? Cherchons quelque histoire, soit nationale, soit étrangère, où il nous soit possible de puiser des documens authentiques, capables de nous montrer, sous toutes les faces civiles et politiques, cet empire qui, pendant plus de trois siècles, n'eut de contact avec l'Europe chrétienne que par le fer de ses armées.

L'histoire de Hodza, contenant les règnes des premiers sultans de la dynastie ottomane, quoique supérieure à toutes celles qui la suivirent, n'est que le récit d'un esclave fier de ses chaînes et admirateur de ses tyrans. Les biographes turcs des Soliman et des Sélim trouvaient une ample matière pour faire étalage de leurs absurdes métaphores qui élevaient jusqu'aux nues les victoires de ces conquérans et insultaient aux puissances chrétiennes. Le mensonge et la flatterie des historiographes ottomans croissaient en raison de la décadence de l'empire; plus les Turcs se voyaient battus par Sobiesky et Eugène, plus leurs écrivains devenaient insolens, et lorsque les généraux moscovites écrasaient leurs armées, ils chantaient victoire, comme si la nation russe eût été refoulée par eux jusqu'au territoire de Novogorod. D'après les historiens turcs les plus renommés, tels que Néi-

ma, Tzelabi-zudé, Is-si, Subhi, Euvéri et Vassif, les Ottomans ne furent jamais battus, ce n'était que par hasard que l'ennemi remportait de loin en loin sur eux quelque léger avantage : dans ces auteurs, pas la moindre notion de la statistique de l'empire, pas un seul aperçu raisonné sur les causes des événemens les plus saillans, pas une seule mention de l'état des puissances chrétiennes et de leurs rapports avec le gouvernement turc; tout est soumis par eux aux lois de l'incompréhensible fatalité; leur raisonnement s'arrête devant cette borne insurmontable, ils croiraient impie d'essayer de la franchir. Aussi les événemens sont-ils entassés dans leurs histoires sans autre suite, sans autre liaison que l'ordre absolu des temps et la succession des circonstances : à côté d'une déclaration de guerre est placé le récit d'un incendie dans un quartier de Constantinople, et dans la même page qui contient la conclusion d'une paix ou le tableau d'une révolte des janissaires, on rencontre fréquemment la description d'un déménagement du Grand-Seigneur, ou d'un voyage de Sa Hautesse à sa maison de plaisance. Tout le reste n'est qu'un tissu de récits pompeux, d'actes arbitraires de la Porte ou du Sultan, de proscriptions, de supplices, de con-

fiscations, de tortures, ou d'autres violences racontées avec le même sang-froid que celui qui présidait à leur exécution. Forcés de taire même le peu qu'ils savent, ces prétendus historiens reculent d'effroi devant la vérité environnée de bourreaux. Cependant parmi les Turcs, quelques personnes écrivirent des mémoires où l'on trouve les véritables causes des événemens remarquables de leur époque. Ayant joué le premier rôle dans le ministère, plusieurs d'entre eux purent consigner la vérité dans leurs écrits : mais ces écrits n'ont jamais vu le jour; les héritiers de ces auteurs tremblaient à l'aspect d'un legs si dangereux, et ce n'était qu'à quelques Grecs, leurs confidens, qu'ils en permettaient la lecture. Tels sont les mémoires posthumes de Resmi-Achmet-Effendi, ministre des affaires intérieures sous le règne de Mustapha III, ceux d'Ismaïl-Bey, ministre des affaires étrangères sous Abdul-Hamid, et ceux d'Izzet-Bey, chef du bureau de la chancellerie sous Sélim III. Il existe aussi de ces manuscrits composés par quelques Turcs judicieux sous les règnes antérieurs, mais on les couvre du voile le plus épais, et le despotisme théocratique, imposant aux consciences timorées des Turcs, leur interdit la lecture de ces écrits,

comme de pamphlets contre le trône et la religion.

Quant aux Européens qui visitaient les états de l'empire, c'étaient ou des voyageurs suspects aux Turcs et occupés dans leurs recherches de quelque objet spécial, ou des ambassadeurs qui ne voyaient les habitans que par leurs fenêtres et dans quatre ou cinq conférences chaque année. Leurs drogmans ne communiquaient qu'avec un petit nombre de ministres de la Porte et avec quelques commis des bureaux. Jamais ces drogmans européens n'avaient avec les Turcs des relations familières, et, excepté le célèbre Muradza-d'Osson, qui était d'origine arménienne, il n'est pas d'exemple qu'un de ces interprètes ait eu un Turc marquant pour son intime ami. Les négocians européens ne connaissaient d'autres musulmans que les douaniers et les officiers des tribunaux; et plusieurs d'entre eux, quoique vieillis en Turquie, en ignoraient la langue presque complétement.

Comment était-il donc possible d'avoir une histoire raisonnée de l'empire turc? Les Ottomans ne connaissaient ni leur nation, ni les sujets de leur empire. Les Grecs rougissaient de transmettre leur opprobre à la postérité. Les autres peuples sous la domination de la Porte,

étaient plongés dans l'ignorance la plus épaisse. Les Européens étaient réduits à traduire les chroniqueurs ottomans, et à y ajouter quelques notices puisées à des sources incertaines.

Quant à la nation grecque, oubliée de tout le monde après sa chute, elle n'a pas été jugée digne d'être citée, même par des historiens étrangers. Aussi rien de plus obscur que l'histoire de sa servitude. Elle n'eut pas même un type unique d'esclavage. Ses principaux tyrans, les uns à turbans et les autres en toges, lui ôtaient jusqu'au droit de s'approprier les malheurs qu'elle souffrait. Les Turcs s'emparaient-ils des îles de Cypre, de Candie, de l'Eubée, du Péloponèse ou de quelque autre partie de la Grèce, ce n'était point des Grecs habitans de ces pays que l'on faisait mention, mais des Vénitiens, des Gênois, ou des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux-ci reprenaient-ils à leur tour quelque lambeau sur les Turcs, le nom des Grecs n'y était nullement cité. Ainsi l'histoire de la Grèce est devenue histoire ottomane, vénitienne, gênoise, et des chevaliers de Malte.

Depuis l'insurrection actuelle, ceux qui ont vu la Grèce, n'ont rapporté que des faits plus ou moins exacts, mais dont ils n'avaient pu connaître les antécédens et les principes; ceux qui

l'ont visitée avant cette époque étaient si loin d'en comprendre le véritable état, qu'aucun d'eux n'a remarqué la civilisation croissante, l'approche de la restauration; et que l'insurrection, qui n'en était que la conséquence nécessaire, a frappé tout le monde comme un événement extraordinaire et complétement inattendu.

Aussi en présentant aujourd'hui l'histoire moderne de la Grèce, je ne le fais qu'à titre de Grec, à titre d'homme qui, par la position qu'il a occupée avant l'insurrection, a été à même d'en apercevoir les véritables causes, et d'en connaître les principaux acteurs.

Cette histoire sera divisée en trois parties :

Dans la première, j'examinerai les causes de la conservation du peuple grec, en tant que peuple; j'exposerai quelles furent les forces qui l'empêchèrent de se confondre dans l'immensité de l'empire ottoman; quelles furent les sources où les Grecs, quoique esclaves et disséminés, puisèrent néanmoins le sentiment de leur dignité nationale, et l'espérance de rompre un jour leurs fers.

Dans la seconde partie, je tâcherai de faire voir l'enchaînement de circonstances favorables dont les Grecs profitèrent pour faire des progrès vers la civilisation, pour connaître l'étendue de

leurs forces et la faiblesse progressive de leurs oppresseurs, et pour concevoir enfin le projet de recouvrer ces droits que réclament l'humanité et la religion chrétienne.

La troisième partie traitera des circonstances qui ont amené l'insurrection, de son origine et de sa nature.

PREMIÈRE PARTIE.

CAUSES DE LA CONSERVATION DU PEUPLE GREC.

CHAPITRE Ier.

Avilissement de l'empire grec. — Envahissement de l'autorité ecclésiastique. — Schisme. — Il conserve l'intégrité du peuple grec durant l'empire des Latins. — Mahomet et sa religion. — Conquêtes de ses successeurs. — Gengiskan détruit l'empire des Califes. — Royaume naissant d'Icone. — Osman-Murad. — Bajazet. — Mahomet II. — Prise de Constantinople.

Tandis que les successeurs d'Auguste bravaient seuls tout le genre humain; tandis que des lignes sanglantes marquaient les bornes de l'empire de ces tyrans, et que tous les hommes ne respiraient que la servitude, une religion nouvelle se répandait des frontières de l'Arabie sur la surface du globe avec des progrès miraculeux. Renforcée par les coups qu'on lui portait, elle résistait seule à la tyrannie, et finit par en triompher. Ses martyrs donnaient l'exemple de la résistance au pouvoir arbitraire. Ils appre-

naient le secret de leur force à ceux qui ne savaient pas défendre les droits de l'homme sur cette terre. Cette religion était la religion chrétienne. Ses principes étaient fondés sur la justice éternelle et sur l'égalité des droits de citoyen. Constantin le Grand embrassa cette religion nouvelle, et, appuyé sur cette base, monta au trône impérial. Avec elle, il voulut tout changer, excepté le pouvoir absolu; sans le mettre lui-même en usage, il ne réfléchit point à l'abus que ses successeurs en feraient; sans être despote, il ne sut pas ôter aux autres les moyens de le devenir. Il quitta Rome et transplanta à Byzance le siége de l'empire; mais, semblable à ceux qui, fuyant un lieu pestiféré, emportent des vêtemens infectés d'un poison mortel, l'empereur Constantin amena avec lui les vices organiques du gouvernement le plus absolu, fonda le nouvel empire sur les mêmes bases que celui de Rome, fournit au siége ecclésiastique de Constantinople les moyens de s'élever à la hauteur patriarcale, et sema ainsi, sans le savoir, entre l'ancienne et la nouvelle capitale du monde, un germe fécond en rivalité. Il fit de la religion un des principaux appuis du trône, et réunit les deux pouvoirs, temporel et spirituel; mais l'événement trompa sa politique : au lieu de se défendre mutuelle-

ment, le trône et l'autel ne tardèrent pas à être ébranlés, à s'affaiblir l'un par l'autre, et les abus jaillirent de toutes parts.

L'empereur Théodose, surnommé *le Grand* par la petitesse de son siècle, en ordonnant le massacre de Thessalonique, trahit le secret de sa faiblesse par sa cruauté; et l'évêque de Milan, en lui défendant l'entrée de l'église, donna le premier exemple d'un châtiment infligé aux princes de la part du clergé, exemple dont on abusa si scandaleusement dans les siècles postérieurs.

Plus à la portée des barbares du Nord, l'empire d'Occident succomba le premier. L'empire d'Orient, quoique chancelant sur sa base, restait encore debout, malgré les vices de son organisation, malgré les attaques les plus terribles; il ressemblait à une forteresse entourée de murailles énormes, dont les brèches mêmes forment, par leurs masses, des remparts contre les assaillans.

Cependant, des empereurs éphémères pensaient affermir leur trône en persécutant chez leurs sujets le mérite, les talens et le patriotisme. De leur côté, les chefs du clergé se retranchaient derrière des épithètes pompeuses et se fortifiaient par un cortége de dignitaires eccl-

siastiques, décorés des mêmes titres que les premiers fonctionnaires de l'empire.

Semblable à un arbre dont le tronc est devenu caverneux par le laps du temps, l'empire d'Orient fut à la fin mutilé sous les coups fratricides des Croisés, avant d'être tout-à-fait déraciné par les foudres ottomanes. Constantinople fut prise par les Latins; plusieurs provinces, plusieurs îles de la Grèce furent également envahies; mais cette portion de la Grèce, subjuguée par les Occidentaux, ne reconnaissait pour légitime souverain que le prince grec qui régnait en Bithynie, parce que lui seul était considéré comme tel par l'église d'Orient. C'est la religion seule qui octroie aux souverains le titre de *princes par la grâce de Dieu;* c'est elle seule qui accrédite ce titre auprès des peuples. Ainsi l'édifice de l'empire fut bouleversé de fond en comble; mais la nation grecque ne périt pas, et ne fut pas réellement soumise aux princes latins. Ce fut la religion qui la sauva des spoliateurs croisés, comme elle fut plus tard son arche de délivrance dans le débordement de la conquête des Turcs. Sous l'égide de la religion se conservèrent les mœurs, la langue et les usages. Ainsi les irruptions des croisés furent comme ces torrens impétueux qui emportent tout, excepté le fond du terrain sur

lequel roulent leurs flots dévastateurs. Il suffit d'observer les phases de la langue grecque avant et après le schisme, pour se convaincre qu'elle souffrit beaucoup plus depuis Constantin le Grand jusqu'à l'époque de la séparation des deux églises, qu'après cette séparation. Les îles de Cypre et de Candie, l'Eubée et le Péloponèse, les Cyclades et surtout les îles Ioniennes, arrachées à Venise expirante, auraient perdu jusqu'au langage de leurs aïeux, si la religion n'eût tracé une ligne de démarcation morale entre les dominateurs et les sujets.

Dans ces siècles barbares, où la morale de l'évangile était gravée sur les longues épées des chevaliers chrétiens, et où l'on se faisait un Dieu partisan forcené des fureurs des hommes, les croisades, au lieu de rallier les Latins et les Grecs, les séparèrent toujours davantage. Elles irritaient les Grecs, secrètement influencés par la cour de Constantinople, contre les croisés dont l'empereur d'Orient craignait le retour victorieux. Elles aigrissaient également les Franos, par les entraves et la mauvaise foi qu'ils rencontraient dans la politique ombrageuse du ministère byzantin. Ainsi ces armées de pèlerins, ayant commencé par des plans de saintes conquêtes, finirent par s'emparer des propriétés de

leurs frères en Jésus. Alors l'Europe et l'Asie étaient plongées dans les ténèbres de l'ignorance la plus profonde; et la superstition, interprète fallacieux de la religion, rendait chaque jour plus hideuses les haines de ceux à qui l'évangile prêchait la paix et l'amour fraternel. Les deux partis se regardaient avec soupçon, et l'aversion contre les Musulmans n'était guère plus invétérée que l'animosité réciproque des Grecs et des Latins.

Quand les Francs, maîtres de Constantinople, y laissaient des traces ineffaçables de leur fureur; quand chaque bannière des chevaliers croisés portait la devise d'une conquête sur le territoire grec; quand les murs de Galata, habités par les Gênois, insultaient aux tours de Constantinople; quand les soldats-marchands de cette république imposaient un droit de péage aux navires grecs qui débouchaient de la mer Noire, et quand toute l'Italie était le jouet des Condottieri et le théâtre des atrocités entre les Guelphes et les Gibelins: comment alors les Grecs pouvaient-ils espérer la moindre disposition sincère, le moindre véritable secours de la part des Occidentaux contre les Ottomans?

Constantinople, dépouillée de toutes ses provinces, ne conservant plus que les titres déri-

soires de sa grandeur passée, ne possédant que ce que contenaient ses murailles, devait, schismatique ou non, périr tôt ou tard : sa chute était inévitable. Au lieu de soutenir cette ville comme un boulevard contre les Ottomans, les princes chrétiens ne lui proposèrent que les conditions d'une alliance faible et intempestive, aux dépens de la conscience de son peuple.

Telles furent les relations morales des Grecs avec les Occidentaux depuis l'époque des croisades jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.

Jetons un coup d'œil sur la conduite des Mahométans à l'égard des Chrétiens ; nous examinerons ensuite le système suivi par la dynastie ottomane à l'égard des Grecs avant et après la prise de Constantinople.

Fondateur d'une religion nouvelle, et voulant faire des prosélytes, Mahomet fit de sa doctrine un mélange de toutes les autres, et l'adapta aux goûts, aux passions et au tempérament des Arabes. Il leur permit tous les plaisirs de la terre, et leur promit en même temps dans une vie future pleine de voluptés, des milliers de jeunes houris, des fleuves de lait et de miel, et des fontaines de nectar. Pour obtenir ces félicités, il n'ordonna ni jeûnes tristes, ni macérations cruelles, ni

prières longues et plaintives; il prescrivit seulement des ablutions fréquentes et journalières, et un court repentir des péchés, exprimé par ces mots : *Je demande pardon à Dieu.* Par-là Mahomet, en habile imposteur, combinait d'un côté la possibilité de jouir de ce qu'il appelait *la félicité des deux mondes*, et attirait par ses appâts matériels l'Arabe voluptueux; de l'autre il tranchait les disputes de ses adversaires par la logique de l'épée, et l'effroi que répandait son cimeterre accréditait les pretendus miracles par lesquels il augmentait le nombre de ses sectateurs. D'ailleurs à cette époque et dans ces contrées, les innovations religieuses étaient fréquentes et ne paraissaient point une chose extraordinaire. Il faut encore ajouter que l'empire d'Orient commençait à s'affaiblir au dedans et au dehors, de manière à n'être plus capable de surveiller et de réprimer ces sortes d'innovations et de troubles, surtout au fond de l'Arabie.

Mahomet choisit ses disciples, ou pour mieux dire ses coopérateurs. Quatre d'entre eux furent ses principaux soutiens : ils étaient fourbes et audacieux, comme lui; guerriers et hommes à grandes vues, plus que lui. Ils se contentèrent de jouer le second rôle, parce qu'il n'était pas possible de s'arroger tous à la fois le titre d'Envoyé

divin. Leur religion admet tous les prophètes, parmi lesquels elle range aussi Jésus-Christ et Jean-Baptiste. Elle respecte la sainte Vierge, saint George et saint Démétrius. Ce fut même pour cette raison que Mahomet, ayant visité le monastère du mont Sinaï, donna aux religieux de ce monastère un diplôme, au bas duquel il apposa, en forme de signature, ses cinq doigts trempés dans l'encre. Ce diplôme, qui contient d'importantes prérogatives, est conservé dans le trésor du sérail, depuis que Sélim I[er] le prit aux religieux du mont Sinaï et leur en donna une copie conforme à l'original et confirmée de sa propre main.

Omar Ibn-el-Hattab, successeur de Mahomet, visita aussi le saint sépulcre et accorda au patriarche de Jérusalem Sophronius un diplôme renfermant des priviléges considérables. Ce diplôme est écrit en caractères koufiques et signé par le calife lui-même *.

Plusieurs autres monastères chrétiens furent également à l'abri de la destruction, tant à cause de la vénération que les mahométans leur portent, que de l'adresse des religieux qui savaient

* Il existe encore aujourd'hui dans le trésor du patriarche de Jérusalem. C'est un parchemin de format oblong.

à propos s'attirer la faveur et la protection des conquérans, de quelque nation et de quelque religion qu'ils fussent.

Mahomet et ses successeurs se proposèrent à la fois la conquête et la conversion de l'univers. L'alcoran, qui promettait la couronne du martyre à tous ceux qui mourraient en combattant pour son nom, faisait souhaiter cette mort glorieuse, dans la ferveur du noviciat. Ainsi, courant de conquête en conquête, les premiers califes ne laissaient, dans les pays qu'ils subjuguaient, que les chrétiens nécessaires pour labourer les champs et pour exercer les arts dont les vainqueurs avaient besoin. En vertu d'un ordre de l'alcoran, ces chrétiens avaient la vie sauve, en payant une capitation annuelle, comme serfs ou *raïas*.

L'Afrique, ravagée par la peste, dont Procope de Césarée fait une horrible description, et dévastée ensuite par les invasions des Goths et des Vandales, n'opposa aucune résistance au mahométisme. La misère et l'ignorance, effets naturels d'un esclavage si dur, les ruines que Gengis-Khan laissa sur ses traces, les croisades qui faisaient retomber sur les faibles chrétiens de l'Orient la rage musulmane, les divisions sanglantes des successeurs de Mahomet, les Ommiades et les

Abassides, qui agissaient par contre-coup sur les malheureux chrétiens : toutes ces causes réunies dépeuplaient visiblement l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie et les provinces en-deça du mont Taurus. Les chrétiens d'Orient ne trouvaient d'asile et de refuge que dans les villes maritimes du Pont-Euxin, de la Paphlagonie, de la Bithynie, de la Phrygie, et du littoral de l'Asie mineure, tous pays soumis aux empereurs grecs de Constantinople et de Trébisonde; et encore ces contrées n'étaient-elles pas à l'abri des invasions des Sarrasins, qui poussaient leurs courses jusques vers les faubourgs de Constantinople. Les îles principales de la Grèce furent conquises par les infidèles. Maîtres de la Sicile et de l'Espagne, les Maures auraient souillé jusqu'au sol de la France, si elle n'avait eu Charles-Martel.

Cependant plus le mahométisme gagnait du côté de l'étendue, plus il perdait en force et en énergie. L'empire des Sarrasins, en se divisant, s'affaiblissait de jour en jour. Il subit le sort des gouvernemens arbitraires qui, par défaut d'une force nationale, deviennent la proie des invasions. Gengis-Khan laissa après lui un champ libre aux hordes de ses Tartares. Un de leurs chefs usurpateurs, nommé Selzdouk, devint sultan d'Iconium; et ensuite, un autre usurpateur, Osman, s'empara de ce royaume.

Par une fatalité funeste non seulement aux Grecs, mais à plusieurs autres nations, les sultans successeurs de cet Osman formèrent une série d'hommes extraordinaires. Ils joignaient le calme d'esprit à l'impétuosité de caractère, le fanatisme à une adroite politique, une activité infatigable à une entière résignation aux arrêts du destin; en un mot, ils furent de ces fléaux que l'on admire en frémissant. Osman fut plus grand que tous ses successeurs, parce qu'il en fut le chef. Il devint lui-même l'architecte de son trône, rajeunit le mahométisme décrépit, le retrempa dans le fanatisme le plus furieux, et sut profiter de cette religion de carnage, de destruction, de conquêtes, d'ignorance et de tyrannie. Quoique l'histoire le représente comme sage, juste et clément, il n'en est pas moins vrai qu'il ne marchait que sur des débris et sur des ruines. Soldat usurpateur et surtout barbare, il ressemblait à un incendie, qui dévore pour subsister.

Les conquêtes des Orchan, des Murad et des Bajazet furent d'autant plus grandes et rapides que ces guerriers foudroyans ne rencontrèrent dans les princes chrétiens que des adversaires divisés, des politiques à vues courtes et des soldats marchands. Les empereurs de Constanti-

nople n'avaient pour armes que des titres, pour troupes que des factions et des cabales, pour généraux que des ordonnateurs de processions, pour forteresses que de nombreux monastères.

Murad, le troisième sultan de la race ottomane, établit un corps nombreux de cavalerie d'élite, sous le nom de *sipahis*, auxquels il distribua, à titre de fiefs militaires, les terres conquises. En même temps il forma et régularisa son infanterie par la fondation du corps formidable des janissaires. Cette infanterie, composée d'esclaves faits sur l'ennemi, était, par la nature de sa constitution, basée sur le système des conquêtes. Plus on envahissait de pays chrétiens, plus on renforçait et l'on augmentait cette milice formée par la destruction, l'esclavage et l'apostasie.

Murad et Bajazet son successeur, en arrachant presque toutes les racines de l'empire grec en Asie, s'efforçaient aussi de rompre celles que cet empire avait en Europe. Ils étendirent leurs conquêtes dans la Thrace, la Macédoine et la Thessalie. Bravant tous les obstacles, ces sultans devenaient plus forts à mesure qu'on tâchait de les affaiblir, parce qu'on les attaquait sans cette force morale qui est le véhicule de la force matérielle. Ils défirent Lazare prince de Servie, et

Sigismond roi de Hongrie. La dernière heure de Constantinople allait sonner, quand la bataille d'Ancyre, gagnée sur Bajazet par Timur-Bey ou Tamerlan, retarda de quelques années la chute de cette capitale.

L'interrègne, qui se prolongea depuis la captivité de Bajazet jusqu'à Mahomet I[er], aurait été une circonstance singulièrement favorable, si l'on avait su en profiter. Mais alors, les empereurs de Constantinople n'étaient que des automates qui croyaient avoir remporté des victoires et fait des conquêtes chaque fois qu'ils achetaient la paix par le sacrifice de quelque ville, dernier débris de leur mourant empire. La bataille de Varna, où périt Ladislas roi de Hongrie, répandit la terreur dans toute la chrétienté et rendit le nom de Murad II aussi formidable que celui de Bajazet. Mahomet II, fils de Murad, fut à peine monté sur le trône, qu'il jeta sur Constantinople un coup d'œil ambitieux. Cette capitale sans provinces était cependant encore formidable par son nom, par ses souvenirs et par un reste de dignité que conservaient ses habitans. Une ressource restait aux Grecs, la conservation de leurs droits. L'empereur Paléologue, qui en était dépositaire, ne voulut pas tant qu'il vécut les céder aux usurpateurs, mais il rejeta

toute espèce de capitulation et périt en combattant sur les brèches de sa capitale; la nature de sa mort légua aux Grecs le droit impérissable de la venger.

Dans la prise de Constantinople, l'histoire nous offre une étrange contradiction : tandis qu'elle fait monter le nombre des assiégeans à trois cent mille hommes, à la tête desquels était un conquérant encore plus redouté de ses soldats que de ses ennemis, qui assistait en personne à tous les travaux du siége, et qui frappait de sa main les pachas qui ne se faisaient pas tuer sur les brèches; tandis que l'histoire nous rapporte que le siége dura plus d'un mois, elle ajoute que les assiégés n'avaient pour combattans que huit mille hommes, encore étaient-ils ou Vénitiens ou Gênois : comme s'il était possible qu'une poignée de soldats mercenaires eussent pu défendre si long-temps une ville de dix-huit milles de circuit et dont les fortifications étaient faibles et négligées, comme celles de toutes les grandes capitales. Les immenses préparatifs de Mahomet et la durée du siége attestent, malgré les historiens, que s'il y eut dans Constantinople une partie des habitans qui prononçaient contre les *Azymites* des anathèmes au milieu du danger, il y en eut aussi un très-grand nombre qui se

battirent avec courage et moururent en citoyens.

Le conquérant prit la ville d'assaut, et y entra au milieu du sac et du carnage; mais il ne se crut certain de la possession, qu'après s'être assuré de la mort de Paléologue : de manière qu'il fit nommer le lieu ou l'empereur périt en combattant *Place de mort*, pour garantie notoire du trépas du dernier empereur grec. Souvent j'ai traversé cette place, et toutes les fois j'ai versé des larmes furtives sur ce mausolée nominal.

CHAPITRE II.

Prise de Constantinople, prélude de conquêtes plus grandes. — Venise, Malte, Skander-bey résistent en vain. — La religion grecque opprimée par les Latins et protégée par les Turcs. — Le Patriarche ; ses officiers ; ses priviléges. — Monastères turcs et chrétiens. — Clergé laïque et Fanariotes. — Armatoles ; leur origine ; leur organisation ; leur état avant l'insurrection.

Combien n'a-t-on pas répété cette expression plutôt ingénieuse que fondée, *la dynastie ottomane est campée en Europe ?* — Étrange campement que celui qui dure depuis plus de quatre siècles ; qui a détruit les églises, bâti des mosquées, distribué à titre de fiefs militaires les terres conquises, élevé des places fortes, porté ses armes jusqu'à Vienne, Otrante et Taïganrock ; en un mot, qui a fait les efforts les plus inconcevables, pour s'assurer, en-deçà du Bosphore, un séjour perpétuel ! Non, ils ne campent point comme des Scythes nomades, ceux qui, à peine établis en Asie, s'élancèrent sur l'Europe, comprenant bien qu'avant de tourner leurs armes contre l'Egypte, la Syrie et la Perse, ils devaient attaquer des peuples plus forts. Les journées de Cassovie et

de Nicopolis se sont prolongées pour les chrétiens en siècles de malheurs. Quand Suléiman, fils d'Orchan, fit former trois radeaux de planches légères, traversa l'Hellespont avec quatre-vingts Turcs déterminés, s'empara de Sestos, et deux jours après de Callipoli, la clef du détroit, l'Europe devait alors ouvrir les yeux, et reconnaître, dans ces trois frêles esquifs, les flottes qui, deux siècles plus tard, devaient se mesurer contre toutes ses forces réunies et porter l'épouvante jusqu'au centre du monde chrétien.

Tandis que chaque année les Doges de Venise épousaient allégoriquement la Mer Adriatique, les Turcs s'emparaient, sans métaphore, des îles et des Chersonèses; et pendant que les Latins, maîtres absolus de quelques provinces de la Grèce, traitaient leurs sujets avec une dédaigneuse inhumanité et enlevaient ainsi à leurs colonies grecques leur force intrinsèque, Mahomet II, au contraire, dans le traité qu'il fit avec les Vénitiens immédiatement après la prise de Constantinople, stipulait que le patriarche de cette ville conserverait, sur la portion du territoire grec possédée par la république de Venise, les revenus et la plupart des priviléges dont il jouissait au temps de l'empire romain.

Cette conduite de Mahomet était bien calcu-

lée : en montant au trône des Césars, il comprit que la conquête de Constantinople n'était qu'un commencement d'opérations militaires et le prélude d'autres conquêtes non moins grandes et non moins difficiles. La marine de Venise lui inspirait des craintes ; l'intrépidité des chevaliers de S.[t] Jean de Jérusalem était assez prouvée, et leur vocation l'épouvantait ; Skander-bey bravait seul toutes les forces ottomanes ; la ville de Trébisonde avec les provinces de Cappadoce et de Paphlagonie formait, sous le grand titre d'empire, un petit état, où régnaient les descendans des Comnènes chassés de Constantinople par les croisés, au commencement du treizième siècle. Mais les chevaliers avaient une bravoure isolée : ils ressemblaient à un fer ardent, qui brûle quand on le touche, mais qui ne peut pas jeter d'étincelles. Skander-bey fut assez grand pour n'avoir pas de successeurs dignes de remplir sa place : il mourut tout entier. La destruction de l'empire de Trébisonde fut l'affaire de quelques bourreaux envoyés par le sultan ; ils exterminèrent l'empereur David Comnène et toute sa famille.

Mahomet craignait encore les croisades des princes chrétiens. Il fit échouer celle qu'avait formée le pape Callixte III, en prévenant les alliés et en les attaquant avant qu'ils eussent rassem-

blé leurs forces. Enfin Mahomet, sachant très-bien qu'il existait une animosité religieuse entre les catholiques et les chrétiens de l'église d'Orient, s'efforça de fortifier ces haines intestines en protégeant ouvertement le culte et les ministres de l'église grecque. Par cette manœuvre il s'assurait la fidélité des provinces grecques soumises à son empire, et il inspirait en même temps aux Latins des soupçons et de la défiance contre ceux des Grecs qui étaient leurs sujets. Ce fut la cause de l'éloignement qui subsista toujours entre les Grecs et leurs maîtres Vénitiens, et ce qui rendit les Grecs indifférens aux succès et aux revers des Latins ennemis des Turcs. En effet, quels avantages avaient les Grecs sous le joug des Occidentaux? De quel droit politique jouissaient-ils? Quelle université, quelle école, quel établissement utile au public voyaient-ils fonder dans leurs contrées? N'étaient-ils pas plutôt traités comme de vils esclaves? Pendant la paix ils étaient l'objet de la défiance et du mépris; pendant la guerre ils faisaient le service avilissant de chiourme dans les galères: les dangers étaient communs; la gloire et le prix de la victoire n'appartenaient qu'aux Latins. Les Grecs soumis à Venise ne voyaient dans chaque province que deux églises divisées entre elles et séparément

desservies, deux archevêques de communion différente, des paroisses bien distinctes, des pasteurs opposés qui pretendaient chacun à la prédilection divine; et, de même que les haines entre parens sont quelquefois les plus envenimées, ainsi les chrétiens, au lieu de se soutenir mutuellement, ne faisaient que se déchirer par des querelles intérieures et ouvraient ainsi la porte aux envahissemens progressifs de leur ennemi commun. Mahomet profita de cette division; et tandis qu'il anéantissait dans la nation grecque toute puissance temporelle et civile, il soutenait la domination spirituelle, en affermissant le clergé. Le sultan voulut faire *un monastère* de toute la Grèce, mais un monastère dont les bases pussent être renversées au moindre souffle de son fondateur. Il y installa, comme *abbé supérieur*, le patriarche de Constantinople; et comme abbés inférieurs, les autres prélats ou évêques. Le clergé grec reçut quelques prérogatives, ces marques flétrissantes d'un pouvoir absolu, qui ne les accorde que pour prouver qu'il est maître de les ôter: les créatures de Dieu exigent des droits; les créatures des tyrans implorent des concessions.

A la prise de Constantinople, Mahomet II, d'après les suffrages de quelques membres du

haut clergé, éleva à la dignité de *Patriki-Roum* ou patriarche des Romains, Gennadius Scholarius, dont il connaissait l'antipathie fanatique contre les Latins. L'ayant fait venir en sa présence, il le fit revêtir, par le grand-vizir, du *caftan* ou manteau d'honneur, lui remit de ses propres mains *le bâton*, marque de sa nouvelle dignité, le gratifia de mille ducats, et le fit conduire à cheval, lui et sa suite, dans la maison patriarcale, accompagné dans sa marche de plusieurs officiers de la Porte et d'un régiment de janissaires. Cette cérémonie a toujours eu lieu depuis cette époque, à l'installation d'un nouveau patriarche.

Conformément à l'ordre de Mahomet II, le synode, à la tête duquel est le patriarche, fut composé de dix archevêques choisis par le patriarche de Constantinople, outre les archevêques d'Héraclée, de Cyzique, de Calcédoine et de Derkos, qui, ayant leurs siéges près de la capitale, sont expressément tenus de résider auprès du chef de la religion. Celui-ci peut quelquefois augmenter le nombre des membres du synode, mais il n'a pas le droit de le réduire au-dessous de dix. Le patriarche ne doit décider arbitrairement aucune affaire générale, soit civile, soit ecclésiastique, ni même nommer quelque évêque à un siége vacant, sans avoir préa-

lablement obtenu le consentement du synode *. Le patriarche n'est déposé que sur la demande du synode et du clergé séculier (dont nous expliquerons plus tard l'origine, la forme et les fonctions). Quand les membres du synode sont mécontens du patriarche, alors ils se rassemblent, rédigent une pétition accompagnée de leurs sceaux et dans laquelle ils exposent leurs griefs : ils présentent cette pétition à la Porte, en demandant la déposition du patriarche. Le sultan l'accorde aussitôt ; il ordonne au synode de se choisir un nouveau chef, dont il confirme lui-même l'élection par un ordre autographe. Le lendemain, le nouveau patriarche est installé par la cérémonie du *caftan*. La Porte ne dépose jamais de son chef le patriarche, si ce n'est pour crime vrai ou supposé de lèse-majesté.

Le patriarche est autorisé à présenter en son nom des pétitions à la Porte, pour des affaires particulières ; mais pour les affaires de la nation, tant civiles qu'ecclésiastiques, et surtout pour la nomination des évêques, des archevêques et des trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, il doit agir de concert avec les membres du synode, et demander l'agrément de

* Les archevêques sont inamovibles.

la Porte, qui délivre les *bérats* ou diplômes nécessaires à ces nouveaux installés.

La caisse du patriarcat (qu'on appelle *caisse commune*) paie chaque année au fisc impérial vingt-cinq mille piastres de Turquie, de la part du patriarche et de tout le corps des archevêques qui ont leur siége dans l'empire ottoman. Le fisc donne le titre de *présent* à ce tribut annuel. Moyennant cette redevance générale, le haut clergé est exempt du droit de *capitation*, qu'est tenu de payer à la Porte tout *raïas* ou serf mâle non mahométan, de quelque religion qu'il soit. Cependant les évêques n'en sont exempts que lorsqu'ils résident dans leurs évêchés; et ils paient cet impôt pendant qu'ils demeurent à Constantinople. Dans cette caisse commune que possède le patriarcat, on peut placer des sommes d'argent et en percevoir l'intérêt.

L'existence de cet établissement de banque est une des causes qui attiraient au clergé grec la protection du gouvernement, parce que l'on y faisait des emprunts, et que les Turcs, surtout les orphelins, y plaçaient leurs fonds pour qu'ils fussent en sûreté.

Une certaine classe d'affaires civiles étaient du ressort du patriarche : par exemple les contrats de mariage et les divorces, les legs et les

testamens, les petits vols et les délits de peu d'importance. En général on recourait à la médiation du patriarche pour éviter les procès devant les tribunaux et les sentences arbitraires des vizirs. Ce prélat connaissait ainsi des différends des Grecs entre eux, de ceux entre Grecs et Arméniens, et même entre Grecs et Turcs.

Le patriarche tient dans sa maison sa cour de justice composée de son clergé séculier, et, pendant qu'il juge, il est assis sur un trône. La sentence qu'il prononce est reconnue valable, même dans le cas où le procès a lieu entre un Grec et un Turc.

Quand le patriarche veut exiler un chrétien de Constantinople, ou de quelque province de l'empire ottoman, il adresse alors par son agent une pétition à la Porte, pour demander le *firman* ou ordre d'exil. La Porte y acquiesce immédiatement, et ce ne sont pas les officiers du gouvernement, mais les janissaires du patriarche, qui conduisent les coupables au lieu de leur exil. Ceux qui éprouvent un pareil châtiment, d'après la demande du patriarche, ne peuvent être élargis que sur une nouvelle requête du chef de la religion. Aucune de ses pétitions ne demeure sans effet : si le contraire arrive, c'est le signe de sa prochaine déposition.

Le patriarche a une prison à laquelle il condamne les chrétiens coupables, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Il a le droit d'envoyer aux galères tout chrétien qui mérite cette punition, et pour cet effet il n'a pas même besoin d'en informer la Porte. Celle-ci ne peut pas faire sortir des galères l'homme que le patriarche y a condamné.

Le patriarche avait à son service des janissaires que le chef de cette milice lui assignait, pour être employés comme agens dans toutes ses opérations civiles. C'est par leur ministère qu'il emprisonnait, exilait ou envoyait aux galères les coupables chrétiens.

Quoique le ministre de la marine, spécialement chargé de l'inspection des galères, n'admette personne dans cette prison sans un ordre direct de la Porte, cependant il reçoit sans examen ceux qui y sont conduits de la part du patriarche, par ses janissaires, et ne peut les élargir à l'insu du prélat.

Lorsqu'un chrétien coupable d'un léger délit était conduit à la prison publique par des officiers de police, s'il déclarait publiquement vouloir embrasser l'islamisme, il était aussitôt délivré et amené devant quelque tribunal, ou à la Porte même, pour y recevoir le turban. Mais les chrétiens

que les janissaires du patriarche conduisaient à l'exil ou aux galères, manifestaient en vain leur vœux pour l'apostasie: personne n'osait les arracher des mains des officiers du prélat.

. Enfin le patriarche peut se promener à cheval dans Constantinople, précédé de deux de ses janissaires, et entouré de douze curés, du porte-bâton et de ses diacres.

Tels étaient les principaux priviléges du patriarche de Constantinople; mais, par la suite, la plupart d'entr'eux demeurèrent sans exécution, ou coûtèrent à la nation des sommes immenses. Tandis que Mahomet II gratifiait de mille ducats le patriarche à son installation, bientôt les successeurs de celui-ci durent, à leur nomination, offrir aux grands-visirs cent mille piastres de Turquie. Il va sans dire que les ministres du Grand-Seigneur, désireux de recevoir fréquemment de pareils cadeaux, imputaient aux patriarches des délits politiques pour les déposer, ou trouvaient des intrigans, puis semaient la discorde parmi les membres du synode et faisaient solliciter l'élection d'un nouveau chef.

Voilà ce que devenaient les priviléges accordés par le mahométisme. Ils furent néanmoins dès le principe un point d'appui et un centre de ralliement pour la nation grecque, courbée sous

le joug de maîtres différens. Ce que Mahomet II n'avait fait que pour l'intérêt de la domination ottomane, devint la cause de l'existence du peuple grec et prévint sa dissolution en parties hétérogènes.

En effet la Grèce aurait risqué d'être anéantie, si après la prise de Constantinople le vainqueur ne l'eût pas maintenue intègre dans sa religion. Mais la Providence fit trouver aux Grecs leur salut dans le plus terrible fléau du nom chrétien. Empêchés par l'alcoran de forcer à l'islamisme ceux qui paient annuellement la capitation, obligés d'avoir des serfs pour cultiver les terres, visant enfin à séduire les Grecs sujets des Latins en tolérant leur religion, et en accordant des faveurs au seul clergé de cette église, les sultans suivaient le système de Mahomet II.

Le but constant de la dynastie ottomane était de régner, de conquérir et de conserver par le fer. En donnant dans la personne du patriarche une tête à toute la nation grecque, les sultans pensaient avec raison que cette tête, sur laquelle leur cimeterre était toujours suspendu, ne pourrait se soulever que pour prêcher la liberté dans le ciel et l'esclavage sur la terre. Aussi avaient-ils assujetti au trône patriarcal de Constantinople non seulement les siéges ecclésiastiques de tou-

tes les provinces et de toutes les îles de la Grèce, mais encore ceux de l'Asie mineure, de la Bulgarie, de la Servie, de la Bosnie, de l'Albanie, de la Valachie, de la Crimée et de la Moldavie. Ce système, tendant à s'assurer de la fidélité de leurs sujets grecs sous la garantie de leur conscience religieuse, était si scrupuleusement observé par les premiers successeurs de Mahomet II, que Jérémie, patriarche de Constantinople, obtint officiellement la permission de la Porte ottomane d'aller en personne en Russie, avec deux archevêques du synode, pour procéder, d'après l'invitation formelle du clergé moscovite, à la promotion et au sacre du patriarche russe sous le règne du czar Alexis Michaélovitz. Les sultans pensaient avec raison que plus le trône patriarcal de Constantinople aurait une influence spirituelle sur les autres trônes ecclésiastiques, fussent-ils même indépendans du gouvernement ottoman, plus ils acquerraient un ascendant politique sur les peuples étrangers par le moyen de la religion, à la tête de laquelle serait le patriarche de Constantinople, sujet fidèle de la Porte tant par crainte, que par intérêt. C'est pour les mêmes raisons que le gouvernement ottoman permettait aussi au patriarche de Constantinople d'avoir des relations fréquentes avec le

synode de la Géorgie, qui reconnaissait sa suprématie.

Le premier qui occupa le siége patriarcal, Gennadius Scolarius, dont nous avons fait mention plus haut, et son clergé séculier, furent assez habiles pour se procurer par tous les moyens possibles une protection efficace, et eurent l'adresse de se faire un patron aussi puissant que permanent dans le corps des janissaires. Ayant obtenu le privilége d'avoir à son service, en qualité de ses officiers civils, des janissaires du 56me régiment, le patriarche cultivait avec soin la faveur du chef de ce corps puissant; la caisse patriarcale lui offrait en signe d'hommage un don annuel, et de cette manière les autorités ottomanes faisaient respecter dans les provinces le pouvoir ecclésiastique.

Ainsi la prépondérance spirituelle du trône patriarcal, soutenue par la politique du gouvernement ottoman, et réunie avec la puissance temporelle que lui procuraient ses priviléges, conservait la masse du peuple grec, qui regardait ce trône comme son arche de salut. D'ailleurs tels étaient dans ces époques désastreuses l'abattement, la lassitude des Grecs, et leur aversion pour le gouvernement séculier, qu'après des siècles d'oppression, ils espéraient trouver

un peu de repos sous le gouvernement esclave, mais sacré, de l'église, et souffraient avec résignation des peines qu'ils regardaient comme infligées par le courroux céleste; ils cherchaient à le fléchir par leur patience et à mériter enfin le bienfait de leur affranchissement.

Ce n'en était pas moins pour eux un motif réel de consolation, d'encouragement et de persévérance, que de voir leur culte toléré et l'existence de leur nombreux monastères, tant en Europe qu'en Asie. Les musulmans ont une sorte de vénération pour l'institution des couvens. Ils respectent les noms des saints auxquels ils sont dédiés et les regardent comme des lieux sacrés où se retirent des hommes détachés du monde et dévoués à l'adoration du Créateur. A cet égard les Turcs suivent l'exemple des Sarrasins. Molla-Hunkiar, un des plus grands saints de l'Islamisme, était l'intime ami d'un moine chrétien, et d'après ses ordres testamentaires le tombeau de ce moine fut placé à côté du sien dans un *tékié* ou monastère musulman, le plus célèbre de la ville d'Iconium. Ces deux tombeaux, du chrétien et du mahométan, existent encore aujourd'hui dans ce *tékié* dont le *schéich* ou abbé ceint l'épée aux sultans lors de leur avènement au trône.

En général les Orientaux révèrent les ordres

monastiques à quelque religion qu'ils appartiennent. Les mahométans ont aussi leurs moines, qu'ils appellent *derviches* et qui se divisent en plusieurs classes. Les derviches *méolévis* sont matérialistes dans leur croyance; les *bektachis* respectent Jésus-Christ, et les douze apôtres: les *zerrins*, la sainte Vierge; enfin chacun de ces ordres a sa constitution particulière, secrète et contraire aux dogmes de l'islamisme. Et pourtant les musulmans ont pour eux une vénération extrême. Il est vrai que ces religieux ne s'immiscent point dans les affaires du gouvernement et demeurent étrangers aux intrigues des ulémas, aux cabales du sérail et aux séditions des janissaires.

Les derviches jouent en général le rôle d'astrologues; ils exercent la musique, art très-considéré par les Orientaux, et récitent des exorcismes contre les maléfices, les sortiléges et l'influence du mauvais œil.

Quelque barbare que soit envers les femmes, même dans l'autre monde, la religion mahométane, qui ne leur promet dans le Paradis pas même un petit ruisseau de miel, tandis qu'elle destine aux hommes des fleuves d'une saveur délicieuse; quoique cette religion regarde les femmes comme indignes de remplir le rôle de der-

viches et de contempler la divinité, néanmoins les Turcs ne refusent pas leur respect aux religieuses des ordres monastiques chrétiens *.

C'est encore à cause de ce respect des mahométans pour les monastères, que dans le groupe des charmantes petites îles situées dans la Prépontide, à deux lieues de Constantinople, et appelées *îles des princes*, il existe encore aujourd'hui plusieurs couvens bâtis antérieurement à la domination des Turcs et où l'on a la permission de sonner les cloches.

Les Ottomans, qui ne souffrent point ce signe éclatant d'une religion ennemie, visitent souvent ces îles dans leurs parties de plaisir et entendent sonner les cloches des monastères sans en être

* En 1818, lorsque j'étais au service du ministère ottoman, je fus chargé de traduire en turc deux requêtes, adressées, l'une au sultan actuel, et l'autre à son ministre favori Halet-Effendi, de la part des religieuses d'un couvent situé dans le duché de Gênes. Elles y exposaient la spoliation de leur monastère par les républicains français, et suppliaient Sa Hautesse très-pieuse de leur envoyer en cadeau trois tapis de Turquie, l'un vert, le second bleu et le troisième couleur de rose, pour couvrir le pavé de leur temple. Elles promettaient en reconnaissance de prier Dieu pour la prospérité, la gloire et la santé du Grand-Seigneur. Celui-ci ordonna sur-le-champ l'envoi des trois tapis à ces religieuses, compatriotes de Roxelane.

offensés. Mais ce qui doit surprendre bien davantage, c'est que la Porte ottomane ait autorisé l'existence d'un nombre considérable de monastères au mont Athos. Sur cette montagne, qui est surnommée *sainte*, il y a une foule de couvens, la plupart magnifiques et bâtis par les empereurs grecs de Constantinople; tout le territoire de la montagne leur appartient, et leurs murailles ne diffèrent en rien de celles des places fortes; leurs églises et leurs cellules sont de superbe construction; leurs clochers rivalisent avec les plus beaux édifices de ce genre. Parmi ces monastères il y en a un qui appartient aux Géorgiens, un autre aux Russes, un troisième aux Serviens, et un quatrième aux Bulgares.

Aucun Turc ne peut y mettre le pied, parce que ces monastères sont sous l'inspection protectrice du *bostandji-bachy* ou chef de la garde du sultan, auquel ils paient chaque année un assez fort tribut sous le nom de *capitation des religieux de la sainte montagne*.

C'était dans ces pieuses retraites que les Grecs, après la chute de leur empire, trouvaient quelque consolation et concevaient des espérances, en voyant leur patrie co-religionnaire de tant de nations fortes et considérables. C'était dans ces cloîtres que se formaient les jeunes théologiens.

C'était dans les bibliothéques de ces édifices que les moines s'exerçaient au grec littéral, obligés de réciter et d'expliquer aux novices les auteurs ecclésiastiques. C'étaient enfin ces monastères, et plusieurs autres situés dans le reste de la Grèce, qui se transformaient en écoles et conservaient le feu sacré de la littérature grecque ancienne.

Voilà comment la nature des institutions humaines change avec le temps et les circonstances. Ces monastères, dont l'immense construction ne laissait pas aux pères de famille la faculté de bâtir leurs propres demeures; ces monastères, dont la population stérile privait la patrie des bras de ses enfans créés pour sa défense, ces monastères sont devenus pour les Grecs esclaves, d'éclatans souvenirs de leur grandeur passée, des asiles d'instruction, des remparts contre l'islamisme, une source de superstitions salutaires, qui nourrissaient dans les cœurs l'espérance d'un heureux avenir.

Parmi les institutions qui caractérisaient la futilité et le vain étalage du Bas-Empire, mais qui, plus tard, devinrent avantageuses à la nation grecque, on doit encore ranger la fondation du *clergé laïque ou séculier*. Ce cortége du trône patriarcal de Constantinople fut formé dès l'époque

où les successeurs de Constantin-le-Grand, ayant emprunté des Orientaux une foule d'étiquettes somptueuses, multiplièrent les titres et les charges, afin de remplir de courtisans les labyrinthes de leurs palais. A l'exemple de la cour impériale, le haut clergé s'entoura peu à peu d'un nombre considérable de dignitaires auxquels il donna des titres analogues à ceux des fonctionnaires civils. Ces officiers ecclésiastiques recevaient une espèce de consécration par une légère tonsure et par l'imposition des mains. Ils se divisaient en deux classes, sous le nom de première et de seconde *pendas*. La première était composée du *grand-logothète* ou archichancelier du trône patriarcal, du *scévophylax* ou garde-meubles, du *chartophylax* ou archiviste, du *grand ecclésiarque* et du *grand-orateur*. Dans la seconde étaient rangés le *grand-économe*, le *protonotaire*, le *référendaire*, le *primicire*, l'*archichantre* et le *premier secrétaire*. Cette classe comprenait encore une foule d'officiers subalternes qui portaient aussi le nom de *clercs*. Après la prise de Constantinople, ce corps du clergé séculier eut rang d'assesseurs à la cour de justice du patriarche. C'était ce corps qui gérait les affaires civiles et ecclésiastiques des chrétiens de la capitale. Les revenus du clergé laïque, depuis la chute de l'empire, consistaient

en une pension modique assignée sur la caisse commune de l'église patriarcale, et en rétributions déterminées que quelques îles, quelques villes grecques et quelques couvens payaient annuellement au clergé séculier, sous le titre de *droit d'exarchat* ou de préfecture. Ce corps a été la principale souche des familles connues sous la dénomination générale de *fanariotes*, ainsi appelées parce qu'elles résidaient au quartier du *Fanal*, pour être auprès du patriarche.

L'existence du clergé laïque procura à la nation grecque de grands avantages relativement à la littérature et à l'instruction de la jeunesse. Le premier patriarche après la prise de Constantinople, Gennadius, homme versé dans le grec littéral, et qui n'était pas étranger aux connaissances scientifiques de son siècle, recueillit tous les débris des familles marquantes de la capitale, en appela plusieurs d'autres parties de la Grèce, et assigna les dignités du clergé laïque à ceux d'entre leurs membres qui avaient le plus de connaissances et de talens. La ruine du soi-disant empire de Trébisonde ayant suivi de près celle de Constantinople, beaucoup de familles nobles de Trébisonde se réfugièrent à l'abri du trône patriarcal, qui était alors le seul asile contre la férocité des barbares. Gennadius, adversaire obs-

tiné de l'église latine, se déclara avec plus d'impétuosité contre elle en montant sur ce trône spirituel. Esclave hors de l'église, il voulait être libre et indépendant dans son enceinte. Peut-être sa ténacité contre les catholiques fut-elle motivée par le désir d'inspirer au sultan une confiance complète envers les chrétiens de l'église d'Orient, en les lui faisant voir tout-à-fait séparés des Latins. Ainsi il composait et faisait composer des ouvrages polémiques; il écrivait des lettres circulaires partie théologiques, partie morales. Le clergé séculier qui rédigeait ces écrits, ainsi que tous les édits et règlemens synodaux, était obligé de recbercher l'instruction, et cela créa bientôt des hommes enrichis de connaissances étendues. Ce noyau d'hommes éclairés fut la seule école où se formèrent les ecclésiastiques supérieurs et les professeurs de belles-lettres, jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Enfin une de ces institutions conservatrices de la nation grecque fut l'établissement des *armatoles* ou capitaines chrétiens, d'où sortirent ces klephtes qu'a rendus célèbres l'histoire moderne de la Grèce. Cette institution des capitaines en est un des points les plus essentiels, et il n'est pas possible de comprendre l'origine et les progrès de l'insurrection, si l'on n'a pas d'idées

nettes sur l'existence de cette milice nationale. Je terminerai donc ce chapitre par l'exposé de sa fondation, de sa forme, de son pouvoir et de son influence dans les affaires de la Grèce.

Pendant que les rapides succès des armes turques glaçaient d'effroi les chrétiens de l'église d'Orient; pendant que Mahomet II s'emparait sans résistance de l'île de Mitylène, de l'Attique, du Péloponèse et de l'Eubée, un Grec donnait à ses concitoyens l'exemple de l'héroïsme, en bravant seul avec sa petite armée toutes les forces du conquérant. Il apprenait aux Grecs, avilis par leurs empereurs despotiques, qu'un petit prince citoyen, fort de l'amour de son peuple, peut défendre son pays contre un puissant usurpateur. Ce héros chrétien étoit George Castriote, prince d'Epire, surnommé par les Turcs Skender-bey, ou prince Alexandre. Seul et pendant trente années, il lutta contre la puissance d'Amurat et de Mahomet II, écrasa leurs armées, infesta leurs provinces, et ne cessa de vaincre qu'en cessant de respirer. Son gouvernement ne lui survécut pas; mais l'Epire et l'Albanie apprirent dès-lors à mépriser les Turcs. De cette époque date l'établissemeut des capitaines ou *armatoles* chrétiens, et ce fut de l'école de Skender-bey que sortirent plus tard les Souliotes et les

autres guerriers de la Grèce continentale, du Péloponèse et de l'Eubée.

Les premiers sultans qui entreprirent la conquête de l'Acarnanie, de l'Épire et de l'Albanie, furent obligés, pour s'assurer la possession de ces provinces, de leur accorder divers privilèges. Les montagnes inaccessibles dont ces pays étaient hérissés, l'esprit belliqueux de leurs habitans, l'étendue de leurs côtes maritimes, leur proximité des possessions vénitiennes, d'où l'on pouvait tirer toute sorte de secours, rendaient ces contrées redoutables au gouvernement ottoman. Le mont *Agrapha*, ce boulevard naturel de l'Épire, fut le premier pays qui obtint par capitulation la prérogative d'avoir un capitaine, avec un nombre suffisant de soldats, pour le maintien du bon ordre, pour la sûreté des villes et des villages situés au pied et sur les flancs de cette montagne escarpée. Ses habitans obtinrent, du temps de Murad II, le droit d'avoir deux voix délibératives sur trois dans l'administration de leurs affaires civiles. Le cadi ou juge musulman avait la première, leur archevêque la seconde, et leur capitaine la troisième. Ce droit subsista jusqu'à l'époque d'Aly-Pacha. L'exemple du mont Agrapha fut successivement suivi par toutes les provinces de la Grèce continentale, depuis l'Albanie jusqu'à la Macédoine Trans-

Axienne, le Péloponèse et l'Eubée. Le premier capitaine du mont Olympe qui fut reconnu et autorisé par le gouvernement turc, vers la fin du quinzième siècle, fut l'armatole Cara-Michaly Olympien. Ces chefs des milices nationales de la Grèce étaient appelés par les Turcs *armatoles* ou gendarmes, et *capitaines* par les Grecs. Leurs soldats s'appelaient *pallicares* ou braves, et leur aide-de-camp *protopallicare* ou le premier des braves. Chacun des capitaines reconnus du gouvernement était muni d'un diplôme, en vertu duquel il exerçait le capitanat et faisait la garde de sa province. Il y avait aussi des chefs militaires qui n'étaient pas reconnus par le gouvernement, qui se maintenaient dans un état de révolte, sous le nom de *klephtes*, et que l'on regardait comme chefs de brigands. Tous ces capitaines, officiellement reconnus ou non, faisaient ensemble cause commune, et formaient entre eux une ligue pour se soutenir en cas de besoin. Plusieurs même acquirent, par leur bravoure, un tel pouvoir, qu'en butte aux persécutions des pachas qui les déposaient, ils se révoltaient contre leurs ordres et continuaient de force l'exercice de leurs fonctions. Tels furent, entre autres, dans les vallées de l'Agrapha, le capitaine Jean Boukovallas, Zetro dans la province d'Alassone au midi

du mont Olympe, Macry Thanasse et Makrypoulo sur le mont Kissavo ou l'ancien Parnasse, Zovara en Épire, Carakitzo dans la Phocide, et dernièrement enfin le capitaine Androutzo, père d'Odyssée, lequel avec deux cents pallicares traversa, l'épée à la main, le Péloponèse depuis Maïna jusqu'à Vostitza, obligé de livrer, souvent trois fois par jour, des combats meurtriers aux nombreux corps de Turcs qui voulaient s'opposer à sa marche.

Après la conquête de l'Épire et de l'Albanie, le gouvernement ottoman y laissa, d'après son système, des troupes permanentes, pour les garder. Il distribua à ces troupes des terres à titre de fiefs militaires. Les vainqueurs occupèrent une partie des côtes, les villes principales, et le pays plat. Bientôt il se mélangèrent avec les vaincus, en contractèrent graduellement les mœurs et les usages, en adoptèrent la langue et devinrent enfin une espèce de créoles du christianisme et du mahométisme, ou plutôt ils ne professaient l'islamisme que comme un moyen de supériorité sur les chrétiens. Cependant une population nombreuse et guerrière habitait les gorges et les sommités de ces provinces montagneuses. Le gouvernement turc ménageait ces montagnards belliqueux : d'ailleurs les premiers successeurs de Mahomet

eurent à calmer trop de troubles domestiques pour songer à les soumettre. Bajazet était occupé de la rivalité de son frère Dzidzim. Sélim Ier eut, dans le commencement de son règne, à combattre ses frères qui lui disputaient le souverain pouvoir, et quand il fut délivré de cette guerre, il tourna ses armes contre les Persans et les Mamelouks. Soliman, son fils, lutta successivement contre la Hongrie, l'Autriche, Venise, et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, sur lesquels il conquit l'île de Rhodes. Pendant cet intervalle, tandis que la Thrace, la Bulgarie et la Servie étaient devastées par les chrétiens et par les armées turques, l'Albanie, l'Épire et l'Acarnanie, loin du théâtre de la guerre, jouissaient du repos et accroissaient leurs forces. De tous les musulmans possesseurs de fiefs militaires, les premiers qui montrèrent cet esprit d'insubordination, suite naturelle du système féodal, furent les seigneurs feudataires de l'Épire et de l'Albanie. Dès l'époque de leur établissement dans ces contrées, ils y jetèrent des racines profondes, de manière que le gouvernement ottoman les ménageait toujours, et ne nommait que rarement des pachas étrangers pour les gouverner. Il existait donc entre ces seigneurs musulmans et la Porte ottomane une méfiance réci-

proque et une animosité qui tournait au profit des Grecs de ces provinces, en consolidant de plus en plus l'institution des capitanats, en fournissant aux montagnards les moyens de se maintenir dans leurs retraites escarpées, et en facilitant le commerce et l'industrie des chrétiens habitans des villes.

Depuis l'origine de leurs conquêtes en Thessalie, les Turcs établirent dans les vastes pleines arrosées par le fleuve Pénée, une colonie mahométane tirée de la province d'Iconium et d'autres pays de l'Asie mineure : cette colonie porte encore aujourd'hui le nom de *Coniari* ou Iconiens. Ces colons, agriculteurs paisibles, devinrent bientôt l'objet du mépris des Albanais et des Epirotes qui les dépouillaient impunément. La Porte crut alors nécessaire de confier la garde des défilés de leurs montagnes aux pachas voisins. Mais comme ceux-ci ne pouvaient parvenir à réduire les nombreuses bandes de voleurs mahométans et chrétiens qui faisaient, dans les plaines, des incursions fréquentes, ils employèrent contre ces brigands la vigilance et le courage des *armatoles* ou capitains grecs, dont chacun, ayant sous ses ordres un certain nombre de gendarmes, était entretenu et soudoyé par le district qu'il défendait.

Ainsi cette milice grecque continuait toujours

à être reconnue par le gouvernement, et elle était si loin de lui faire ombrage, que les hospodars de Valachie et de Moldavie furent eux-mêmes autorisés à former, de ces milices grecques sous le nom générique d'Albanais, leur garde personnelle et celle des principautés. C'était escortés de cette garde toute chrétienne, qu'ils sortaient de Constantinople pour se rendre à Bucharest ou à Jassy. Ce furent ces milices qui, les premières, levèrent l'étendard de l'insurrection à l'apparition soudaine d'Ypsilanty dans la province de Moldavie. Ce furent encore ces milices qui, lorsque le sultan actuel déclara Aly-Pacha rebelle, reçurent de la Porte de nouveaux diplômes de priviléges, avec ordre de se joindre aux armées du sultan pour attaquer le pacha de Jannina, qui de son côté les invita par les plus grandes promesses à faire cause commune avec lui.

D'après ce que nous venons d'exposer, on voit que l'Albanie, l'Épire, l'Acarnanie, une partie de la Macédoine, et plus tard les provinces de la Grèce orientale, furent plus ou moins, depuis la prise de Constantinople, le foyer de cet esprit militaire qui a survécu à l'esclavage général de la nation. De plus ces provinces étaient dirigées par des pasteurs qui, tous soumis au trône patriarcal de Constantinople, maintenaient

avec énergie la religion et se conciliaient la bienveillance du gouvernement ottoman en lui insinuant avec adresse que c'étaient eux qui prêchaient aux chrétiens de leurs archevêchés d'être fidèles à la Porte et inaccessibles aux intrigues des Vénitiens.

Dans ces mêmes provinces d'Albanie, d'Épire et d'Acarnanie, l'esprit de commerce s'introduisit de bonne heure, à cause de l'étendue de leurs côtes, de la bonté de leurs ports et de la proximité des possessions vénitiennes. A la faveur de cette situation, les habitans de la Grèce occidentale fréquentaient les universités d'Italie, et de retour dans leurs foyers, ils instruisaient leurs compatriotes. Les premières écoles bien organisées furent celles de Jannina, de Moscopolis, de l'Arta et plus tard de Missolonghi. La fondation de cette ville (qui remonte à plus de trois siècles) est due à une colonie de Parga. Un chef de famille parganiote, nommé Pezzalas, fut le conducteur de cette colonie et le fondateur de Missolonghi.

CHAPITRE III.

Science favorite des Turcs. — Panajotaki, premier interprète de la Porte. — Alexandre Maurocordato. — Influence des interprètes. — Hospodars. — Pouvoir des Turcs sur les Grecs. — Capitulations, priviléges de quelques parties de la Grèce. — Relations avec l'Italie. — Quelques causes secondaires de conservation.

Les Turcs, qui avaient reçu des Sarrasins plusieurs connaissances scientifiques, s'attachèrent principalement à l'alchimie, à l'astrologie et à la médecine; mais stationnaires par constitution et indolens par l'effet d'une religion qui soumet tout à l'inévitable destinée, ils négligèrent bientôt ces études, abandonnèrent la médecine aux chrétiens, l'alchimie aux charlatans d'Afrique (*magribis*), et s'appliquèrent avec ardeur à l'astrologie judiciaire. Quelques notions puisées dans l'ouvrage de Ptolémée, intitulé Αποτελέσματα ou influence des astres, composaient presque toute leur science astronomique. Pour gagner l'estime et la protection de leurs maîtres, les Grecs de Constantinople cultivèrent eux-mêmes les sciences qu'ils voyaient en faveur. Panajotaky, issu des familles émigrées

de Trébisonde, étudia dans ce but la philosophie et la médecine en Italie : de retour à Constantinople (1630), il acquit bientôt parmi les Turcs une réputation considérable, et s'insinua particulièrement dans l'esprit du grand-vizir Kiuproulou Mehmed-Pacha. Fort de cette protection, il osa même un jour, en présence de ce vizir et de plusieurs ulémas ou membres du haut clergé, disputer avec un musulman, docteur en théologie, nommé Vanli-Effendy, sur la vérité de la religion chrétienne. Et tandis que les bûchers se dressaient en Europe pour ceux qui manifestaient les plus légères divergences d'opinion, l'on tolérait, dans la capitale du mahométisme, un esclave chrétien annonçant les vérités de sa foi. Panajotaky était versé dans le grec littéral, le latin, l'italien et les langues orientales; il possédait des connaissances étendues et variées, à la faveur desquelles il obtint la charge importante de grand-interprète de la Porte : c'était le premier Grec revêtu de cette dignité; cette circonstance influa sur le sort de la nation qui commença dès cette époque à s'immiscer dans les affaires diplomatiques du gouvernement ottoman. Panajotaki accompagna son protecteur, le grand-vizir Kiuproulou Mehmed-Pacha, dans son expédition contre l'île de Candie, et ce fut l'in-

tercession de l'interprète qui sauva les Candiotes de la rage des mahométans enflammés par une longue et sanglante résistance.

Panajotaky eut pour successeur dans la charge de grand-interprète son ami Alex.[re] Maurocordato. Celui-ci avait quitté Scio, sa patrie, pour aller étudier la médecine dans les universités de Padoue et de Bologne, d'où il vint à Constantinople exercer son art et occuper en même temps la chaire de belles-lettres et de philosophie dans l'école patriarcale. Le système de la circulation du sang était alors une découverte récente en Europe; les Turcs, qui ne pouvaient concevoir comment de simples pulsations font connaître les maladies les moins apparentes, taxaient Maurocordato de magie et de sortilége, lorsqu'il employait ce moyen. Ce préjugé l'engagea à publier en grec et en turc un traité sur la circulation du sang. Cet ouvrage ne fut point inutile à son avancement: parvenu à la dignité d'interprète, il fut chargé de pleins pouvoirs dans les négociations de Carlowitz, où il rendit à la Porte de si grands services, qu'elle lui donna pour récompense le titre de *confident des secrets de l'empire*, titre qui s'est conservé jusqu'à l'insurrection dans le diplôme de tous les secrétaires-interprètes.

Depuis Panajotaky, le secrétaire-interprète ou

drogman de la Porte fut toujours Grec de nation. Cette dignité fut solennellement interdite aux Juifs et aux Arméniens par des édits autographes des sultans. Le secrétaire-interprète était regardé par le gouvernement comme membre du ministère, et il était attaché au bureau du reiss-effendy ou ministre des affaires étrangères. Les priviléges du drogman les plus essentiels consistaient à ne payer aucun tribut, lui, ses fils et vingt personnes de sa suite; à être exempt des droits de douane pour tous les objets de sa consommation; à n'être traduit devant aucun tribunal, si ce n'est devant la *cour suprême de justice* ou tribunal du grand-vizir; à paraître en pompe, pour aller à la Porte ou ailleurs, sur un cheval caparaçonné, entouré de quatre pages en livrée, à la manière des ministres turcs; à pouvoir racheter pour son service des esclaves géorgiens, ce qui n'était permis qu'aux mahométans, et qui fut demandé comme privilége par Panajotaki, pour avoir la faculté de sauver de l'apostasie quelques-uns de ces chrétiens, et de les affranchir après les avoir rachetés.

Les fonctions principales du drogman étaient, au commencement, d'interpréter dans les audiences et dans les conférences les discours réciproques des ministres turcs et des ambassa-

deurs; car les drogmans de ceux-ci n'avaient pas le droit d'expliquer ces discours, et ne pouvaient prendre la parole. Les drogmans de la Porte traduisaient aussi les notes et les mémoires adressés au gouvernement par les ministres étrangers, ainsi que les lettres des souverains au sultan. Mais Panajotaky et ses successeurs immédiats étaient des hommes trop instruits, trop habiles, pour se contenter de ces fonctions matérielles. Leur savoir-faire d'une part, et de l'autre l'ignorance des ministres turcs et surtout la faiblesse du gouvernement dont la décadence commençait déjà à se faire sentir, toutes ces causes rendirent la charge de l'interprète la plus délicate et la plus importante de celles du ministère *. Et en effet, aucune affaire

* Cette charge éminente donna aux interprètes une grande influence. J'en citerai quelques exemples.

Alexandre Maurocordato prévint la destruction de l'île de Scio, sa patrie, conquise par le fougueux Pigali-Pacha, grand-amiral de la flotte ottomane.

Son fils Nicolas ôta aux indigènes de Valachie et de Moldavie le droit d'aspirer au gouvernement de ces principautés; il fit attribuer ce droit aux seuls Grecs, en devenant lui-même le premier hospodar de Valachie. Ce fut encore lui qui, par ses insinuations au kan de la Crimée et à la Porte, procura un accueil favorable à Charles XII.

L'île de Rhodes, autrefois l'apanage des grands-vizirs,

avec les puissances européennes n'était traitée à la Porte que par le canal de l'interprète grec. Si quelque drogman des ambassadeurs proposait

était vexée de mille manières par les percepteurs qu'ils y envoyaient; personne n'osait se plaindre. Mais l'interprète Grégoire Ghika saisit l'occasion de la disgrâce d'un de ces ministres pour faire au gouvernement des représentations verbales sur l'état malheureux de l'île de Rhodes, et il réussit : le sultan l'ôta aux vizirs, leur donna à la place la riche province d'Acélin dans la Phrygie, et joignit l'île de Rhodes aux domaines impériaux, la préservant ainsi de sa ruine totale.

Nicolaky Soutzo, d'intelligence avec les députés polonais, engagea Jagliktzi-Emin-Pacha, ministre des affaires étrangères et bientôt après grand-vizir, à exciter Mustapha III à la guerre contre la Russie; mais après le mauvais succès de la première campagne, tous deux eurent la tête tranchée.

Constantin Ypsilanti, père de cet Alexandre qui sortit de Russie pour lever l'étendard de l'insurrection, facilita la triple alliance des Anglais, des Russes et des Turcs contre la France qui venait d'envahir l'Egypte; et pour prix de ce service, il obtint la principauté de Moldavie par la médiation de l'empereur Paul Ier.

Alexandre Soutzo et Charles Callimaky, drogmans de la Porte, contribuèrent beaucoup aux liaisons amicales qui eurent lieu entre Napoléon et Sélim III.

Lorsque la flotte anglaise, ayant forcé les Dardanelles, vint jeter l'ancre devant Constantinople, menaçant de la

officiellement aux ministres des affaires étrangères une négociation quelconque, sans que le grand-interprète fût présent, le ministre turc, avant de lui répondre, lui demandait préalablement si l'interprète de la Porte avait connaissance de cette communication; et à la réponse négative du drogman de l'ambassadeur: *allez*, lui disait le reiss-effendy, *informez-en notre drogman.*

Les Turcs ne raisonnent que d'après leur manière d'envisager les choses (et il est naturel à l'homme de penser selon ses goûts, son éducation, ses connaissances, ses préjugés nationaux et religieux, et les exemples qu'il voit chaque jour): aussi un publiciste aurait beau haranguer les Turcs sur l'économie politique, ceux-ci n'en préfèreraient pas moins les dissertations de leur chef de police sur l'augmentation de la taxe des

détruire, l'interprète Alexandre Chantzeri eut une entrevue officielle avec l'amiral anglais Duckworth, le second jour de son apparition formidable; et devinant qu'il n'avait point l'intention d'incendier la capitale, ce fut par son rapport et les encouragemens donnés par le général Sébastiani que Sélim III rejeta les propositions de l'amiral.

Voilà quelques-unes des occasions où les secrétaires interprètes se servirent efficacement de leur influence. Je pourrais en citer plusieurs autres exemples; mais ils sont trop récens pour m'en permettre la publicité.

comestibles, et les conceptions du juif courtier sur le système de surcharger les tarifs de leur douane.

Avec de tels penseurs, il est bien clair que ni les drogmans au service des ambassadeurs européens, ni ces ambassadeurs eux-mêmes, ne pouvaient raisonner, discuter et enfin persuader. Les Grecs au contraire, connaissant la langue turque, l'écrivant et la parlant mieux que les Ottomans, se pliaient à leurs goûts et à leurs aversions, gagnaient leur confiance, s'insinuaient dans leur esprit et le maîtrisaient à leur volonté. Voilà la raison pour laquelle, dans les affaires diplomatiques les plus petites comme les plus grandes, les ambassadeurs des puissances chrétiennes ne traitaient avec la Porte que par l'intermédiaire et d'après les conseils du grand-interprète. J'en appelle au témoignage des ministres qui ont résidé auprès du gouvernement turc et qui y ont exercé la plus grande influence; j'en appelle avec confiance à ces ministres, qui sont trop au-dessus d'une vanité mal placée et indigne de leur caractère, pour ne pas reconnaître qu'en différentes occasions les interprètes de la Porte rendirent d'importans services aux puissances chrétiennes.

Ces interprètes ayant étendu de bonne heure

le cercle de leurs fonctions et acquis un grand ascendant sur le ministère, ne tardèrent pas à devenir les inspecteurs de toutes les affaires civiles des nations chrétiennes sous le joug des Turcs, et à se faire reconnaître comme tels par le gouvernement lui-même; en sorte qu'étant ainsi au courant de ce qui se passait dans la Grèce, en relation directe et journalière avec tous les fonctionnaires publics, à portée d'apercevoir la marche de la faver du sultan, ils ménagaient tous les partis, et prévenaient ou arrêtaient les persécutions des pachas contre les chrétiens des provinces.

L'interprétat devint encore une autre source de bienfaits pour la nation. Tout le monde sait que lorsque le gouvernement ottoman ne pensait aux puissances chrétiennes que pour les attaquer, les ambassadeurs qu'il leur députait n'étaient que des hérauts porteurs d'une insolente déclaration de guerre. Ce fut sous Louis XIV que la Porte envoya pour la première fois en France un ambassadeur, Ahmed-Effendy. Mais depuis les guerres désastreuses avec la Russie, le gouvernement turc fit un plus fréquent emploi de missions auprès des cours étrangères. L'interprète de la Porte observa que les ambassadeurs turcs, ignorant les langues européennes, seraient

inutiles, s'ils n'avaient à leur suite, en qualité d'interprètes, des Grecs instruits. Il fit plus : il prétexta la nécessité de protéger le commerce de l'empire, pour proposer l'établissement de consulats et de vice-consulats dans les différens ports d'Autriche, de France, d'Espagne et d'Italie. Mais les ambassadeurs turcs étaient tout-à-fait incapables de remplir ces fonctions; tous revenaient des lieux de leurs députations aussi ignorans qu'ils y avaient été *.

De tels hommes avaient horreur d'aller en Europe, et mettaient tous leurs soins à éviter la fonction d'ambassadeurs. Aussi étaient-ce presque toujours des Grecs que la Porte nommait pour chargés d'affaires auprès des puissances chré-

* J'en citerai un exemple. Jussuf Agliah Effendi avait été, en 1796, ambassadeur à Londres. De retour à Constantinople, on lui demandait ce qu'il avait vu de remarquable dans son voyage d'Angleterre. La fameuse chambre des communes, répondit-il avec un souverain mépris, n'est qu'une assemblée d'insolens et de grands parleurs; je n'y ai rien trouvé que de misérable. Mais j'ai vu à Londres une chose réellement frappante, une chose digne d'admiration : c'était un homme qui, tenant quatre oranges d'une main et deux fourchettes de l'autre, jetait en l'air alternativement les fourchettes et les oranges et les plantait l'une dans l'autre avec une étonnante célérité.

tiennes. Tels furent les Argyropoulo, les Marco, les Raly, les Mavrojény, les Théologos, les Panajotaky, les Ramadany, les Négris, chargés d'affaires de la Porte ottomane à Paris, à Vienne, à Londres et à Berlin. Les consuls aussi, et les vice-consuls, étaient en général tous Grecs, circonstance bien favorable au commerce de la nation. Ces consuls et ces chargés d'affaires étaient attachés au bureau de l'interprétat; ils étaient recommandés au ministère ottoman par le grand-interprète qui les choisissait, et entretenait avec eux des correspondances suivies.

Parmi les causes du crédit et de l'influence du drogman de la Porte, la principale était sa qualité de candidat aux principautés de Valachie et de Moldavie. Comme les hommes sont plus avides de richesses là où l'on est moins sûr de les conserver, comme ceux qui sont accoutumés à être vexés et dépouillés apprennent à leur tour l'art des concussions et des rapines, les ministres turcs, toujours exposés aux confiscations arbitraires du sultan, se forment à cette effroyable école et cherchent de toutes les manières les moyens de s'enrichir. Bassesse, violence, fourberie sont employées tour à tour avec indifférence, pourvu qu'ils puissent en retirer de l'argent. Les deux malheureuses principautés de Valachie et

de Moldavie, gouvernées par des hospodars grecs qui n'étaient que des esclaves titrés, paraissaient toujours, aux yeux du sultan et de ses ministres, comme deux riches provinces habitées par des infidèles, et destinées pour cette raison à satisfaire leur avidité.

Aussi les hospodars qui gouvernaient ces principautés, n'étant que les fermiers du sultan, jouissaient de sa faveur, et ils étaient flattés par ses ministres, qui les caressaient d'une main et les dépouillaient de l'autre.

Cependant cette faveur n'était qu'éphémère : un nouveau grand-vizir, un nouveau favori du sultan voulait à son tour faire nommer un nouvel hospodar, qui, étant sa créature, lui fournirait plus d'argent. Ils trouvaient des aspirans à ces places, dans la personne de l'interprète en activité de service ou destitué, et dans les hospodars qui, précédemment déposés, s'étaient retirés à Constantinople. Ainsi le drogman de la Porte était considéré en quelque sorte comme hospodar présomptif.

De leur côté, les hospodars, tant que leurs protecteurs restaient dans leurs places, jouissaient d'une faveur si grande que leur influence s'étendait à toutes les affaires sérieuses de la nation grecque. Leurs agens à Constantinople, qui étaient

les hommes les plus habiles, s'occupaient de toutes les relations civiles des chrétiens sous le joug ottoman, et plusieurs de ces agens leur rendirent de grands services. Outre le crédit qu'ils avaient auprès du ministère et du clergé, par l'or dont ils les comblaient, ces agens entretenaient des liaisons d'amitié plus ou moins directes avec presque tous les pachas des provinces et les officiers gouverneurs des districts; en sorte que, quand les archevêques étaient vexés par ces pachas, ils avaient recours aux recommandations des agens, qui opéraient souvent un effet salutaire. Aly-Pacha lui-même caressait les hospodars, leurs agens et le drogman de la Porte. Souvent je fus témoin oculaire des obstacles que rencontrait ce satrape dans ses actes de tyrannie de la part des interprètes et des hospodars.

Mais ce monstre savait se servir des monstres pour exécuter ses desseins. Les noms de ces Alys subalternes ne seront rapportés par l'histoire qu'avec horreur. Des Grecs indignes de ce nom, choisis et protégés par Aly, forçaient les habitans à souscrire de fréquentes adresses au sultan ou au grand-vizir, dans lesquelles ils se louaient de la justice et de la sage administration d'Aly-Pacha; de manière que par cette politique et par l'argent qu'il savait répandre à propos, Aly dé-

mentait toute plainte et neutralisait toute démarche qu'on eût pu faire contre lui. Nous serons appelés à revenir plus tard sur le caractère et sur la conduite de ce tyran; dans ce moment je ne le cite que pour ses rapports avec les Grecs de Constantinople et pour l'habileté avec laquelle il savait prévenir leurs attaques et éviter leurs oppositions.

Mais pour connaître mieux les rapports qui existaient entre les Grecs et leurs maîtres, il faut encore examiner brièvement quelques questions.

Quelle était la forme du gouvernement civil de la nation après son asservissement? Jusqu'à quel point le despotisme absolu des Turcs exerçait-il sur elle sa tyrannie? Quelle influence avait le pouvoir ecclésiastique sur les affaires civiles? Quelles variations dans le type du pouvoir arbitraire des sultans produisirent la situation topographique des différentes parties de la Grèce, l'époque de leur assujettissement, et la manière dont elles furent subjuguées? Voilà les questions qu'il faut éclaircir pour se faire une idée juste et précise de la Grèce esclave : leur solution nous servira de fil dans le dédale de son histoire moderne.

Si l'on croit que le peuple grec sous le joug

des Turcs était comme les esclaves transportés de la Nigritie, qu'on se détrompe. Dans plusieurs colonies européennes la supériorité numérique des Nègres ne leur donnait pas le droit de former un corps; ils étaient comme ces amas de pierres qui ne forment aucune espèce d'édifice. Ils étaïent la propriété individuelle de l'Européen dans toute l'acception du terme; mais les sujets chrétiens de la Porte et leurs propriétés n'appartenaient immédiatement qu'au sultan seul. Personne n'avait le droit de les empêcher de se transporter d'une province dans une autre. Les gouverneurs et les autres fonctionnaires civils musulmans ne mettaient à mort les criminels qu'au nom du souverain. Encore ce souverain n'avait-il pas le droit d'ôter la vie à un accusé sans une sentence expresse de la loi. Pour appuyer ce que je viens d'avancer, je ne citerai qu'un seul exemple. Dans la première guerre de Catherine II le sultan Mustapha III voulut condamner à mort le prince de Valachie Grégoire Callimaky : il le déposa, le fit amener à Constantinople, l'emprisonna, et exigea du séinoulislam ou grand-mufti de cette époque, appelé Osman-Molla, la sentence de mort contre le prince innocent. Le mufti demanda au sultan quel était le crime de l'accusé, et l'ayant appris, il répondit que la

faute du prince ne méritait pas la peine capitale, et que si le sultan insistait, il était maître de le destituer de sa fonction de grand-mufti, mais qu'il ne saurait pas lui arracher une sentence injuste. Mustapha, furieux, lui répliqua : Non, je ne te déposerai pas, mais j'abolis dès ce jour le droit des muftis sur les jugemens de cette nature. En effet, il donna sur-le-champ l'ordre d'étrangler le pauvre prince, et ce n'est que depuis cette époque que les sultans se sont arrogés le droit d'ôter la vie à leurs sujets sans recourir à la décision des lois.

La guerre seule donnait aux mahométans le droit de traîner en esclavage, vendre, ou massacrer les ennemis qui tombaient entre leurs mains; mais le terme du droit de conquête expiré, les habitans subjugués étaient regardés comme propriété du sultan. Les Timariotes et les Sipahis ou seigneurs feudataires, qui pour prix de leurs victoires reçurent des terres en partage, percevaient des dîmes (*ouchour*); mais ils n'avaient aucun droit ni sur la personne de leurs vassaux, ni sur leurs propriétés. Les sujets non musulmans portent le nom de raïas, et les sujets mahométans s'appellent serviteurs de Dieu, et paient simplement des impôts, tandis que les chrétiens doivent payer de plus au fisc

impérial une capitation annuelle (appelée *badz* et *haradz*, termes synonimes appliqués au tribut en monnaie), qui est un signe de leur servitude et non pas un rachat annuel de leur vie, comme quelques écrivains induits en erreur l'ont avancé.

Par conséquent, pour conserver ces sujets ou raïas, on leur accordait le privilége de former un corps à eux, qui, gouverné par des autorités locales ottomanes, avait cependant aussi son administration ecclésiastique et ses notables.

Ces ecclésiastiques étaient des archevêques ou évêques, qui, en vertu du *bérat*, diplôme impérial, dont ils étaient munis, avaient aussi le privilége de juger en première instance les différends de leurs ouailles; la collection des lois de Justinien rédigée par Constantin Harménopoulos, jurisconsulte célèbre du 14me siècle, était le guide de ces juges ecclésiastiques. Tout ce qui regardait les relations civiles de la société, était de leur jurisdiction.

Les notables (*codza-bachi* ou doyens) aidaient l'évêque ou l'archevêque dans son administration civile. Lorsqu'ils étaient vexés par les autorités locales ottomanes, ou surchargés d'une taxe trop forte; lorsqu'ils avaient quelque affaire essentielle qui exigeait l'assentiment du gouverne-

ment, ces notables tenaient conseil avec leur chef ecclésiastique, rédigeaient une pétition, y mettaient leurs sceaux, leurs signatures, et après en avoir préalablement informé le patriarche de Constantinople, ils l'expédiaient, ou la présentaient eux-mêmes au gouvernement.

Partout où l'habitation des Turcs était permanente, et où la résidence d'un pacha ou de quelque autre gouverneur mahométan d'un rang élevé avilissait le caractère national des Grecs, les notables n'avaient presque aucun crédit. Comme en Thrace, dans plusieurs villes de Macédoine, de Thessalie, du Péloponèse, d'Eubée, et d'Épire, ainsi que dans les îles de Rhodes, de Cypre, de Candie, de Cos et de Mitylène, c'étaient les archevêques qui s'appropriaient toute l'influence, soutenus en vertu de leurs priviléges par le patriarche de Constantinople, et plus tard par les ministres interprètes, qui protégeaient toutes les affaires civiles des chrétiens sujets de l'empire. Mais dans les parties de la Grèce qui n'avaient pas d'habitans turcs, les Grecs avaient une espèce d'administration municipale, composée de leurs notables (*démogérontes*) qui avaient beaucoup d'influence : telles étaient plusieurs contrées de la Grèce continentale, ainsi que les îles de Scio, de Samos, et presque toutes les

Cyclades et Sporades de la Mer Égée; ces pays conservèrent ainsi l'esprit de liberté.

De tout ce que nous venons d'exposer, on peut aisément conclure qu'il y eut une tyrannie graduelle et plus ou moins relâchée dans les diverses provinces de la Grèce. Parmi les causes de cette gradation il faut ranger en première ligne la situation topographique de quelques contrées de ce pays, comme les monts Sphachia ou monts blancs dans l'île de Candie, les rochers du Maïna dans le Péloponèse, les gorges et les défilés du mont Olympe dans la Macédoine cis-axienne, et la série des montagnes depuis les Thermopyles jusqu'aux monts acrocérauniens. Les Grecs de ces contrées montagneuses étant naturellement robustes, belliqueux, et ayant le sentiment de leurs forces à cause de leurs positions escarpées, se faisaient respecter par le gouvernement ottoman, qui les traitait en conséquence avec douceur et ménagement: d'ailleurs les Turcs, que leur religion, leurs mœurs, leurs usages, leur ignorance et leurs victoires rendaient indolens, préféraient toujours les plaines aux rochers, et abandonnaient aux Grecs tout ce qu'il y avait d'escarpé et de montagneux dans le pays. Il va sans dire que les Cyclades et les Sporades de l'Archipel repoussaient par leur aspect rocailleux les Turcs qui, igno-

rant l'art de la navigation, ne pouvaient se résoudre à y fixer leurs demeures. Il ne faut cependant pas omettre l'avantage des capitulations que ces îles obtinrent lorsqu'elles subirent le joug ottoman et devinrent l'apanage du Capoudan-Pacha ou grand-amiral de l'empire. Le gouvernement turc, occupé des guerres contre les Vénitiens et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, avait un besoin pressant de leurs habitans pour ses galères, et il leur accorda par conséquent lors de leur capitulation divers priviléges: entre autres il leur permit de n'admettre dans leurs îles aucun mahométan, de n'y recevoir ni gouverneur ni juge musulman, d'être administrées chacune d'après ses coutumes, de sonner des cloches, de bâtir des églises et des monastères, et d'avoir leurs chefs ecclésiastiques, leurs primats et le droit de gérer toutes leurs affaires civiles; mais ils devaient verser dans la caisse privée du Capoudan-Pacha une somme déterminée.

Plusieurs contrées de la Grèce continentale appartenant sous le titre de *hasses* ou propriétés particulières, aux sultanes mères, tantes et sœurs, ou ayant été données en apanage aux grands dignitaires du sérail et de l'empire, étaient sous leur protection spéciale : il y eut aussi quelques

parties de la Grèce données aux principales mosquées et aux villes de la Mecque et de Médine, et dont l'intendance était confiée au chef des eunuques noirs qui les protégeait. Ces contrées consacrées aux revenus des mosquées s'appelaient *evkafs*.

Cependant tous ces avantages de situation topographique, tous ces priviléges, tous ces articles de capitulation, et toute la protection des grands propriétaires, bien qu'ils contribuassent à la conservation du peuple grec, n'étaient pas de nature à le faire prospérer. Les montagnards de la Grèce continentale, persécutés souvent par les pachas voisins, soutenaient des guerres, qui dévastaient leurs villages; les habitans des *hasses* et des *evkafs*, en butte aux calomnies des juges musulmans qui y résidaient, souffraient continuellement des vexations accablantes; les grands-amiraux et leurs commissaires étaient les sangsues des îles de la Mer Égée. Et si ces parties de la Grèce, malgré les avantages que nous avons rapportés plus haut, souffraient à ce point, qu'on juge de la situation malheureuse des autres contrées, exposées à toute la féroce rapacité de ces barbares!

Un gouvernement qui ne protége pas l'agriculture, qui ignore, méprise et entrave les opéra-

tions industrielles et commerciales, n'est point propre à inspirer à ses sujets l'amour du travail; aussi les sujets chrétiens, et plus encore les mahométans, croupissaient dans la misère, et l'argent ne s'introduisait dans la majeure partie de l'empire ottoman que par le canal des Européens qui étaient obligés d'y acheter les denrées et les matières brutes, et qui ne pouvaient pas faire des spéculations d'échange dans un pays où il n'y avait que très-peu de consommation.

Toutefois la nation grecque, naturellement vive, entreprenante et industrieuse, surmontait autant que possible tous les obstacles du despotisme stupide des Turcs, et continuait sans relâche à faire un trafic intérieur, et un petit cabotage qui alimentait son esprit mercantile; et, chose vraiment digne d'observation et bien propre à faire distinguer le caractère des Grecs de celui des Turcs, c'est que dans la Grèce, avant l'insurrection, on n'eût presque jamais rencontré une ville, un village en ruines et inhabité, tandis que dans l'Asie mineure, la misère, effet de l'indolence et de l'apathie des mahométans, est telle, qu'on traverserait des espaces immenses de territoire sans y voir aucune trace d'habitation humaine.

Ces germes du commerce et de l'industrie qui ont toujours existé chez les Grecs, furent une cause influente de leur conservation.

D'autres causes, quoique moins efficaces que celles que nous venons de développer, doivent aussi être signalées comme ayant contribué au salut de la nation grecque. Pendant les trois siècles qui suivirent son asservissement, ce peuple resta stationnaire ; il souffrait sans oser se plaindre ; se bornant à conserver sa religion, ses mœurs, sa langue, ses usages, il ne faisait que des progrès très-lents vers la civilisation ; encore ne s'opéraient-ils que dans quelques provinces, telles que l'Épire, l'Amphilochie et l'Acarnanie, grâce à la proximité des possessions vénitiennes, qui entretenaient avec elles des transactions commerciales. Mais plus tard, les villes grecques de Prévésa, de Parga, de Vonitza et de Butrinto furent, pour ainsi dire, les bienfaitrices de la nation. Jouissant d'une espèce de liberté sous la domination ombrageuse des Vénitiens qui les ménageaient, elles envoyaient leur jeunesse aux universités d'Italie, s'adonnaient au commerce, et répandaient ainsi quelques lumières dans les autres parties de la Grèce. C'étaient elles qui, entourées d'Ottomans, bravaient leurs attaques, et tandis qu'elles inspiraient à leurs compatriotes le désir de se délivrer de leur joug à la première occasion favorable, elles donnaient un exemple attrayant de la liberté, par leur bonheur domestique et leur prospérité.

Nous ajouterons encore comme causes de la conservation du peuple grec : 1° L'absence du droit d'aînesse; les pères ne condamnaient pas leurs enfans cadets au célibat pour enrichir leur fils aîné, le représentant de leur nom et de leur famille; d'ailleurs les biens partagés risquaient moins d'être absorbés par les confiscations et par cette foule d'actes arbitraires auxquels les Grecs devaient forcément se soumettre. 2° Le mariage des prêtres; ils ne faisaient point une classe séparée de la société, mais, jouissant de toutes ses douceurs, ils étaient plus dociles à la voix de l'humanité, et savaient se conduire en véritables pasteurs dans leurs paroisses respectives. 3° La fusion des différens ordres monastiques dans celui de Saint-Basile; en sorte qu'on ne voyait pas en Grèce, des religieux divisés par leurs intérêts, chercher à renforcer leur congrégation par un recrutement continuel; et quoique ces monastères, restes de la nullité du bas-empire, fussent encore en grand nombre; quoique, respectés par les Turcs, ils fussent un asile sûr contre leurs vexations, ils ne renfermaient guère que quinze mille religieux dans toute la Grèce; et depuis la prise de Constantinople aucune dispute religieuse, aucune secte ne troubla la paix domestique des familles, et ne diminua l'attachement du clergé pour les rites de l'église d'Orient.

C'est ainsi que la nation grecque, sans produire rien de remarquable, se conserva cependant dans un état passif jusqu'à l'époque où le bruit des armes de Pierre le Grand se fit entendre dans la Grèce, et lui fit concevoir quelques faibles espérances, que l'affaire du Pruth fit bientôt évanouir; toutefois la Russie apprit sous le règne de ce grand monarque la disposition de ses coreligionnaires les Grecs, et s'informa de leurs forces matérielles, tandis que les autres puissances chrétiennes croyaient, sur des relations erronnées, qu'il n'existait plus en Grèce qu'une peuplade éparse, misérable, peu nombreuse, schismatique, ignorante, et qui devait tôt ou tard s'engloutir dans l'abîme de la nation dominante. Cependant ce fut le règne de Cathérine II qui mit les Grecs en action, et c'est depuis cette époque qu'ils sont du domaine de l'histoire.

—

C'est ici que je termine la première partie de ma narration. J'ai voulu exposer avec clarté les causes les plus efficaces de la conservation du peuple grec, de son identité nationale et religieuse, du maintien de ses droits, comme étant des préliminaires indispensables pour faire comprendre la suite des événemens qui composent l'histoire moderne de la Grèce.

Dans la seconde partie nous examinerons plus spécialement les progrès de la civilisation en Grèce, les circonstances politiques favorables à la nation, enfin les antécédens immédiats de l'insurrection actuelle.

SECONDE PARTIE.

AFFAIBLISSEMENT DE L'EMPIRE TURC, ET PROGRÈS DE LA CIVILISATION EN GRÈCE.

CHAPITRE Ier.

Faiblesse des Sultans. — Guerre de Mustapha III avec la Russie. — Défaite des Turcs. — Insurrection du Péloponèse. — Paix de Caïnardza. — Influence des Russes favorable aux Grecs. — Fin de l'insurrection du Péloponèse. — Hassan-Pacha favorise les insulaires de la Mer Égée. — État du Péloponèse. — Faiblesse d'Abdul-Hamid.

Lorsque le gouvernement ottoman montrait une conduite énergique, et attaquait avec succès l'Europe désunie, ce n'était pas qu'il fût moins ignorant qu'aujourd'hui, ou que la chrétienté n'eût pas des moyens suffisans pour l'abattre: mais alors les sultans voyaient de leurs propres yeux, entendaient de leurs propres oreilles, usaient de leur faculté de raisonner; au lieu que plus tard ils n'eurent d'autres organes que leurs favoris, leurs eunuques et leurs vizirs. Leurs fils, avant

de prendre la couronne, commandaient des armées, gouvernaient des provinces, s'accoutumaient aux fatigues de la guerre et de l'administration ; en sorte qu'à leur avénement au trône les affaires ne les effrayaient pas; les armes faisaient leur plaisir, et la force leur caractère; ils devenaient tyrans; mais au moins avaient-ils la capacité de l'être seuls et par eux-mêmes. Tels furent les Orchan, les Murad, les Bajazet, les Mahomet, les Sélim et les Soliman.

Mais depuis que ceux qui étaient destinés à régner vécurent ensevelis dans les ténèbres du sérail, où ils vieillissaient souvent dans une complète ignorance des hommes et des affaires, depuis que, appelés au trône, ils ne surent pas même s'y placer, la dynastie ottomane commença à décliner visiblement de jour en jour. Les grands-vizirs nommés au hasard et en butte à une foule de rivaux, ne songèrent plus qu'à leur propre sûreté, persécutèrent les hommes à talens qu'ils crurent capables de leur succéder, et, voyant dans leur maître un automate qui ne savait ni apprécier ni récompenser les services, ils eurent souvent recours aux révoltes des janissaires, qu'ils suscitaient pour prévenir leur chute. Des eunuques noirs jouaient souvent le premier rôle dans les affaires générales, nommaient, destituaient les

vizirs, les gouverneurs, et le sort de l'empire dépendait d'un monstre de l'Ethiopie.

Dans un tel état de choses, les guerres des Turcs n'étaient plus dictées par le même esprit qu'autrefois; elles prenaient naissance dans les intrigues des ulémas et des vizirs, ou dans la crainte qu'inspirait l'inaction turbulente des janissaires. Les premières occasions qui mirent à découvert la décadence du gouvernement ottoman, furent les victoires que remportèrent sur les Turcs le héros polonais et plus tard le célèbre Eugène de Savoie. Cependant la Porte, conservant encore le sentiment de son ancien pouvoir, et encouragée par le cabinet de Versailles, gardait dans ses défaites la fierté d'un vainqueur, et se refusait à des propositions désavantageuses; de manière que les résultats du traité de Carlovitz et de Tassarovitz ne furent nullement proportionnés aux victoires de Zante, de Belgrade et de Petervaradin. Ainsi le colosse ottoman se serait écroulé sous son propre poids, par des secousses intérieures, sans que la chrétienté eût jamais osé se venger de tous les maux qu'elle en avait soufferts; ainsi les ruines de ce colosse auraient subsisté amoncelées sur la terre, convoitées par l'avidité, mais gardées par la jalousie, si une femme d'un génie aussi ardent

que le pays où elle régnait était glacé, n'eût méprisé ce grand mot d'*équilibre*, qui certainement ne fut point inspiré par le Dieu de l'évangile pour la sécurité gratuite des sanguinaires mahométans.

Catherine II vengea les Saint-Louis, les Paléologues et les d'Aubusson : il était réservé à une femme de fouler aux pieds le formidable turban et l'aigrette de l'usurpateur.

Une longue paix avec l'Occident occasionnée moins par la disposition pacifique de Mahmoud Ier que par la nécessité d'apaiser les troubles intérieurs, effets de la turbulence des janissaires, permit à la Turquie européenne de respirer et fit prospérer ses provinces. Leur population s'accrut en raison de leur prodigieuse fertilité, et lorsque Mustapha III, homme ambitieux, et fort des trésors immenses accumulés par ses épargnes et par celles de Mahmoud, conçut le projet de reculer les limites de son empire, et déclara la guerre à la Russie, le nombre des troupes auxquelles il fit passer le Danube monta, au commencement de la première campagne, jusqu'à sept cent mille hommes. Les trois quarts de cette formidable armée traversèrent la Macédoine, la Thrace et la Bulgarie. On ne peut pas se faire une idée juste des ravages qu'ils y exercèrent, si l'on ne connaît pas le manque de discipline

des armées ottomanes, la rage qu'elles exhalent durant leur marche contre les chrétiens quoique sujets du sultan, le désordre et l'extrême confusion des mesures que le gouvernement et ses chefs militaires prennent pour l'approvisionnement de leurs armées, soit lorsqu'elles se mettent en marche, soit lorsqu'elles sont campées. La majeure partie de cette armée, débandée avant de se battre, fit encore plus de ravage dans sa retraite, pillant, égorgeant et incendiant tout ce qu'elle rencontra dans sa fuite. Mustapha III, à la vue d'une armée si nombreuse, pensait qu'il allait charger de chaînes toute la chrétienté, et pendant qu'à l'exemple de ses ancêtres qui donnaient des fers aux bayles * de Venise avec toute leur suite et tranchaient la tête à leurs interprètes, il faisait jeter l'ambassadeur russe Obrescoff dans un puits sec de la prison des Sept Tours à Constantinople; pendant que, fier de ses immenses armées, il s'irritait de n'avoir à lutter que contre un ennemi, qui d'après son opinion devait naturellement être gardé par des eunuques, cet ennemi taillait en pièces et dispersait ses troupes, s'emparait de ses forteresses, passait le Dniester, le Pruth et le Danube, incendiait ses

* Nom donné aux ambassadeurs de Venise à la Porte ottomane.

flottes dans la Mer Egée et menaçait les Dardanelles.

Jusques à Catherine, aucun souverain de l'Europe n'avait songé à tirer vengeance de la barbare insolence des sultans, qui promettaient de faire manger l'avoine à leur cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome; mais Catherine humilia tellement le *chehin-chah* ottoman, ou roi des rois, que le seul nom de Russe inspirait la terreur dans l'âme de tous les Turcs, et que dans une rixe sanglante entre le 64[me] et le 75[me] régiment des janissaires, dans la ville de Galata vis-à-vis de Constantinople, rixe qui dura trois jours et que ni le chef des janissaires ni le grand-vizir ne purent apaiser, le sultan Mustapha III ne trouva d'autre moyen pour faire cesser le combat, que d'ordonner qu'on jetât entre les deux partis un chapeau russe, à la vue duquel ils se dispersèrent épouvantés *.

Ce fut donc dans cette guerre de Catherine contre les Turcs, que les espérances des Grecs pour leur affranchissement commencèrent à leur

* Le fameux Ismaïl-Bey, ministre des affaires étrangères, disait, avec une métaphore expressive : « Depuis un siècle, la puissance ottomane est comme une tabatière garnie de brillans qui ne contient que des immondices, et c'est la Russie qui en a enlevé le couvercle.

paraître presque réalisées. Les règnes de Pierre le Grand, d'Anne et d'Elisabeth avaient déjà fait circuler le nom russe dans toutes les parties de la Grèce; mais les triomphes de Catherine, son fameux manifeste, dans lequel, à la face de l'Europe, elle qualifiait les Ottomans d'usurpateurs impies; l'apparition de la flotte russe dans l'Archipel, précédée de l'arrivée à Maïna, dans le Péloponèse, du Grec Papas-Oglou, officier au service de Russie; l'alliance contractée par Catherine avec un prince co-religionnaire des Grecs, Héraclius, souverain des Géorgiens sous la dépendance de la Turquie: tous ces grands événemens enflammèrent les cœurs des Hellènes; ils crurent que l'heure de la délivrance avait sonné.

Aussi dès que les Russes parurent dans la Mer Égée (1770), ils furent regardés par les Grecs comme des libérateurs envoyés par le ciel. L'incendie de la flotte ottomane, cet immortel exploit de l'Écossais Elphinston, fit trembler Istambol d'épouvante et tressaillir la Grèce de la joie la plus vive. Les Grecs coururent aux armes, et la terre d'Agésilas et de Philopémen leva la première l'étendard de la liberté. Mais les Russes fondaient leurs espérances sur les Grecs, tandis que ceux-ci demandaient des secours proportionnés à une telle entreprise.

La malheureuse Grèce n'entrevit une aurore douteuse de bonheur que pour retomber dans une nuit de désastres plus affreux que les précédens. Attirés par l'espoir du pillage, des essaims d'Albanais fondirent sur le Péloponèse, massacrèrent bientôt le petit nombre de soldats russes qui s'y trouvaient, et répandirent sur tout le pays la désolation la plus complète.

Cependant, quoique frustrée de ses espérances, quoique ayant payé cher les services qu'elle venait de rendre à ses co-religionnaires, la Grèce au lieu de perdre courage, au lieu de se dégager de ses illusions, s'y attachait avec plus d'ardeur. Les généraux russes qui avaient battu, dispersé et chassé devant eux la grande armée ottomane commandée par le vizir Muhssin-Zadé, beau-frère du sultan Abdul-Hamid, finirent par l'assiéger dans la ville de Soumna entre les gorges du mont Hémus; de manière que le vizir, désespérant de se dégager et averti que la faction des ministres turcs à Constantinople, dans l'intention de le perdre, opinaient pour la continuation de la guerre, eut une intelligence secrète avec le général qui l'assiégeait; et pour montrer au sultan sa position désespérée et le forcer à la paix, il lui expédia un courrier turc muni de passe-ports de l'ennemi et porteur de ses pro-

positions. Le sultan, n'ayant pas deviné la ruse du vizir, le crut étroitement bloqué avec toute son armée, et aussitôt il accepta tous les préliminaires de la paix, qui fut conclue en 1774 dans la ville de Kioutzouk Caïnardza en Bulgarie et qu'il considéra comme dictée sous les murs mêmes de Constantinople.

A la suite de cette paix, l'ambassadeur russe, le prince Repnin, fit son entrée triomphale à Constantinople, escorté d'un bataillon de grenadiers, dont les baïonnettes fumaient encore du sang des mahométans. La menace dans la bouche, et le mépris dans les procédés, cette ambassade faisait trembler le sultan : elle accordait la protection du pavillon russe et des lettres patentes à tous les Grecs qui les demandaient.

Les consuls et les vice-consuls russes s'établirent dans l'empire ottoman avec toute la morgue et l'autorité des vainqueurs, et envoyèrent à Saint-Pétersbourg plus de deux cents enfans grecs pour y être élevés aux frais de l'impératrice, dans un institut qu'elle venait de créer sous le nom de corps des cadets grecs. De savans ecclésiastiques grecs, tels qu'Eugène et Théotoky, furent favorablement accueillis par cette princesse et promus par elle, l'un à l'archevêché de Tauride et de Cherson, et l'autre à celui d'Astra-

can. La navigation de la Mer Noire et le port de Taïganrock offraient en même temps aux Grecs de grands avantages pour leur commerce. L'indépendance de la Crimée, stipulée dans le traité de Caïnardza, la protection que s'arrogea la Russie sur cette presqu'île toute peuplée de mahométans, enfin la conquête qu'en firent les Russes et qui fut reconnue dans le traité d'Aïnaly-Kavak, mirent dans tout leur jour l'extrême faiblesse et la démoralisation de l'empire turc. Cette conquête fut pour les Grecs d'un heureux présage, d'autant plus qu'un bataillon de leurs compatriotes émigrés après la paix, formé par le prince Potemkin, contribua à ces victoires et fit des prodiges de valeur dans différentes attaques des Russes contre les Tartares.

Ainsi la catastrophe du Péloponèse n'abattit pas le courage des Grecs autant qu'on aurait pu le croire. D'ailleurs plusieurs circonstances avaient mitigé la vengeance du sultan. Les Albanais qui avaient dévasté la Morée, s'y étaient établis au mépris de ses ordres : il fut réduit à envoyer une armée contre eux; le fameux Hassan-Pacha (surnommé l'Algérien quoique natif de Géorgie) fut chargé de cette expédition. Un Grec de l'île de Micône, nommé Mavrojény, qui devint ensuite hospodar de Valachie, se trouvait

être l'ami intime de l'amiral turc; il l'accompagna donc en Morée, comme interprète de l'amirauté. Mavrojény put ainsi rendre d'importans services à ses compatriotes; il fit tomber la rage du sanguinaire amiral uniquement sur ces bandits rebelles, qui furent extirpés du Péloponèse par la force des armes; et il disposa Hassan-Pacha en faveur des habitans de la presqu'île, des insulaires de la Mer Égée et de la ville de Missolonghi. En même temps le vieux prince Alexandre Ypsilanty, ami du grand-vizir Izzet-Mehmed-Pacha et d'Ismaïl-Bey, ministre des affaires étrangères, leur enseignait les moyens d'apaiser la colère d'Abdul-Hamid contre les Grecs; et le sultan de son côté avait une autre raison d'être disposé à la clémence : dans les massacres du Péloponèse, parmi les esclaves que l'on choisit pour le sérail, il s'en trouva une, fille d'un prêtre séculier grec; sa beauté charma tellement le sultan qu'il en devint éperdument amoureux et la promut au rang de *cadine* ou d'épouse; peut-être même son fils, le sultan actuel, a-t-il, du côté de sa mère, le Péloponèse pour patrie.

Le malheureux prêtre vint à Constantinople pour demander la délivrance de sa fille; il alla trouver Démétrius Scanavy, natif de Scio et banquier de la sultane Asma, sœur d'Abdul-Ha-

mid, pour le prier d'intervenir dans son affaire : « Mon révérend père, lui répondit Scanavy, si votre tête a quelque prix pour vous, prenez ces deux mille piastres et partez à l'instant de Constantinople. »

Le vieillard suivit ce conseil; et sa fille demeura au pouvoir du prince. Sans doute elle usa de son influence pour disposer le sultan à la douceur envers les Grecs du Péloponèse, puisque, malgré leur révolte, il ne leur fit pas éprouver les effets de tout son ressentiment.

Immédiatement après la paix de Caïnardza, le sultan Abdul-Hamid, ou plutôt son grand-amiral Hassan-Pacha qui jouissait d'une haute faveur, s'occupa de former la marine ottomane, en faisant réparer les vieux bâtimens de guerre et construire de nouveaux par des architectes européens. Hassan-Pacha avait été témoin de la destruction de la flotte turque dans le canal de Tschesmé, et il y avait observé l'extrême ignorance des marins turcs et leur défaut d'habileté dans les manœuvres. Il jeta donc les yeux sur les insulaires de la Mer Égée; il en garnit ses vaisseaux, et, soit dans son expédition d'Egypte contre les Mamelucks, soit dans celle de Syrie contre le Cheikh-Dahar, maître de la forteresse de Saint-Jean d'Acre, l'amiral Hassan-Pacha recon-

nut la supériorité des marins grecs sur les turcs. Aussi les îles de l'Archipel furent-elles bientôt envisagées par le gouvernement comme une pépinière de matelots, ce qui contribua efficacement à les faire protéger par la Porte ottomane.

Outre cet intérêt qu'avait la Porte, elle était encore obligée de ménager ces insulaires afin de les empêcher d'émigrer en Russie. Après les actes de cruauté et de vengeance que les Turcs avaient fait souffrir au Péloponèse et aux îles, depuis la paix, et malgré les engagemens les plus solennels, la Porte comprit bien que les Russes, par leurs consuls et vice-consuls, pourraient faire émigrer toute la population des Cyclades, priver l'empire de ces marins et en peupler les ports de la Mer Noire. Ce fut donc une raison de plus pour accorder aux îles une espèce de faveur, et c'est de cette époque que datent les essais de navigation faite par les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara.

Heureusement pour l'Archipel, l'amiral Hassan-Pacha devint de jour en jour plus puissant et sut se maintenir dans son poste pendant une quinzaine d'années. Par son influence, il fit nommer hospodar de Valachie l'insulaire Mavrojény, et dans sa personne il protégeait ainsi tous les habitans des Cyclades. En même temps, le Pé-

loponèse, ayant été distribué en apanage aux sœurs du sultan, à ses épouses et à ses officiers, regagna le privilége d'avoir des députés permanens à Constantinople et l'un des ministres de la Porte pour intendant des affaires générales du pays. Quant aux Maïnotes, ils payaient un léger tribut, à condition de ne recevoir aucun Turc dans leurs montagnes; leur chef était nommé par la Porte avec le titre de Magnat-Bey ou prince de Maïna, et il devait aller à Constantinople pour recevoir l'investiture de sa dignité que lui conférait le grand-amiral, dont il dépendait.

Dès la conquête de cette presqu'île, les Péloponésiens avaient obtenu par capitulation que la charge de gardien ou prévôt des défilés situés à l'isthme de Corinthe appelés Derbent, serait confiée aux Grecs du Péloponèse. Ce privilége fut maintenu, et jusqu'à l'insurrection actuelle cette place fut héréditairement occupée par une famille de ce pays. Vély-Pacha, fils d'Aly-Pacha de Tépélen, tâcha pendant qu'il était gouverneur de Morée d'abolir ce privilége; mais il ne put y réussir.

Cependant l'état du Péloponèse après la catastrophe qu'il venait d'essuyer, était déplorable. Il s'en fallait de beaucoup que ce pays pût fer-

mer ses plaies sous le gouvernement des pachas dont le but unique était de s'enrichir à tout prix. Des familles entières émigrèrent; les unes allèrent dans les îles Ioniennes revoir les Provéditeurs vénitiens; d'autres cherchèrent un asile à Smyrne, ou dans les plaines d'Éphèse arrosées par le Méandre aux replis tortueux; d'autres enfin se retirèrent à Constantinople pour y exercer le commerce de détail. Une poignée de braves préférèrent seuls gagner les montagnes de leur patrie, s'y retrancher, et forger dans leurs cavernes des foudres dont ils devaient un jour écraser leurs tyrans.

Ce fut alors qu'Aly-Pacha de Tépélen parvint de forfaits en forfaits à se faire jour et à paraître sur l'horizon de l'Épire comme un de ces points noirs, présages d'affreux ouragans. Ayant obtenu par son audace, par ses intrigues et par ses atrocités, le rang de pacha à deux queues et le gouvernement de Lépante, il put connaître la faiblesse du sultan, la vénalité du ministère et la position des pachas ses voisins et ses rivaux. Il approfondit le caractère des Grecs de ces provinces, c'est-à-dire de ceux dont il devait craindre la bravoure et l'incorruptible loyauté, et de ceux qu'il pouvait employer comme organes dans ses projets d'agrandissement. La Porte, tranquille du

côté de Venise, ne tournait pas ses regards vers les provinces limitrophes de cette république; toute son attention était concentrée vers le Nord, qui la glaçait d'effroi. Mais, semblable à ceux qui, naviguant sur une nacelle au milieu des vagues écumantes, serrent de leurs mains tremblantes les deux bords de leur frêle esquif, comme pour le soutenir et le sauver du naufrage, le sultan aussi s'attachait à des moyens tout-à-fait incapables de le raffermir. Lorsque la Russie s'emparait de l'île de Taman, dont elle égorgeait la garnison qui avait prétendu la défendre, lorsqu'elle bouleversait à son gré la Crimée, l'imbécille Abdul-Hamid faisait lâchement assassiner le prince grec Ghika, hospodar de Moldavie; comme si le gouverneur d'une province sans armes, sans places fortes et sans esprit militaire pouvait, fût-il même traître, nuire au sultan ou aider le formidable empire de Russie!

CHAPITRE II.

Causes de la guerre avec la Russie. — Formalités remplies à la déclaration de guerre. — Bulhakoff aux Sept Tours. — Guerre d'Autriche. — Prise d'Okzakow. — Insurrection en Grèce. — Flotille grecque. — Paix avec l'Autriche. — Malheur des Serviens. — Paix avec la Russie.

Cependant le divan, qui dans le traité de 1783 avait consenti à céder la Crimée à la Russie, déclara, trois ans après, la guerre à cette puissance.

Il est permis de sourire en voyant avec combien de probabilités diplomatiques les historiens ont arrangé les causes qui amenèrent cette déclaration de guerre. Selon eux, le voyage de Catherine en Crimée avait inquiété le sultan; en conséquence celui-ci avait réuni des troupes nombreuses; ces dispositions étaient entretenues par les envoyés de Londres et de Berlin, qui représentaient au divan l'occasion favorable pour effacer la honte des derniers traités : la Prusse avait promis de tenir l'empereur en échec, s'il le fallait; et l'Angleterre avait annoncé que la Suède et la Pologne armeraient en faveur de la Turquie; enfin, selon les historiens, le divan

enhardi par ces promesses demanda hautement à Catherine l'évacuation de la Crimée, et le droit de visiter les vaisseaux russes lorsqu'ils passeraient sous les murs de Constantinople. Tel est le rapport des historiens puisé dans les assertions pompeuses des diplomates de cette époque. Mais c'est une nouvelle preuve que les ambassadeurs étrangers résidant à Constantinople connaissent bien peu les ressorts cachés du ministère ottoman. En présentant des notes, en obtenant de fréquentes conférences, ils croient que leurs discours, leurs conseils, leurs plans et leurs exhortations, tant qu'elles ne sont pas accompagnées de menaces réelles, peuvent produire quelques effets sur l'ignorance ombrageuse et sur les intérêts particuliers des ministres turcs, constamment en discorde; mais le fait même auquel nous sommes arrivés prouvera combien ils se trompent.

Cette déclaration de guerre, loin d'être l'ouvrage des agens de la Prusse et de l'Angleterre à Constantinople, résulta uniquement de l'intrigue du grand-vizir, Codza-Youssouf-Pacha. Il faut préalablement savoir que le grand-vizir, quoiqu'il porte le titre de *lieutenant absolu du sultan*, ne peut cependant faire mettre à mort, dans la capitale, à l'insu de son maître, que des

individus du bas peuple. Youssouf-Pacha, alors grand-vizir, était l'ennemi des deux favoris du sultan, dont l'un, nommé Suléiman, occupait la place de ministre de l'intérieur, et l'autre, appelé Nasify, celle de ministre des finances. Le vizir tâcha à plusieurs reprises de les éloigner de la capitale, en les nommant pachas à trois queues; mais le sultan inflexible continuait à les protéger. Si les grands-vizirs n'ont pas le pouvoir absolu dans la capitale, ils sont au contraire tout-puissans quand ils sortent à la tête des armées qu'ils commandent; alors le sultan est forcé de les ménager, et lorsque il veut les destituer, il prend ses mesures avec beaucoup de précaution, de peur qu'il n'arrive quelque révolte dans les troupes. Youssouf-Pacha, pour se débarrasser de ces deux rivaux qui contrebalançaient son crédit et entravaient son ambition, ne trouva d'autre moyen que de susciter la guerre contre la Russie. Il aurait pu alors les prendre à la suite de son expédition, et ensuite leur imputer quelque crime et leur trancher la tête dans le camp. Ayant donc conçu le projet d'allumer la guerre, il mit dans son parti le grand-amiral Hassan-Pacha qui y était déjà disposé par son penchant naturel et son humeur belliqueuse. Tous deux se réunirent pour per-

suader au sultan de reconquérir la Crimée et de délivrer une nation mahométane du joug des infidèles.

Le sultan, d'un caractère pusillanime, accablé par l'âge et par les infirmités, suite de ses débauches, effrayé par les coups terribles que dans la guerre précédente la Russie lui avait portés, instruit d'ailleurs par ses deux favoris que ce n'était point par zèle, mais par haine pour eux, que le vizir voulait la guerre, le sultan ne consentit pas d'abord à la proposition de Youssouf. Mais celui-ci, homme entreprenant, avait dans son parti les ulémas et les janissaires; de son côté, le grand-amiral était formidable par ses talens et par ses soldats de marine qu'il commandait. Tous deux insistèrent auprès du grand-seigneur, lui firent craindre la révolte des janissaires, et finirent par le décider. Le faible sultan, pour sauver les deux favoris, et surtout Nasify son gendre, fut réduit à les recommander avec instance au vizir, et à envoyer sa fille elle-même supplier Youssouf en faveur de son mari.

Telle fut la véritable cause de la guerre de 1786 contre la Russie. Les démarches des ministres anglais et prussiens n'en furent que des accessoires.

Je tiens cette anecdote de la bouche de mon beau-père, gendre et premier agent du prince

Alexandre Ypsilanty; et elle m'a été confirmée par l'hospodar Jean Caradza, alors agent du même Ypsilanty et ami intime de ce Nasify qui fut le prétexte de la rupture.

Les sultans ne peuvent ni déclarer la guerre ni conclure la paix sans y être en apparence autorisés par la sentence sacrée du muphti ou chef de la religion : ils doivent se conformer pour cet effet aux règles prescrites et procéder de la manière suivante.

Après un conseil privé, où le sultan, avec le vizir, le muphti et quelques ministres supérieurs de la Porte, se décide à la guerre, le grand-vizir reçoit l'ordre suprême de convoquer dans son palais une assemblée générale à laquelle assistent le muphti et tout le haut clergé, les ministres de la Porte, le chef des janissaires, celui des munitionnaires, des bombardiers et des artilleurs, ainsi que tous les vieux officiers de ces différens corps militaires. Alors on lit devant toute l'assemblée un édit autographe du sultan qui contient l'ordre d'apprendre de la bouche du grand-vizir les démarches hostiles de l'ennemi de l'empire, afin que, après y avoir mûrement pensé, et après avoir discuté tous ensemble les intérêts de l'état, l'on décide si, conformément à la sentence du muphti, l'on doit

déclarer la guerre. Immédiatement après la lecture de cet ordre, le reiss-effendy ou ministre des affaires étrangères, expose à toute l'assemblée les griefs contre l'ennemi; à la suite d'une délibération générale, le muphti donne par écrit la sentence, et la guerre est résolue. Aussitôt les assistans lèvent leurs mains et adressent la *prière solennelle au Dieu des victoires;* cette prière finie, l'assemblée se dissout et la cérémonie est complète. Il arrive souvent que, dans ce conseil général, il s'élève des disputes et des contestations, surtout entre les officiers du corps des janissaires; mais la majorité des voix gagnée d'avance par le sultan l'emporte toujours, et ce stratagème du pouvoir est en pratique même chez les Turcs.

Le jour où l'assemblée générale délibéra pour la guerre contre la Russie, en 1786, l'ambassadeur russe Bulhakoff fut appelé avec pompe à la Porte et amené dans la chambre d'audience devant le grand-vizir.

Celui-ci, après avoir discuté avec lui en présence de tout le conseil sur l'affaire de la Crimée, dont l'un demandait la restitution et l'autre la refusait: « Mon ami, lui dit enfin le vizir, la religion nous force à prendre les armes pour délivrer de l'esclavage nos co-religionnaires; en

conséquence, dès ce moment, où la guerre vient d'être résolue d'après la sentence du muphti, je t'annonce que, d'après les anciennes coutumes de l'empire, je te retiendrai en qualité de notre hôte; tu habiteras les Sept Tours; mais sois sûr que tu y trouveras toutes les commodités désirables; tu seras libre de demander tout ce que tu voudras pour ton repos, par l'intermédiaire du commandant des Sept Tours; choisis entre les officiers de l'ambassade et les gens de ta maison les personnes dont il te plaira d'être accompagné dans ta nouvelle demeure; quant à ceux qui ne te suivront pas, nous en prendrons soin. » Le ministre russe, sachant que dans la paix de Caïnardza il avait été stipulé verbalement une clause abolissant l'emprisonnement des ambassadeurs russes : « Vous paraissez, dit-il au grand-vizir, avoir oublié que l'usage d'emprisonner les représentans de la Russie à la déclaration de guerre a été aboli d'après les traités. » — « Mon ami, répliqua le vizir, le traités ont leur force pendant la durée de la paix; la guerre les annulle. » Alors Bulhakoff choisit pour ses compagnons de prison le premier interprète de l'ambassade Nicolas Pisani, son second secrétaire, son médecin et deux valets de chambre. Il sortit de la salle d'audience et passa dans le vestibule,

où, d'après la permission du vizir, toute la suite de l'ambassadeur vint prendre congé de lui. De là il fut conduit aux Sept Tours, monté sur un cheval enharnaché, accompagné de tous ses gens également à cheval, et escorté d'un grand nombre d'officiers de la Porte et de cinq cents janissaires.

L'édifice des Sept Tours forme un petit château, situé à l'extrémité méridionale de Constantinople, et isolé, quoique dans l'enceinte de cette ville. De ces sept tours, il n'en existe plus actuellement que trois, dont l'une contient trois maisons déstinées aux prisonniers d'état, au commandant du château et à ses officiers. Anciennement l'on y renfermait les musulmans de distinction; mais depuis bien des années cette prison était esclusivement consacrée à recevoir les ambassadeurs russes, qui étaient fort maltraités jusqu'à la première guerre de Catherine II. C'est ainsi que Mustapha III, non content d'avoir mis aux Sept Tours l'ambassadeur russe Obrescoff, le fit jeter dans un puits sec, où il demeura quelques jours. Le pauvre ambassadeur essuya mille souffrances pendant tout l'intervalle de sa détention, qui dura trois ans; en sorte que l'impératrice, pour l'en délivrer, le nomma plénipotentiare au congrès d'armistice convoqué dans la

ville de Foksani en Moldavie. Mais la Porte avait beaucoup rabattu de sa dédaigneuse cruauté à l'époque dont nous parlons, et lorsque l'ambassadeur russe Bulhakoff fut envoyé au Sept Tours, le grand-vizir, fidèle à sa promesse, écrivit un ordre pressant au commandant de ce château, pour qu'il traitât son prisonnier de la manière la plus obligeante, et qu'il lui procurât toutes les commodités possibles. La vieille maison du château parut à Bulhakoff un lieu de supplice; aussi au bout de deux jours il demanda et obtint la grâce de faire bâtir dans sa demeure une bonne et vaste chambre, avec un pavillon sur les murs du château et donnant sur la Propontide; la chambre et le pavillon furent bâtis dans l'espace de quinze jours. Bulhakoff put jouir de quelque repos; mais il était prisonnier et prisonnier des Turcs. Cependant une aventure inattendue adoucit les chagrins de sa captivité : le commandant du château avait une fille unique, nommée Chéker-Paré *; elle était de ces beautés ravissantes que l'Asie produit quelquefois pour étonner l'Europe. Chéker-Paré vit le Russe au travers de ses jalousies, et aussitôt la sympathie lui fit oublier la haine religieuse et nationale; la belle mu-

* Morceau de sucre.

sulmane éclaircit ses jalousies serrées, et captiva bientôt le chrétien infidèle, le Russe ennemi mortel du sultan. Bulhakoff passa deux ans dans cette liaison secrète. Malgré sa prison, il n'ignorait rien de ce qui arrivait : il entretenait, par l'intermédiaire du commandant des Sept Tours, une correspondance active avec les ministres étrangers résidant à Péra; il recevait de l'argent et des journaux, et il était au courant de toutes les affaires, par les informations que chaque jour ses amis lui adressaient.

Cependant après la mort d'Abdul-Hamid, les ambassadeurs de France et d'Angleterre demandèrent au nouveau sultan Sélim III, de la part de leurs souverains respectifs, l'élargissement du ministre de Russie, malgré la continuation de la guerre. Sélim III refusa officiellement leur médiation ; mais il voulut délivrer son prisonnier, en montrant qu'il le faisait de son propre mouvement, et non par condescendance pour l'intervention amicale des deux cours.

Dans les premiers jours de son règne, Sélim parcourait incognito les rues de la capitale, accompagné de son premier page et de son favori le fameux Husséin. Arrivés au château des Sept Tours, ils se firent connaître du commandant, en lui enjoignant le secret. Sélim, avec son fa-

vori, entre chez l'ambassadeur, et ayant rencontré Pisani dans l'antichambre, il lui demanda de les introduire auprès du ministre. L'interprète, ayant aussitôt compris qui lui parlait, fit semblant de ne pouvoir accorder sa demande; il alléguait l'ordre du sultan qui interdisait toute entrevue, toute relation extérieure : « Ne crains rien, lui dit Sélim, nous sommes parens du commandant du château, et c'est avec sa permission que nous sommes venus; nous désirons parler à l'ambassadeur, et nous ne partirons pas avant de l'avoir vu. » Après quelques difficultés, Pisani alla trouver Bulhakoff, l'informa de la circonstance, et introduisit ensuite le sultan travesti. Sélim, sans se faire connaître, demanda à l'ambassadeur s'il était content de son geôlier et s'il lui fournissait tout ce qui lui était nécessaire; il continua : « Mon ami, tu es ici injustement : la personne des ambassadeurs doit être inviolable; quoiqu'on te traite bien ici, néanmoins c'est une prison; mais les ministres d'Angleterre et de France ont gâté ton affaire; le sultan ne veut pas faire une chose, qu'on dise ensuite qu'il y a été poussé par la médiation des rois chrétiens; ferme leur donc la bouche et n'entreprends aucune démarche pour ta délivrance; nous avons des liaisons étroites avec le

favori du sultan, et nous te promettons que dans quarante jours d'ici tu seras délivré et reconduit dans ta patrie. »

En effet, quarante jours après, Sélim donna un ordre autrographe pour que Bulhakoff fût élargi, qu'on le gratifiât de dix mille ducats, et que l'on préparât un bâtiment européen qui le conduirait à Cherson.

Le sultan Abdul-Hamid avait déclaré la guerre à la Russie, non pour tenter le sort des armes, ni pour délivrer la nation tartare sa co-religionnaire, mais parce qu'il y fut forcé par les intrigues de son grand-vizir. Il est donc évident qu'avec un souverain si faible, avec un ministre tout occupé des manœuvres de ses adversaires à Constantinople, l'on ne devait, dès l'ouverture de la campagne, s'attendre qu'à des revers. A peine embarquée dans cette guerre désastreuse, la Porte eut encore à lutter contre un autre ennemi aussi redoutable que la Russie. Le baron d'Herbert, internonce d'Autriche à Constantinople, déclara formellement la guerre à la Turquie de la part de son gouvernement. Le sultan furieux demanda dans quelle prison l'on devait incarcérer l'internonce. On chercha dans les archives, et l'on y trouva qu'à la déclaration de guerre contre l'Autriche, on jetait son minis-

tre dans un cachot. Mais la Porte, par un reste de pudeur, ne voulut pas infliger au baron l'ignominie prescrite dans les archives; elle lui livra les passe-ports nécessaires et lui ordonna de quitter sur-le-champ Constantinople.

Le gouvernement ottoman ayant à combattre à la fois deux ennemis si formidables, employa contre eux toutes ses forces de terre et de mer. La terrible vengeance qu'il venait d'exercer contre le Péloponèse lui garantissait du côté des Grecs l'obéissance de la terreur et le calme de la désolation. D'ailleurs les forces navales de la Russie, occupées par celles de la Suède, ne pouvaient pas menacer la Mer Égée : le grand-amiral Hassan-Pacha avait toute sa flotte remplie de Grecs insulaires, qui le suivaient en qualité d'otage et de marins : l'hospodar Mavrojény donnait à la Porte le gage le plus sûr de sa fidélité, en se mettant à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, composée de Turcs, de Valaques et de Grecs, et en défendant la province de Valachie contre les troupes autrichiennes. Les Turcs, comme toutes les nations barbares, pleins d'insolence avant l'action, chantaient victoire avant d'avoir rencontré l'ennemi. J'étais enfant alors, et la première année de cette guerre, j'entendais leurs soldats crier dans les

rues de Constantinople, qu'ils iraient jusqu'à Pétersbourg chercher Catherine et qu'ils l'amèneraient avec sa quenouille au pied du trône de leur sultan; mais quand ils rencontrèrent des baïonnettes au lieu de quenouilles, ils oublièrent leurs fanfaronnades, et dirent alors que les Moscovites étaient des géants, qu'ils étaient invulnérables, que leurs armées étaient des nuages sombres vomissant les foudres. De ces nombreux janissaires qui partaient au printemps de Constantinople pour la guerre, il n'en revenait l'hiver que la dixième partie, couverts de haillons et sans armes, maudissant également Catherine et Abdul-Hamid *.

Cependant les perfides ministres, pour ne pas encourir la colère du sultan, diminuaient les pertes qu'essuyait son armée; au point que, lorsque l'importante forteresse d'Oczakow fut prise d'assaut, ils dirent à leur imbécille empereur

* Telle était la terreur des musulmans, que, pour faire allusion à leurs pertes immenses et a leurs défaites continuelles, un de leurs plus célèbres poètes, nommé Vehbis Sumboul-Zadé, fit un distique moitié turc, moitié grec, dont voici le sens: « Qu'est devenu Jean? qu'est devenu Costa? Où est Paul? où est Théodore? Ah! si le vent continue à souffler ainsi, nous tous serons les victimes de l'archange qui transporte les âmes. »

que les Russes ne s'étaient emparés que du petit et non pas du grand Oczakow. Abdul-Hamid ajoutait foi à ce grossier mensonge, lorsque un jour, se promenant incognito dans les rues de Constantinople, il rencontra un soldat de la garnison d'Oczakow, estropié et réduit à se traîner le long des carrefours en mendiant du pain. Le soldat reconnaît le sultan, et dans son désespoir il l'arrête en saisissant la bride de son cheval : Majestueux sultan, lui dit-il, j'ai été blessé à la prise d'Oczakow, en combattant pour la religion et pour toi ; et à présent personne ne prend soin de moi et je meurs de faim. — Tu as été blessé, lui répond le sultan, à la prise du petit Oczakow, n'est-ce pas ? — Que dis-tu, ô mon maître ? répartit le soldat ; il n'y a pas de grand et de petit Oczakow ; il n'y en a qu'un seul, et il est au pouvoir des Moscovites infidèles. — Le sultan, furieux d'avoir été la dupe de ses ministres, exila aussitôt les uns et fit trancher la tête aux autres.

Un souverain tellement stupide qu'il ignorait jusqu'au nombre de ses places fortes sur les frontières, n'était pas capable d'inspirer du respect à personne. Aussi nul ne s'inquiétait-il de l'état de l'empire : les intrigans avaient le champ libre ; les bouffons, les musiciens, les odalisques par-

tageaient tout le temps du grand-seigneur, qui se contentait d'avoir son sérail gardé par la vigilance des eunuques, tandis qu'il perdait ses provinces et ses places fortes par l'inhabileté et l'insouciance de ses généraux. Le bruit des victoires éclatantes des Russes retentissait dans toutes les parties de la Grèce; le nom de Potemkin faisait oublier aux Grecs la conduite des Russes sous les Orloff; des officiers grecs au service de Russie, sortis du corps des cadets, écrivaient souvent à leurs parens en Grèce et élevaient jusqu'aux nues la clémence, la générosité, le zèle religieux et le philhellénisme de Catherine. De son côté, cette impératrice faisait, comme dans la guerre précédente, circuler dans toute la Grèce des manifestes, pour inviter les habitans à prendre les armes, à chasser l'ennemi du nom chrétien du pays qu'il avait usurpé, et pour les exhorter à reconquérir leur ancienne liberté et leur indépendance nationale.

Mais à cette époque, le Péloponèse était trop écrasé pour se remuer. Quelques légères étincelles couvaient cependant sous les cendres; les Zacharias, les Colocotroni et les Mavromichali gardaient les rochers escarpés de la presqu'île, semblables à ces brouillards qui couvrent les sommités des montagnes, pour s'étendre ensuite sur

la plaine. Ce fut la Grèce continentale qui s'électrisa la première. Les capitaines grecs, depuis la Basse-Albanie jusqu'au mont Olympe et la Macédoine, formèrent une confédération militaire, animée par l'amour de la liberté, mais retenue par le manque de chef, d'ingénieurs et de munitions de guerre.

Le chevalier Psaro, Grec de nation, fut envoyé en Sicile avec d'autres agens russes, chargés par l'impératrice de fournir aux Grecs de l'argent et des munitions. A cette nouvelle, il se rassembla une armée grecque, qui établit son quartier général à Souly. Attaquée par le pacha de Jannina, cette armée le battit, et les vainqueurs envoyèrent à Catherine, comme prémices de leurs trophées, la riche armure du fils de ce pacha, tué dans l'action. Une souscription volontaire faite parmi les Grecs, suffit pour équiper une flottille de douze petits bâtimens, commandée par le brave Livadien Lambros Catzony. Les Grecs n'attendaient que des munitions et un chef, pour s'ébranler par un soulèvement général. Mais les agens d'une monarchie absolue sont rarement portés à concourir à l'affranchissement d'un peuple : les subsides que Catherine destinait aux Grecs furent absorbés par l'avidité et la scélératesse de ses envoyés. Les Grecs au dés-

espoir envoyèrent à Saint-Pétersbourg (en 1790) des députés porteurs d'une pétition dans laquelle ils exposaient à Catherine la conduite de ses agens, en ajoutant ces mémorables paroles : « Nous n'avons pas demandé vos trésors; nous ne les demandons pas actuellement; nous n'avons jamais désiré que de la poudre et des balles (que nous ne pouvons acheter) et l'honneur d'être menés au combat. C'est sous vos auspices que nous espérons affranchir des barbares mahométans notre empire usurpé, notre patriarchat et notre sainte religion. L'ardeur de nos jeunes gens et de nos vieillards nous dit que, comme nos ancêtres, nous saurons défendre nos droits. Nous sommes des députés munis des pleins pouvoirs du peuple grec. »

Tel était le langage des Grecs de cette époque : tels étaient les sentimens que la Grèce nourrissait de tout temps. Ce langage n'était pas alors condamné, comme dicté par des principes anti-sociaux et par des idées subversives de tout ordre moral; mais il était entendu, accueilli, autorisé par les cabinets. C'est cette pétition de la Grèce de mil sept cent quatre-vingt-dix, que la Grèce de mil huit cent vingt-un a dû présenter comme pièce justificative aux congrès de Vérone et de Laybach. Ce sont les pro-

clamations libérales adressées en mil sept cent quatre-vingt-sept par le cabinet de Vienne à la nation servienne, que les chrétiens sous le joug ottoman ont dû exposer sur le bureau des ministres de ces congrès. Mais la logique des cabinets est une logique conventionnelle; la raison éternelle des nations, qui devrait être le symbole de la croyance politique de tous les hommes, est souvent taxée d'hérésie et condamnée comme criminelle.

La flottille grecque commandée par Lambros Catzony sema la terreur sur le littoral de l'Asie mineure et de la Macédoine : les îles de la Mer Égée ne levèrent pas alors l'étendard de l'insurrection; mais leurs plus braves marins composaient les équipages du Livadien Lambros. Ce fut dans l'histoire des batailles navales le premier exemple de bâtimens marchands attaquant de front les vaisseaux de guerre du premier ordre.

Dans un engagement qui eut lieu devant l'île de Zéa entre la flotte ottomane et la flottille grecque, la première allait amener pavillon, lorsqu'une escadre algérienne survint et recommença le combat à l'abordage. Tout l'équipage des navires grecs, après des prodiges de valeur, périt les armes à la main, à l'exception de Lam-

bros et de Cara Catzony, qui se sauvèrent sur leurs félouques. Quant aux confédérés de la Grèce continentale, n'ayant reçu de la Russie aucun secours, entravés de plus par la république de Venise, ils furent contraints d'abandonner leur grand plan d'opérations, et se maintinrent chacun dans leur état d'armatoles.

Bientôt l'empereur d'Autriche Léopold, épouvanté par la France républicaine, se hâta de se débarrasser de la guerre contre la Turquie, et signa la paix en 1791. Ainsi Belgrade et toutes les forteresses conquises sur les Turcs, furent restituées à la Porte. La Servie, qui avait pris les armes pour les Autrichiens, fut livrée par eux à la vengeance du sultan. Les généraux autrichiens, pendant qu'ils occupaient la Servie, avaient formé deux régimens de cette nation : étant sur le point d'évacuer le pays, ces généraux proposèrent une revue générale des troupes, et d'après leur ordre secret, les deux régimens serviens furent placés entre deux divisions autrichiennes. A un signal donné, on leur enjoignit de mettre bas les armes. Ces régimens, au moindre mouvement, auraient été pulvérisés par les troupes autrichiennes; la résistance était donc inutile: ils furent désarmés.

En vain conjurèrent-ils le général autrichien de les emmener avec lui, ou au moins de ne pas les livrer sans ressource à la cruelle vengeance des musulmans; les troupes autrichiennes partirent en les abandonnant à leur sort. Ces deux régimens devinrent plus tard le noyau de l'insurrection servienne.

CHAPITRE III.

Sort des princes héréditaires. — Sélim III. — Guerre de Russie et d'Autriche. — Défaites des Turcs. — Paix de Jassy. — Influence des Russes. — Tentative pour former des troupes régulières. — Hassan-Pacha favorise les marins des îles. — Faiblesse de Sélim. — Tentative infructueuse de Riga. — Napoléon en Égypte. — Alliance des Anglais et des Russes avec la Turquie. — Marine ottomane.

De même que les chirurgiens, lorsqu'ils pansent les blessés, sont obligés d'examiner et de toucher leurs plaies, de même, quel que soit son dégoût, celui qui étudie l'histoire moderne de la Grèce doit pénétrer les ténèbres de son esclavage et parcourir l'effrayant dédale des intrigues de ses tyrans. C'est ce qui m'oblige à combiner sans cesse l'état de l'empire turc avec celui de la nation grecque. La Turquie et la Grèce étaient comme deux roues qui reçoivent l'impulsion par un frottement mutuel et qui cependant se meuvent en sens contraire. Je ne m'écarte donc point de mon sujet en faisant connaître la constitution ottomane; seulement je chercherai à mettre dans cette partie autant de brièveté que

l'intelligence des événemens qui sont le but de cette histoire le permettra.

Nous exposerons rapidement dans ce chapitre quelles ont été les destinées de l'empire turc pendant les règnes consécutifs de Sélim III, de Mustapha IV, et de Mahmoud II, le sultan actuel, jusqu'à l'origine de l'insurrection de la Grèce. C'est, depuis la prise de Constantinople, le temps le plus essentiel, le plus fécond en événemens décisifs pour la civilisation des Grecs, leur commerce, leur marine et leur acheminement vers la liberté.

Depuis Othman jusqu'à Soliman surnommé *Canouni* ou législateur, les fils et les neveux des Sultans vivaient libres, dirigeaient les affaires de l'état, gouvernaient des provinces et marchaient à la tête des armées. Mais comme des guerres sanglantes eurent lieu plusieurs fois entre ces prétendans au trône, comme il leur arriva même de se révolter contre le sultan, l'on voulut prévenir les désordres de cette espèce, et l'on régla qu'à sa mort le sultan aurait pour successeur, non pas l'aîné de ses fils, mais le plus âgé de ses neveux, le fils ne succédant directement au père qu'au défaut d'héritier collatéral. En conséquence, à la mort d'un sultan, l'on devait renfermer aussitôt tous ses fils, pour élever au trône le plus

avancé en âge parmi ses neveux. Cet ordre bizarre de succession, qui garantit la sûreté personnelle du souverain, s'observe encore aujourd'hui avec une extrême rigueur.

Les fils du sultan régnant ne se montrent en public que pendant leur enfance ; la crainte des révoltes neutralise chez les pères les sentimens naturels et fait emprisonner ces jeunes gens dès qu'ils ont dépassé cette époque de leur vie.

Au fond du sérail se trouve un jardin très-vaste et entouré de murailles aussi hautes que la jalousie d'un souverain turc peut les élever. Au centre de ce jardin est situé le palais qui sert de demeure aux cadines, ou esclaves titrées, et à une foule innombrable d'odalisques, ou esclaves d'un rang inférieur. Dans le même jardin est bâti un autre palais également isolé et dans lequel sont détenus les héritiers du trône. Chacun de ceux-ci occupe un appartement à part, où il ne voit personne, excepté quelques esclaves attachés à son service ; et si, pendant leur réclusion, les sultans présomptifs viennent à avoir des enfans mâles, la loi barbare veut que ces enfans soient étranglés au moment même de leur naissance. Dans le cas de grave maladie, le chef des eunuques noirs * reçoit la permission d'introduire le

* *Darus-Saadé Agassy.*

médecin * mahométan du sérail auprès des héritiers de l'empire. Ceux-ci, nommés tous également *Cheh-jadés*, ou fils du *Chah*, ont un agent pour leurs affaires particulières. Cet agent, nommé et installé par la Porte d'après le choix du sultan, a le titre d'*Aga-Baba* ou vieux seigneur. Il lui est défendu d'avoir des entrevues avec les héritiers du trône; mais on lui permet de correspondre avec eux par écrit sur les petites commissions dont il est chargé; encore toute cette correspondance doit-elle être préalablement lue et examinée par le chef des eunuques blancs, qui a le titre de *Seigneur gardien de la Porte de félicité* **. Telle est l'éducation de ces êtres misérables, que la sottise de tant de millions d'hommes regarde comme maîtres légitimes de leur vie, de leur honneur et de leurs propriétés.

Sorti d'une école si propre à former le cœur et l'esprit, Selim III monta sur le trône en 1789. Abdul-Hamid en mourant avait laissé à son neveu Sélim, avec le trône, la guerre et ses désastres. Mais les nouveaux sultans, s'enorgueillissant des épithètes pompeuses dont on les qualifie ***, se croient capables de réparer les re-

* *Hékim-Pachy.*

** *Babous-Saadé Agassy.*

*** Par exemple : Souverain des quatre coins de l'uni-

vers de leurs prédécesseurs par la seule volonté de vaincre, sans connaître et sans apprécier les moyens de la victoire. Aussi ne pensent-ils point à la paix et continuent-ils la guerre que le sultan précédent leur a laissée. D'ailleurs leurs favoris, ne s'étant pas encore assez insinués dans l'esprit de leur maître, sont forcés de ne rien changer à la situation des affaires, jusqu'à ce qu'ils se soient fait un parti puissant; alors voyant dans la paix un garant de leur sûreté individuelle, ils la désirent et la font désirer aux sultans qui la concluent à tout prix. Par la même raison, tous les fonctionnaires civils et tous les officiers militaires sont désorientés au commencement d'un nouveau règne, et ils éprouvent de vives alarmes sur leur compte. Et comme tous intriguent pour gagner la faveur du nouveau sultan, personne ne songe aux intérêts de l'état; la guerre, si elle existe, devient toujours plus désastreuse, et l'ennemi ne manque pas de redoubler alors d'audace et de multiplier ses coups. C'est ce qui était déjà arrivé dans les premières années du règne d'Abdul-Hamid; c'est ce qui arriva encore à l'avénement de Sélim III. Tiré de son ermitage pour monter sur le trône, Sélim apprit que

vers (*Sultani Tzari aktari dzihan*); Roi des rois, puissant comme Alexandre (*Chéhinchahi Iskender touvan*).

parmi les puissances chrétiennes il y en avait deux, la Russie et l'Autriche, qui résistaient à l'épée tranchante des mahométans, et qui restaient encore impunies; il dit aussitôt: « Je veux les châtier, je veux la guerre. » Ces paroles orgueilleuses se reproduisirent dans tous les ordres de la Porte adressés soit au grand-vizir, soit aux pachas et gouverneurs des provinces, de l'Asie et de l'Europe. Mais les ordres ne donnent pas les victoires; les défaites se multipliaient: une armée entière attaquée par le prince de Cobourg et par le général Souvaroff, fut taillée en pièces, ou périt avec le ministre des affaires étrangères Haïry-Effendi, dans la rivière de Bozé, à Rimnick, district de Valachie. Sélim étonné attribua cette défaite à la négligence du grand-vizir et des autres généraux; il les destitua, mais sans pouvoir changer la fortune. Le fameux Hassan-Pacha, qui de grand-amiral était devenu grand-vizir et général en chef, fut décapité. Il fut remplacé par un autre Hassan-Pacha, surnommé *Tzenazé* ou cadavre, et celui-ci par Youssouf-Pacha, le moteur de la guerre, sous lequel se renouvelèrent les mêmes défaites et les mêmes désastres. La forteresse de Belgrade fut prise et toute la Servie conquise par le général autrichien Laudon. La place forte d'Ismaïlow fut emportée

d'assaut par les Russes; la garnison et tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Alors une terreur panique s'empara du sultan. Deux de ses favoris, ne craignant point de rivaux et désirant la tranquillité de la paix, insinuèrent à Sélim de la conclure à quelque prix que ce fût. L'un de ces favoris était l'esclave circassien Hussein, premier page du sultan, et qui devint ensuite grand-amiral; l'autre s'appelait Youssouf, intendant de la sultane-mère.

Cette paix (1792), conclue à Jassy, capitale de la Moldavie, fixa le fleuve Dniester pour limite matérielle entre les deux empires; mais la prépondérance des Russes sur les Ottomans n'avait pas de bornes. Les clauses de ce traité confirmèrent tous les articles de celui de Caïnardza relativement aux nations valaque, moldave et grecque; on y ajouta même d'autres stipulations qui garantissaient avec plus d'efficacité la religion et la sûreté publique de ces peuples. Une foule de consuls et de vice-consuls russes s'établissaient dans toutes les Échelles du Levant, dans toutes les îles et presque dans toutes les villes commerçantes de l'empire turc. Chacun d'eux se faisait craindre, comme un vainqueur de Rimnick et un conquérant d'Ismaïlow. Les lettres-patentes et le pavillon russes n'étaient sujets à aucune entrave, à au-

cun examen; et pour être regardé comme sujet russe, il suffisait à un chrétien de mettre un chapeau sur sa tête, une patente dans son portefeuille et un pavillon russe à son bâtiment. Le port de Galata vis-à-vis de Constantinople était respecté par les Turcs, comme un lieu de mouillage pour les navires européens et comme un dépôt de marchandises pour les formidables vainqueurs. Une nouvelle ville de commerce, nommée Tobassar, située sur la rive gauche du Dniester, attira beaucoup de négocians grecs, qui bientôt la quittèrent pour s'établir à Odessa, ville dont l'accroissement rapide est dû en grande partie à l'affluence des bâtimens d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Scopelo et des îles Ioniennes.

A cette époque, une nation, grande sous tous les rapports, s'éleva subitement de toute sa hauteur et s'ébranla pour secouer le monde: c'était la France. Les relations politiques et morales souffraient de ses mouvemens; un nouvel ordre de choses et d'idées commençait à paraître. La Porte dans son indolence voyait avec joie une grande lutte entre les puissances chrétiennes; et espérant que la Russie entrerait tôt ou tard dans la ligue des souverains et s'occuperait des affaires de l'Europe, elle tâchait de ne pas lui donner le moindre grief; elle ménageait donc les Grecs et

souffrait même les abus de leur navigation. Le commerce que la France faisait au Levant fut remplacé avec plus de force et d'étendue par les Grecs, qui, à l'abri de la neutralité du gouvernement ottoman envers la France, combinaient d'une manière extrêmement lucrative leurs spéculations commerciales dans les ports de Taïganrok et d'Odessa, dans les Échelles du Levant et dans les ports français sur la Méditerranée.

L'intendant de la sultane-mère, Youssouf, natif de Candie, avait le caractère des Crétois passé en proverbe chez les anciens. Il unissait l'adresse à la prudence et l'intrigue aux manières nobles et imposantes. Le crédit de la sultane-mère lui procura la faveur du fils, sur lequel il prit bientôt un ascendant marqué. Craignant les ulémas ou corps du clergé ottoman, qui a toujours été le premier moteur et l'appui des révoltes des janissaires, il forma le projet d'affaiblir ce corps des ulémas, en créant une force qui pût le contre-balancer. Il sut faire entrer dans son parti les ministres les plus habiles et les plus considérés, tels que Reschid, ministre des affaires étrangères, El-hatz-Ibrahim-effendy, ministre de l'intérieur, et Tzéléby-effendy, ministre des finances. Il y joignit d'autres officiers d'un rang moins élevé, et établit ainsi une espèce d'oligar-

chie, dont Sélim n'était guère que le chef nominal, ou le doge en turban. Mais cette oligarchie fondée sur la faveur du sultan, vit bien qu'elle ne pourrait se maintenir, tant qu'elle serait privée d'une force matérielle qui pût faire face à celle des ulémas et des janissaires. Pour cet effet, les ministres conçurent le plan de former un corps de troupes régulières, qui deviendrait la base de leur sûreté personnelle.

Un accident favorisa l'exécution de ce grand projet : Mustapha III, prédécesseur d'Abdul-Hamid, ayant été convaincu, par les terribles défaites de la première guerre avec la Russie, que sans la formation de troupes réglées il était impossible de faire tête à des armées européennes, résolut d'adopter leur tactique militaire; mais la mort le prévint. Le hasard fit connaître à Sélim le projet de son père. Etant entré un jour dans le trésor impérial, il examinait plusieurs coffres contenant des livres; il y trouva trois volumes du fameux Vauban, sur le dos desquels se trouvait un morceau de papier avec ces mots de la main de Mustapha : « Que ces livres soient traduits et mis en pratique. » Le premier de ces volumes traitait du siége des places fortes; le second, de leur défense; et le troisième, de la tactique militaire.

Sélim sortit de l'appartement du trésor, et rencontrant son premier médecin mahométan, il lui demanda aussitôt s'il connaissait quelque Grec capable de traduire le livre de Vauban. Le médecin, ami du prince Constantin Ypsilanty, le proposa à Sélim, qui lui donna sur-le-champ l'ordre de traduire les trois volumes. Ypsilanty était versé dans les langues orientales; il avait des connaissances en mathématiques, et quelques notions de fortification : il traduisit donc le livre dans l'espace d'un an, aidé par son cousin l'hospodar Jean Caradza. Quand cet ouvrage fut achevé et imprimé à Constantinople, Sélim en envoya un exemplaire à tous les commandans des forteresses de son empire, et ordonna en même temps la formation de troupes régulières.

Une autre circonstance contribua encore au même résultat. D'après les protestations amicales que l'Autriche fit à la Porte immédiatement après la paix de Systow, le gouvernement ottoman voulut avoir avec cette puissance des liaisons nouvelles, et il envoya à Vienne (en 1793) un ambassadeur nommé Ratib-Effendi, homme distingué par ses talens et par ses connaissances. Ce Ratib était membre de l'oligarchie ministérielle dont nous avons parlé plus haut. Pendant son séjour à Vienne il recueillit avec empresse-

ment les instructions qu'on lui donna pour diriger les affaires de son parti, et pour la création des troupes disciplinées à l'européenne. A mesure qu'il s'éclairait à cet égard, il écrivait à la Porte des mémoires, dont la plupart roulaient sur la nécessité de former une armée régulière, capable non-seulement de se mesurer contre les ennemis extérieurs, mais aussi de mettre un frein à la turbulence des janissaires.

Sélim voyant dans ce projet un double avantage, et ses ministres y trouvant un appui pour leur oligarchie, adoptèrent avec zèle les avis de Ratib. Telles furent l'origine et les causes de l'établissement des troupes régulières en Turquie*.

Pendant que les ministres de la Porte s'occupaient à organiser des troupes réglées, dont les casernes étaient aux environs de Constantinople, le grand-amiral Husséin-Pacha, au moyen d'habiles constructeurs européens, faisait sortir des chantiers de la capitale un assez grand nombre

* Les minutes de ces divers mémoires, qui se trouvèrent dans les papiers de Ratib, assassiné dans l'île de Rhodes par le grand-amiral Husséin-Pacha, tombèrent entre les mains d'un Turc de ma connaissance, qui me les a communiquées.

de vaisseaux de guerre, montés par des marins de l'Archipel. Cet amiral avait fait le tour de la Mer Égée, et il avait admiré l'adresse des matelots grecs; aussi accordait-il une espèce de protection aux Cyclades et plus particulièrement aux îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara; il leur permettait de naviguer pour leur commerce dans la Méditerranée et dans les mers du Levant; il les faisait regarder comme étant au service de l'amirauté, et empêchait ainsi les autorités locales turques de les vexer dans leur négoce. Telle était sa prédilection pour les marins grecs, qu'il fit donner le titre de prince à un des premiers citoyens de l'île d'Hydra, nommé George, et qu'il établit que la charge de premier pilote du vaisseau amiral serait toujours assignée au plus habile des marins hydriotes; ce qui fut observé jusqu'au commencement de l'insurrection: ainsi l'Archipel acquit, par sa marine marchande, une prospérité rapide et des richesses considérables; par-là on vit successivement s'améliorer l'état des trois îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, celui des Cyclades et des autres îles de la Mer Égée. Les mœurs de leurs habitans se polissaient, et des écoles primaires s'élevaient dans presque toutes ces îles. Au contraire, la Grèce continentale, la Bulgarie et la Servie souffraient beaucoup par le monopole de

leurs gouverneurs, qui accaparaient toutes les productions des pays sous leur juridiction. Cependant, quelque onéreux que fût ce monopole, comme les gouverneurs empêchaient les vexations et les abus des *sipahis* ou possesseurs féodaux, les habitans trouvaient plus supportable le monopole d'un seul, que les exactions de plusieurs; et l'étonnante fertilité de ces contrées laissait encore à glaner quelque chose aux cultivateurs. Enfin, comme la plupart de ces productions accaparées se vendaient à des négocians grecs, l'industrie générale ne souffrait pas autant qu'on aurait pu le redouter : les pertes d'une partie de la nation étaient compensées par les profits de l'autre. Les provinces de Valachie et de Moldavie regorgeaient aussi de Grecs de toutes les provinces, qui, sous la protection des consulats russes et autrichiens, faisaient avec l'Allemagne et surtout avec la ville de Leipsick, un commerce d'autant plus avantageux, que le luxe des Valaques et des Moldaves fournissait une ample matière à leurs spéculations.

Revenons à Constantinople, et continuons à examiner la situation intérieure de l'empire ottoman.

Tandis que les ministres formaient des bataillons et des régimens réguliers, presque toutes

les provinces étaient dans un désordre épouvantable; tandis qu'on disciplinait à Constantinople quelques milliers de soldats, la Turquie d'Europe, l'Asie mineure, la Syrie et l'Egypte, appuyées sur le système féodal, favorable aux janissaires et aux ulémas, se moquaient du sultan réformateur, de ses ministres fourbes, et des charlatans renégats. La Turquie européenne était de fait sous la domination de Paswend-Oglou, de Tersenikly, d'Ismaïl-Bey et d'Aly-Pacha. L'Asie avait les Cara-Osman-Oglou, les Tzapar-Zadès, les Nassif et les Hadim; la Syrie les Dzezzar, et l'Egypte les Mameluks. Ainsi la faiblesse du caractère de Sélim adonné aux plaisirs et à l'indolence, son ignorance absolue dans l'art de gouverner, le système oligarchique de son ministère, la haine des janissaires contre les troupes réglées, faisaient graduellement tomber le crédit illusoire du pouvoir suprême, enhardissaient de plus en plus les gouverneurs et les pachas, et fomentaient l'esprit d'insubordination et de révolte. Livré à la merci de ses ministres, qui faisaient exclure des charges tous ceux qui n'étaient pas leurs adhérens, Sélim s'aliénait de jour en jour les cœurs d'une foule de personnes distinguées, et un mécontentement général commençait à se manifester. De sourdes réactions ten-

daient à renverser le ministère oppresseur; les intrigues se multipliaient, et l'agitation des esprits prenait insensiblement le plus sérieux caractère.

Enfin, ce parti, s'étant fortifié de la multitude des mécontens, parvint, à force d'artifices et de menaces, à obtenir des charges dans l'état, et alors une division des plus funestes s'introduisit parmi les membres du ministère. Les uns étaient partisans des janissaires, du clergé et de tout ce qui tenait à l'ancien régime; les autres soutenaient la réforme. Ceux-ci avaient pour appui la faveur du sultan et les troupes réglées; ceux-là suivaient un plan d'attaque qui consistait à multiplier les incendies, les pamphlets et les bruits diffamatoires dans toutes les provinces; ils cherchaient par-là à rendre le gouvernement odieux par sa violence et méprisable par sa faiblesse. Les deux partis briguaient également l'appui des gouverneurs de provinces, qui faisaient payer cher l'alliance qu'ils accordaient.

Ces gouverneurs, les uns sous le titre de *primats* *, les autres sous celui de *sénéchaux* ** et de pachas à deux et à trois queues, s'érigeaient en maîtres absolus des districts sous leur dépendance. Tantôt par leur attitude menaçante, et

* *Ayans.*

** *Mutésellims.*

tantôt par les intrigues de leurs partisans, ils forçaient la Porte à leur renouveler chaque année l'investiture de leur dignité; ils devenaient de jour en jour plus puissans, plus riches, plus audacieux, et n'envoyaient au fisc impérial qu'une faible portion du tribut levé sur les habitans de leurs provinces respectives. En sorte que le ministre des finances, nommé Tzéléby-Effendy, dit un jour confidentiellement à mon beau-frère Costaky Soutzo, que les revenus de l'empire ne suffisaient pas pour tenir sur pied quarante mille hommes de troupes réglées.

D'après un règlement de l'empire, chaque pacha et chaque gouverneur d'un rang quelconque entretient auprès de la Porte un agent qui le représente, qui verse dans le fisc les impôts de la province et régit toutes les affaires entre sa province et le gouvernement. Ces agens sont ou des ministres de la Porte, ou des personnages influens dans l'état; souvent même il arrive qu'un même homme devient par son crédit l'agent de plusieurs gouverneurs à la foi. Le grand-amiral est soumis à la même règle; il doit avoir son agent auprès de la Porte ottomane. Par le moyen de ces hommes habiles, qui sont leur appui dans la capitale, les gouverneurs et les pachas corrompent jusqu'au sultan par leurs pré-

sens magnifiques, sèment la discorde parmi les membres du divan, et sont presque toujours instruits de leurs mesures par le canal de leurs agens, ou plutôt de leurs espions. Ce fut en choisissant pour agens les personnes les plus influentes qu'Aly-Pacha de Tépélen parvint à ce haut point de puissance. De même aussi le fameux rebelle Paswend-Oglou fut excité à la révolte par son agent, qui, étant du parti des janissaires et des ulémas, lui conseilla d'épouser leurs intérêts et de soulevér contre Sélim la garnison de Belgrade toute composée de janissaires.

La Porte, pour faire échouer ses machinations, n'eut d'autre ressource que de permettre secrètement aux Serviens de se défendre eux-mêmes contre les spoliations et la violence de cette garnison rebelle.

Ce fut, pour le dire en passant, la principale cause de l'insurrection de la Servie, et ainsi la première impulsion vers cette révolte fut donnée par la faiblesse du gouvernement ottoman.

En appliquant ce que nous venons de dire sur deux exemples particuliers, à tous les gouverneurs soit de l'Asie soit de la Turquie européenne, on pourra facilement comprendre les causes de la paralysie de l'empire turc à cette époque. Des troubles intérieurs le déchiraient au point que

toute la Bulgarie, la Mysie, la Thrace et une partie de la Macédoine cis-axienne étaient inondées de bandes de voleurs mahométans, qui, sous le nom de *montagnards* *, attaquaient et rançonnaient les villes, incendiaient les villages et massacraient les habitans. Ils étaient soutenus par les primats de ces malheureuses provinces; et la rapacité du ministère ottoman était telle qu'on reconnut dans l'écurie d'un des premiers fonctionnaires de la Porte, des chevaux volés et sécrètement envoyés en don à ce ministre, espion vendu aux brigands.

Cette horrible désorganisation de l'empire turc et la prospérité progressive de la marine grecque, ayant coincidé avec les événemens de la révolution française, firent concevoir au célèbre Riga le projet de soulever et d'affranchir la Grèce. Riga, natif de Vélestin, bourgade située au pied du mont Pélion en Thessalie, avait perdu ses proches parens victimes de la férocité des Turcs; aussi ne respirait-il que vengeance. Il était versé dans la littérature grecque ancienne; il avait des connaissances scientifiques, et possédait les langues française et allemande.

Riga, attaché en 1796 au service du prince Michel Soutzo, alors hospodar de Valachie, quitta

* *Kirdzalys Daglis*.

brusquement cette principauté, pour aller à Vienne, où il s'associa quelques Grecs, les uns négocians, les autres littérateurs, tous hommes de grands talens, tous extrêmement instruits, tous enflammés du noble désir de devenir les libérateurs de la Grèce. Ce plan si vaste et si périlleux, ils le formèrent sans avoir préalablement connu à fond la force, les dispositions et les ressources du peuple qu'ils voulaient délivrer, ni les côtés faibles ou forts de la nation ennemie. Leur enthousiasme les empêchait de réfléchir que quelques individus ne sont point capables de mouvoir à leur gré une nation tout entière, et de lui faire changer sa situation politique, avant que la marche lente et mystérieuse des circonstances ait disposé graduellement les voies et préparé une réussite durable à une entreprise aussi importante qu'une révolution. A Dieu ne plaise que je noircisse leur projet héroïque, qu'ils scellèrent de leur sang! Tous ceux qui sentent battre un cœur hellénique ne peuvent que verser des larmes de reconnaissance sur les tombeaux de ces premiers martyrs de notre liberté. Mais quand on pense dans quel abîme Riga allait précipiter la Grèce, on ne peut s'empêcher de frémir et de blâmer, non le projet en lui-même, mais son exécution intempestive et sans aucune combinaison.

Riga, qu'emportait une imagination ardente, éveilla, par ses démarches brusques et par ses paroles indiscrètes, la police autrichienne, qui le surprit en 1798 à Trieste, au moment où il était prêt à s'embarquer pour le Péloponèse. Le gouvernement autrichien, après s'être saisi de sa personne, en informa aussitôt l'ambassadeur turc à Vienne; la Porte reçut les dépêches de ce ministre, et en même temps l'internonce d'Autriche lui présenta sur cette affaire une note détaillée. Riga, se voyant ainsi arrêté au milieu de ses grands desseins, se frappa d'un poignard, pour ne pas trahir le plan des conspirateurs; mais sa blessure ne fut pas mortelle, et, avec huit Grecs des principaux conjurés, il fut emprisonné à Semlin, place forte autrichienne sur le Danube vis-à-vis de Belgrade. L'Autriche n'attendait que la réponse de la Porte pour lui livrer ces victimes. Leurs amis de Constantinople, informés de leur arrestation, firent leurs efforts pour les sauver. Ils eurent recours à l'intermédiaire de mon beau-père Alexandre Mano, gendre et premier agent du vieux prince Alexandre Ypsilanty, alors hospodar de Valachie. Mon beau-père, de qui je tiens ces détails, accourut sans perdre de temps auprès du ministre de l'intérieur, Ibrahim-Nessim-Effendy, et il lui persuada que c'était

une calomnie absurde contre de malheureux innocens; il lui dit que cinq ou six pauvres négocians, occupés de leur bilan et de leurs registres, n'étaient pas capables de songer à une révolution. Le ministre turc se laissa convaincre et promit de les sauver moyennant cent cinquante mille francs. Cette somme ayant paru exhorbitante, ne fut pas payée sur-le-champ, et pendant l'intervalle les détenus furent suppliciés à Belgrade.

Riga, livré aux Turcs par une puissance voisine, fut mené au lieu d'exécution les mains liées. Sa grande force corporelle, augmentée par la furie du désespoir, lui fit rompre ses fers et frapper à mort deux de ses bourreaux. Mais, accablé par le nombre, il fut garrotté de nouveau et décapité. Riga mourut pour sa patrie : chaque goutte de son sang foulé aux pieds des barbares devait un jour leur en coûter des torrens. Quels prodiges ne produit pas le martyr d'une cause sacrée ! Les Grecs, en apprenant la mort de ce héros, mordirent leurs lèvres et secouèrent leur tête en méditant des projets de vengeance.

On va penser que, le projet de Riga une fois dévoilé, le sultan pressait la Porte, par des ordres réitérés, de surveiller la conduite des Grecs et de prendre les mesures les plus rigoureuses pour

étouffer l'esprit de révolte que manifestait cette nation, pour épier les perturbateurs et les punir d'une manière exemplaire. Rien de tout cela. Sélim, retiré au fond de son palais, pinçait sa guitarre persanne et composait des chansons sous l'inspiration de Bacchus.

Les reiss-effendy, ou ministre des affaires étrangères, jetait à peine un coup d'œil sur la longue note de l'internonce d'Autriche; et le grand-vizir, recevant les dépêches du pacha de Belgrade qui lui annonçait le supplice de Riga et de ses adhérens, oublia à l'instant toute cette affaire.

De grands événemens attiraient ailleurs toute l'attention du ministère : à la tête d'une expédition formidable, Napoléon venait de débarquer à Alexandrie, et marchait à la conquête de la terre d'Egypte, sacrée pour les Musulmans. Sélim fut frappé de surprise et de terreur : il jeta tout de suite dans les cachots le chargé d'affaires de France, Ruffin; et il exila dans différentes forteresses de l'Asie mineure et du littoral de la Mer Noire tous les Français qui se trouvaient dans ses états; il confisqua leurs biens et toutes leurs marchandises, et déclara formellement la guerre à la France.

L'Angleterre donna à la Porte une garantie

de sa sincérité, par la destruction de la flotte française dans la rade d'Aboukir; et la Russie, ne souffrant aucun imitateur dans ses conquêtes sur l'empire ottoman, s'indigna contre la république française, et tout en gardant la Crimée et le vaste territoire qui s'étend jusqu'à la rive gauche du Dniester, elle proposa ses secours au sultan qui tremblait pour le tombeau de Mahomet. La Porte accepta les offres de ces deux cours, et il se forma une triple alliance des Anglais, des Russes et des Turcs.

Ce fut après l'incendie de la flotte française dans la rade d'Aboukir que Sélim, voulant donner à Nelson une marque de reconnaissance, fonda l'ordre du croissant qui fut divisé en trois classes. Il envoya à Nelson une pelisse de martre-zibeline, une aigrette précieuse qui est chez les Orientaux le signe de la victoire, et enfin l'ordre du croissant de la première classe, garni en brillans. Le même ordre fut donné ensuite à Stalinsky, ambassadeur de Russie à Constantinople, à lord Elgin, à Ponte Coulant, à Sébastiany, et à d'Almanara, ambassadeur espagnol. La seconde classe de cet ordre fut donnée à des officiers d'ambassade à Constantinople. Cet ordre fut accepté comme une marque d'honneur par les Européens; mais le sultan, le vizir, les

pachas et les ministres turcs ne daignèrent jamais le porter, et il fut aboli par Mustapha IV, successeur de Sélim.

Jamais agression n'irrita plus les Mahométans, que celle de la France contre l'Egypte. C'était leur prophète qui du fond de sa tombe criait vengeance. Tous les musulmans oublièrent les conquérans de la Crimée pour se précipiter sur les Français. Et telle était alors leur rage contre ce peuple, qu'un jour à Constantinople je fus assailli par une troupe d'enfans turcs, qui, au lieu de m'adresser l'insulte ordinaire de Moscovite infidèle, m'apostrophèrent en me criant : « Français impie! » Je leur fis grâce du second mot en faveur du premier.

La triple alliance forma le projet d'attaquer les Français, non-seulement en Egypte, mais aussi dans le royaume de Naples et dans les Sept-Iles de la Mer Ionienne. Le grand-amiral reçut l'ordre de combiner sa flotte avec les escadres des alliés.

Cette flotte était nombreuse et en très-bon état; l'Archipel en avait fourni tous les matelots. L'amiral, homme actif et ambitieux, devant faire étalage de la marine ottomane en présence des Russes et des Anglais, fonda toutes ses espérances sur l'habileté des marins grecs; il leur pro-

digua plus qu'auparavant sa faveur et sa protection. Par reconnaissance, les insulaires le servaient avec activité et se surpassaient eux-mêmes, de manière que les escadres ottomanes, dirigées exclusivement par eux, méritaient l'honneur d'être combinées avec celles d'Angleterre. La confiance et l'estime de Husséin, qui occupa plus de dix ans la charge de grand-amiral, fut une des causes qui contribuèrent le plus à la prospérité du commerce grec*.

* Un jour, assailli par un terrible orage dans la mer de Marmara, cet amiral se mit lui-même à diriger son vaisseau. Bâtiment, équipage, tout allait périr, lorsque l'Hydriote pilote de ce vaisseau saisit Husséin par le bras, l'enferme dans sa chambre, fait jeter à fond de câle tous les officiers de marine turcs, et, libre alors de manœuvrer avec les matelots grecs, il sauve le vaisseau amiral. Le danger passé, il s'approche du pacha : C'est à présent, lui dit-il, que tu peux commander; pendant l'orage c'est à nous autres pilotes à donner les ordres.

CHAPITRE IV.

Férocité des pachas. — Aly-Pacha. — Son ambition ; ses conquêtes. — Fin de l'invasion de l'Egypte. — Aly en profite. — Défense de Parga. — Les Souliotes. — Leur organisation ; leur bravoure ; leurs guerres avec Aly. — Dernière lutte contre ce pacha. — Destruction de Souli. — Les armatoles. — Vaines tentatives d'Aly pour les détruire. — Il les attire dans son parti. — Leurs provinces, leurs chefs et le nombre de leurs pallikares.

Les paix honteuses discréditent les gouvernemens absolus, parce que, tout se faisant pour un seul et par un seul, les peuples ne partagent pas plus sa honte qu'ils ne participent à sa gloire. Bien plus, ils lui refusent tout respect, toute obéissance, et finissent par tomber dans l'anarchie. Tel fut le mépris général des musulmans pour Sélim, qu'au moment de la paix avec la Russie et l'Autriche, l'empire turc se trouva déchiré par des troubles intérieurs du genre le plus sérieux : l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte et la Turquie européenne étaient la proie des Mameluks, des Pachas, des Ayans et des Mutésellims. Le faible caractère du sultan, ami du repos et

des plaisirs, les concessions imprudentes, l'ineptie et la mésintelligence de son ministère, achevaient chaque jour de détruire la considération que les provinces auraient encore pu conserver pour la capitale. Les ordres de Sélim étaient méconnus par la plupart des pachas; et quelques-uns de ceux-ci aspiraient clairement à rendre leur domination indépendante de la Porte.

Les Européens, n'ayant eu de rapport qu'avec deux de ces pachas ottomans, ont été frappés de la férocité de ces monstres; je parle de Dzezzar et d'Aly. L'on a cru que ces deux pachas étaient les plus remarquables pour leurs violences et leurs forfaits; mais si l'Europe avait connu les autres gouverneurs turcs, elle n'aurait pas fait cette exception pour ces deux tyrans. Qu'aurait-elle dit de ce vizir, surnommé Kih-Pacha ou *étouffeur*, à cause du plaisir qu'il prenait à faire étrangler ses victimes? d'un autre pacha appelé Békir, qui, quand il condamnait un malheureux, disait à ses satellites sanguinaires: « Emmenez ce chien et donnez-lui une bonne leçon. » Cette leçon était toujours la mort.

Un troisième pacha fut surnommé Coujoudzy, parce qu'il faisait précipiter dans un puits ceux qui encouraient sa disgrâce. Haki-Pacha, gouverneur de la Turquie européenne, sous le règne

de Sélim, prenait toujours son déjeûner sur un donjon de son palais, et c'était à cette heure qu'on amenait devant lui, pour être exécutés, ceux qu'il destinait à la mort. Le pacha de Viddin, Hafiz-Aly, ayant battu quelques mahométans rebelles, renferma leurs têtes dans un sac pour être envoyées au sultan actuel avec une lettre; son secrétaire y indiqua, par inadvertance, plus de têtes que n'en contenait le sac. Il fallait recopier la lettre; le pacha simplifia l'opération: il ordonna à ses officiers de parcourir les rues et de tuer un nombre d'hommes égal à l'erreur de son secrétaire. Il fut ponctuellement obéi: ses officiers sortent et tuent quarante chrétiens les premiers qu'ils rencontrent. Par ce moyen, le sac fut rempli et expédié à la Porte.

Telle est la manière d'agir des gouverneurs de province. Aussi, en parlant d'Aly-Pacha de Tépélen, je n'ai point pour but de faire ressortir ses cruautés, communes à tous les autres pachas; je ne le considérerai que sous le rapport de l'influence considérable qu'il exerça sur l'empire ottoman et sur le sort de la nation grecque.

Aly-Pacha fut plus cruel que féroce, plus fourbe que cruel, plus brutal que fourbe; son avarice surpassait sa cupidité. Il fut le plus fourbe des Albanais, le plus rapace des Pachas,

le plus brutal des Turcs. Plus il vieillissait, et plus son affreux caractère prenait de force, d'énergie et d'invariabilité.

Si la fortune fut contraire à Aly dans le début de sa carrière, elle le favorisa depuis avec constance. Les provinces de la haute et de la basse Albanie étaient divisées en plusieurs pachaliks ou principautés du second rang. Après la mort des pachas, leurs fils prenaient le titre de princes; les plus entreprenans d'entre eux, à force de violences, de ruses ou de largesses, devenaient puissans dans leur ville natale et parvenaient au rang de leur père. Outre ces fils de pachas, il y avait aussi un grand nombre de beys, descendans des premières familles de la province, qui avaient embrassé le mahométisme. Des villes entières, peuplées de musulmans, étaient gouvernés par des mutésellims ou sénéchaux nommés par la Porte Ottomane, lesquels étaient obligés de ménager ces beys ou seigneurs feudataires indigènes; en sorte que ces villes indépendantes des pachas les forçaient à respecter leurs droits. Plusieurs villes, villages et bourgades chrétiennes, protégées par les armes de leurs habitans et favorisées par leur situation topographique, se maintenaient dans une espèce d'indépendance, en payant la capitation et les

dîmes à leurs sipahis ou seigneurs feudataires. Ainsi, chacun des pachas de ces provinces, privé de moyens suffisans pour acquérir une supériorité marquée, entravé par ses rivaux, observé dans toutes ses démarches par les habitans ombrageux, se trouvait extrêmement limité dans l'exercice de sa puissance. Ces provinces ainsi divisées et gouvernées par des hommes qui aspiraient tous au droit du plus fort, devaient naturellement s'affaiblir, se désorganiser par des troubles intérieurs et par les réactions continuelles des ambitieux. Cet affaiblissement s'accrut encore, depuis que le gouvernement ottoman extirpa, en 1773, du Péloponèse, et extermina par le fer cet essaim d'Albanais qui s'étaient approprié la presqu'île. Un châtiment aussi terrible, infligé par le sultan, acheva d'abattre la fierté albanaise. Aly sut profiter de cette circonstance, et ayant obtenu sous le règne du sultan Abdul-Hamid le rang de pacha à deux queues, il parvint à se faire un grand nombre de partisans Turcs, Chrétiens, Albanais, Épirotes, les uns par intrigue, les autres par des promesses fallacieuses. Pendant la guerre contre la Russie, en 1788, Aly-Pacha servit dans l'armée du grand-vizir; de retour en Épire, comme il avait vu de près la faiblesse du gouvernement

turc, la nullité du sultan Abdul-Hamid et le caractère méprisable de son ministère, il devint plus audacieux, certain qu'avec de l'or il fermerait toujours la bouche au divan. Aussi le vit-on bientôt vexer, dépouiller, assassiner impunément les seigneurs de sa province; il s'appropriait des villes et des villages sans crainte d'être puni; en un mot, il exerçait un véritable brigandage sur les états de son maître. Plus il voyait le gouvernement accablé par les revers de la guerre, et plus il redoublait d'audace et d'effronterie. Il s'empara de la ville de Jannina au mépris des ordres de la Porte, et de là il étendit de jour en jour ses empiètemens sur les pachas voisins.

Le règne de Sélim III, successeur d'Abdul-Hamid, fut encore plus favorable aux intrigans et aux ambitieux. Jamais souverain ne fut plus la dupe de ses ministres, et jamais ministres n'abusèrent plus impudemment de la confiance de leur souverain. Toutefois, Aly n'aurait pu atteindre ce haut degré de puissance où il parvint, s'il n'avait été secondé par un concours de circonstances politiques. Lors de l'occupation des Sept-Iles ioniennes par la république française, le sultan le regarda comme un homme capable de faire face aux envahissemens des Français et à leurs projets hostiles sur les pro-

vinces ottomanes situées le long du Golfe Adriatique et de la Mer Ionienne. D'un autre côté, Napoléon, en regardant Aly comme un pacha disposé à la révolte, entretenait avec lui des correspondances et cultivait son amitié. Mais quand on se permet l'alliance des Aly-Pachas, on est forcé de déclarer la guerre à tout ce qui est honnête, à tout ce qui est juste; on ne saurait être à la fois ami des barbares et de l'humanité. Il existait, entre les Vénitiens et la Porte Ottomane, un traité en vertu duquel il était défendu à toute embarcation sous pavillon turc de traverser le détroit de Corfou, qui sépare cette île de la côte albanaise; Aly-Pacha exigea du conquérant de l'Italie, comme préliminaire de ses liaisons amicales avec lui, la permission de faire passer le détroit à ses barques armées. Il l'obtint: ses chaloupes canonnières franchirent le canal, abordèrent à l'improviste, le jour de Pâques 1798, à Agi-Vasili et à Novitza, deux villes de l'Albanie situées au bord de la mer et habitées par des Grecs; six mille personnes furent massacrées: on n'y laissa que quelques habitans; le reste fut transporté dans les plaines de Thessalie, près de la ville de Triccala. Immédiatement après cette expédition, Aly-Pacha s'empara de Porto-Palermo, port de mer aux environs des villes pré-

cédentes; il occupa également la pêcherie célèbre nommée Agi-Saranda ou les quarante saints.

Sur ces entrefaites, le fameux Paswend-Oglou, un des janissaires, chef de la garnison de Viddin, sur le Danube, et qui était l'un des seigneurs feudataires dans le territoire de cette ville, se révolta, chassa le pacha commandant de la forteresse, et brava ouvertement la Porte ottomane. Aly fut un de ceux que le sultan chargea d'attaquer Paswend; mais tandis qu'on s'occupait à réduire ce musulman rebelle, Sélim apprit tout-à-coup que Napoléon venait de descendre en Egypte. Aly s'empressa de saisir cette occasion de retourner dans son gouvernement; il alléguait le danger que courait sa province; mais il méditait en secret la destruction de Prévéza, de Parga, de Vonitza et de Butrinto, toutes villes grecques ex-vénitiennes, et voisines du pachalik de Jannina.

La conquête d'Égypte par Napoléon produisit en 1799 la triple alliance des Turcs, des Russes et des Anglais. La chrétienté s'arma pour protéger le tombeau de Mahomet; et tandis qu'elle combattait pour l'intégrité de la monarchie ottomane, elle fermait les yeux sur les atrocités d'Aly-Pacha. Les pauvres Grecs étaient sacrifiés par la politique chrétienne. Quatre villes floris-

santes, toutes habitées par des Grecs et respectées depuis cinq siècles, furent incorporées, par le traité de la triple alliance, à l'empire ottoman, ou plutôt offertes à la merci du cruel Aly-Pacha. Au moins, en enlevant à la France ces lambeaux de la Grèce, eût-il fallu ne les céder aux Turcs qu'en stipulant leur conservation. Mais on agit tout autrement : le traité de la triple alliance devait être scellé par le sang des habitans de ces villes infortunées. Aly-Pacha fut choisi pour l'exécution de cette clause du traité. En grinçant les dents, il s'élança d'abord sur Prévéza qu'il prit d'assaut malgré la résistance héroïque des Grecs et des Français. Il en massacra la moitié ; et l'autre moitié fut enchaînée et vendue, comme des bêtes de somme, à la face des alliés. Butrinto et Vonitza se rendirent à discrétion. Mais Parga, la malheureuse Parga, tint ferme, secourue par les Souliotes, ses voisins et ses alliés. Aly, n'osant presser ses attaques contre cette ville, tâcha d'en séduire les habitans; il leur écrivit une lettre pleine de promesses, de flatteries et de menaces. Les Parganiotes lui répondirent : « La soumission que vous nous proposez est impossible à obtenir : vous avez donné déjà tant d'exemples de votre conduite, que nous préférons une mort glorieuse à un joug cruel et igno-

minieux. Nous n'avons jamais cédé aux menaces ; nous sommes accoutumés à mourir en braves pour la défense de nos droits. Dieu est juste, nous sommes préparés à tout. L'heure est arrivée pour la gloire du vainqueur. » Parga fut alors sauvée par son courage ; elle méritait son salut : mais qu'est-elle devenue quelques années plus tard ? Qu'on le demande à l'histoire de notre siècle !

Dans le même temps qu'on sacrifiait une portion du continent de la Grèce, dans le même temps qu'on foulait aux pieds les droits sacrés de quatre villes chrétiennes, sur les murs desquelles cinq siècles avaient vu flotter le drapeau de la croix, on créait, sous le nom dérisoire de république, la confédération des Sept-Iles Ioniennes, et l'on en donnait la suzeraineté au sultan. Corfou, qui, par le courage de Schullembourg, avait jadis bravé l'empire ottoman quand il était encore plein de vigueur, devint vassale du même empire dans sa décrépitude, et fut condamnée à lui payer un tribut ; cependant le sultan était si peu fait pour être le suzerain d'une république, et surtout d'une république grecque, qu'il ressemblait à un bourreau auquel on aurait défendu de couper des têtes.

Aly-Pacha, ayant échoué dans son entreprise

contre Parga, changea son plan de conquête; il avait voulu s'emparer préalablement de Parga pour faciliter ensuite l'attaque des montagnes de Souli. Il résolut d'agir dans un ordre inverse. Son projet fut de commencer par la destruction des braves de Souli, et de passer ensuite à celle des Parganiotes.

Au milieu de la province de Tzames, ou Épire proprement dite, s'élève la montagne escarpée de Souli, distante de six heures de la Mer Ionienne. Du côté de l'occident, elle possède la ville de Castrie, anciennement Kestrine, et du côté du midi, la ville de Riguiassa, ou l'Élétrie des anciens.

On va dans cinq heures de Souli au port Phanari, appelé anciennement Thyamis, et dans sept heures à la ville maritime de Parga. Il y a environ deux cents ans que trente familles de l'Épire se retirèrent sur la montagne de Souli pour se soustraire à la tyrannie des mahométans. L'origine du nom de Souli remonte, selon quelques-uns, à l'ancien Sollion, dont parle Thucydide; mais selon la tradition des habitans, il dérive d'un certain Albanais mahométan, appelé Soulis, qui, ayant voulu détruire cette colonie naissante, fut tué dans un combat, sur le lieu que les Grecs nommèrent Souli pour perpétuer le souvenir de

leur victoire. Cette petite colonie s'étendit ensuite progressivement, et à tel point, que du temps d'Aly-Pacha, le nombre des familles qui la composaient, montait à cinq cent soixante. Sa prospérité s'était accrue par ses victoires, et cette colonie avait bâti quatre villages sur des rochers escarpés; de plus, elle tenait sous sa domination soixante-deux villages arrachés par les armes aux Albanais. La grande famille des Souliotes se divisait en plusieurs tribus nommées Farès, dont chacune se choisissait pour chef le plus brave, le plus sage et le plus zélé pour l'intérêt commun; ce qui formait une espèce de gouvernement représentatif ou aristo-démocratique. Il n'existait chez eux ni distinction de richesses, ni inégalité dans les droits; l'estime et le respect étaient les seuls priviléges de la bravoure et du patriotisme. Leur science consistait dans l'expérience des vieillards. Leur éducation comprenait le maniement des armes, le chant de leurs exploits guerriers, et le désir qu'on leur inspirait de mourir en combattant.

Leur langue maternelle est l'idiome grec; mais ils parlent aussi l'albanais, langue familière à tous les Épirotes et à la plupart des Acarnaniens. En général les Souliotes sont au-dessus de la taille ordinaire; ils sont sveltes et souples; tous ont

des yeux noirs et une longue chevelure blonde; tous sont sobres, agiles et vigoureux. Leurs femmes elles-mêmes stimulaient leur courage, par la noble émulation qu'elles avaient chacune d'avoir le plus brave pour époux; et à la moindre dispute entres les hommes, c'étaient les femmes qui jouaient le rôle de pacificateurs. La vertu naturelle de ces montagnards et la simplicité de leurs mœurs rendaient superflu un code de lois. Leur système d'attaque était peu variable : lorsqu'ils voyaient les forces de l'ennemi égales aux leurs, il se jetaient tous sur lui pour l'écraser; mais quand l'ennemi était beaucoup supérieur en nombre, ils ne l'attaquaient pas en masse, mais ils le harcelaient en détail, et ils laissaient toujours des corps de réserve pour réparer les pertes et rétablir le combat.

Dans les huit guerres qu'ils eurent à soutenir en différentes époques avec plusieurs pachas albanais qui menaçaient leur liberté, les Souliotes remportèrent toujours l'avantage. Une poignée de ces braves, forts de leur audace et de leurs positions, défiaient les armées des pachas. C'est ainsi qu'ils repoussèrent deux attaques d'Aly-Pacha de Tépélen; dans l'une (en 1788) ils écrasèrent son armée composée de dix mille Albanais; dans la seconde, qui eut lieu en 1792,

ils défirent vingt-deux mille hommes de ce tyran.

Mais dans une troisième guerre, qui dura depuis 1800 jusqu'en 1804, les Souliotes, après avoir battu à plusieurs reprises les troupes d'Aly, qui montaient jusqu'à 30,000 hommes d'élites, finirent par succomber au nombre et se retirèrent dans la ville de Parga, d'où, chassés par les menaces et les intrigues d'Aly, ils cherchèrent un asile dans les Iles Ioniennes. Là ils continuèrent à exercer leur vie militaire, au service d'abord des Russes, puis des Français et enfin des Anglais, jusqu'en 1814, époque où ils furent congédiés par Maitland, ainsi que tous les autres corps d'armatoles également au service de la Grande-Bretagne. Dès-lors, ils habitèrent un village de l'île de Corfou, jusqu'au temps où la Porte mit Aly-Pacha de Jannina au ban de l'empire.

Comme la dernière guerre qu'Aly-Pacha fit aux Souliotes présente non-seulement des traits de bravoure extraordinaire, mais aussi des preuves évidentes de l'influence que l'amour de la patrie et de la liberté exerce sur l'homme pénétré de ces grands sentimens, je ne crois pas inutile de donner ici quelques détails sur cette guerre qui amena la catastrophe de Souli.

Aly-Pacha avait résolu d'attaquer avec toutes ses forces et de détruire enfin cette peuplade de

Grecs qui entravaient tous ses projets d'envahissement et de tyrannie. Avant de rassembler son armée, il fit appeler à Jannina les principaux seigneurs mahométans de l'Albanie et de l'Épire, et quand il les eut réunis en conseil secret, il leur adressa ces paroles : « L'empire des Ottomans, persécuté et cerné de tout côté par les puissances chrétiennes, est à la veille de sa chute : mais, d'après les oracles de nos livres sacrés, l'héritage de l'empire doit appartenir, quarante années après cette catastrophe, aux Albanais mahométans; toutefois cette prophétie ne sera effectuée qu'après la destruction de Souli. » Ces paroles de l'imposteur firent une impression profonde, et tous les Albanais présens prirent dans cette assemblée la résolution unanime de marcher contre Souli; ils jurèrent sur l'Alcoran qu'ils ne quitteraient pas les armes avant de s'en être emparés, et se dispersèrent pour faire les plus terribles préparatifs. Le but de l'expédition fut tenu secret; personne ne savait la destination des forces extraordinaires qu'Aly-Pacha commençait à concentrer. Les Souliotes en conçurent des soupçons et se mirent sur la défensive; mais ils n'eurent pas le temps de se pourvoir de vivres et de munitions suffisantes. Le nombre de leurs guerriers montait à mille

cinq cents citoyens, sous les ordres de vingt-neuf chefs. L'armée du satrape se réunit à Jannina, se divisa ensuite en plusieurs corps commandés par les chefs les plus habiles, et marcha contre Souli pour l'attaquer sur tous les points à la fois. Les Souliotes, retirés dans des positions avantageuses, repoussèrent les assauts des Albanais et leur firent éprouver des pertes considérables. Trois jours après, Aly-Pacha arriva lui-même au camp et il renforça son armée de onze mille hommes; il renouvela les attaques, mais sans plus de succès. Ses troupes découragées, sur le point de se débander, ne purent être retenues par les largesses du tyran. Alors, changeant son plan de guerre, Aly-Pacha résolut de bloquer étroitement la montagne de Souli, et il fit construire des ouvrages fortifiés dans une circonférence d'environ douze lieues. Les intrépides Souliotes surent vaincre ce nouvel obstacle: pendant la nuit, ils sortaient par petits corps, traversaient les lignes ennemies, se procuraient des provisions et rentraient dans leurs postes; de manière qu'Aly-Pacha fut enfin contraint de leur proposer la paix.

Elle ne tarda pas à être acceptée. Les Souliotes donnèrent à Aly vingt-quatre otages, qui allèrent à Jannina: mais le parjure rompit la

paix, désarma par ruse les otages et les jeta dans les cachots : un seul d'entre eux avait eu la prudence de ne pas quitter ses armes, et quand on le somma de les rendre, il se brûla la cervelle en disant qu'un Souliote ne se rendait jamais que de cette manière. La guerre recommença de part et d'autre avec une nouvelle fureur. Les Souliotes contractèrent une alliance avec Ibrahim-Pacha, gouverneur d'Aulone, et forcèrent Aly à faire une seconde fois la paix; il l'observa avec la même perfidie, en tâchant de semer la division parmi leurs chefs. Il offrit quatre cent mille piastres de Turquie au capitaine souliote Tzimo-Zerva, pour l'engager à se retirer de Souli. Zerva lui adressa la réponse suivante : « Je te remercie, vizir, de ton amitié; mais je te prie de ne pas m'envoyer tes quatre cent mille piastres; car je ne saurais pas les conter; et quand même je le saurais, je ne voudrais pas donner en échange une seule pierre de ma patrie. Les honneurs que tu me promets me sont inutiles; pour moi, mes armes sont mes richesses et mon honneur : c'est par les armes que je me ferai connaître; c'est par elles que je défendrai mon pays. »

Pendant près d'une année les Souliotes résistèrent avec avantage et firent mordre la poussière à des milliers de Turcs; mais la seconde an-

née ils souffrirent tellement de la famine qu'ils furent réduits à manger l'écorce des arbres et les glands des chênes; et malgré cette disette, ils firent encore des prodiges de valeur.

Les deux capitaines Foto-Tzavellas et Démo-Drako se distinguèrent par un courage héroïque. Foto-Tzavellas, encore enfant, avait été donné comme otage par son père à Vély-Pacha, fils d'Aly. Tzavellas le père, outré de la perfidie du satrape, lui déclara la guerre avant d'avoir pu retirer les otages qu'il lui avait donnés. Vély-Pacha voulait forcer l'enfant à écrire à son père une lettre touchante pour lui exposer le péril que sa vie courait, et l'engager à se soumettre; l'intrépide enfant brava les menaces de Vély, qui jurait qu'il allait le faire brûler vif : « Je ne te crains pas, répliqua Foto; mon père en usera de même à l'égard de ton père ou de ton frère, s'il s'empare de leur personne. » Un pareil enfant ne pouvait que devenir un brave; aussi devint-il en si grande terreur chez les Albanais, que leur formule de serment était : « Si je mens, que je n'échappe pas au sabre de Tzavellas. »

Aly-Pacha, pour encourager ses troupes, promit cent piastres de Turquie à celui qui apporterait une tête de Souliote. Cette guerre sang-

lante dura trois ans, au bout desquels les Souliotes furent contraints de capituler. Ils obtinrent de sortir de Souli avec armes et bagages, et de se retirer là où ils jugeraient à propos. Mais les Turcs ne connaissent pas la fidélité à leur parole en politique, et ils regardent comme nuls leurs sermens avec les chrétiens. Aly viola cette capitulation, poursuivit et attaqua les Souliotes dans leur retraite; et ce ne fut qu'après des combats longs et meurtriers, où leurs femmes mêmes se distinguèrent par leur héroïsme, que les restes des Souliotes parvinrent, comme nous l'avons dit plus haut, à se réfugier à Corfou.

Pendant l'espace de seize ans, les Iles Ioniennes, image du fabuleux Protée, avaient vu changer et rechanger leur situation politique. En 1798 elles avaient passé de la domination de Venise à celle de la république française. En 1800, elles furent érigées en république vassale de la Porte ottomane, sous la protection de l'Angleterre et de la Russie. Dans leur dernière guerre avec la Turquie, les Russes les occupèrent militairement. Et Aly-Pacha ayant alors tenté de s'emparer de Sainte-Maure, cette île fut défendue par les Souliotes et par quelques corps d'armatoles émigrés. Bientôt le traité de Tilsitt soumit de nouveau les Iles Ioniennes à la domina-

tion de la France, qui les conserva jusqu'en 1812, époque où les Sept Iles reçurent une forme définitive. Mais tandis que l'Angleterre les prenait sous sa protection, elle abandonnait Parga au cruel Aly; et les Parganiotes, chassés de leur patrie, erraient en misérables, n'emportant avec eux que le souvenir de leur terre natale et un désespoir qui ne pouvait s'exhaler que par des soupirs.

Nous avons rapidement examiné quel fut le plan suivi par Aly-Pacha, depuis 1788 jusqu'en 1814, relativement aux villes grecques d'Agi-Vasily, de Nivitza, de Porto-Palermo et d'Agi-Saranda, situées sur la côte d'Albanie, et à celles de Butrinto, de Vonitza, de Prévéza et de Parga, qui furent incorporées dans l'empire ottoman, sous le titre de domaines impériaux, par le traité de la triple alliance, et enfin relativement aux immortels Souliotes. Jetons maintenant un coup d'œil sur les provinces où s'étendait la juridiction du satrape, et sur celles qui, malgré leur distance, n'étaient cependant pas à l'abri de ses persécutions indirectes.

Les premiers sultans qui entreprirent la conquête de l'Épire et de l'Albanie ne purent s'en rendre maîtres que par capitulation. L'esprit guerrier de leurs habitans, leur pays hérissé

d'inaccessibles montagnes, l'étendue de leurs côtes maritimes, leur proximité des possessions vénitiennes, les guerres de Skander-Bey, qui lutta pendant trente ans contre toutes les forces de Murad et de Mahomet II, avaient rendu ces provinces très-attachées au métier des armes et très-redoutables au gouvernement ottoman. Celui-ci fut donc contraint de laisser subsister ces nombreux corps d'armatoles grecs, qui, pris isolément, maintenaient la sûreté de la province, mais qui, réunis en confédération, composaient une force militaire redoutable.

Aly-Pacha entreprit de détruire ces corps de milice grecque et il les attaqua plusieurs fois; mais il échoua toujours et il fut enfin obligé non-seulement de les reconnaître par des conventions particulières, mais encore de leur assigner des paies considérables, afin de les attirer désormais dans son parti, et de pouvoir les employer contre les seigneurs mahométans de l'Épire qu'il commençait à redouter. Ceux-ci, indignés de sa tyrannie, n'attendaient qu'une occasion favorable pour se soulever contre lui. Aly-Pacha prévoyait cette époque, et connaissant très-bien la supériorité que la religion et l'opinion publique donnent aux successeurs de Mahomet, il craignait toujours la vengeance du sultan et des seigneurs

de son empire. Il résolut donc de détruire peu à peu ces seigneurs musulmans, afin de ne pas les avoir contre lui dans le cas où il serait atteint par la proscription de la Porte. C'est dans ce but qu'il s'attacha tous les capitaines d'armatoles grecs et qu'il se réconcilia avec eux.

Aly avait pour les ménager une autre raison non moins forte. Dès l'avénement de Mahmoud au trône, il avait cru tromper ce jeune sultan, en employant comme avec ses prédécesseurs le système des largesses, et il regardait son pouvoir comme assuré toutes les fois qu'il envoyait au sérail de magnifiques présens en or et en pierres précieuses. Mais depuis 1812, époque de la conclusion de la paix entre la Porte et la Russie, Aly s'aperçut que le plan de Mahmoud était d'exterminer tous les pachas puissans et tous les riches feudataires de son empire. Il commença donc à soupçonner que son tour viendrait tôt ou tard. C'est pourquoi il cessa de persécuter les capitaines des armatoles grecs et chercha à les attirer dans son parti; et si dans l'affaire de Parga il montra tant d'ardeur, ce fut surtout pour gagner l'estime du sultan et de son ministère, et retarder sa chute.

Ceux donc qui se sont imaginés qu'Aly-Pacha pouvait devenir indépendant, ou qu'il aspirait à

la souveraineté, ne connaissaient point les principes du mahométisme et les bases du pouvoir théocratique des sultans. C'est aussi l'erreur de ceux qui raisonnent de la même manière à l'égard de Mehmed-Aly, pacha d'Egypte. Le sultan actuel, qui a le sentiment de ses forces religieuses et qui sait les employer, a prouvé que pour renverser ce colosse d'Aly-Pacha de Jannina, il suffisait des anathèmes lancés contre lui de la part du prophète par l'organe du chef de l'état; à cette proscription terrible, tous, jusqu'à ses enfans, abandonnèrent le satrape.

Au commencement de l'insurrection grecque, les capitaines d'armatoles étaient toujours sur le même pied. Je citerai le nom des principaux de ces capitaines, avec le nombre de leurs troupes et les provinces qu'ils gardaient.

La province de Chimæra ou des monts acrocérauniens, au nord de l'Épire, avait pour primat et pour capitaine Eustrate : le nombre de ses pallikares montait, en temps ordinaire, à cinq cents*. Cette province peut mettre sur pied environ dix mille soldats grecs. Il y a actuellement

* Si j'indique ici le nombre des pallikares de chaque capitaine, je ne le fais que pour donner une idée approximative de leur puissance; car le nombre de ces pallikares variait suivant les circonstances.

au service du roi de Naples un régiment de mille cinq cents Chimariotes, dont le chef se nomme Stamatello.

Le capitaine Gogo gardait la province de l'Arta dans la basse Albanie, jusqu'à la montagne de Tzomerca près du Pinde, aujourd'hui Mezzovo. Le nombre de ses soldats était de deux cents.

La province d'Acarnanie avait pour capitaine ce George Varnakioti qui, dans la première année de l'insurrection, souleva toute l'Acarnanie, mais qui ternit ensuite sa gloire par une honteuse désertion.

Caky-Scala, province de Lépante, était confiée au capitaine George Makry. Il avait à sa solde trois cents pallikares.

Le territoire de Prévéza, de Riguiossa et de Loutraky, jusqu'au fond du golfe d'Ambracie, était sous le capitaine George Tzonga, qui commandait cent cinquante pallikares.

Nicolas Stournari, mort glorieusement dans la catastrophe de Missolonghi, était capitaine de la Locride, ou province du fleuve Achéloüs.

Le mont Agrapha avait pour capitaine l'intrépide Caraïskaky, à la tête de six cents hommes. Pendant sept ans, il lutta avec avantage contre Aly-Pacha.

Carpénisi, province de la Phocide, était sous

le capitaine Saphaka, avec environ deux cents soldats. Cet officier a été tué, au mois de juillet de l'année dernière, dans le combat qui a duré deux jours entre lui et Kiutachy marchant contre la ville d'Athènes.

Mitzo Condojanny était capitaine du mont Kissavo, l'ancien Parnasse, avec deux cent cinquante hommes.

Jean Panouryas était capitaine de la Livadie, avec deux cents soldats.

Caltzodémos avait sous sa garde l'Attique jusqu'aux Thermopyles, avec quatre cents hommes. Caltzodémos, ayant été remplacé par Odyssée, ne voulut pas déposer les armes; mais, à la tête de deux cent cinquante pallikares, il jouait le rôle de rebelle ou de klephte, lorsque l'insurrection éclata.

Chrestos Mestenopoulo était capitaine de l'Eubée, avec deux cents soldats. Il fut remplacé par Diamandy.

George Caratasso avait le capitanat d'une partie de la Thessalie et du mont Olympe, avec plus de mille braves sous ses drapeaux.

Outre Caltzodémos, mort au champ d'honneur dans la catastrophe de Missolonghi, les capitaines qui avaient été déposés, mais s'étaient maintenus dans l'état de klephto-armatoles ou capi-

taines rebelles, étaient, peu avant l'insurrection, Grégoire Liakata, mort à la prise d'Anatoliko, Andréas Caraïsko, Divounioty Mitzo, George Valtino, avec son gendre George Zerva, et beaucoup d'autres d'un rang inférieur.

Ces derniers figurent actuellement parmi les chefs des troupes belliqueuses de la Grèce continentale.

D'après cet exposé de la force militaire des armatoles, on comprend qu'Aly-Pacha n'ait jamais pu, malgré son désir, détruire ces corps qui réunis montaient à plus de douze mille hommes, nés et élevés dans le métier des armes, ligués entre eux, et pouvant se recruter et se multiplier à mesure qu'on les attaquait; et au contraire, c'était bien entendre ses intérêts, que de se ménager l'amitié d'une force nationale aussi redoutable.

CHAPITRE V.

Tentative pour soulever la Grèce. — Alliance de Paul Ier et de Napoléon. — L'ambassadeur russe insulté. — Mort de Paul. — Démétraky Morouzy. — Révolte des Ayans. — Brune fait reconnaître Napoléon comme Empereur par la Porte. — Son départ. — Influence du général Sébastiany. — Guerre avec la Russie et l'Angleterre. — Révolte des janissaires à l'armée. — Duckworth force les Dardanelles. — Sélim renversé par les janissaires. — Mustapha IV. — Il persécute les partisans de Sélim. — Révolte de Mustapha Baïrak-Dar. — Sélim étranglé. — Le sultan massacré. — Mahmoud monte sur le trône.

Depuis la conquête des Sept-Iles ioniennes par les Français, la nation grecque vit dans ce grand peuple son libérateur; et le regardant comme disposé à l'affranchir et comme capable de le faire, elle forma une ligue de tous les capitaines depuis la basse Albanie jusqu'à la Macédoine transaxienne; elle n'attendait qu'un signal pour s'ébranler. Des émissaires français parcouraient la Grèce et y excitaient les esprits à la révolte, non-seulement parmi les Grecs, mais encore parmi les seigneurs musulmans de la haute et de la basse Albanie, qui ne respiraient que vengeance contre Aly-Pacha. A ces seigneurs mahométans,

les émissaires français promettaient de les aider dans la destruction de leur ennemi commun, et leur plan se bornait là. Mais avec les Grecs, ils traitaient d'affaires tout autrement importantes; le projet était d'attaquer simultanément la Turquie dans le Péloponèse, par Maïna; de débarquer des troupes françaises à Agi-Saranda, ville de la province de Chimæra, peuplée de Grecs et située vis-à-vis de l'île de Corfou; de faire à la fois deux descentes, l'une à Volos, sur le golfe Maliaque, afin de soulever tous les guerriers du mont Olympe, et l'autre à Parga, pour exciter l'Albanie et les Monténégrins. Tel était le vaste plan arrêté entre les émissaires français et les capitaines grecs; mais la France ayant conçu le dessein chimérique de conquérir l'Égypte, abandonna la Grèce qui l'appelait avec enthousiasme et lui tendait les bras.

Frustrée de ses espérances, la nation grecque se consolait du moins en voyant l'empire turc perdre la Crimée et l'Égypte et devenir successivement la proie des puissances chrétiennes. Mais ces illusions se dissipèrent; les Russes et les Anglais, devenus alliés du sultan, le confirmèrent dans l'opinion de sa légitimité sur la Grèce, en lui offrant (1798) quatre villes ex-vénitiennes toutes peuplées de Grecs, et en l'é-

rigeant (1800) suzerain de la république ionienne. Toutefois, l'époque de cette triple alliance eut aussi des avantages pour les Grecs. Ce n'était plus l'aspect menaçant de l'ambassadeur, des consuls et des vice-consuls de Russie, qui, comme une tête de Méduse, glaçaient les Turcs d'effroi; ce n'était plus les traités de Caïnardza et de Jassy, qui, tonnant du haut de Péra contre la Porte, la contraignaient souvent à des condescendances humiliantes: la Russie ne paraissait plus qu'un allié généreux qu'on tâchait de flatter en caressant ses co-religionnaires. Et grâce à l'erreur de l'imprévoyant ministère de Turquie, la nation grecque était traitée favorablement, parce qu'on croyait par là plaire à la Russie.

Aussi, tandis que les Grecs pleuraient les habitans de la ville de Prévéza, massacrés par Aly-Pacha de Tépélen, tandis que la catastrophe de Souli leur faisait une plaie sensible, ils gagnaient du côté du commerce et de la civilisation, augmentaient leur marine marchande et donnaient une grande extension à leurs rapports commerciaux avec le reste de l'Europe.

La paix d'Amiens suivit l'évacuation de l'Égypte, et Napoléon, premier consul, se rapprocha secrètement de Paul I[er], irrité contre les Anglais qui venaient de saisir l'île de Malte. Le monarque

russe, qui, deux années auparavant, avait armé pour restituer l'Égypte au Grand-Seigneur, prit la résolution tacite d'expulser de l'Europe son ancien allié. L'empereur eut bientôt des intelligences en Grèce; une guerre à mort était prête à éclater entre les Russes et les Ottomans. Il ne manquait à Paul Ier qu'un prétexte pour rompre avec la Porte et commencer les hostilités; le hasard le fit bientôt éclore.

A l'exemple des ambassadeurs des autres puissances chrétiennes, Tamara, ambassadeur de Russie, demanda à la Porte la permission de visiter les mosquées impériales de Constantinople. Après en avoir parcouru quelques-unes, il se rendit avec sa suite à celle que les Turcs appellent *Suléimanigé* et qui depuis un grand nombre d'années n'avait été visitée par aucun ambassadeur. Les pavés des grandes mosquées sont couverts de tapis précieux, et les musulmans, par respect, ôtent leur chaussure en y entrant. Les *Souhtas* ou étudians, qui sont des aspirans au clergé, ayant vu des infidèles, des Russes, des femmes, profaner leur mosquée et salir les tapis, commencèrent à murmurer entre eux, appelèrent leurs condisciples et aussitôt la mosquée fut remplie de plus de cinq cents de ces fanatiques. A une nouvelle insulte faite au tapis,

tous ces étudians poussèrent des hurlemens affreux, s'élancèrent sur les profanateurs et assaillirent d'une grêle de coups, l'ambassadeur, sa suite et même les officiers de la Porte qui l'accompagnaient. Ils blessèrent à l'oreille madame Tamara, et son mari au bras gauche, cassèrent les dents au drogman de l'ambassade, Antoine Fonton, fendirent la tête à plusieurs Russes et les précipitèrent tous hors de l'édifice sacré, où ils les auraient achevés, si un chambellan du sultan, qui demeurait vis-à-vis de la mosquée, ne fût pas accouru avec tout son monde pour les arracher des mains de ces furieux. Il accueillit chez lui Tamara et toute sa suite, et dans l'instant il avertit la Porte de cet événement funeste. La Porte alarmée envoya aussitôt un officier avec une trentaine des gardes-du-corps du grand-vizir, qui reconduisirent l'ambassadeur dans sa résidence, à Péra. Le même jour, on fit arrêter plusieurs étudians coupables, et le grand-vizir envoya son garde-des-sceaux à l'ambassadeur, avec deux riches présens, l'un pour lui et l'autre pour sa femme, en le suppliant d'accepter ses excuses, et en lui déclarant que le lendemain la Porte lui rendrait une éclatante satisfaction.

Cet événement était un prétexte assez plausible pour être saisi par Paul Ier, qui désirait la

guerre; mais, le même jour que la Porte apprit l'insulte faite à l'ambassadeur de Russie, elle reçut aussi la nouvelle de la mort de l'empereur Paul, par un courrier extraordinaire de l'hospodar de Moldavie, Constantin Ypsilanty. Alexandre Ier, instruit de l'affaire de Tamara, fut mécontent de ce qu'il avait accepté les présens de la Porte, le rappela aussitôt, et les mêmes motifs de guerre n'existant plus, il renouvela son alliance avec la Turquie, par l'intermédiaire d'Italinsky, successeur de Tamara.

A cette époque, le divan était tout autre chose que turc; il n'était presque que le représentant des intérêts de la Russie et de la Grande-Bretagne. Youssouf-Aga, intendant de la sultane-mère, le grand-vizir Youssouf-Pacha, surnommé le borgne, et son successeur Ismaïl-Pacha, le grand-amiral Cadri-Pacha, qui remplaça le fameux Husséin, et après lui El-Hadz-Ahmed-Pacha, et une partie du ministère, avaient embrassé les intérêts de la Russie. Le ministre des affaires étrangères, Mahmoud-Effendy, qui fut secrétaire de la légation ottomane en 1797 à Londres, était dévoué aux Anglais. Les hospodars de Valachie et de Moldavie, Constantin Ypsilanty et Alexandre Mourouzy, protégés secrètement par la Russie, dirigeaient en sa faveur

la politique de la Porte, par l'habileté du prince grec Démétraky Mourouzy, agent et frère de l'hospodar, et par le crédit d'Alexandre Mano, agent et beau-frère de l'hospodar Ypsilanty. Démétraky Mourouzy, homme d'un esprit pénétrant, possédant des connaissances solides, et patriote des plus zélés, fit un noble usage de l'influence considérable qu'il avait sur les ministres turcs; il protégea la nation grecque contre la violence des gouverneurs ottomans; il exhorta le synode à ne nommer aux siéges ecclésiastiques que des pasteurs vertueux et éclairés; il fonda à Constantinople et dota de revenus considérables des hôpitaux destinés aux Grecs malades ou pestiférés; enfin il obtint un diplôme autographe du sultan, en vertu duquel le gouvernement turc reconnaissait d'une manière officielle l'établissement des écoles et des lycées pour l'instruction des Grecs. Ce fut encore Mourouzy qui fit introduire à Constantinople la vaccine par le docteur Hesse, en 1803; il engagea plusieurs chirurgiens grecs à apprendre la méthode de vacciner, et détermina le synode à écrire partout des lettres circulaires pour recommander cette salutaire innovation.

A tant de services rendus à ses compatriotes, Démétraky Mourouzy ajouta un bienfait de la

plus haute importance. Les négocians grecs, accablés par l'arbitraire des douanes ottomanes et par les exactions des employés, n'avaient d'autre ressource que de se faire reconnaître pour sujets d'une puissance étrangère, au moyen de lettres patentes que leur accordaient les ambassadeurs et les consuls de ces gouvernemens. La plupart des négocians grecs devenaient ainsi sujets russes; les autres prenaient des diplômes français, hollandais, anglais ou autrichiens. Ces diplômes coûtaient fort cher aux Grecs et donnaient lieu à une infinité d'abus; d'ailleurs, au moment d'une rupture de la Porte avec l'une de ces puissances chrétiennes, les négocians qui avaient les patentes de celle-ci se trouvaient aussitôt exposés aux avanies, aux confiscations, quelquefois même aux supplices.

Pour remédier à ces malheurs, Démétraky Mourouzy fit entendre au gouvernement ottoman, que s'il voulait conserver ses sujets chrétiens, il fallait leur permettre de former une compagnie de négocians de leur nation et leur accorder des privilèges à la fois avantageux et solides. Sélim III goûta l'avis du prince et créa cette compagnie sous la dénomination de négocians européens. Il leur octroya des privilèges considérables; ils reçurent tous un *bérat* ou di-

plôme, en vertu duquel ils étaient à l'abri de toute exaction ; ils étaient traités par les douanes sur le même pied que l'étaient, d'après les traités de commerce, les négocians étrangers, et ne payaient pas la capitation. Cette compagnie avait quatre députés, choisis parmi ses membres, pour veiller aux affaires générales de la société et juger en première instance les différends survenus entre les sociétaires. Leur tribunal d'appel était la cour suprême du grand-vizir. Les priviléges de cette compagnie furent observés et maintenus depuis le règne de Sélim jusqu'à l'insurrection. Les négocians, ayant trouvé de grands avantages dans ce système, abandonnèrent presque tous les diplômes étrangers et s'incorporèrent dans cette compagnie, qui s'enrichit, étendit ses relations commerciales et prospéra considérablement.

A l'exemple de Démétraky Mourouzy, son frère cadet, nommé Panajotaky, qui fut interprète de l'amirauté, profita de son ascendant sur l'esprit de l'amiral turc pour protéger efficacement toutes les îles de l'Archipel et les villes chrétiennes du littoral de l'Asie mineure contre la rapacité des officiers de marine et les malversations des gouverneurs.

A cette époque, l'empire ottoman était dans

une anarchie complète. L'introduction de la discipline européenne, ayant dès son origine irrité le corps des janissaires, le clergé et les seigneurs féodaux, aliénait de jour en jour les cœurs des musulmans dans toute l'étendue de l'empire. Les Ayans ou primats mahométans, qui étaient les plus riches et les plus puissans feudataires dans leurs provinces respectives, firent entre eux une ligue formidable, entretinrent chacun des troupes, autant que leurs facultés le leur permirent, et furent bientôt en état de braver les ordres de la Porte. Ces troupes, toutes composées de janissaires, s'appelaient Sek-Bans ou gardes, nom qui se donnait à la garde nationale de toute la Turquie européenne, excepté l'Albanie, l'Épire et la Bosnie. Sélim résolut de détruire ces corps de milices; il ne cherchait qu'un prétexte: il le trouva dans une révolte de la ville de Tzorlou, en Thrace. Aussitôt il expédia contre elle toute son armée régulière, composée de vingt-mille hommes, à laquelle il joignit un corps nombreux d'artillerie. Mais telle était l'inexpérience de Sélim, qu'à la tête de ces troupes disciplinées, il mit un général nommé Cadi-Pacha, dont toute la science militaire était de tuer les hommes d'un seul coup avec un gros bâton qu'il portait constamment à la main. Aussi, cette armée

échoua-t-elle devant la ville révoltée; elle fut complètement battue, et le parti des janissaires triompha alors, sous le nom de Séimans. Sélim fut réduit à s'humilier et à solliciter lui-même une pacification. Mais, malheur aux despotes, quand ils sont forcés à traiter avec leurs sujets! La confédération des Ayans devint dès-lors un état dans l'état, et chacun de ces seigneurs conserva un grand nombre de gardes, tous bien armés et fort aguerris.

Quoique à son avénement au trône, l'empereur Alexandre eût renouvelé le traité d'alliance avec la Porte, il n'en épiait pas moins les démarches de Napoléon auprès d'elle. Le titre de premier consul, la victoire de Marengo, la conquête de l'Italie, et la dignité impériale de Napoléon, n'étaient représentés à Sélim que comme des grandeurs précaires, basées sur une téméraire et douteuse usurpation. La Russie, l'Angleterre et la Prusse surveillaient les intentions de la Porte, qui de son côté flattait ces puissances, et surtout la Prusse, dans la capitale de laquelle elle envoya le Grec Jakovaky Argyropoulo en qualité de ministre. Le maréchal Brune, ambassadeur de France à Constantinople, jouait un rôle tout-à-fait passif; d'ailleurs c'était un homme exclusivement militaire, et incapable de se faire un parti dans le ministère ottoman.

Pendant sa mission il mit tout en œuvre pour faire reconnaître par la Porte ottomane le titre d'empereur que venait de prendre Napoléon. Il employait dans ce but tantôt les menaces et tantôt les insinuations amicales. Mais ses démarches étaient entravées par les ministres des cours étrangères; et Sélim répondait aux instances de l'ambassadeur français, qu'il reconnaîtrait le titre d'empereur que prenait Napoléon dès qu'une des grandes puissances chrétiennes en aurait donné l'exemple. Brune, qui était impatient de retourner à Paris avant qu'on eût rempli le nombre des maréchaux de l'empire français, trouva dans ces délais de la Porte ottomane un prétexte plausible pour partir de Constantinople. Il demanda ses passe-ports; mais la Porte les lui refusa, en lui donnant sa réponse ordinaire : *baccalim* (nous y penserons). Alors l'ambassadeur quitta brusquement le quartier de Péra, avec toute la légation française, et se fixa dans un village à une lieue de Constantinople; de là il adressa à la Porte une note dont le sens était, qu'il partirait sans passe-ports et que le gouvernement turc serait responsable des accidens qui pourraient lui arriver dans la route. Sélim, poussé à bout par cette démarche, résolut enfin de reconnaître le titre d'empereur, et le fit savoir à

Brune d'une manière officielle. Celui-ci répondit que, puisqu'il avait quitté sa résidence, ce serait porter atteinte à l'honneur de son souverain, que de reprendre ses fonctions; que cependant il resterait encore quelques jours au village, jusqu'à ce qu'il eût reçu de Sélim la lettre de félicitation pour l'empereur; et qu'enfin il partirait seul et laisserait un chargé d'affaires. Après cela, Brune, ayant reçu ses passe-ports et la lettre de Sélim, par laquelle il reconnaissait Napoléon pour empereur des Français, partit de Constantinople.

L'âme de la faction anti-française était alors Youssouf-Aga, intendant de la sultane-mère; mais après la mort de sa protectrice, Youssouf fut bientôt culbuté par ses adversaires, à la tête desquels était le ministre de l'intérieur, Ibrahim-Effendy, le Cadi-Asquer de Roum-ili, et Ismet-Bey, ministre des conférences : ils expulsèrent également Mahmoud-Effendy, ministre des affaires étrangères et partisan des Anglais, et ils le firent remplacer par Vassif-Effendy, attaché aux intérêts de la France.

Ces trois ministres, Ibrahim, Ismet et Vassif, endoctrinés par les Grecs Charles Callimachy, drogman de la Porte, Aléko Soutzo, ex-hospodar de Moldavie, et Costaky Soutzo, qui favorisaient

les Français, commencèrent à égarer l'esprit du sultan. Sébastiany, ayant alors le rang de colonel, vint à Constantinople, et repartit après avoir noué des relations secrètes entre Sélim et Napoléon. Dès-lors le sultan commença à devenir la dupe du cabinet français ; et de même que les Anglo-Russes l'avaient rétabli dans la possession de l'Égypte, il espérait que la Crimée lui serait rendue par la médiation amicale de l'empire français. La prise de la capitale de l'Autriche et la victoire d'Austerlitz, rendaient cette espérance assez probable, en prouvant le pouvoir de Napoléon.

Sébastiany, promu au grade de général, revint à Constantinople en qualité d'ambassadeur français, et presque aussitôt il commença à battre en brèche le reste de prépondérance que conservaient encore les Anglo-Russes auprès du divan.

Peu de temps après l'arrivée de cet ambassadeur, Napoléon lui envoya un brevet de première classe de la légion d'honneur, dans un pli adressé à Sélim lui-même. Ce pli était accompagné d'une lettre de Napoléon au sultan; elle portait que, puisque Sébastiany servait les deux souverains avec le même zèle, Napoléon lui destinait l'ordre de la légion d'honneur, et désirait

que cette décoration lui fût remise par les mains de Sélim, comme elle l'aurait été par les siennes proprés, si le général se fût trouvé à Paris. Aussitôt Sélim se rendit à sa maison de plaisance, située à Aynaly-Cavak, et se fit présenter Sébastiany. Le prince Charles Callimachy, alors drogman de la Porte, traduisit la lettre de Napoléon. Sélim ouvrit le second pli, en tira l'ordre de la légion d'honneur et le remit lui-même à Sébastiany, en lui disant : *Allah moutéyemmin éilèyé* (Dieu veuille qu'il vous soit d'un bon augure). Cette distinction, accordée à un chrétien de la part d'un sultan, était jusqu'alors inouïe dans l'histoire de l'empire turc. Aussi fut-elle généralement blâmée. Les ministres de la Porte et tout le clergé ottoman censurèrent la conduite de Sélim : il y en eut même quelques-uns qui pleurèrent d'indignation.

Sachant très-bien que le ministère était toujours dirigé par les Grecs, drogmans de la Porte, et par les hospodars de Valachie et de Moldavie, l'ambassadeur français obtint la déposition des princes Ypsilanty et Mourouzy, qui étaient du parti anglo-russe, et les fit remplacer par le drogman de la Porte le prince Charles Callimachy et par l'ex-hospodar Aléko Soutzo, tous deux dévoués à la France. Il détermina Sélim à cet

acte d'autorité en lui persuadant que le traité de paix entre la France et la Russie allait être ratifié, et que par conséquent la Russie serait forcée d'endurer l'affront que lui ferait la Porte en déposant les deux hospodars.

Par cette manœuvre, Sébastiany se proposait deux buts : ou de faire nommer des hospodars partisans des Français, pour fermer ainsi à la Russie ce grand moyen d'influencer le ministère ; ou pour, si la Russie refusait de les reconnaître, aigrir le divan contre cette puissance et leur inspirer une défiance mutuelle, qui n'aurait pas tardé à produire une rupture ouverte : ce qui eut effectivement lieu peu de temps après. Ypsilanty et Mourouzy furent donc déposés, et la Porte mit à leur place les princes Charles Callimachy et Aléko Soutzo. Mais le traité de paix entre la France et la Russie n'ayant pas été ratifié, et l'empereur Alexandre paraissant disposé à tenter de nouveau contre Napoléon le sort des armes, de concert avec son alliée la Prusse, les ambassadeurs de Russie et d'Angleterre à Constantinople protestèrent contre la déposition des deux hospodars, comme étant une contravention au traité de Jassy, et firent au sultan de si énergiques menaces, qu'il s'abaissa jusqu'à réinstaller les princes qu'il avait

déposés quelques jours auparavant. Malgré cette lâche condescendance, la Russie, qui venait de se réunir à la Prusse et à la Grande-Bretagne contre Napoléon, résolut de rompre avec Sélim, et profita du grief donné par la destitution des deux hospodars pour s'assurer des places fortes d'un voisin complètement soumis à l'influence de Bonaparte. Les troupes russes passèrent brusquement le Dniester en 1806 et remportèrent bientôt de grands avantages.

A ces nouvelles foudroyantes, Sélim voulut négocier. De longues discussions s'entamèrent alors dans les conseils de la Porte. Le parti français opinait pour la guerre, et le parti anglo-russe désirait un accommodement. Sélim fut quelques jours indécis; mais quand on apprit que le général en chef Michelson avait passé le Pruth à la tête des bataillons russes, s'était emparé de la Moldavie et dirigeait sa marche sur la Valachie, ramenant avec lui l'hospodar Constantin Ypsilanty, qui s'était réfugié sur le territoire russe après sa déposition, alors le sultan n'hésita plus et déclara la guerre à la Russie.

Tandis que les armées russes s'emparaient des vastes provinces de Bessarabie, de Cavouchan, de Moldavie et de Valachie, investissaient la forteresse d'Ismaïlow] et menaçaient la Bulgarie,

Napoléon, entrant à Berlin après la bataille d'Iéna, envoyait à Constantinople le Grec Jakovaky Argyropoulo, chargé d'affaires de la Porte en Prusse, annoncer de sa part à Sélim les heureuses espérances que lui donnaient ses victoires et les dispositions bienveillantes qu'il nourrissait toujours pour l'empire ottoman. De son côté, Muhibb-Effendy, ambassadeur turc à Paris, trompé par le ministère français, encourageait la Porte et lui rapportait fidèlement les oracles du cabinet des Tuileries. Sélim avait été tellement gagné par Sébastiany, qu'il avait avec lui de fréquentes entrevues secrètes, chose sans exemple dans les annales des sultans. Une parole encourageante de cet éloquent ambassadeur effaçait la douleur que causait à Sélim la perte de provinces entières et la prise de ses forteresses en Bessarabie.

Sur ces entrefaites, Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre auprès de la Porte, lui présenta tout-à-coup une note, dans laquelle il annonçait positivement les dispositions hostiles de sa cour envers la monarchie ottomane; et pendant la nuit, il partit secrètement de Constantinople, en s'embarquant sur une frégate anglaise.

La Russie, informée par l'hospodar Ypsilanty de l'état de détresse où se trouvaient les places fortes de la Bessarabie, dépourvues de garnisons,

de munitions et de vivres, ainsi que de l'esprit d'anarchie qui régnait dans toute la Turquie européenne, expédia une armée, qui, bien qu'insuffisante pour une si vaste entreprise, n'en passa pas moins le Dniester et s'empara sans coup férir des forteresses de Bender, d'Akerman et de Chotzin. Un banquier arménien, nommé Manuk, dévoué au prince Ypsilanty et favori de Mustapha Baïrak-Dar, gouverneur de Roustzouk, place forte sur le Danube, vis-à-vis de la Valachie, empêchait par mille intrigues ce gouverneur d'attaquer sérieusement les Russes. Les Serviens, soulevés par les instigations d'Ypsilanty pendant qu'il était hospodar de Valachie, et depuis ouvertement poussés à l'insurrection par un émissaire de Russie, sorti du corps des cadets grecs et nommé Rodophinikin, faisaient une diversion des plus puissantes et occupaient les armées turques, qui furent complètement battues à plusieurs reprises par cette nation guerrière.

A peine le grand-vizir Bosnak-Ibrahim-Pacha fut-il arrivé à Silistrie, place forte sur le Danube, à la tête de la grande armée, que les janissaires, mécontens de leur chef Pelhivan-Aga, se révoltèrent contre lui, le massacrèrent et se débandèrent. Les ministres de la Porte, qui

selon la coutume avaient accompagné le grand-vizir dans son expédition, en laissant des remplaçans à Constantinople, prirent la fuite et se réfugièrent à Roustzouk; et là, formant une seconde Sublime Porte plus puissante que la première, ils attendirent les événemens.

Sélim, tout en se fiant aux promesses brillantes de l'ambassadeur d'un souverain allié qui gagnait des batailles sur l'Oder, ne devait cependant pas négliger un ennemi qui pouvait, quand il le voudrait, venir bombarder Constantinople. Il songea donc aux moyens de défendre les Dardanelles. Pour cette opération importante, il choisit son premier écuyer, Salih-Pacha, le transporta de son écurie impériale à l'amirauté et le chargea de garder les Dardanelles avec une flotte composée de treize vaisseaux de guerre. Il fit aussi fortifier les châteaux du détroit, les munit d'artilleurs et d'une nombreuse garnison. La flotte russe dans la mer ionienne, sous le commandement de l'amiral Sinnavin, n'était pas encore en état d'agir; mais celle de l'amiral anglais Duckworth était prête. Elle força les Dardanelles, incendia la flotte turque, écrasa les batteries des châteaux et vint dans une nuit jeter l'ancre entre Bysance et Chalcédoine. A cette apparition soudaine, l'épouvante et l'horreur se

répandirent dans la capitale; quoique la résistance fût impossible, les Turcs furieux coururent aux armes et hérissèrent de batteries les remparts de Constantinople. Duckworth fit ses propositions la mèche allumée. La Porte, pour négocier avec lui, envoya à bord du vaisseau amiral le Grec Alexandre Chantzery, alors secrétaire-interprète; d'un autre côté, enhardie par le général Sébastiany, elle continua ses préparatifs de défense. Mais l'interprète, ayant remarqué que les menaces de l'amiral anglais n'avaient pas cette physionomie que donne la résolution, crut qu'il était possible de gagner du temps par des réponses évasives, et revint informer la Porte de sa découverte et du plan d'amuser l'amiral par des tergiversations. Sébastiany appuya l'opinion du drogman; et Sélim, encouragé par l'inaction de la flotte anglaise durant six jours, rejeta enfin toutes les propositions et refusa tout arrangement.

Pendant cet intervalle, le patriarche Grégoire, celui qui fut pendu quinze ans plus tard devant la porte de son palais patriarcal, conduisait, le bâton pastoral à la main, plus de mille ouvriers grecs et travaillait aux fortifications tout le temps que la flotte anglaise était présente. Il portait lui-même de la terre dans des paniers

d'osier, pour les batteries qui s'étendaient tout le long des murailles de Constantinople, jusqu'à l'entrée du golfe Cératien. Sa récompense, pour des preuves si éclatantes de son zèle, ne consista qu'en une parole d'approbation; depuis, son châtiment pour un crime imaginaire fut la mort. L'ardeur que ce vertueux patriarche montra dans cette circonstance sauva tous les Grecs et peut-être tous les chrétiens à Constantinople, de la rage d'une immense population toute armée, qui voyait pour la première fois ses maisons, ses biens et ses mosquées menacées par les infidèles.

Cette expédition anglaise n'eut d'autre résultat que de démontrer la facilité qu'aurait une flotte à forcer le détroit des Dardanelles. La division anglaise repartit comme elle était venue; mais son but politique fut manqué. L'amiral anglais et surtout l'ambassadeur Arbuthnot qui l'accompagnait, occasionnèrent le mauvais succès de l'entreprise. Si, après avoir franchi les Dardanelles, en détruisant les batteries et les châteaux, ils se fussent arrêtés et eussent dicté de là la paix au gouvernement ottoman, nul doute qu'ils ne l'eussent obtenue par les menaces de venir incendier Constantinople. Mais, en jetant l'ancre devant cette capitale, sans cependant avoir les

instructions nécessaires pour la bombarder aussitôt, ils n'étaient plus si bien placés pour entamer des négociations; car ils devaient naturellement penser que le sultan, n'ayant d'alternative que de voir sa capitale incendiée en cas de refus, ou d'être détrôné par son peuple s'il acceptait la paix, choisirait des deux maux le moindre, comme il le fit en effet.

Après le départ de l'escadre anglaise, la flotte turque, commandée par l'Algérien Séide-Ali-Pacha, et composée de sept vaisseaux de ligne, de cinq frégates et de trois corvettes, sortit de Constantinople et rencontra l'amiral russe à la hauteur de l'île de Skopoulo. Le combat dura quelques heures; les Turcs perdirent deux vaisseaux de ligne et se retirèrent dans les Dardanelles. *

L'amiral russe Sinnavin, fâché contre Duckworth qui ne l'avait pas attendu pour forcer les

* Je vis alors une lettre qu'écrivait à un de ses amis à Constantinople, Joseph Fonton, premier drogman de l'ambassade russe, et qui se trouvait à bord du vaisseau amiral. Il disait dans sa lettre que l'amiral turc s'était battu comme un lion. Il aurait pu observer que c'était l'habileté des marins grecs dont la flotte ottomane était montée, qui fut la cause de sa résistance vigoureuse et de la médiocrité des pertes qu'elle éprouva.

Dardanelles, et n'ayant pas assez de forces pour tenter à son tour le passage du détroit, attaqua l'île de Ténédos et prit d'assaut la forteresse, en y débarquant un bataillon russe et un corps de Grecs, parmi lesquels se trouvait aussi Haïdo, femme souliote et guerrière célèbre.

Après la victoire navale remportée sur Séide-Aly-Pacha, l'amiral Sinnavin adressa au gouvernement turc des propositions de paix, dont les principaux articles étaient une alliance offensive et défensive, et la cession des provinces de Bessarabie, de Moldavie et de Valachie. Ces propositions avaient été rédigées par M. Pozzo di Borgo, chargé de négocier avec la Porte, et qui se trouvait à bord du vaisseau amiral russe. Elles allaient être soumises à la délibération du ministère ottoman, quand la révolution qui fit descendre Sélim du trône éclata tout-à-coup. Sélim fut renversé par les janissaires, excités et soutenus par Moussa-Pacha-Caïmécam ou remplaçant du grand-vizir, qui était à l'armée, et par le muphti Ata-Oullah-Effendy. Les janissaires massacrèrent presque tous les ministres de la Porte et les officiers du sérail les plus distingués, et telle était leur furie contre les soldats disciplinés, qu'il n'en échappa pas un seul à leur impitoyable vengeance, et qu'ils démolirent de fond

en comble leurs casernes, situées aux environs de Constantinople.

Mustapha IV, fils du sultan Abdul-Hamid, monta alors sur le trône; son esprit était presque aliéné; aussi se laissa-t-il gouverner par son favori Nizir, eunuque noir, et par Halet-Effendy, alors ministre des affaires étrangères. Les propositions de Pozzo di Borgo ne furent connues ni du sultan, ni de son nouveau ministère, et peut-être le négociateur russe prit-il pour un refus le silence du gouvernement ottoman.

Les ministres qui dirigeaient Mustapha étaient tous des hommes sanguinaires; ils voulaient régner par la terreur. Constantinople était presque dans l'anarchie. Le premier moteur des troubles était un janissaire, nommé Cabaktzy, chef de la garnison d'un château situé sur le détroit de la Mer Noire; ce janissaire exerçait impunément dans la capitale mille actes de violence et de cruauté.

Le nouveau sultan, ennemi de son cousin et prédécesseur Sélim, haïssait en conséquence tous les systèmes civils et politiques introduits sous le règne précédent : il détestait Napoléon et son ambassadeur. Il fit trancher la tête au drogman de la Porte, le prince Alexandre Soutzo, comme partisan français, et refusa de donner passage aux troupes françaises par la province

de Bosnie, pour aller attaquer les Russes en Valachie. A chaque proposition de Sébastiany, il mettait en avant l'opposition des janissaires et de leur chef, qui, assistant à toutes les conférences, imposait silence à l'ambassadeur par des refus d'un impudent laconisme.

Pendant cette époque de terreur, l'hospodar Jean Caradza était interprète de la Porte, sur laquelle il avait une influence sans exemple. Il jouissait d'une extrême faveur auprès du sultan, qui le recommandait souvent lui-même à son ministère. Il ne profita de cet avantage que pour le bien de sa nation; ami et protecteur du patriarche Grégoire, il soutenait puissamment tous les siéges ecclésiastiques, et obtenait qu'on adressât de fréquentes injonctions aux gouverneurs et aux pachas de s'abstenir de toute vexation et de toute violence envers les sujets chrétiens.

Caradza faisait comprendre au sultan et à ses favoris, que, dans le moment où les flottes ennemies croisaient dans l'Archipel, il fallait nécessairement traiter avec douceur les Grecs, pour les retenir dans l'obéissance. D'ailleurs aucune île de l'Archipel, aucune province maritime de la Grèce ne montrait la moindre disposition à la révolte. Les guerriers grecs qui s'étaient réfugiés, au nombre de trois mille, dans les Iles Ionien-

nes, y étaient retenus dans l'inaction par les Russes, alors maîtres de ces îles, et échappaient ainsi à la puissance de la Porte. Ces militaires grecs étaient des Souliotes et des Prévézans fugitifs après la catastrophe de leur patrie; il y avait aussi des Chimariotes, des Acarnaniens et des Péloponésiens. Leurs chefs étaient les Christaky, les Colocotroni, les Nikitas, les Anagnostara, les Chrysospathi, les Petméza, les Gousty, les Palaska, les Cavradia et les Cazzandoni.

Tous ceux qui avaient été employés par Sélim dans quelque fonction grande ou petite, soit dans la capitale, soit dans les provinces, étaient cruellement persécutés; les uns étaient mis à mort, les autres menacés de l'être. Un souverain insensé, dirigé par des ministres tyranniques, ne peut pas exister long-temps : il est haï et méprisé. Aussi les gouverneurs riches et puissans se tenaient sur leurs gardes contre une autorité à la fois perfide et sanguinaire. Mustapha-Baïrak-Dar, gouverneur de Roustzouk, chef de la ligue formée par les ayans de Bulgarie, qui était dirigé par les conseils des ex-ministres de la Porte réfugiés sous sa protection dans la révolte arrivée au camp du grand-vizir, conçut le projet de détrôner Mustapha, et de rétablir Sélim qui était détenu au fond du sérail. Il communiqua ce plan à

Aly-Pacha de Tépélen, à Dag-Déviren-Oglou, gouverneur d'Andrinople, à Ismaïl-Bey, gouverneur de la ville de Séras et chef de la ligue formée par les ayans de Macédoine, enfin aux gouverneurs de l'Asie mineure. Ce plan fut goûté et adopté. Mustapha-Baïrak-Dar se chargea de l'exécution. Il prit avec lui le grand-vizir Ibrahim-Pacha, qui se trouvait dans son camp sur les bords du Danube, tous les ministres qui l'accompagnaient, et marcha précipitamment sur Constantinople. Avant de se mettre en route, il avait expédié de nombreux détachemens de troupes, avec ordre d'arrêter tous les courriers turcs et européens, ainsi que tous les officiers de la Porte qui se rendaient à la capitale, de manière que par cette mesure le sultan et son ministère furent pendant vingt jours dans une ignorance absolue de ce qui se passait au dehors. Tout à coup le chef des janissaires Cabaktzy est attaqué de nuit et massacré avec toute la garnison du château de Phanaraky sur le détroit de la Mer Noire, par les troupes de Hatzy-Aly, ayan d'Anchiale, sous les ordres de Baïrak-Dar. La Porte était encore plongée dans la plus profonde léthargie, quand Mustapha-Baïrak-Dar, avec le grand-vizir, à la tête de plus de vingt mille hommes, s'approcha de Constantinople et campa avec toute son armée

à Davoud-Pacha, plaine distante d'une lieue de la capitale. Le grand-vizir, appelé par le sultan, alla le voir et lui déclara l'intention des insurgés. Mustapha voulut négocier pour gagner du temps et opérer une contre-révolution; mais Baïrak-Dar entra aussitôt à la tête de ses troupes, fit annoncer au sultan le vœu positif des musulmans pour Sélim, et comme il vit que l'on se disposait à repousser la force par la force, il marcha avec le muphti, les cadi-askers et tous les ministres de la Porte contre le sérail, dont il trouva les portes fermées; il en escalada les murailles et demanda qu'on tirât Sélim de sa prison. Mais ce prince venait d'être étranglé. Le chef des eunuques noirs présenta à Baïrak-Dar son cadavre. Le sultan Mustapha avait prévenu les rebelles et s'était vengé. Il aurait également égorgé son frère, le sultan actuel, sans la vigoureuse résistance de ses eunuques, qui prirent les armes pour le défendre. Baïrak-Dar furieux, menaça de faire passer au fil de l'épée tous les officiers du sérail, s'ils ne lui amenaient pas Mahmoud sain et sauf. Alors les bostandzis, ou garde impériale, forcèrent les eunuques à se défaire de Mustapha et à montrer Mahmoud aux troupes qui l'appelaient. Ainsi le sultan actuel ne monta au trône qu'en marchant sur les cadavres de son oncle et de son frère.

CHAPITRE VI.

Organisation et pouvoir des janissaires. — Mahmoud. — Les Séimans corrompus par le séjour de la capitale. — Orgueil et sécurité de leurs chefs. — Conspiration des janissaires. — Mort de Baïrak-Dar. — Massacres et incendies dans Constantinople. — Victoire des Russes. — Famine à Constantinople. — Destruction de l'armée par les Russes. — Avidité de Mahmoud. — La tranquillité est rétablie. — Révolte de la Servie. — Peste.

On ne voit pas dans les annales de l'empire ottoman une révolution pareille à celle qui fit descendre du trône Mustapha IV. Plusieurs fois les janissaires détrônèrent les sultans; mais les chefs d'une ligue de gouverneurs marcher sur Constantinople et déposer à main armée leur souverain, c'est un exemple unique dans l'histoire des révolutions ottomanes.

Nous avons rapporté plus haut comment tous les gouverneurs de la Bulgarie et de la Macédoine formèrent pour leur propre compte des gardes nationales, sous le nom de séimans, par le moyen desquelles ils contrariaient les ordres de la Porte. Pour colorer leur désobéissance et cacher leurs vues particulières, ils s'annonçaient

comme partisans des janissaires, auxquels Sélim venait de porter un terrible coup par la création des troupes régulières. Et cependant ce fut contre ces mêmes janissaires, devenus tout-puissans sous Mustapha IV, que la ligue des gouverneurs de province dirigea la révolte de Mustapha-Baïrak-Dar; ce fut pour rétablir sur le trône Sélim, le fondateur de la discipline militaire, que les séimans marchèrent sur Constantinople et bouleversèrent l'empire ottoman. Il y a donc dans cette conduite une contradiction, qui n'est, il est vrai, qu'apparente, mais qu'il n'en est pas moins nécessaire d'expliquer.

Dans l'origine, le corps des janissaires n'était destiné qu'à seconder l'ambition des califes et à les rendre formidables aux yeux de leurs sujets. Quand il n'y avait de janissaires que ceux que l'on destinait aux combats, le nombre en était prescrit. Mais depuis qu'on ferma les yeux sur les vexations que ces milices se permettaient envers les autres classes d'habitans, alors tous désirèrent s'inscrire dans les nombreuses ortas ou compagnies de ce corps, dont l'existence était plus funeste aux Ottomans qu'aux ennemis de leur empire. On obtenait la qualité de janissaire sans même être tenu de porter les armes; et au moyen d'un don modique on jouissait des priviléges at-

tachés à ce nom, l'on pouvait devenir spoliateur à son tour, ou du moins se mettre à l'abri des vexations et des rapines. Alors la paie des janissaires coûta des sommes si grandes que le fisc impérial en souffrit beaucoup, et le gouvernement se trouva bientôt dans l'embarras pour y fournir d'une manière régulière. Ce fut le prétexte de la première révolte des janissaires; quelques membres du clergé, mécontens du gouvernement, répandirent adroitement le bruit qu'on allait retrancher aux janissaires la moitié de leur solde. Cette première rébellion ayant réussi, fut pour la suite un dangereux exemple. Le janissarisme devint dès-lors une source de profits faciles et un instrument efficace de l'ambition et de l'intrigue. Cette milice, vendue au plus offrant, devint une arme pour les perturbateurs habiles et audacieux. Tantôt elle se rangeait du côté des sultans, à mesure que ceux-ci la protégeaient, et tantôt elle se rangeait du côté de l'opposition.

Sous Sélim, l'oligarchie du ministère, ayant mécontenté tout le monde par son caractère tyrannique et ombrageux, eut à lutter contre le janissarisme exaspéré par l'introduction de la tactique européenne. Ce fut à la faveur de cette opposition que les gouverneurs des provinces

formèrent ces corps nombreux de séimans et bravèrent le sultan et ses ministres. Mais Mustapha IV, successeur de Sélim, fort à son tour de l'appui du clergé et des janissaires qui l'avaient élevé sur le trône, épiait le moment favorable pour renverser le système des ayans ou gouverneurs, qui méprisaient ce prince plus encore que Sélim.

Alors ceux-ci résolurent de détruire le corps des janissaires, de rétablir Sélim, et de se rendre par le fait indépendans de la Porte ottomane. Mustapha-Baïrak-Dar, le plus puissant et le plus belliqueux de ces gouverneurs, fut choisi par leur ligue pour occuper à vie la place de grand-vizir, pour protéger leurs intérêts et être en revanche appuyé par la réunion de leurs forces. Telles furent les causes qui précipitèrent du trône Mustapha IV et lui firent succéder son frère Mahmoud II, le sultan actuel.

Mahmoud prit la couronne, également ennemi des séimans et des janissaires. Mustapha-Baïrak-Dar fut élevé à la dignité de grand-vizir. Les ministres du règne précédent furent déposés, les uns décapités, les autres exilés. Ceux des officiers du sérail (c'est-à-dire l'eunuque noir Nézir et le premier écuyer) qui avaient étranglé Sélim, furent égorgés le même jour. On préci-

pita toutes vivantes dans les flots de la Propontide une vingtaine des plus jeunes et des plus belles esclaves du sultan Mustapha. On ne choisit pour membres du divan que les adhérens des révolutionnaires.

La Porte se transforma en une caserne, ou plutôt en un camp : on n'y voyait que des séimans armés et d'un aspect farouche; leurs chefs ne parlaient que de leurs sabres et de leurs pistolets. Les ministres de la Porte étaient obligés de ramper devant cette insolente et sanguinaire soldatesque. L'on projetait de réduire les janissaires à un nombre insignifiant : le sultan n'avait qu'une faible autorité; la faction des séimans était toute-puissante. Mais le séjour des capitales est funeste tant aux chefs militaires qu'aux soldats, surtout quand ils sont tout-à-coup transportés d'une vie active et simple, dans un lieu de luxe, où l'abondance des plaisirs amène la mollesse et l'osiveté. Mustapha-Baïrak-Dar, guerrier intrépide, mais ignorant, même parmi les Turcs, s'adonna tout entier aux réjouissances et aux fêtes. Les autres ministres suivirent son exemple. Les soldats parcouraient les cabarets, et tous, fiers d'un silence hypocrite que dictait la crainte, vivaient dans la plus grande sécurité. Baïrak-Dar était gouverné par son banquier l'Ar-

ménien Manuk. Celui-ci fut le pivot de toutes les affaires politiques de l'empire, et pour la première fois la diplomatie inscrivit dans la liste de ses adeptes un fils de l'Arménie; alors aussi l'on vit pour la première fois jouer un rôle dans les affaires publiques, les banquiers de Constantinople, qui étaient tous Arméniens ou Juifs, excepté deux ou trois Grecs de Scio et quelques chrétiens de l'Asie mineure. L'ignorance et la présomption du ministère étaient extrêmes; Baïrak-Dar, dans son mépris pour les princes d'Europe, disait impudemment que Napoléon était sa créature.

Les Fanariotes se retirèrent ostensiblement des affaires, et prévoyant le peu de durée de cette comédie, ils évitèrent de se compromettre. Quant à la nation grecque, rien d'essentiel n'eut lieu pendant cet intervalle, si ce n'est la contestation relative au Saint-Sépulcre, dont l'Arménien favori prétendait expulser les Grecs, pour en donner la possession à ses compatriotes. Les armatoles de la Grèce étaient presque neutralisés; les événemens militaires et politiques de l'Europe n'étaient point favorables aux grands plans qu'ils méditaient; la paix de Tilsitt, qui rendit les Sept Iles Ioniennes à la France, arrêta tous leurs projets. Les corps des Souliotes et des autres armatoles qui se trouvaient dans ces îles

furent reçus au service de la France. La Russie, humiliée par Napoléon et devenue son alliée contre l'Autriche, n'avait plus de contact avec la Turquie dans les mers du Levant; et la Porte, contrainte par la France à être en état de guerre avec l'Angleterre qui lui proposait la paix, n'ignorait pas que les flottes anglaises devaient, à cause des circonstances, protéger les possessions maritimes de l'empire ottoman. A l'abri de cette confusion d'événemens et d'intérêts, le commerce grec prospérait, toléré par la France, amie du sultan, et par l'Angleterre qui ménageait la Porte. Les Russes, alliés des Français, n'eurent pas besoin de pousser les hostilités au-delà du Danube, parce que Napoléon reconnaissait leurs conquêtes en Bessarabie, en Moldavie et en Valachie. Ainsi le cabinet de Saint-Pétersbourg proposait alors à la Porte des articles de paix que Mustapha-Baïrak-Dar était loin d'accepter.

Cet homme, qui se croyait tout-puissant parce qu'il avait détrôné un roi des rois, répétait qu'il ne tenait qu'à lui de mettre à la raison tous les princes chrétiens, et qu'il leur réservait sa vengeance jusqu'au temps où il aurait réglé l'intérieur de l'empire. Il s'occupait des relations avec les différens gouverneurs, soit de l'Europe, soit de l'Asie, et, voyant ses ordres exécutés dans

toute l'étendue de l'empire, il se flattait d'être inattaquable. Plus les jours s'écoulaient, et plus lui et ses adhérens se plongeaient dans une funeste sécurité ; en sorte qu'ils renvoyèrent la plus grande partie de leurs troupes. Cependant les ulémas et les janissaires agissaient sourdement et mûrissaient dans les ténèbres une conspiration dont l'esprit de corps garantissait le secret*. Le signal d'attaque fut un incendie allumé par les janissaires au centre de la capitale : à ce télégraphe d'alarme, les nombreux conjurés se rassemblèrent de toute part. Ils espéraient que le grand-vizir, l'amiral et les ministres accourraient, selon leur usage, pour éteindre le feu ; et là on devait les massacrer. Mais ils avaient été prévenus, et quelques-uns d'entre eux trouvèrent le moyen de se sauver par la fuite : les autres barricadèrent les portes de leurs palais et luttèrent contre les assaillans. Le grand-vizir Baïrak-Dar, ayant vu son palais tout en flammes, se retira avec deux de ses esclaves dans un appartement construit en pierres, et se fit sauter en mettant le feu aux poudres qu'il y avait accumulées. L'amiral Ramiz-Pacha, assailli dans l'arsenal,

* C'est dans une assemblée d'ulémas, où je me trouvais, que j'appris la conspiration qui peu de jours après devait bouleverser Constantinople.

au fond du golfe cératien vis-à-vis de Constantinople, et voyant tous les marins musulmans passer du côté des insurgés, monta sur un vaisseau à trois ponts avec trois cents de ses soldats, et bombarda, pendant un jour entier, le palais du chef des janissaires, situé sur une des sept collines de Constantinople.

Durant deux jours, la capitale fut l'horrible théâtre de combats meurtriers. Les janissaires avaient l'immense supériorité du nombre, qui croissait à chaque instant : les troupes de Baraïk-Dar suppléaient à leur infériorité numérique par leur longue expérience dans le métier des armes et par leur valeur qu'augmentait encore le désespoir. Constantinople était un volcan. Des maisons, des palais à trois et à quatre étages bâtis en bois et enduits de couleurs à l'huile, vomissaient des flammes à une hauteur prodigieuse, et la pluie de leurs étincelles couvrait tout l'horizon. Les deux partis se battaient dans les rues encombrées de brandons, au milieu de murailles qui en s'écroulant ensevelissaient sous leurs ruines brûlantes les hordes des combattans. Aux sifflemens de l'air, au sourd mugissement des flammes dévorantes, au fracas des débris, se joignaient les hurlemens des hommes, le cliquetis des sabres, et les explosions des armes à feu. Les

janissaires blessés, emportés hors du combat par leurs camarades, les exhortaient à incendier jusqu'aux dernières maisons de Constantinople, dans le cas où ils seraient réduits à toute extrémité. Le sultan, enfermé dans son sérail, voyait sa capitale embrasée et ses sujets égorgés. Il comprit bien qu'il était exposé à devenir la proie de l'ambition des deux partis, et que le prix de la victoire serait son asservissement.

Enfin, les janissaires triomphèrent et firent main basse sur les troupes de Baïrak-Dar. Le sultan Mahmoud, haï par les vainqueurs, ne s'avilit pas; mais au contraire, il s'efforça de maintenir son caractère en s'appuyant sur la seule ressource qui lui restait, le manque de successeur au trône. Élevé dans les sentimens d'une haine implacable contre les janissaires, haine que Sélim, son oncle, n'avait jamais cessé de lui inspirer, surtout depuis qu'il fut descendu du trône, Mahmoud jura la perte de cette milice. Mais il ajourna sa vengeance pour des temps plus propices. A peine les troubles furent-ils apaisés, que toute son attention dut se tourner du côté de l'ennemi, qui passait le Danube et assiégeait déjà la ville fortifiée de Roustzouk. Le sultan nomma grand-vizir Youssouf-Pacha, et donna ordre à Aly-Pacha de Tépélen, d'envoyer à la grande

armée son fils cadet Vély-Pacha, avec des troupes albanaises. Mais Camentzkoï, général en chef de l'armée russe, remporta une victoire complète à Battini en Bulgarie, et força la ville de Roustzouk de se rendre à discrétion. Vély-Pacha fut battu à Lophtza; et les troupes russes envahirent toute la Bulgarie jusqu'au mont Hémus, bloquèrent la ville de Soumna, investirent la place forte de Varna sur la Mer Noire, transportèrent en Valachie et surtout en Bessarabie la population entière de plusieurs villes et villages chrétiens de la Bulgarie, et proposèrent enfin la paix, menaçant, en cas de refus, de la faire signer sous les murs mêmes de Constantinople. L'article principal de cette paix était de fixer le Danube pour limite entre les deux empires. Le sultan répondit qu'il passerait plutôt en Asie les armes à la main, que de consentir à des concessions pareilles; il changea de grand-vizir et continua la guerre. Camentzkoï se préparait à porter des coups plus décisifs, quand il reçut l'ordre de se replier sur la Valachie. Il rétrograda, et sur son passage il fit un vaste désert de la Bulgarie, incendia la ville de Roustzouk et repassa le Danube. Sur ces entrefaites, il tomba malade et mourut. Coutousoff lui succéda; mais la plus grande partie de son armée quitta les ri-

ves du Danube, et alla se joindre aux corps que la Russie voulait opposer à Bonaparte, qui déjà méditait sa grande expédition.

L'armée ottomane, commandée par Laze-Ahmed-Pacha, successeur de Youssouf, occupa la Bulgarie après la retraite des Russes; et le grand-amiral Hafiz-Aly-Pacha, avec onze vaisseaux de ligne, quelques frégates et quelques corvettes, alla combattre la flotte russe dans la Mer Noire; et tandis que l'amiral russe, supposant que l'ennemi attaquerait les places fortes de Kemhal, de Soumhoum et d'Anakra, se dirigeait vers le littoral asiatique, Hafiz-Aly se rendit droit à Odessa, lâcha quelques bordées contre cette ville, et, rebroussant chemin, il entra dans la baie périlleuse de Callikrate, au pied du mont Hémus. Il allait payer cher son ignorance, si son pilote, le Grec Démétry, de l'île d'Hydra, ne lui eût conseillé de sortir aussitôt de cet endroit, et de gagner la haute mer. « Si la flotte ennemie survient, lui dit ce pilote, tu seras perdu : contrarié par le vent de terre, tu ne pourras pas manœuvrer pour sortir de cette baie, et toute ta flotte sera détruite par l'ennemi. »

L'amiral turc suivit l'avis de son pilote, et à peine avait-il gagné le large, que la flotte russe

apparut à la nuit tombante; il y eut quelques boulets d'échangés; mais l'amiral russe remit le combat au lendemain, et pendant la nuit les vaisseaux turcs se glissèrent tous dans le détroit.

Mahmoud avait cru faire du mal à la Russie, en défendant aux bâtimens marchands la navigation de la Mer Noire; cette mesure tourna contre lui et amena la famine dans sa capitale. Le pain y manquait souvent, et celui qu'on pouvait à peine se procurer, était si noir et si malsain, que l'on voyait mourir des milliers d'habitans. *

Les Grecs profitèrent de la sottise du sultan; ils offrirent secrètement de grosses sommes d'argent au grand-amiral, à l'inspecteur-général des châteaux sur l'embouchure de la Mer Noire, et obtinrent ainsi de sortir pendant la nuit, du détroit; ils allaient à Odessa et à Taïganrock chargés de soufre, de soie, d'huile, de vin et d'autres objets, dont la Russie avait grand besoin; ils retournaient ensuite à Constantinople sous

* La détresse était telle, qu'ayant découvert dans un vieux bain public un tas d'orge qui y était renfermé depuis plus de trente ans et qui s'était durci et presque pétrifié, on le brisa à coup de hache et on le distribua aux boulangers de la capitale.

pavillon français, avec des cargaisons de blé, qu'ils se gardaient bien de vendre à l'administration arbitraire de la capitale, mais qu'ils transportaient dans les ports d'Espagne, qui souffraient alors de la disette et du blocus. Ils gagnaient cent pour cent à cet échange. Aussi, par cette spéculation, plusieurs négocians grecs acquirent une fortune considérable. Tels furent Mavres, Coumbary, Barby, Marazly, Georgantopoulo et plusieurs autres Grecs, qui ont encore aujourd'hui de grandes maisons de commerce à Odessa et à Taïganrock. Les immenses avantages de cette espèce de trafic se faisaient également sentir dans les îles de l'Archipel et de la Mer Ionienne.

Pendant que des émeutes, presque journalières, causaient des inquiétudes au sultan, le système féodal des ayans de la Bulgarie était presque détruit par l'invasion des armées russes dans cette province. En renversant les villes de Roustzouk, de Basgarad, de Tatar-Bazardzigi, de Plevna, de Lophtza, en dévastant les plaines de Dobridza, les villages de Silistrie et toute l'étendue du territoire compris entre la Mer Noire et la chaîne du mont Hémus, les Russes anéantirent les ressources des ayans de cette contrée, et facilitèrent au sultan les moyens de

se faire obéir; il régna sur des terres silencieuses et désertes; il s'éleva seul sur le vide de la désolation; peu lui importait, pourvu qu'il fût le maître! D'ailleurs la fortune semblait le favoriser. Le fameux rebelle Paswend-Oglou, cet homme qui avait été mis trois fois au ban de l'empire, et qui était toujours sorti victorieux, parce qu'il était appuyé sur les janissaires, sur les discordes du ministère et sur la force de la place de Viddin, cet homme qui avait forcé le faible Sélim à le nommer pacha à trois queues et commandant de la forteresse de Viddin, cet homme redoutable était mort, et avait eu pour successeur Mollah-Pacha, qui lui avait servi d'interprète et de guide.

Le gouverneur de la ville de Séras, Ismaïl-Bey, chef de tous les ayans de la Macédoine transaxienne, était mort aussi, et cette perte avait affaibli la ligue de cette portion de l'empire. Aly-Pacha de Tépélen était circonspect dans ses démarches, quoique le sultan fût contraint de le ménager, à cause de la situation topographique et politique des provinces qu'il gouvernait. Cara-Osman-Oglou et Tzapar-Zadé, gouverneurs d'une grande partie de l'Asie mineure, et puissans adversaires de la Porte, avaient tous deux fini leur carrière. Le premier

n'avait pas laissé de successeur digne de le remplacer. Le fils du second, nommé Tzelaloud-Din, se trouvait dans l'armée du grand-vizir. Hadim-Oglou, gouverneur de Tzardak ou l'ancienne Lampsaque, était mort aussi, et tous ses biens avaient été confisqués.

Ainsi le sultan, délivré de tant d'obstacles qui s'opposaient à son autorité absolue, espérait que son prophète lui procurerait également la victoire sur les infidèles, ennemis de sa religion et de son empire; cette confiance superstitieuse augmentait d'autant plus qu'il voyait les Russes se tenir sur la défensive. En conséquence il expédiait ordre sur ordre au grand-vizir Laze-Ahmed-Pacha, de traverser le Danube et d'aller attaquer l'ennemi. Il ne doutait point de la victoire. Ses favoris le félicitaient même déjà sur ses triomphes futurs. Le grand-vizir passa effectivement le Danube, et forma un camp retranché sur la rive gauche de ce fleuve, en Valachie. L'armée du prince Coutousoff se fortifia pareillement; l'on s'observait de part et d'autre, et tout en faisant de légères escarmouches, l'on évitait un engagement général.

Coutousoff méditait un coup de maître; il feignit de se retirer, et détacha le général Markoff à la tête de six à sept mille hommes, avec ordre

de passer pendant la nuit sur la rive opposée du Danube, pour tomber à l'improviste sur le bagage du grand-vizir, s'emparer de ses magasins et massacrer le corps qui les gardait. Tandis que Markoff exécutait ces ordres, avec autant d'habileté que de bonheur, des barques canonnières remontaient le fleuve, se rangeaient en ligne droite, et non seulement coupaient la retraite au grand-vizir, mais encore bloquaient l'île des Saules, où il y avait près de vingt mille Turcs, destinés à maintenir la communication des deux rives. Alors, Coutousoff avec le reste de ses troupes, attaqua le camp du grand-vizir; à peine celui-ci put-il se sauver en traversant le Danube pendant la nuit, sur une nacelle. L'armée turque, manquant de vivres et de munitions, après une résistance de quelques jours, se rendit prisonnière de guerre.

Malgré ce coup de foudre, Mahmoud ne songeait à la paix qu'en frémissant de rage. Il fallut cependant se soumettre à la nécessité. Après quelques mois de négociations, la paix fut conclue à Bucharest (en 1812). Le Pruth fut fixé pour limite des deux empires, en Europe; et l'Arpa-Souï ou ruisseau d'orge, en Asie. *

* Un des négociateurs de la Turquie, l'infortuné prince grec Démétraky Mourouzy, reçut, à son retour du con-

Immédiatement après la conclusion de la paix, l'objet de toutes les pensées, de tous les projets du sultan, fut de détruire successivement tous les grands seigneurs feudataires de son empire, soit en Europe, soit en Asie, et d'accumuler des trésors par la confiscation de leurs biens, et par les présens qu'il exigeait des nouveaux pachas, installés à leur place. Il tint la même conduite envers les hospodars Charles Callimachy et Jean Caradza. Outre les tributs annuels et stipulés par les traités, il ordonna à ces princes grecs de lui payer chaque année, l'un d'eux cent cinquante mille piastres de Turquie, et l'autre cinq cent mille, sous le titre de revenu secret du sultan. Craignant la Russie, protectrice des deux principautés, il ne rougissait pas de manifester sa frayeur et sa rapacité criminelle, en exigeant de ces deux hospodars, sous le plus grand secret et sous peine capitale, de lui payer annuellement, pour sa liste civile, des sommes énormes, au commencement du Ramazan et à

grès, de la part du grand-vizir Hourchid-Pacha, l'ordre d'aller le trouver au quartier général à Andrinople. Il obéit, se présente devant ce barbare, et au sortir de la chambre une douzaine de bourreaux tirant leurs sabres le mirent en pièces. Son frère cadet Panajotaky eut le même sort à Constantinople.

la fête du Baïram, outre plusieurs espèces de cadeaux qu'il leur arrachait par différens prétextes : par exemple à la naissance de son fils aîné, qui eut lieu quatre mois après la paix, il ordonna aux hospodars, par l'intermédiaire de l'inspecteur de la monnaie, Abdur-Rahman-Bey, de lui offrir chacun pour deux cent mille piastres de pierres précieuses.

Mahmoud commença l'exécution de son plan contre les gouverneurs qu'il redoutait. Le premier contre lequel il dirigea ses attaques, fut Mollah-Pacha, successeur de Paswend-Oglou et commandant de la place forte de Viddin. Cette entreprise aurait pû devenir funeste à lui-même ; mais elle fut accomplie par l'intervention de l'hospodar Jean Caradza, qui parvint à persuader Mollah-Pacha de demander sa grâce au sultan, et celui-ci de la lui accorder, mais à condition qu'il sortirait de la place, et se retirerait à Constantinople. Mollah y consentit, et peu de temps après il mourut attaqué de la peste. Le gouverneur de Roustzouk, Bosnak-Aga, successeur de Baïrak-Dar et l'un des plus redoutables ayans, fut aussi emporté par la même épidémie. Dag-Déviren-Oglou, gouverneur d'Andrinople, fut assassiné par ordre du sultan. Ramiz-Pacha, ancien grand-amiral, qui, après la catastrophe

de Baïrak-Dar, avait pris la fuite et s'était réfugié sur le territoire russe, eût aussi la tête tranchée dès qu'à l'époque de la paix il remit le pied sur le sol de l'empire ottoman. Jamais exécution ne fut plus opportune; car Ramiz avait le projet, ou de restreindre le pouvoir absolu du sultan, ou sinon, de le détrôner et de se mettre lui-même à sa place, comme issu de la race des khans de Crimée, qui descendent de Gengis-Khan. Après sa mort, ses papiers, son immense correspondance, les instructions qu'il avait rédigées lui-même, et qu'il destinait aux personnages les plus marquans de l'état, mirent dans tout son jour la conspiration formidable, qui devait renverser Mahmoud.

Le sultan, ayant vu le début de la campagne des Français contre les Russes être à l'avantage des premiers, s'enhardit jusqu'à enfreindre le traité de Bucharest de la manière la plus insultante. Il chargea son grand-vizir Hourchid-Pacha, d'entrer en Servie avec toute son armée, de faire main basse sur tous les habitans en état de porter les armes, et de traîner les autres en captivité. Une discorde des plus funestes régnait alors en Servie : Tzermi-George, Mélenko et Haïdout-Velko, étaient les chefs serviens qui se disputaient l'autorité. Chacun d'eux avait ses

troupes séparées; chacun se battait isolément et sans combinaison contre les Turcs; Haïdout-Velko, quoique guerrier intrépide, fut accablé par le nombre des ennemis; vainement sollicita-t-il le secours de ses deux collègues et rivaux; ils l'abandonnèrent, sourds à la voix de l'intérêt commun; un boulet termina ses jours. Sa mort donna au grand-vizir la facilité de pénétrer en Servie, en franchissant les gorges étroites de Boritza, de battre séparément les deux autres chefs et de s'emparer de toute la province: le grand-vizir exécutait déjà ponctuellement les ordres de son maître, par le massacre et l'esclavage, quand l'hospodar Caradza s'intéressa au sort de la nation servienne, et fit sentir au sultan, combien il était dangereux de profiter des avantages du moment, sans songer à la responsabilité de l'avenir. Il lui représenta qu'il fallait au moins attendre l'issue de la guerre que se faisaient alors la France et la Russie, afin de ne pas s'attirer le ressentiment d'Alexandre, dans le cas où ce monarque serait vainqueur. Cette observation, dont l'évènement prouva la justesse, fit un effet profond sur l'esprit de Mahmoud; il révoqua ses ordres sanguinaires, et les Serviens trouvèrent leur salut.

En même temps la Porte déclara *fermanly*, ou

criminel d'état, le gouverneur d'Attalia, capitale de l'ancienne Pisidie. Celui-ci, enfermé dans sa place forte, inexpugnable pour les Turcs, résista deux ans et repoussa les attaques de l'armée de terre et de la flotte du grand-amiral Hucrev-Pacha : mais on vint à bout de le réduire en débauchant par des offres magnifiques, la garnison composée d'Albanais.

Sur le Danube et près de Belgrade, il y a une île qu'on appelle Adaï-Kiebir ou l'Ile-Grande : elle est réputée inabordable à cause des tournans impétueux que le fleuve forme autour d'elle. Redzeb-Aga, commandant de cette île et guerrier redoutable, fut assassiné à Roustzouk, à son retour de Constantinople, par ordre du sultan.

C'est ainsi que Mahmoud exterminait ouvertement, ou par trahison, les pachas et les ayans qui avaient fait trembler ses prédécesseurs Sélim et Mustapha. Il s'enrichissait en confisquant leurs biens, et en étendant ses rapines sur tous les habitans de son empire, soit musulmans, soit chrétiens. On accablait les mahométans d'impôts extraordinaires; qu'on juge en conséquence de ceux qu'on levait sur les chrétiens. Et comme si Mahmoud n'était pas à lui seul un fléau dévastateur des pays qu'une succession absurdement légitime livrait à ses caprices san-

guinaires, un autre fléau, non moins terrible, s'y joignait : je veux parler de la peste.

Pendant la dernière guerre avec la Russie, guerre qui dura six ans, cette affreuse épidémie ne visita pas les provinces de Roum-Ily et de l'Asie mineure. Mais elle vint trois mois avant la conclusion de la paix, avec tant d'impétuosité, que ses ravages emportèrent, dans l'intervalle de quatre ans, le tiers de la population musulmane, soit en Europe soit en Asie. C'est une observation fondée sur une longue et triste expérience, que la peste venue directement de l'Afrique en Europe, n'atteint pas son excessive malignité; tandis que celle qui arrive par ricochets de l'Égypte en Syrie, de la Syrie aux provinces de l'Asie mineure, et de là en Europe, pour se réfléchir encore sur l'Asie, acquiert non seulement le caractère progressif d'une contagion infiniment plus forte et plus durable, mais encore change l'action ordinaire de la température atmosphérique sur cette épidémie. Elle s'affaiblit alors durant les mois de mai, de juin, de juillet et d'août, et commence à reprendre des forces nouvelles pendant les mois de septembre, d'octobre, de novembre et de décembre, jusqu'à la mi-janvier.

Telle fut la peste qui, en 1812, 13, 14 et 15,

parcourant toutes les provinces de l'Asie mineure et de la Turquie européenne, moissonna le tiers de la population, pour ne pas dire la moitié. Constantinople devint le théâtre le plus vaste de ses ravages. Peuplée de près de six cent mille habitans, cette ville perdit plus de deux cent mille âmes dans l'espace de quatre mois. Il en mourait chaque jour plus de trois mille, au fort de l'épidémie. Une grande quantité de maisons changèrent jusqu'à dix fois de possesseurs, et finirent par être dévolues au fisc, faute de parens pour en hériter. Les rues de Constantinople étaient obstruées de convois funèbres, qui transmettaient partout les miasmes pestilentiels, parce qu'un devoir religieux les fait accompagner d'une foule nombreuse. A chaque centaine de pas, cette troupe était relevée par une autre, que la contagion infectait également. La mer était couverte de petits bateaux, transportant les cadavres dans les différens cimetières.

On voyait passer par ordre d'âge les convois de familles entières, exterminées simultanément. Le cercueil du père précédait, venait ensuite celui de la femme, et ceux de leurs enfans fermaient cette lugubre marche. Ceux qui les accompagnaient faisaient frémir par le morne silence de leur stupide résignation. Car dans une calamité publique, les plaintes, les gémis-

semens, ont je ne sais quoi de consolant et d'animé. Ici, pas un cri ne se faisait entendre : le silence et la solitude n'étaient interrompus que par le bruit lugubre du passage des convois.

Le mal se répandit l'année suivante en Thrace et en Bulgarie, traversa le Danube, et malgré les efforts des hospodars, pénétra dans la Moldavie et la Valachie. *

Des ravages plus grands encore eurent lieu dans toute l'étendue de l'Asie mineure. A ce fléau succéda l'épidémie de la petite vérole, qui emporta un nombre considérable d'enfans mahométans. La peste fut un digne auxiliaire de Mahmoud. Tous ceux qui s'étaient aguerris pendant une vingtaine d'années sous les ayans belliqueux, furent moissonnés par cette épidémie, qui acheva de détruire ceux qui avaient survécus à la guerre des Russes et à l'extermination des Serviens.

* En 1814, lorsque je traversai la Bulgarie et la Thrace pour me rendre à Bucharest, je ne trouvai sur mon passage que des villes désolées, des villages déserts, des plaines labourées de tombeaux. Ces malheureuses provinces ressemblaient à un immense cimetière. En passant au milieu de maisons désertes, j'entendais le chant matinal des coqs, qui n'éveillait personne. Je ne voyais que des chiens, les uns affamés, pousser des hurlemens affreux, les autres déterrer des cadavres pour les dévorer.

CHAPITRE VII.

État de la Valachie et de la Moldavie. — Hospodars. — Bienfaits des hospodars grecs. — Protection de la Russie accordée à ces provinces. — Civilisation des Valaques et des Moldaves.

J'ai exposé, dans les chapitres précédens, l'état de l'empire ottoman depuis le règne de Sélim jusqu'à l'an 1816. J'ai fait rapidement connaître les râpports de la nation grecque avec le gouvernement turc, et la situation de celui-ci relativement aux puissances chrétiennes. Maintenant, que nous approchons de l'insurrection grecque, dont la première scène fut jouée en Moldavie et en Valachie par Alexandre Ypsilanty, je crois indispensable de tracer en peu de mots l'histoire de ces deux provinces, et d'indiquer leurs relations, d'un côté avec les Turcs dont elles sont tributaires, et de l'autre avec les Grecs dont elles sont co-religionnaires et qui les gouvernaient.

Vers le seizième siècle, les deux provinces de Valachie et de Moldavie se soumirent aux Turcs par capitulation. En conséquence, elles furent régies par des hospodars indigènes, auxquels la

Porte, dans ses firmans, donna le titre de *vayvode*, mot slavon synonyme de prince. Flatté de la soumission volontaire de ces principautés, le gouvernement ottoman octroya à leurs hospodars des prérogatives considérables. Leur rang fut mis au-dessus de celui des pachas à trois queues; il égalait la dignité de gouverneur ou vice-roi de Bagdad. A leur nomination, ils obtenaient du sultan une audience solennelle; ils plantaient les trois queues devant la porte de leur palais: les jours de cérémonie, ils portaient une espèce de pelisse d'étiquette, nommée *capanitza*, qu'aucun pacha n'avait droit de porter, et qui était réservée aux vice-rois de Bagdad et aux khans de la Crimée; ils faisaient leur entrée dans leur capitale précédés de deux *péiks* et deux *solaks*, espèce de satellites attachés dans les grandes pompes à la garde personnelle du sultan; ils jouissaient ainsi des distinctions les plus honorables.

Les principautés étaient dites *détachées* * par la chancellerie ottomane, parce qu'elles payaient un tribut déterminé et séparé de celui que devaient les autres provinces de l'empire ottoman. Mais toutes ces prérogatives regardaient les hos-

* *Méfrouzoul-kalem vè maktonoul kadem.*

podars ainsi que le divan du pays, c'est-à-dire le sénat formé par les boyards ou seigneurs indigènes. Le peuple de la Valachie et de la Moldavie était esclave de ces seigneurs dans toute la force du mot, et ne possédait aucun privilége, aucun droit. Cependant la Porte trouva bientôt, dans les discordes continuelles des principaux boyards, un prétexte de reprendre une partie des droits qu'elle leur avait conférés. A la merci du caprice des sultans, environnées des places frontières sur la rive droite du Danube et sur leur propre territoire, menacées par les forteresses de Chotzim, de Bender, d'Akermann, d'Okzacoff et de Kil-Bouroun, ces deux malheureuses provinces devinrent la proie d'une foule de spoliateurs. Un khan de la Crimée, un *mizza* ou seigneur tartare, un pacha commandant de l'une des places fortes, appuyé d'une pétition de quelques boyards intrigans, pouvait, sur une simple calomnie, faire déposer les hospodars et même leur ôter la vie. Les ministres de la Porte, non moins rapaces que les khans et les pachas, tantôt partageaient avec les accusateurs les biens de l'hospodar disgracié et les dons de son successeur, et tantôt ils s'appropriaient eux seuls les dépouilles de la victime.

En 1716, le drogman de la Porte, Nicolas

Maurocordato, profitant de la disgrâce de l'hospodar indigène Brankovan, réussit à se faire nommer à sa place, et fut le premier Grec qui obtînt cette dignité. Les deux provinces, depuis leur conversion, étaient toujours restées fidèles à l'église d'Orient; leurs siéges ecclésiastiques n'avaient jamais cessé de reconnaître la suprématie du patriarche de Constantinople, et leurs métropolitains avaient toujours tenu un des premiers rangs parmi les membres du synode grec; elles accueillirent donc favorablement le nouveau gouverneur Nicolas Maurocordato, leur co-religionnaire; et les boyards du pays, n'ayant aucune espèce de jalousie contre un chef étranger, le préférèrent aux hospodars indigènes, qui étaient leurs égaux et par conséquent l'objet de leur rivalité.

Depuis le quatorzième siècle, les hospodars et les boyards avaient fondé dans ces provinces des monastères qu'ils avaient dotés de revenus considérables et qu'ils avaient annexés au Saint Sépulcre, au mont Athos ou au mont Sinaï; un petit nombre d'entre eux étaient indépendans. Les *hégoumènes*, ou abbés de ces monastères annexés, étaient presque toujours des ecclésiastiques grecs, installés par le patriarche de Jérusalem, par l'archevêque du mont Sinaï ou par

les supérieurs des couvens du mont Athos; mais ces abbés devaient être confirmés par les hospodars, dont ils recevaient un diplôme appelé *chrysobulle*.

Les Moldaves et les Valaques, plongés dans les ténèbres les plus épaisses, n'offraient nulle éducation, nul commerce, nulle industrie, mais une absence totale de civilisation. La neuvième partie des terres était en friche; on ignorait jusqu'aux premiers élémens de l'économie rurale. Les hospodars grecs civilisèrent les deux principautés; Nicolas Maurocordato fonda en Valachie une imprimerie et une école publique, où l'on enseignait le slavon, le grec littéral et le latin. Son frère Constantin Maurocordato fut le bienfaiteur des paysans valaques; il les affranchit du servage le plus monstrueux qui ait jamais existé, et il introduisit dans le pays la culture du blé de Turquie, qui est devenu leur principale ou plutôt leur unique nourriture. Les hospodars grecs qui succédèrent aux Maurocordatos, rendirent aussi de grands services aux nations valaque et moldave; ils firent traduire dans le dialecte du pays la Bible, les Saints Évangiles, les Psaumes, la Liturgie et tout ce qui concerne le rituel de l'église d'Orient. Sous l'hospodar Alexandre Ypsilanty, un boyard indigène de Valachie, nommé

Jannaquitza Vakaresko, rédigea le premier une grammaire et régularisa le patois de son pays.

Les hospodars grecs, Alexandre Ypsilanty, Grégoire Ghika, Charles Callimachy et Jean Caradza, furent les législateurs de la Valachie et de la Moldavie. Ces provinces suivent encore aujourd'hui les codes que ces princes firent imprimer, et qui, rédigés d'après celui de Justinien, renferment aussi les coutumes non écrites, qui avaient auparavant force de loi, bien qu'elles fussent incertaines, interprétées à volonté, et souvent contradictoires.

Les hospodars grecs, malgré les divers moyens qu'ils possédaient pour faire face aux cabales de leurs rivaux, succombaient souvent à leurs attaques, et ne pouvaient vivre que dans la crainte, surtout depuis les guerres désastreuses de la Turquie avec la Russie et l'Autriche. Un nouveau grand-vizir, un nouveau favori du sultan trouvaient, pour renverser les hospodars, une arme toujours sûre, en les accusant de trahison. Calomniés comme partisans, tantôt de l'Autriche et tantôt de la Russie, ces princes infortunés éprouvaient le courroux du sultan, perdaient leur place et leur bien; rarement même terminaient-ils leurs jours d'une manière naturelle. Les deux principautés furent mises sous la pro-

tection de la Russie par les traités de Caïnardza, de Jassy et de Bucharest. Mais, quoiqu'elles fussent ainsi délivrées de l'influence de voisins puissans, tels que les khans de Crimée, les sultans tartares de Boudzak et de Cavouchan, les pachas d'Ismaïlow, de Bender, de Chotzim, d'Oczakoff et de Kil-Bouroun, toutefois elles avaient à souffrir des vexations continuelles des garnisons des places frontières sur le Danube, et surtout de cet essaim de négocians turcs, accapareurs privilégiés (nommés *capànlys*), qui faisaient le monopole de toutes les denrées produites par les deux provinces. La protection de la Russie et la surveillance exercée par ses consuls, ne pouvaient empêcher ces abus qui s'introduisaient sous différentes formes et sous des prétextes spécieux. D'après une convention confirmée par un édit autographe du grand-seigneur, le gouvernement des hospodars devait durer sept ans. Pendant cet intervalle, leur personne était inviolable, et les traités avec la Russie ne permettaient pas de les destituer avant un examen rigoureux de leur conduite, examen que faisaient les deux puissances contractantes.

Malgré ces clauses, les hospodars Grégoire Ghika et Constantin Chantzéry, furent assassinés en pleine paix; Mavrojény et Alexandre Yp-

silanty eurent la tête tranchée; Nicolas Caradza, Constantin Mourouzy, Alexandre Maurocordato, Aléko Soutzo et Alexandre Mourouzy, furent arbitrairement destitués. Le ministère ottoman avait toujours la ressource de forcer les hospodars, secrètement et par menaces, à donner leur démission comme volontaire. C'est ainsi que Jean Caradza, persécuté par Halet, favori de Mahmoud, fut obligé d'abdiquer officiellement et de se réfugier en Europe pour éviter la mort.

Mais de tous les maux qui pesaient et qui pèsent encore sur les deux provinces, le plus sensible et le plus accablant était ce reste odieux de droit féodal, que l'humanité de Constantin Maurocordato n'a pas été à même d'extirper. Ce droit consiste en corvées gratuites, auxquelles chaque paysan est tenu pour le service des seigneurs propriétaires; les corvées ne doivent être que de onze jours par année; mais elles deviennent infiniment plus onéreuses par l'énormité des abus que se permettent les seigneurs indigènes, à l'égard des malheureux cultivateurs. Ces onze jours se multiplient jusqu'au nombre de quarante, de cinquante et au-delà, de manière que les paysans n'ont pas la faculté de labourer leurs terres. Les hospodars redressaient souvent ces abus; mais les seigneurs, par mille ruses, arra-

chaient aux paysans des contrats, dont les articles stipulaient cette augmentation de service. Outre ces abus ruineux, il existe encore une multitude de priviléges qui font retomber sur les cultivateurs tout le poids des impôts, tandis que des classes nombreuses de laïcs et d'ecclésiastiques jouissent de plus ou moins grandes immunités.

Comme les deux principautés de Valachie et de Moldavie pouvaient écheoir à tout fanariote qui savait assez bien les langues orientales et le français pour devenir interprète de la Porte, les intrigues d'une si grande quantité d'aspirans devenaient pareillement funestes aux hospodars en place, et par conséquent elles influaient sur le sort des provinces. Les Ypsilanty, les Mourouzy, les Soutzo, les Caradza, avant de devenir princes, étaient *grands-postelniks*, ou premiers ministres des hospodars de Valachie et de Moldavie. Le gouvernement turc, ainsi que les nations grecque, valaque et moldave, ne donnaient le titre de *prince* qu'aux hospodars; leurs enfans s'appelaient *beï-zadès*, ou fils du prince; mais cette distinction n'appartenait jamais à leurs petits-fils; ceux-ci n'étaient que simples boyards ou seigneurs.

Quelque éphémère que fût la domination des

hospodars, toutefois les provinces qui leur étaient soumises servaient de refuge à tous les Grecs persécutés par les Turcs dans les autres parties de l'empire ottoman. Une multitude de Macédoniens, de Thraces, d'Épirotes, de Thessaliens, exerçaient divers métiers dans ces provinces toutes chrétiennes; d'autres formaient des relations commerciales avec l'Allemagne, et surtout avec la ville de Leipsick; la plupart s'enrichissaient par leur industrie rurale, en cultivant à titre de fermiers les terres fertiles des boyards indigènes.

Les lycées de Jassy et de Bucharest, capitales des deux provinces, étaient bien organisés : on y enseignait le grec, le latin, l'allemand, le français, les sciences naturelles et la philosophie. Outre ces lycées, il y avait aussi des écoles secondaires dans les chefs-lieux de chaque district; l'imprimerie de Jassy était assez bien assortie; et dans les dernières années on avait fondé à Bucharest un théâtre sur lequel on représentait des tragédies et des comédies françaises, ou des pièces traduites en grec : les étrangers, de quelque nation, de quelque religion qu'ils fussent, étaient favorablement accueillis. Le mérite obtenait l'estime; un homme industrieux et doué de quelque talent était sûr de réussir. La langue

grecque avait été presque généralement adoptée, et à l'exception du bas peuple, tous les habitans l'entendaient; la haute classe surtout parlait le grec avec une grande pureté; plusieurs boyards se distinguèrent même par des écrits en grec ancien ou littéral. En Valachie, les Brankovan, les Nestor, les Kimpinian, les Philipesko et les Golesko; en Moldavie, les Stourdza, les Paskan, les Risnovan, les Balsouk et les Dragnitzy, ne le cédaient pas en fait de littérature grecque ancienne aux Grecs les plus instruits. Les femmes de plusieurs boyards de ces provinces étaient ou des princesses ou des nobles grecques; plusieurs Grecs aussi épousaient les filles des seigneurs du pays. Cet amalgame polissait les hautes classes des deux principautés, et y introduisait les mœurs, les usages et la langue de la Grèce. D'un autre côté, les armées russes et autrichiennes qui occupèrent ces contrées à plusieurs reprises, y apportèrent les manières européennes, le luxe et les beaux arts. Toute la haute société apprit le français et l'allemand. La danse et la musique devinrent des articles d'éducation. On voyait même, chez les boyards les plus riches, des institutrices allemandes et françaises. Cependant on remarquait dans ces provinces la frivolité à côté de la politesse, et le relâchement des mœurs à côté de l'urbanité.

Au signal donné par Alexandre Ypsilanty, tous les cœurs des Grecs ont battu simultanément du noble désir de la liberté : hommes, femmes, vieillards, enfans, tous ont tressailli de joie ; aucun n'a songé ni à sa famille, ni à ses biens, ni aux périls effrayans, ni à la vengeance cruelle qui les attendait. Mais ce n'est pas seulement de cette époque que la Grèce était ainsi disposée ; si l'on eût demandé aux Grecs du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle : vous sacrifieriez-vous pour reconquérir vos droits, votre liberté, pour défendre votre religion ; saisiriez-vous la main étrangère qui s'étendrait à votre secours? toutes les bouches auraient répondu par un cri d'allégresse.

Quand toute la chrétienté ne prononçait les noms de Turc et de Sultan, qu'avec respect et souvent avec crainte, les Grecs n'avaient d'autre société secrète que celle de leurs églises, où chaque jour on récitait des prières pour leur affranchissement. Les oracles aussi, ces véhicules des grandes actions chez les nations anciennes, les oracles furent employés dès la chute de l'empire d'Orient, pour initier le peuple grec dans le secret de sa future délivrance. Mais lorsque les deux héros chrétiens, Eugène et Sobieski, écrasèrent à plusieurs reprises les forces otto-

manes, alors ce ne fut plus une espérance vague et basée sur des oracles qui encouragea les Grecs : c'étaient les hommes les plus éclairés de la nation, qui calculaient les réalités présentes et en tiraient des conséquences sur la probabilité d'un avenir heureux. Dans la correspondance littéraire d'Alexandre Maurocordato, interprète de la Porte, et qui accompagna le grand-vizir dans sa fameuse expédition contre la capitale de l'Autriche, on le voit féliciter, sur les désastres des Turcs, des personnages marquans de la Grèce, et surtout ses amis intimes Dosithée patriarche de Jérusalem, l'archevêque de Drystras et celui d'Héraclée. Il les assure déjà de la décadence visible des Ottomans, et les exhorte à communiquer secrètement à leurs ouailles les victoires de la sainte croix, afin de les consoler dans leurs souffrances.

Toutefois, pendant les trois siècles qui précédèrent le dix-huitième, la nation grecque, bien qu'aspirant sans cesse à sa liberté, était divisée à cet égard en partie passive et en partie active. La partie passive se bornait à faire des vœux pour son sort futur, et à contempler en imagination une perspective heureuse. Épouvantée par la présence journalière de ses tyrans, elle les regardait comme des êtres invincibles, et ne

fondait que sur un miracle l'espoir de son affranchissement. Telle était l'opinion de la plupart des habitans de la Grèce, et en particulier celle de sa co-religionnaire la population chrétienne de l'Asie mineure, qui monte à près de deux millions d'âmes. La partie active se composait des capitaines ou armatoles de la Grèce continentale, depuis l'Olympe jusqu'aux monts acrocérauniens. Ceux-ci, dès la chute de l'empire d'Orient, appuyés sur leurs rochers et leurs montagnes escarpées, s'y défendirent avec une telle vigueur, qu'ils forcèrent les Turcs à leur faire des concessions importantes, et notamment à les reconnaître comme militaires armés pour la défense des districts peuplés de chrétiens.

Dans une époque reculée, ces capitaines ne pensaient pas à la possibilité d'un plan général d'affranchissement; ils n'agissaient que dans un cercle étroit de vues et de principes. Mais la première guerre de Catherine II leur ouvrit les yeux et leur fit concevoir de vastes espérances; et dès-lors le but final de cette partie guerrière de la nation fut de renverser le colosse ottoman.

La catastrophe du Péloponèse ne les ébranla point : ils virent au contraire, dans la basse cruauté des Turcs, un motif de plus pour se

défendre mutuellement et pour saisir l'instant favorable à la vengeance. L'incendie de la flotte ottomane à Tchesmé remplit d'une ardeur belliqueuse l'âme de tous les insulaires; et depuis ce moment, une communication de sentimens patriotiques commença de s'établir entre les îles et le continent. Nous avons rapporté, dans les chapitres précédens, les exploits maritimes du Livadien Lambros Catzony et la ligue des capitaines de pallikares pendant la seconde guerre de l'impératrice Catherine. Nous avons fait mention de leurs relations avec la France, qui leur promit de les délivrer.

Riga fut le premier qui, voyant cette disposition universelle de la Grèce, et surtout l'intrépide activité de ses guerriers de terre et de mer, conçut le projet de concentrer cette disposition, de la réduire, si l'on peut parler ainsi, en un moindre volume, afin de la rendre plus énergique et plus efficace. Riga imagina de former une grande association fondée sur l'inviolable attachement à la religion et à la patrie, et adaptée aux mœurs et aux usages du peuple grec. Cette société, qu'il appela *hétérie*, fut un foyer destiné à réunir tous les rayons épars du patriotisme et à les rendre plus ardens. D'ailleurs le mystère dont elle était enveloppée frappait l'ima-

gination et flattait isolément chacun des initiés, par l'idée qu'il était choisi comme une personne distinguée dont sa nation avait besoin.

Dans cette hétérie entrèrent plus ou moins tous les capitaines du continent, tous les patriotes de l'Archipel et des grandes villes de la Turquie européenne, beaucoup de négocians grecs établis dans l'Europe, et quelques jeunes gens qui en fréquentaient les universités.

Il était éminemment dans l'esprit de l'hétérie, de favoriser en Grèce les progrès de la civilisation. C'est ce qui inspira l'idée de fonder les lycées de Cydonie, de Couroutzesmé et d'autres moins considérables, ainsi que d'améliorer les colléges de Scio, de Jannina, de Smyrne, de Jassy, de Bucharest et d'Odessa.

Riga mourut; mais les sentimens qui l'avaient animé existaient dans tous les cœurs généreux, et le feu sacré ne s'éteignit point. Son système d'hétérie, basé sur les principes patriotiques et religieux, reçut des modifications d'après les circonstances, mais conserva toujours son type national; de manière que tous les capitaines de la Grèce continentale, ceux du Péloponèse et les insulaires d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, se trouvèrent au commencement du siècle actuel les arcs-boutants de l'hétérie. Elle grandissait et

s'étendait progressivement; chaque année elle recevait des accroissemens nouveaux, en sorte qu'en 1819 les femmes mêmes de Constantinople en avaient connaissance; et l'on doit dire à leur éloge qu'elles ne montrèrent pas moins de patriotisme et de résignation que les hommes.

C'était sur cette disposition générale de la Grèce, que s'appuyait Alexandre Ypsilanty, lorsqu'il quitta le service de Russie et hasarda son immense entreprise. On verra par la suite que l'insurrection n'était pas l'ouvrage de l'ambition de quelques individus, mais qu'elle était le résultat de l'impulsion forte et constante qu'un esclavage des plus cruels avait imprimée à tous les chrétiens de l'église d'Orient.

Maintenant, quelle espèce d'hommes sont ces guerriers du continent de la Grèce? quelle était leur éducation, leurs mœurs, leur genre de vie et leurs coutumes? On a fait connaître quelques-uns des exploits de leurs ancêtres; on a publié quelques-uns de leurs chants guerriers; le burin de l'histoire a gravé les actes de bravoure des Souliotes et des Parganiotes; Marcos Botzari est devenu le sujet d'une tragédie chez un peuple fait pour apprécier l'héroïsme; on a répété les noms de Stournari, de Tzavella, de Gouras, de Caraïskaky et de tant d'autres qui se sont couverts de gloire en défendant leurs foyers.

Malgré tout cela, peut-être pense-t-on que ce sont des hommes élevés sur les rochers, enfans d'une liberté sauvage et grossière, sans instruction quelconque et sans autre connaissance que celle de vaincre ou de mourir. Il en est tout autrement.

Observons-les d'abord dans leur constitution physique. Nés dans le salubre et beau climat de la Grèce continentale, élevés dans les pays montagneux, menant une vie sobre et toujours active, exempts de soucis rongeurs et de passions compliquées, les pallikares grecs devaient naturellement former une race d'hommes distinguée par la force du corps et par l'agilité. Leurs capitaines étaient comme ces héros d'Homère qui imposaient à leurs compagnons d'armes par les grâces extérieures aussi bien que par les talens guerriers.

Les fils des capitaines recevaient une éducation qui pouvait passer pour soignée. S'il y avait des écoles dans leurs cantons, ils y étudiaient soigneusement le grec littéral ou ancien; quelquefois même ils prenaient à grands frais chez eux des maîtres de langues, ou allaient s'instruire aux colléges du mont Athos ou à celui du monastère des Météores, situé sur une roche escarpée, dans la province de Trikala en Thessalie.

Plusieurs des capitaines de notre époque étaient aussi distingués par leurs connaissances que par leur bravoure.

Tous ces capitaines aimaient leurs pallikares et les traitaient comme des égaux. Leur autorité n'était cependant jamais méconnue. Les fatigues, les privations, les fruits de la victoire étaient communs; mais c'étaient toujours les capitaines qui s'exposaient les premiers au péril, qui s'élançaient les premiers sur l'ennemi. A la manière des héros antiques, la danse, la musique, les jeux de la course, du saut et du disque étaient leurs divertissemens favoris. Les capitaines devaient surpasser leurs pallikares dans tous ces exercices; et l'art de la danse ne leur était pas moins nécessaire que celui des combats.

En général ils se distinguaient par leur sobriété. Un pallikare ivrogne était regardé comme indigne de son caractère; leurs chansons roulaient en grande partie sur la mort glorieuse de leurs ancêtres ou de leurs compagnons. Les ossemens de ceux qui périssaient en braves s'incrustaient sur les armes de leurs frères, comme des ornemens précieux. C'était dans ces armes que consistait tout leur luxe : ils étaient doux, affables, honnêtes et hospitaliers.

Leurs femmes aussi méritent d'être citées pour

leur courage et leurs vertus. Quand leurs maris partaient pour une expédition militaire, c'étaient elles-mêmes qui leur ceignaient l'épée; elles leur donnaient le baiser du départ, en leur souhaitant un retour victorieux.

Des circonstances impérieuses forcèrent un grand nombre de ces pallikares de s'expatrier, et dès que les Iles Ioniennes passèrent à la domination de la France, ils y trouvèrent un refuge hospitalier. Érigées en république l'an 1800, sous la protection de la Russie et de la Grande-Bretagne, ces îles accueillirent les restes des Prévézans et des familles Souliotes après la catastrophe de leur patrie, ouvrage d'Aly-Pacha. Pendant la guerre entre la Russie et la Turquie, les Russes en formèrent un corps irrégulier qui montait à trois mille hommes, et le répartirent dans les Sept Iles. Les Français, ayant pris de nouveau possession du pays, en vertu du traité de Tilsitt, engagèrent ce corps à leur service; plus tard, les Anglais, devenus maîtres des Iles Ioniennes, augmentèrent jusqu'à six mille leur nombre, et en formèrent une troupe régulière de carabiniers et de chasseurs. Le major Chrestaky, Chimariote, et Théodore Colocotroni, en étaient les chefs. L'Angleterre les employa à Malte, à Naples et à Messine. Mais en 1814 toutes ces

compagnies furent dissoutes par lord Maitland; le gouvernement anglais accorda alors la solde d'une année à leurs capitaines, avec un diplôme relatif au rang et aux services de chacun d'eux. Théodore Colocotroni reçut le titre de major et une pension viagère de cent dix piastres d'Espagne par mois. Tous les soldats se dispersèrent en Grèce, et les Souliotes, qui ne connaissaient d'autre métier que celui des armes, passèrent presque tous au service des armatoles et parvinrent par leur solde à nourrir leurs familles établies dans un village de Corfou.

A cette époque (1814) tous les capitaines et tous les marins distingués étaient initiés dans l'hétérie. Les Iles Ioniennes envoyèrent une députation à l'empereur Alexandre, qui se trouvait alors à Paris, et lui proposèrent de décider de leur sort. Le monarque répondit qu'on prendrait leurs affaires en considération.

Vers le commencement de 1818, tous les capitaines, d'accord entre eux, envoyèrent en Russie Anagnostaras, Chrysospathy, Gouty et Jean Carradia, qui reçurent chacun du gouvernement russe des promotions de rang et mille ducats de Hollande. Ils eurent avec Alexandre Ypsilanty des entrevues secrètes, et repartirent après avoir combiné avec lui le plan de l'insurrection. En

même temps, les capitaines Basile Chormovite, Jean Calojérotzames et la plupart des chefs souliotes passaient sans bruit sur le continent de la Grèce, s'abouchaient avec tous les capitaines de ce pays, et après avoir formé avec eux la ligue la plus étroite, ils regagnaient leur exil des Sept Iles. Un des chefs souliotes les plus distingués, nommé Pallaska, s'entendit même à Constantinople avec Elmas, homme d'affaires d'Aly-Pacha, et consentit à entrer au service de ce satrape, avec le rang de colonel du régiment grec qu'Aly venait de former. L'intention du Souliote était d'épier les démarches de ce pacha et de profiter de ces troupes grecques régulières lorsque l'insurrection aurait éclaté.

Colocotroni et tous ceux qui se trouvaient aux Sept Iles, ainsi que les capitaines du continent, expédiaient en tout sens des émissaires et agrandissaient le cercle de l'Hétérie. De leur côté, les Hydriotes, les Spezziotes et les Ipsariotes allaient à Zante, sous prétexte de leur commerce, et conféraient avec Colocotroni sur les moyens de délivrer la Grèce. Le gouverneur anglais, voyant ce mouvement dans les Iles Ioniennes, l'attribuait à quelque conspiration contre le satrape de Jannina.

Cette même année 1818, le Péloponésien Papa

Flessa, celui qui périt héroïquement avec trois cents hommes en se battant contre la moitié de l'armée d'Ibrahim, partit de Constantinople et répandit l'hétérie dans le Péloponèse et dans les îles voisines, ainsi que chez les Grecs, les Bulgares et les Serviens, domiciliés en Valachie. Aristide Pélopidas et Perrévos firent de même et propagèrent l'hétérie en Bessarabie, en Moldavie, à Odessa et à Taïganrock.

Ils affirmaient qu'Alexandre Ypsilanty allait sortir de Russie avec un corps d'armée considérable, une riche caisse militaire et d'abondantes munitions; ils disaient que la Servie, la Moldavie et la Bulgarie étaient dans le secret de la société et n'attendaient qu'un signal pour se lever en masse. Les Grecs prêtaient à ces discours une oreille avide; tous concevaient les plus heureuses espérances et présageaient les plus grands événemens.

Ainsi formée, propagée et consolidée, l'hétérie ne demandait plus qu'un moment favorable pour éclater. La nation grecque était réunie par des liens secrets et indissolubles dont l'hétérie formait le nœud. Tel était l'état des choses lorsque la Porte déclara la guerre à Aly-Pacha de Tépélen.

CHAPITRE II.

Animosité du sultan contre Aly-Pacha. — Émigration de l'hospodar Jean Caradza. — Le sultan décide la perte d'Aly. — Préparatifs du pacha. — Il attire à lui les Albanais et les armatoles. — Aly est trahi par ses fils. — Le général ennemi est corrompu par Aly. — Arrivée de Hourchid. — Il presse le siége avec vigueur.

Le sultan, qui venait de détruire tous les riches et puissans seigneurs de ses états, méditait en secret la perte d'Aly-Pacha de Tépélen, et celle de Mehmed-Aly d'Égypte. Ce n'était pas dans l'intention de punir les injustices commises par ces gouverneurs; mais deux raisons principales lui faisaient désirer leur ruine : il aspirait à devenir despote absolu, en se débarrassant de ces deux vizirs qui partageaient avec lui le pouvoir arbitraire; en second lieu, il voulait confisquer à son profit les richesses que leurs extorsions et leurs monopoles vexatoires avaient accumulées.

En effet, la renommée qui centuplait les trésors d'Aly-Pacha de Tépélen, avait excité l'avidité du sultan; il ne pouvait pas attendre la fin

naturelle de ce vieux satrape que la mort semblait avoir horreur d'aborder. Les sommes immenses qu'Aly ne cessait d'envoyer au sultan pour satisfaire son avarice, l'issue douteuse d'une entreprise contre ce pacha puissant, n'étaient pas capables de suspendre les coups de la vengeance impériale. Le caractère de Mahmoud était trop présomptueux; le succès de ses expéditions contre les autres pachas de son empire le stimulait trop pour lui permettre de reculer devant le plan d'exterminer le gouverneur de Jannina. Des considérations particulières l'avaient seules obligé de souffrir que quelques années de plus fussent ajoutées à la vie d'Aly, vie tissue de forfaits et dont chaque moment coûtait à l'humanité des ruisseaux de larmes.

La paix de Bucharest, tout en faisant cesser les hostilités, laissait cependant des points sérieux en litige. Les trois forteresses de Kemhal, de Souhoum et d'Anakra, situées sur le littoral asiatique de la Mer Noire, étaient entre les mains de la Russie, qui les gardait comme les clefs des provinces caucasiennes. Depuis ces forteresses jusqu'à Scutari, vis-à-vis de Constantinople, l'empire ottoman n'avait aucun boulevard. La Porte, appuyée sur le texte du traité de Bucharest, demandait la restitution de ces trois places; la Rus-

sie s'y refusait en mettant en avant l'esprit du même traité. D'interminables négociations, entamées sur ce point entre la Porte et l'ambassadeur russe, n'aboutissaient à rien; il existait entre les deux empires un armistice plutôt qu'une paix. Le sultan voyait la Russie s'emparer de la couronne de Jean Sobiesky, obtenir la première voix dans les congrès, et couvrir d'armées nombreuses l'espace compris entre Saint-Pétersbourg et la rive gauche du Pruth. Mahmoud comparait cette attitude à celle d'un lion qui s'accroupit pour s'élancer avec plus d'impétuosité sur sa proie. La Porte considérait l'affaire de Parga comme l'effet de l'amitié qui liait Aly-Pacha et le Lord haut-commissaire. Hamid-Bey, chargé de négocier cette transaction avec Maitland, écrivait secrètement au sultan contre les intérêts d'Aly et augmentait les soupçons du monarque. Ces circonstances inquiétaient Mahmoud et suspendaient momentanément sa vengeance.

Sur ces entrefaites, l'hospodar Jean Caradza, forcé par le ministre favori Halet-Effendy de donner sa démission, quitta en 1818 son gouvernement et se réfugia à Genève. Le baron de Strogonoff, instruit de l'intrigue qui avait suscité sa déposition, inquiétait la Porte par des notes itératives, demandait l'examen des causes

qui avaient fait fuir l'hospodar, répétait, d'un ton menaçant, qu'il avait entre les mains tous les documens nécessaires pour prouver les concussions du divan à l'égard de l'hospodar et de la principauté. Ces paroles intimidaient le sultan, parce qu'il était le premier complice des vexations de son ministère. Cependant Mahmoud tint ferme contre les menaces de l'ambassadeur, et accorda encore plus de crédit et de prépondérance à son ministre Halet-Effendy. Un nouvel hospodar, Alexandre Soutzo, choisi par la Porte, prit la place de Jean Caradza, et la Russie cessa ses poursuites sur les causes de l'évasion de ce prince.

Vers la fin de 1819, des négociations formelles s'ouvrirent à Constantinople sur les articles litigieux. Le baron de Strogonoff d'une part, et de l'autre l'ex-hospodar Charles Callimachy, plénipotentiaire de la Porte, eurent des conférences fréquentes. La marche de ces négociations était favorable au gouvernement turc; l'Angleterre et l'Autriche étaient parvenues à le rassurer du côté de la Russie. Mahmoud se vit maître dans ses états, et résolut aussitôt d'exécuter contre Aly ses projets de vengeance.

Quelques événemens particuliers achevèrent de l'y déterminer. Passo-Bey, parent et créature

d'Aly, était devenu son ennemi mortel. Depuis six années il s'était réfugié chez le seigneur de Dramas, province de la Macédoine trans-axienne. Ce seigneur très-riche * avait gagné, à force d'argent, la protection du ministre favori Halet. Il lui recommanda son ami Passo-Bey. Celui-ci connaissait en détail toutes les ressources matérielles de la puissance d'Aly, toutes ses ruses, tous ses points vulnérables; il forma donc le plan d'attaque, le présenta au ministre et le fit envisager comme de facile exécution. Abidin-Bey, natif de Larisse, alors ministre des affaires intérieures, poussé par une vieille haine contre Aly-Pacha, appuya le projet de Passo-Bey et excita de plus en plus le sultan à la destruction du satrape d'Épire. Un jour, deux Albanais, passant devant la maison de Passo-Bey, l'aperçurent contre la croisée, et lui tirèrent deux coups de pistolet qui ne l'atteignirent pas. Ces assassins prirent la fuite; l'un deux fut saisi et mis à mort sans être questionné; l'autre s'évada. Cette tentative de meurtre fut regardée par quelques personnes comme un stratagème de Passo-Bey lui-même, destiné à irriter le sultan contre Aly-Pa-

* C'est le même qui sous le nom de Dramaly Youssouf-Pacha commanda en 1822 l'armée d'invasion dans le Péloponèse, et mourut devant Corinthe.

cha que tout portait à en faire envisager comme l'auteur. Si cette conjecture est véritable, Passo-Bey réussit complètement. Le sultan entra dans une grande colère, et le jour même il déclara Aly-Pacha rebelle, le mit au ban de l'empire, l'anathématisa, et défendit sous peine capitale de faire la moindre démarche pour implorer sa grâce. Elmas-Bey, agent d'Aly à Constantinople, fut emprisonné avec tous ceux qui étaient attachés à son maître. Passó-Bey fut nommé pacha de Jannina et reçut ordre de se préparer pour l'expédition contre le rebelle. En même temps l'on enjoignit aux différens pachas de rassembler leurs forces et de marcher. A ces nouvelles, Aly-Pacha mit tout en œuvre pour fléchir le courroux du sultan. Vains efforts, tentatives infructueuses! Mahmoud avait décrété son extermination.

Mais avant d'entrer dans les détails de cette guerre, il faut parler du Grec confident intime d'Aly-Pacha et qui fut le centre de toutes les menées des capitaines armatoles, pour l'insurrection de la Grèce. Cet homme s'appelait Alexis Noutzo. Il était d'une famille noble de Jannina, et natif d'un village (Catzanochore) voisin de cette ville. Noutzo avait des talens, de l'expérience et de l'instruction. Il prit un tel ascendant

sur l'esprit d'Aly, il sut lui inspirer une telle confiance, qu'il fut instruit de tous ses secrets, et connut jusqu'aux lieux cachés où le tyran avait enfoui ses trésors. Dans plusieurs circonstances orageuses, les conseils de Noutzo sauvèrent Aly-Pacha; et dans la disgrâce de ce satrape, Noutzo usa de son influence pour contribuer efficacement à l'insurrection de la Grèce. Deux années avant cette époque il avait réconcilié avec Aly plusieurs capitaines armatoles, et surtout l'immortel Marcos Botzari, qui était même entré à son service dans la vue d'augmenter ses forces pour le moment où éclaterait l'insurrection des Grecs.

Aly-Pacha, quand il vit échouer toutes ses démarches auprès du sultan, appela à un conseil ses fils Muhtar, Vély et Mahmoud, ainsi que tous ses officiers militaires. Il y invita même ceux qu'il savait lui être secrètement opposés, et il leur adressa ce discours :

« L'envie des musulmans mes adversaires et la haine que nous portent les infidèles étrangers, ont irrité contre nous le sultan, qui vient de me condamner. Je n'ai pas manqué de lui écrire directement, pour lui dessiller les yeux et me justifier de ces calomnies; il est sourd à mes apologies et à toutes les raisons. Il s'en repentira, mais

trop tard. Puis donc qu'il marche contre nous, si je ne suis secondé de votre bravoure et de votre zèle, si nous ne battons ses armées pour lui montrer son erreur, je serai perdu et vous tous aussi avec moi, ou après moi. Vous ne serez plus ces Albanais jusqu'à ce jour respectés et redoutables. Vous serez maîtrisés et humiliés par de lâches Asiatiques. Je ne nie pas que plusieurs de vous n'aient eu à se plaindre de moi; je sais même que quelques-uns sont justement offensés des torts que j'ai faits à eux ou à leurs parens. Cependant, l'honneur albanais et l'intérêt de notre patrie sont supérieurs à des inimitiés individuelles; et dans un danger commun, le souvenir des injures passées est un sentiment indigne d'hommes généreux. Aujourd'hui je vous regarde tous comme mes enfans, aussi bien que Muhtar et que Vély. Mes trésors vous sont ouverts. Je ne vous demande que d'honorer le nom que vous portez. »

Après cette harangue d'Aly, tous les chefs albanais, sans en excepter ceux qui désiraient sa catastrophe, retenus par un sentiment de crainte, et flattés par l'espérance de forts appointemens, lui promirent à l'unanimité qu'ils verseraient pour sa défense jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils reçurent chacun des sommes

considérables et partirent le même jour pour leurs pays respectifs, avec ordre d'y lever des troupes.

Ensuite Aly convoqua tous les capitaines grecs qui se trouvaient, d'après son invitation, dans la ville de Jannina, et leur tint ce discours, en présence de ses fils :

« Vous que j'ai persécutés tant de fois, voici le moment où j'attends de vous mon honneur et ma délivrance. Je ne sais que trop à quel point vous êtes braves, et c'est pour cela que je m'abandonne à votre générosité. » Puis, se tournant vers Noutzo : « C'est à présent, dit-il, que tu seras mon boulevard contre les dangers qui m'entourent; je me confie mieux en toi qu'en mes fils, ici présens; et j'ai raison de m'attendre à des marques éclatantes de ton zèle. » Ensuite il s'adressa à Marco Botzaris : « Et toi, dit-il, pourquoi es-tu pensif et taciturne? c'est le temps d'agir et non de méditer. J'espère beaucoup de toi et de tes compagnons d'armes. Écris-leur qu'ils reviennent ici de Corfou et des autres lieux où ils sont dispersés. Je vous ai fait plus de mal qu'aucun autre; cependant je ne doute point qu'en me donnant votre parole de braves, vous n'agissiez en ma faveur mieux que mes amis les plus sincères. » — « Vizir, lui répondit Marco, mon silence est l'effet de la prévoyance et

non celui de la crainte ou de la lâcheté. Entouré de tant de personnes sages, et surtout de tes fils, tu ne dois pas redouter la colère du sultan. Décide avec Noutzo ce que tu veux que nous fassions, et nous serons prêts à tes ordres. »

Cette réponse de Botzaris était conforme au plan que tous les capitaines venaient de combiner entre eux. En effet, trois jours avant cette scène, plus de trente capitaines grecs s'étaient rassemblés chez Noutzo; son beau-frère Constantin y amena le curé de l'église de Sainte-Marine. Ce prêtre, ayant juré le premier de ne pas trahir le secret, reçut ensuite de tous les capitaines le serment de délivrer la Grèce. Marco Botzaris, qui était du nombre, répondit à Aly comme je viens de le rapporter, pour l'engager à suivre, ou par crainte, ou par confiance, toutes les insinuations de Noutzo.

Les capitaines sortirent de la présence d'Aly-Pacha, qui, resté seul avec ses fils, son maître de police Békir Trogador, et Noutzo, leur parla ainsi : « Vous venez, mes enfans, de voir le courage et la fidélité des chefs albanais et des capitaines grecs. C'est à vous d'honorer le nom de votre père et de vous illustrer plus que jamais; Vély, tu dois entrer dans la place de Prévéza et fortifier celle de l'Arta. Toi Muhtar, tu

occuperas la forteresse de Tépélen. En possédant ces deux points militaires, nous défendrons l'Épire et Souli, et nous protégerons les provinces de Toszides, Margariti, Argyrocastro, et nous tiendrons les Guègues en respect : alors j'espère que non seulement le sultan se repentira de son entreprise audacieuse, mais, de plus, que nous gagnerons notre entière indépendance. »

Muhtar et Vély, piqués de la prédilection que leur père venait de montrer pour les capitaines grecs, jaloux de l'ascendant de Noutzo, effrayés surtout des anathèmes du sultan, répondirent tous deux : « Seigneur, il nous paraît qu'il vaudrait mieux faire un arrangement quelconque avec la Porte, ou engager quelque puissance étrangère à intervenir pour nous auprès du sultan. » A peine avaient-ils fini ces paroles, qu'Aly se levant furieux, leur dit : « Otez-vous de devant mes yeux, enfans dénaturés, fils indignes d'Aly. » Cependant, prosternés à ses pieds, ils imploraient leur grâce; ils l'obtinrent enfin, et reçurent l'ordre de partir après deux jours, pour occuper les points militaires qu'on leur avait confiés.

Le même jour, Aly appela auprès de lui Noutzo, et lui demanda son opinion sur le meilleur parti à prendre dans des circonstances si pres-

santes et si périlleuses. « Vizir, lui répondit Noutzo, tu n'as pas bien fait de maltraiter tes fils. Leur intention n'était que de délivrer ton Altesse de ses inquiétudes et de ses peines, en proposant selon leur idée un terme moyen. Cependant, puisque tu m'ordonnes de donner mon avis, je pense qu'il faut tenir ferme et repousser la force par la force; car la moindre démarche pour un arrangement quelconque, serait regardée comme une faiblesse, qui enhardirait tes ennemis et ébranlerait le courage de tes partisans. Je puis t'assurer du dévouement de presque tous les capitaines grecs; ils savent bien que ta perte entraînera la leur, et que le sultan, s'il est vainqueur, ne manquera pas de les détruire.»

Aly, enchanté du discours de Noutzo, lui demanda s'il avait des preuves qui pussent le convaincre de la fidélité des armatoles grecs. Noutzo avait tout préparé d'avance : il présente aussitôt plusieurs lettres des capitaines qui se trouvaient à Corfou, et surtout des chefs souliotes et de Calojérotzame, ancien capitaine de la province de Paramythia dans le pays des Albanais tzamides. Ces lettres rédigées avec habileté contenaient des expressions très - favorables à Aly-Pacha. Le tyran, transporté de joie, embrassa Noutzo, en lui disant : « Je suis très-content de

toi; je suivrai tes conseils. Écris le plus tôt possible à tous les Souliotes, et au capitaine Calojérotzame, de venir auprès de moi. Et puis, ajouta-t-il, j'ai oublié de te parler de Théodore Colocotroni; c'est un homme que je connais de réputation, et que j'estime beaucoup; il peut nous rendre d'importans services. Écris-lui de venir; je le ferai commandant de la place de Prévéza. » Noutzo, quoiqu'il sût très-bien que Colocotroni devait quitter Corfou, pour passer dans le Péloponèse, et y donner le signal de l'insurrection, d'après le plan qu'on avait combiné, Noutzo feignit cependant d'approuver la proposition d'Aly, et lui promit d'écrire incessamment à ce capitaine.

Le lendemain Noutzo expédia secrètement à Colocotroni une lettre par laquelle il l'informait de l'intention d'Aly-Pacha, et lui dictait en même temps la réponse qu'il devait faire à l'invitation du satrape. Ensuite il expédia vers Colocotroni un certain Nicolaki Jenko, premier secrétaire d'Aly. Colocotroni ayant entendu le sujet de sa mission, lui répondit qu'il s'estimerait fort heureux d'entrer au service d'Aly, mais qu'il avait des engagemens avec le gouvernement anglais; que d'ailleurs, n'étant pas Rouméliote, il pourrait nuire à sa nation, en faisant soupçon-

ner à la Porte que jusqu'aux Péloponésiens tous les Grecs étaient dans la ligue d'Aly-Pacha; que cependant à la première occasion favorable, il ne manquerait pas de se ranger sous ses drapeaux.

Sur ces entrefaites, les Souliotes commencèrent à passer de Corfou sur le continent, et avec eux le capitaine Calojérotzame, chef d'armatoles, qui, après avoir soutenu de longues guerres contre Aly-Pacha, avait été obligé de quitter pendant dix-huit ans sa patrie. Arrivé à Jannina, il se présenta devant Aly avec sa fierté naturelle. Le satrape le reçut debout et lui dit : « Après une si longue absence, je t'ai reconnu, Calojérotzame; cependant tous deux nous sommes vieillis, et voilà qu'au déclin de notre âge nous avons plus d'inquiétudes et de perplexités que nous n'en avions au fort de notre jeunesse. » — « Dès mon enfance, répliqua le guerrier, je me suis accoutumé aux persécutions, aux dangers, et je les brave. Sois persuadé que les circonstances actuelles me trouveront tel que j'étais dans ma jeunesse, lorsque je me battais contre toi; j'espère que ton courage sera ce qu'il était jadis. Quand on est vieux, il faut faire plus qu'on ne faisait quand on était jeune. » Aly, satisfait de son zèle, lui offrit une épée, une paire de pis-

tolets dorés et dix mille piastres de Turquie, et depuis ce moment le prit à son service.

Tandis qu'Aly-Pacha tâchait d'attirer à son parti tous les armatoles grecs, la Porte aussi de son côté redoublait d'efforts pour se les attacher. Passo-Bey (nommé depuis Ismaïl-Pacha en devenant vizir), et Omer Vrione, tous deux Albanais de nation, et connaissant personnellement la plupart des capitaines grecs, leur écrivaient à chacun en particulier, leur promettant les plus grands privilèges, s'ils voulaient se joindre aux ennemis d'Aly-Pacha.

Aussi les capitaines, qui avaient toujours le grand but de délivrer la Grèce, s'entendirent entre eux et résolurent de se diviser en apparence, pour ménager et tromper les deux partis, de se ranger les uns du côté du sultan, et les autres de celui d'Aly-Pacha.

Les capitaines prévoyaient qu'affaiblis par leurs revers mutuels et épuisés par une lutte sanglante, les deux partis donneraient aux Grecs le temps de se renforcer graduellement, et d'augmenter le nombre de leurs soldats, les uns par les largesses d'Aly-Pacha, les autres par celles de la Porte. Quelques capitaines seulement restèrent neutres; tous ne l'auraient pas pu; et s'ils se fussent joints à un seul des partis, ils eussent

détruit les avantages qu'ils espéraient pour la Grèce d'une guerre intestine et opiniâtre.

Le Grec Noutzo, habile à profiter de la faiblesse de son maître, lui dit un jour : « Vizir, les ennemis approchent : Passo-Bey et Omer Vrione excitent des troubles en Albanie et tâchent d'y former contre toi un parti puissant. Il faut donc, avant que les hostilités commencent, penser à renverser leurs projets. Il faut rendre Souli aux Souliotes, et leur fournir de l'argent, des vivres et des munitions pour garder ce point essentiellement militaire. Tu pourrais en composer la garnison moitié de Souliotes et moitié d'Albanais mahométans. Fais appeler Marco Botzaris et qu'il nous dise là-dessus son opinion. » Botzaris, prévenu par Noutzo, répondit : « Vizir, tu es le maître de faire tout ce qu'il te plaît; mais puisque tu me demandes ma pensée, la voici : Si la forteresse de Souli n'est gardée que par des Albanais, comme elle l'est maintenant, elle ne sera pas assez sûre; car l'avenir est incertain. Nous savons qu'Omer Vrione marche contre nous; en sa qualité d'Albanais il doit avoir une grande influence sur ses compatriotes; il en attirera peut-être à lui une partie, et au moyen de cette défection il s'emparera de Souli avec facilité. Maître de cette place, il le sera bientôt de l'Arta et de

Prévéza. Au contraire, si tu mets dans Souli un nombre suffisant de Souliotes, leur réputation tiendra les Albanais en respect, et bon gré mal gré, tu contiendras le pays dans l'obéissance, parce qu'il aura toujours ses derrières menacés. Par la même raison les armées du sultan ne pourront pas pénétrer au centre de l'Albanie. Voilà mon opinion en peu de mots. » — « J'approuve ton idée, lui répondit Aly, et ses yeux se mouillèrent de quelques larmes, comme il arrive quelquefois aux tyrans dans l'adversité. J'approuve ton projet, et je vais l'exécuter. C'est à toi, Botzaris, mon ancien adversaire, que je livre la place importante de Souli. Dis combien il te faut de vivres, de munitions et de soldats souliotes, afin que je te donne l'argent nécessaire. » — « Pacha, répondit Botzaris, mon avis n'est fondé sur aucune arrière-pensée; mon dessein n'est pas de régner comme un lâche, enfermé dans l'enceinte de Souli; je suis trop fier pour le désirer. Envoies-y ceux que tu choisiras. Quant à moi, je resterai dehors, et je combattrai pour ta défense. »

Alors le Pacha, d'après les avis de Botzaris et de Noutzo, composa la garnison de Souli de cinq cents Albanais mahométans et de quatre cents Souliotes, commandés par leurs capitaines Kitzo Tzavellas, Nicolas Zerva, Lambro Véiko et Zy-

gourys. Il leur donna un million de piastres de Turquie, avec des munitions et des vivres pour deux ans. Il distribua ensuite les autres capitaines dans leurs provinces respectives, de la manière suivante :

Varnakioty dans la province de Xéroméro; Tzonga depuis Riguiassa et Louro jusqu'à la rive droite de l'Achéloüs; George Valtino dans la province de Valtos; Jean Rango fut joint à eux avec un corps de réserve. Ces quatre capitaines furent chargés de couvrir l'Acarnanie, et reçurent la paie d'une année à l'avance, pour 1500 pallikares. Le capitaine de la Livadie Christos Mesténos, se sacrifiant pour la cause nationale, quitta la place qu'il occupait et se rendit avec sa troupe à Jannina auprès d'Aly; il fut remplacé par Odyssée. Mitzo Condojanni, capitaine des environs de Zéitoun et de Tournovo; Panourgia, capitaine de Salona; Andréa-Isko, capitaine de la province de Cravari au pied du Pinde; Gogo, capitaine aux environs de l'Arta, étaient également dans le parti d'Aly. George Saphaka, Caltzodémos, capitaines de Carpénise dans la Locride, et Calojanni, capitaine de Métzovo, feignirent d'embrasser la cause du sultan. George Caraïskaky, capitaine d'Agrapha; Nicolas Stournaris, capitaine d'Aspropotamo, pro-

vince d'Épire, et Makry, capitaine de Caky-Scala en Étolie, gardèrent une espèce de neutralité armée, et empêchèrent les troupes des deux partis de traverser leurs provinces.

L'armée d'Aly-Pacha composée d'Albanais musulmans, montait à 15000 hommes avant l'arrivée des armées du sultan; et les corps des armatoles grecs qui servaient Aly, s'élevaient au nombre de quatre mille.

Mais à l'approche d'Omer Vrione, de Passo-Bey ou Ismaïl-Pacha et d'autres chefs albanais, tous ennemis personnels d'Aly, les troupes albanaises de ce satrape commencèrent à l'abandonner. D'abord Aly se renferma dans la forteresse du lac de Jannina; il y resta deux mois; et pendant cet intervalle, ses ennemis eurent à souffrir de ses fréquentes sorties et des attaques soudaines faites par les armatoles, sous le commandement de Marco Botzaris.

Alors le Roumili-Valissi, Baba-Pacha, de concert avec les autres chefs militaires de l'armée du sultan, résolut un assaut général. Ils construisirent des batteries flottantes, et après de grands efforts qui leur coûtèrent beaucoup de monde, ils parvinrent à s'emparer de la forteresse du lac. Aly fut contraint de se jeter dans une autre forteresse, appelée Litharitzia et si-

tuée au centre de sa capitale. Des quinze mille Albanais qu'il avait eu au commencement de l'insurrection, quatre mille seulement lui demeurèrent fidèles.

Sur ces entrefaites, une escadre ottomane composée de douze vaisseaux de guerre et commandée par le vice-amiral, eut à peine commencé de bloquer la ville de Prévéza, que Vély, fils d'Aly-Pacha et gouverneur de cette place, se rendit incontinent, sans opposer la moindre résistance. Son exemple fut suivi par son frère Muhtar, commandant de la forteresse de Tépélen. Ils espéraient, en agissant ainsi, qu'ils obtiendraient leur grâce; mais ils eurent tous deux la tête tranchée après leur soumission.

Aly, qui connaissait par lui-même le caractère des tyrans, blâma, comme insensée, la conduite de ses fils; et leur défection, au lieu de le décourager, ne le rendit que plus furieux. Il ouvrit ses immenses trésors et quadrupla la paie de ses soldats; il promit les plus magnifiques récompenses à ceux qui se signaleraient dans les sorties. Le Roumili-Valissi, Baba-Pacha, avait le suprême commandement des armées assiégeantes. Cet homme était d'un naturel féroce, et endurci par les doctrines antisociales des derviches Bektachys. Il avait une complexion extrêmement ro-

buste, et une rare intrépidité dans les combats. Aussi rapace que sanguinaire, il était le fléau des provinces qu'il gouvernait. Ce général écrivit à Aly-Pacha pour l'exhorter à se soumettre, lui promettant d'intervenir en sa faveur auprès de Mahmoud. Alexis Noutzo dicta au satrape la réponse suivante : « Aly, qui est Pacha depuis quarante ans, n'a jamais daigné s'abaisser devant ses supérieurs ; à plus forte raison ce n'est pas devant toi qu'on le verra ramper. Tu me vantes la clémence du sultan ; écris-lui de ma part que je dédaigne sa grâce. J'ai illustré son nom en combattant à mes dépens contre les Russes et les Français ; je lui ai soumis Prévéza et Parga, que son ineptie n'aurait jamais réduites ; en reconnaissance de tous mes services, il veut ma perte ; je m'attendais à cette noire ingratitude de sa part ; mais Dieu est vengeur. Et moi, avec ces braves, à la tête desquels j'ai combattu pour lui, je saurai lui résister et le forcer à implorer de moi le pardon qu'il ose aujourd'hui me promettre. Quant à toi, vizir, je connais ta justice et ton caractère loyal ; dorénavant je te regarde comme mon ami, et je te comblerai de richesses. »

Aly envoya cette réponse à Baba-Pacha, et lui fit remettre secrètement une épée avec une paire

de pistolets garnis en diamans. Baba-Pacha et plusieurs de ses officiers furent corrompus par l'or d'Aly, en sorte qu'à chaque sortie, les assiégés semaient l'épouvante et la mort dans les rangs des ennemis. Plusieurs mois s'écoulèrent; les armées du sultan, rebutées des échecs que lui faisaient essuyer les assiégés et les Souliotes, étaient sur le point de se débander, lorsque Hourchid-Pacha vint remplacer Baba dans le commandement en chef, amena des troupes fraîches, forma une armée de soixante mille hommes et poussa les travaux du siége avec une incroyable vigueur.

Hourchid, esclave circassien, était un guerrier intrépide, mais sans aucune connaissance militaire. Cependant il possédait du bon sens développé par une longue expérience. Il était sanguinaire, moins par disposition naturelle que par l'opinion digne des Turcs, qu'un vizir ne peut bien administrer sans répandre du sang. D'ailleurs ses mœurs étaient simples, ses manières affables; la douceur de sa conversation répondait à la beauté de ses traits.

Aly avait un corps d'artilleurs commandé par un ingénieur italien appelé Caretto; il se mit donc à bombarder la ville, depuis la forteresse, et à incendier les édifices, pour en déloger les

ennemis. Le feu dura trois jours et trois nuits consécutives; il périt une foule de soldats et d'habitans. Ensuite Aly, à la tête de ses troupes, fit une sortie nocturne, tandis que Marco Botzaris prenait l'ennemi à dos. Cette double attaque, combinée avec habileté, eut un grand succès: Aly fit un affreux carnage; plus de cinq mille assiégeans furent tués; et l'on était sur le point d'enclouer les canons des deux batteries dirigées contre la place, lorsque Omer Vrione, furieux, s'élança sur son cheval, et frappant un de ses officiers qui tournait bride, parvint à rallier les fuyards, à ranimer leur courage par son exemple, et à rétablir le combat avec une irrésistible impétuosité. Aly se vit contraint de rentrer dans la place, laissant sur le champ de bataille quatre-vingt-dix des siens, et ramenant cent cinquante blessés, du nombre desquels était le capitaine Calojérotzame. Quant à Marco Botzaris, il attaqua à l'improviste les troupes du sultan, les culbuta et parvint à introduire cinq cents moutons dans la place assiégée. Ayant conféré avec Aly sur les mesures à prendre, il repartit la nuit suivante avec ses Souliotes, se fit jour au travers de l'armée ennemie et regagna ses positions.

Tel était l'état des choses à la fin de 1820. Nous allons voir Alexandre Ypsilanty paraître sur la scène et donner en Moldavie le premier signal de l'insurrection.

CHAPITRE III.

Hétérie en 1819. — Arrivée d'Ypsilanty en Bessarabie. — Ses adhérens. — Leur imprudence. — Troubles en Valachie et en Moldavie. — L'hospodar avertit la Porte. — Ypsilanty passe le Pruth. — Massacre des Turcs à Galatz. — Michel Soutzo sauve ceux de Jassy. — Proclamation d'Ypsilanty. — Il passe en Valachie avec son armée. — Bataillon sacré. — Lenteur d'Ypsilanty. — Déclaration de la Russie. — Inaction d'Ypsilanty.

Alexandre Ypsilanty va paraître, et hasarder le sort de sa nation tout entière. Il va vaincre, ou être exterminé : délivrer la patrie, ou l'ensevelir sous ses ruines. L'an 1821 sera l'ère glorieuse de la liberté, ou la lugubre époque d'où les autres peuples dateront l'anéantissement de la Grèce. Qui pourrait croire que les Miltiades, les Thémistocles et les Léonidas sortent de leurs tombeaux engloutis dans l'abîme de vingt siècles ! Cependant rien n'est plus certain ; jamais la renommée ne fut plus véridique. Ce sont les descendans des anciens Grecs qui, tout couverts de haillons et tout chargés des chaînes les plus pesantes, s'élancent à la conquête de leur liberté. Ils n'ont d'armes que celles qu'ils arrachent à

leurs oppresseurs, de remparts que les cadavres de leurs frères, de trésor que leur audace, d'alliés que la justice de leur cause, les souvenirs de leurs ancêtres, et les vœux unanimes de tous les cœurs généreux.

Nous avons précédemment exposé comment tous les capitaines de la Grèce continentale s'accordèrent avec ceux qui se trouvaient dans les Iles Ioniennes, licenciés par le gouvernement anglais, et envoyèrent en 1818 des députés à Saint-Pétersbourg pour inviter le prince Alexandre Ypsilanty à devenir le chef de l'insurrection projetée, et à saisir la première occasion favorable pour quitter la Russie et donner le signal.

Nous avons vu les marins de la Mer Égée entretenir des intelligences avec les capitaines, avec les Grecs les plus distingués, et appuyer de toutes leurs forces ce grand projet de la restauration de la Grèce; tandis qu'une foule d'émissaires, bravant les fatigues et les périls, traversaient en tout sens la Turquie européenne, ainsi que tous les pays étrangers où il y avait des Grecs, et initiaient les patriotes au mystère de l'hétérie, dont le cercle s'élargissait de jour en jour.

Tous les livres grecs nouveaux, toutes les feuilles périodiques, toutes les correspondances particulières contenaient quelque allusion relative

à la grande scène qui allait s'ouvrir. Ces allusions étaient inintelligibles à tout autre qu'aux adeptes; et même la plupart d'entre eux ne connaissaient qu'imparfaitement le principal ressort de cette machine; on s'égarait en remontant à l'origine du premier moteur. Mais tous étaient convaincus de l'existence d'une force invisible, prête à donner l'impulsion.

Depuis deux ans, des éphories ou agences secrètes de l'association, s'étaient formées en Valachie, en Moldavie, dans les grandes villes de Russie où habitaient des Grecs, et jusqu'au centre de la Turquie européenne. Ces agences devaient propager l'hétérie; surveiller les démarches du gouvernement turc en général, et celle des autorités locales en particulier; former des dépôts d'argent pour les besoins de l'association; soutenir des correspondances mystérieuses, en les enveloppant du voile le plus épais.

Tel était la situation de l'hétérie vers la fin de l'année 1819, lorsque éclata la guerre entre Aly-Pacha de Tépélen et la Porte ottomane. Cet événement hâta l'insurrection de la Grèce. Les chefs de l'association comprirent bien qu'on ne pouvait plus hésiter; que dans cette lutte terrible, l'un des deux antagonistes devait absolument l'emporter sur l'autre; et qu'alors, ou la Porte

victorieuse, tomberait de tout son poids sur les milices grecques et sur les marins des îles; ou le rebelle Aly-Pacha réconcilié, soit par force, soit par ruse, avec le sultan, se tournerait avec plus de fureur que jamais contre les capitaines, et emploierait l'ascendant acquis par ses nouveaux triomphes pour exterminer la force militaire de la nation grecque. Il fallut donc saisir cette occasion, et commencer l'attaque, tandis que les deux partis se battaient avec acharnement.

Ypsilanty reçut l'avis de se préparer et de se rapprocher de la Moldavie, en épiant l'instant propice pour commencer l'action.

J'étais alors en Moldavie, au service de l'hospodar Michel Soutzo. Environ sept mois avant l'insurrection, un Grec du Péloponèse, nommé Antoine Tzouny, arriva de Saint-Pétersbourg à Jassy, capitale de Moldavie, et vint me voir. Je ne le connaissais point. Il me remit une lettre d'Alexandre Ypsilanty, datée de Pétersbourg, par laquelle ce prince me le recommandait. Au contenu insignifiant de la lettre, aux manières inquiètes et à la figure animée de ce Grec, je soupçonnai que c'était un agent de l'hétérie. Je le regardai fixement, en souriant pour ne pas l'intimider. Il balbutia quelques mots sur ses prétendues affaires, et me fit en même temps quel-

ques signes imperceptibles à ceux qui ne les connaissaient pas. Laissez, lui dis-je, les signes, et parlez sans défiance à un Grec qui s'intéresse autant que vous à sa patrie. Aussitôt il tire de sa poche une seconde lettre d'Ypsilanty, écrite en chiffres, et dans laquelle il m'annonçait qu'il était sur le point de quitter Pétersbourg et de se rendre en Bessarabie, où il espérait avoir une entrevue avec moi au lazaret russe, situé sur la rive gauche du Pruth. Ypsilanty ajoutait, que le porteur de sa lettre me communiquerait des choses qu'on ne pouvait pas hasarder par écrit.

Je répondis aussitôt à Alexandre en l'assurant de mon inviolable attachement à la cause de la Grèce.

Ypsilanty arriva effectivement en Bessarabie et m'écrivit une seconde fois pour me proposer une entrevue au lazaret. Cette entrevue eut lieu environ à la fin d'octobre 1820. Comme l'hospodar n'était pas dans l'association, je lui dis qu'Alexandre désirait me voir pour me communiquer des choses importantes; que, s'il croyait nécessaire d'en avertir la Porte, il pouvait alléguer entre mon cousin et moi quelque affaire de famille, ou même insinuer au ministère que lui-même, en qualité d'hospodar, m'avait chargé de surveiller Ypsilanty. Je me rendis donc à la

frontière de Moldavie, et là Ypsilanty m'annonça qu'il allait bientôt descendre à Trieste et de là dans le Péloponèse, et qu'avant de s'embarquer il ferait déclarer dans les papiers publics qu'il quittait le service de Russie.

Comme ce plan était tout-à-fait hors de l'horizon des deux principautés, je ne crus pas nécessaire de le dévoiler à l'hospodar. Je ne lui dis que des choses vagues, en attribuant l'objet principal de l'entrevue à des prétentions que la famille Ypsilanty élevait sur une terre située dans la province.

Mais Ypsilanty, soit qu'il me trompât, soit qu'il eût changé son plan, résolut de commencer l'insurrection par la Moldavie et la Valachie. Il envoya dès le mois de novembre en Moldavie des chefs militaires grecs pour gagner secrètement les troupes albanaises qui se trouvaient au service de cette principauté.

Dès-lors il fut absolument nécessaire que l'hospodar fût instruit du secret. En homme dévoué à sa patrie, et sentant bien qu'au point où en étaient les choses, c'était perdre la nation que de vouloir les arrêter, ce prince se résigna avec courage, et sacrifia sa dignité, ses richesses, son existence et celle de sa famille aux intérêts de ses concitoyens.

Les chefs militaires envoyés par Ypsilanty en Moldavie se conduisirent d'une manière si imprudente que tous les boyards du pays prirent connaissance de leur mission. Cependant, grâce à l'apparente absurdité de l'entreprise, nous donnâmes facilement le change aux seigneurs moldaves. Ne concevant pas comment le peuple grec pourrait se soulever contre la formidable nation turque, ces Moldaves pensèrent qu'il y avait quelque autre plan mystérieux de la Russie, et espérèrent en conséquence changer bientôt de maître et de gouvernement.

Ypsilanty fondait tout son espoir sur la bravoure, le patriotisme et l'influence du capitaine Georgaky, guerrier olympien, chef d'un corps de Macédoniens et d'Épirotes au service de la province de Valachie. Un autre chef militaire, Sava, natif de l'île de Patmos, homme énergique et plein d'habileté, promettait de soulever toute la Bulgarie par ses émissaires et par l'influence qu'il avait sur cette nation belliqueuse. La Servie était mécontente de son chef, dont le caractère féroce et tyrannique avait irrité les seigneurs indigènes. La plupart de ces seigneurs ou kniés avaient formé contre lui une conspiration qui n'attendait qu'un appui pour éclater.

Ypsilanty me fit savoir, dès le mois de décem-

bre, qu'il désirait envoyer un commissaire en Servie et qu'il me chargeait de le faire passer jusqu'à cette province. Je lui écrivis sur-le-champ que je pouvais répondre de sa sûreté jusqu'aux confins de la Moldavie, mais que pour se rendre à sa destination il faudrait traverser la Valachie, sur laquelle je n'avais aucun pouvoir. Cependant je lui indiquai les moyens les plus certains d'expédier son émissaire sans bruit et sans danger. Mais ceux qui entouraient ce prince et qui ne connaissaient ni la nation qu'ils projetaient d'attaquer, ni celle dont ils se vantaient de devenir les libérateurs, blâmèrent mon plan, et tout-à-coup je vis entrer chez moi, le premier janvier 1821, un des principaux agens de l'association, le Thessalien Aristide, qui venait de Bessarabie. Il me remit une lettre d'Ypsilanty, par laquelle le prince me priait de délivrer à ce Grec un billet de poste jusqu'au district de Foczany, frontière de Moldavie sur la route de la Valachie.

C'était lui qu'on avait chargé de soulever les Serviens. Mais les mesures qu'on prit pour le faire parvenir à sa destination furent si mauvaises, que l'infortuné, au moment où il traversait l'île d'Adaï-Kiebir, sur le Danube près de Belgrade, fut arrêté comme espion par la garnison ottomane, questionné à la turque, et dé-

capité sur-le-champ dans l'île d'Adaï-Kiebir; mais ses dépêches ne furent pas trouvées par les Turcs *.

Dès l'ouverture du congrès de Laybach, je ne cessais de communiquer à Ypsilanty le résumé des conférences et les principes que suivait le congrès; nous recevions très-fréquemment de Laybach des nouvelles officielles; mais tout était désordre dans le conseil d'Ypsilanty : point de plan systématique, point d'organisation, ni prévoyance ni mesure efficace. En effet, si ce prince généreux eût été guidé par des hommes sages et accoutumés aux affaires politiques, le plan de commencer l'insurrection par l'attaque des deux principautés eût été funeste à la Turquie. Ces contrées abondantes en productions de tout genre, sont capables de nourrir une armée de deux cent mille hommes. Ypsilanty pouvait y réunir sous ses drapeaux trente mille Grecs, Bulgares ou Serviens aguerris. Il était facile aux bâtimens grecs sous pavillon russe de débarquer, quelques mois

* On a dit aussi que la Porte avait eu connaissance de ses dépêches; mais ce qui prouve la fausseté de cette relation, c'est que la Porte ottomane, depuis le mois de janvier jusqu'aux premiers jours de mars, fut dans une complète ignorance des choses qui se tramaient; comme nous l'expliquerons plus tard.

avant l'insurrection, une vingtaine de pièces de campagne à Galatz, échelle de la Moldavie, sur le Danube. L'importante forteresse d'Ibraïlow en Valachie, n'avait pour garnison que trois cents Turcs mal armés : tous les musulmans de cette place frontière étaient dispersés dans les districts de la Valachie et de la Moldavie, occupés d'accaparer la prochaine récolte; en sorte qu'une poignée d'hommes intrépides se fussent emparé par surprise de cette citadelle et des barques canonnières qui gisaient négligemment amarrées au rivage.

La place inexpugnable d'Adaï-Kiebir n'était gardée que par cent quatre-vingts Turcs et par deux cents chrétiens Pandours ou montagnards de la petite Valachie. Les forteresses riveraines du Danube, Isaktza, Matzine et Silistrie, étaient pareillement dépourvues de vivres et de garnison. La guerre d'Aly-Pacha avait dégarni de soldats la Thrace et la Bulgarie; au point que, malgré les ordres les plus exprès du sultan, le pacha de Silistrie, nommé général en chef de l'armée du Danube, après l'invasion d'Ypsilanty, ne put rassembler que mille hommes, jusqu'à la fin du mois de mars.

Si donc Ypsilanty eût été sagement conseillé, s'il eût su profiter de l'état des deux provinces,

la Porte ottomane, déjà occupée par Aly-Pacha, eût été fort embarrassée pour résister à ces nouveaux ennemis, et l'insurrection se fût étendue rapidement dans tout le nord de la Turquie européenne.

Vers le milieu de janvier 1821, l'hospodar de Valachie, Alexandre Soutzo, mourut. Pendant la maladie de ce prince, le capitaine Georgaky, désirant masquer le début de l'insurrection grecque, forma le plan de soulever la Valachie par l'organe d'un Valaque. Il choisit à cet effet un certain Théodore Vladimiresko, son ami, et qui avait été en qualité de volontaire au service de Russie, comme le capitaine Georgaky, dans la dernière guerre contre les Turcs. Il l'initia dans le secret; il le flatta de le faire asseoir sur le trône de Décébale, et lui traça un plan d'opérations préliminaires pour insurger la Valachie. Cet homme adopta sans difficulté le projet du capitaine Georgaky. Son extrême ambition augmentait son audace. Ignorant et fourbe, il se trompait aussi facilement qu'il trompait les autres. Sans caractère et sans principes, il ressemblait à ces rochers anguleux qui, lorsqu'on les pousse vers un précipice, ne roulent pas dans la direction qu'on leur donne.

Immédiatement après la mort de l'hospodar,

ce Valaque, secondé par une quarantaine de soldats albanais que lui donna Georgaky, parvint à rassembler une troupe de cent cinquante hommes déterminés. Le noyau de cette petite armée se grossit journellement d'une foule de pandours ou montagnards qui accoururent sous sa bannière; alors ils se révoltèrent ouvertement et adressèrent même à la Porte une pétition formelle, pour déclarer que la nation valaque, ne pouvant plus souffrir les violences des hospodars grecs et des boyards indigènes, demandait un ordre de choses plus conforme au bien-être du pays.

La Porte venait de nommer Charles Callimachy hospadar de Valachie; elle ne daigna pas répondre aux pétitionnaires. Cependant, comme elle craignait de donner à la Russie un prétexte pour s'immiscer dans ces contestations, la Porte s'abstenait d'envoyer contre les insurgés des troupes ottomanes; le nouvel hospodar fut chargé d'apaiser les troubles de la manière la moins violente, ou sinon, d'employer contre les perturbateurs, la force armée de la province.

Vladimiresko, suivi par quelques milliers de gens armés, et de paysans, auxquels il promettait diminution d'impôts et abolition des corvées, menaçait de marcher contre Bucharest; à

cette nouvelle, presque tous les boyards indigènes prirent la fuite vers la Transylvanie; mais le chef militaire Sava gardait la capitale, à la tête de quinze cents gendarmes.

Cet état de choses continuait en Valachie au mois de février 1821, lorsque Alexandre Ypsilanty informa ceux de ses officiers qui étaient en Valachie et en Moldavie, qu'il passerait le Pruth le 22 février. A l'annonce de cette résolution soudaine, l'hospodar Michel Soutzo eut à peine le temps d'expédier un courrier à son frère Nicolas et à son beau-frère Jean Skinas, ses agens à Constantinople. Il leur écrivit deux lettres, l'une en chiffres pour les informer de la détermination d'Ypsilanty et les exhorter à se sauver par la fuite, la seconde rédigée pour être ostensible.

Ainsi prévenus du projet qui se tramait, les agens se rendirent sur-le-champ auprès du ministre des affaires étrangères et lui montrèrent cette dernière lettre, avec la traduction en turc. Elle portait en substance qu'Alexandre Ypsilanty, général-major au service de Russie, profitant des troubles de la Valachie, passerait bientôt le Pruth incognito et se dirigerait vers cette province; que l'hospodar demandait à la Sublime Porte ses instructions pour agir en conséquence,

et qu'il ne manquerait pas de faire savoir à la Porte tout ce qu'il apprendrait de relatif à cet événement.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le ministre turc. Après quelques momens de réflexions : « Ne communiquez pas, leur dit-il, cette lettre aux autres ministres; car le sultan serait tellement convaincu de la guerre avec la Russie, que, quand même le prophète lui dirait le contraire, il ne le croirait pas. Attendons une seconde dépêche de l'hospodar. »

Les agens de l'hospodar, de retour chez eux, préparaient leurs moyens d'évasion, quand on vint les rappeler de la part du ministre turc. Troublés par cette invitation subite, ils allèrent cependant avec courage, et reçurent l'ordre d'écrire aussitôt à l'hospodar, afin qu'il informât au plus tôt la Porte, de tout ce qu'il pourrait apprendre sur ce grand événement. Les agens le lui promirent; mais la nuit même ils s'embarquèrent avec leurs familles et partirent pour Odessa.

Revenons à Ypsilanty. Ce général, revêtu de son uniforme, passa le Pruth le 22 février 1821, vers les six heures après midi, accompagné seulement de son frère cadet George, et de deux domestiques. D'après ses ordres, différens corps d'Albanais étaient placés de distance en distance,

depuis la rive droite du Pruth jusqu'à Jassy, capitale de la Moldavie, située à environ deux lieues de la frontière. D'autres corps militaires occupaient les rues et les places de la capitale. Toute la garde de l'hospodar passa incontinent du côté d'Ypsilanty. Celui-ci entra dans la ville et établit son quartier général dans la maison de la princesse Cantacuzène, mère de George et de Grégoire Cantacuzène, qui se distinguèrent au commencement de l'insurrection.

Dès qu'on m'annonça l'arrivée d'Ypsilanty, je me rendis chez l'hospodar. Toute la ville était frappée d'étonnement et d'épouvante; on s'attendait à une attaque des Russes contre la Turquie. La garde musulmane, composée d'une quarantaine d'hommes, fut bientôt désarmée; l'on arrêta également une trentaine de négocians turcs qui se trouvaient dans la capitale. Quelques momens après son arrivée, Ypsilanty me fit appeler auprès de lui; j'y fus, et à la suite de cet entretien, Ypsilanty monta sur mon traîneau et nous allâmes dans ma maison. L'hospodar s'y rendit lui-même. Mais à peine commencions-nous à parler, que la porte s'ouvre et que nous voyons entrer un Grec, envoyé de Galatz par Caravia, Gripari et d'autres chefs militaires; il annonçait au prince le massacre du Topastzy ou

commandant de la garde musulmane dans cette ville, et de tous les négocians turcs qu'on y avait surpris. Cette nouvelle nous glaça d'horreur, l'hospodar et moi. Aussitôt je sors et j'ordonne que l'on amène dans ma maison le commandant de la garde musulmane de Jassy, et que l'on conduise chez l'hospodar les autres mahométans qui étaient dans la capitale. Soutzo les fit répartir dans divers monastères pour y être gardés; cette mesure les sauva. Je remis le chef des Bechlys à un des premiers seigneurs moldaves, nommé Hetman Radoukan, homme loyal et plein d'honneur.

L'hospodar partit, et Ypsilanty resté seul avec moi, me communiqua qu'il publierait le lendemain une proclamation sur l'abolition des priviléges dans les deux provinces. « Au nom de Dieu, lui répondis-je, prenez garde, mon prince. Cette démarche soulèvera contre vous toute la population valaque et moldave. Depuis la première classe des boyards jusqu'à la bourgeoisie, depuis le métropolitain jusqu'au dernier frère servant des monastères, tous ont des priviléges; les abolir, ce serait attaquer les ordres les plus influens : ces ordres exciteront contre vous un peuple ignorant et incapable de sentir l'humanité de votre langage. N'écoutez pas ceux qui ne

vous parlent que d'après les livres. Méfiez-vous de ces principes spéculatifs et généraux; ils ne s'appliquent pas tout d'un coup à tous les peuples. »

Ypsilanty me promit de ne pas publier cette proclamation, et il tint parole. Mais il parut le lendemain un autre manifeste, imprimé clandestinement à Kischneff, capitale de la Bessarabie. Cet écrit était encore plus pernicieux. Il déclarait qu'une grande puissance allait appuyer l'insurrection des Grecs. Assurément le but de cette forfanterie était d'encourager la nation grecque et de semer la mésintelligence entre la Russie et la Porte ottomane; mais elle eut des résultats funestes. On accrédite bien plus un mensonge quand on le couvre d'un voile mystérieux, que quand on le prononce ouvertement. Le mot d'assistance de la Russie, si on ne l'eût pas prononcé, eût produit plus d'effet sur les Grecs, en même temps qu'il n'eût pas effrontément compromis l'honneur de l'empereur Alexandre.

Le même jour, Ypsilanty proposa à l'hospodar et au sénat du pays d'adresser une pétition au monarque de Russie, pour implorer son appui contre l'invasion des armées turques. Ypsilanty écrivit aussi lui-même. Ces trois requêtes

furent expédiées par un exprès à Laybach. Un courrier fut également envoyé au baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie à Constantinople.

Trois jours après son arrivée, Ypsilanty fit célébrer, dans l'église des trois Hiérarques, une messe à laquelle il assista avec toute sa troupe, et où il fit bénir solennellement, par le métropolitain, l'étendard de l'insurrection. L'hospodar n'y fut pas présent. Il évitait de se déclarer, afin de ménager la vie de ses compatriotes à Constantinople. Il sollicita même Ypsilanty de le déposer publiquement et d'établir une espèce de junte. Jamais Soutzo ne donna d'arrêt par écrit; toutes ses ordonnances furent verbales, depuis le commencement de l'insurrection jusqu'à son émigration en Bessarabie.

Pendant les six jours qu'Ypsilanty resta au monastère de Galata, situé sur une colline à un quart d'heure de Jassy, cet amas de militaires grecs, bulgares et serviens commirent impunément divers actes d'insubordination. Ils croyaient ainsi exercer cette liberté que leur chef avait proclamée. Au lieu de s'appuyer sur les principes religieux, seuls capables de tenir les passions en bride, on prétendit contenir des hommes vulgaires, de nations et d'intérêts différens, et sans

aucune discipline, par des mots mal compris et plus mal interprétés. Ce fut la cause principale du malheureux succès de l'entreprise.

Ypsilanty est plein de sentimens généreux. Il s'est sacrifié pour la cause de sa patrie. A beaucoup d'instruction et de sagacité, il joint une éloquence mâle et persuasive; il y a quelque chose d'héroïque dans sa physionomie et dans son regard. Mais il ignorait totalement les affaires, et se trompait également sur le caractère de ses compatriotes et sur celui des Turcs. Son indécision provenait de son inexpérience. Pour exécuter ses desseins, il eût fallu un coup d'œil rapide, et la résolution ferme d'un homme qui sent sa capacité. Privé de ces ressources, il perdit bientôt le respect de cette foule indisciplinée.

Après six jours passés à Jassy, Alexandre partit pour la Valachie, accompagné de George et de Nicolas ses deux frères cadets, et de George Cantacuzène, qui vint le trouver à Jassy le lendemain de son arrivée. Sa troupe n'excédait pas le nombre de seize cents hommes grecs, bulgares et serviens. Pas un Moldave ne se rangea sous sa bannière.

Arrivé à Foczani, district de Moldavie sur les confins de la Valachie, Ypsilanty forma le ba-

taillon sacré, composé de jeunes gens, la plupart instruits et de bonne naissance, tous enflammés des plus nobles sentimens.

Ypsilanty entra en Valachie et continua sa marche sans rencontrer aucun obstacle. La garnison de la citadelle d'Ibraïlow était trop faible pour faire le moindre mouvement; elle laissa l'armée d'Ypsilanty passer tout près de cette place, traverser les plaines de Bozée et se diriger sur Bucharest.

Je ne sais par quelle fatale combinaison, Ypsilanty, au lieu de s'élancer avec la rapidité de l'aigle, se traînait lentement: sa marche était indécise. Au lieu d'aller droit à Bucharest et de montrer par-là une assurance imperturbable, il évita d'entrer dans cette ville, et, avec l'hésitation d'un homme qui doute de ses forces, il alla établir son quartier général à Collentina, maison de plaisance d'un seigneur valaque nommé Grégoire Ghika, actuellement hospodar de Valachie. La lenteur de sa marche et la crainte qu'il témoigna d'entrer dans Bucharest découragèrent tous les partisans d'Ypsilanty, et au contraire, enhardirent le Valaque Vladimiresko à le mépriser et à concevoir l'idée de profiter de sa catastrophe.

Ypsilanty m'écrivit une lettre par laquelle il

me confiait ses soupçons contre les desseins de Vladimiresko, et contre la fidélité de Sava et de quelques autres personnes. Je lui répondis que le seul moyen était de ne montrer aucune crainte; qu'un homme qui entreprend une chose si grande doit paraître tout braver, pour imposer à tous; que des méfiances le font dédaigner, et qu'à force de soupçonner il finit par créer des traîtres; qu'enfin la faiblesse est toujours contraire aux progrès d'une révolution.

Mais de quels hommes se composait le conseil de ce prince patriote? Les uns étaient des jeunes gens sans expérience; les autres, des hommes dépravés, comme le Candiote Calamaras; plusieurs étaient des écoliers, fiers du talent insipide d'accumuler des phrases déclamatoires. Le reste ne comprenait que de soi-disans militaires, jaloux du vrai guerrier, le capitaine Georgaky, et de l'habile et entreprenant Sava.

Au lieu de confier le secret de sa ruse politique à ces deux officiers; au lieu de leur dire qu'appuyé sur leur bravoure il n'avait nul besoin de l'assistance de la Russie; au lieu d'agir, au lieu de passer lui-même en Bulgarie, ou d'y détacher le capitaine Sava que les Bulgares attendaient les bras ouverts, Ypsilanty quitta Collentina pour transporter à Tergovitz son quartier

général, mouvement qui paraissait une retraite des plus honteuses.

Cependant il restait encore aux malveillans quelques craintes, aux militaires quelque respect, aux patriotes quelque lueur d'espérance, lorsque parut tout-à-coup la protestation de la Russie contre la démarche d'Ypsilanty. Cette protestation fut publiée par les consuls et les vice-consuls de cette puissance, dans les deux principautés. Alors Vladimiresko, flatté par la Porte, résolut de coopérer en secret avec les armées ottomanes qui s'organisaient à Silistrie, à Guerghiow, à Ibraïlow et à Viddin. Sava, qui ne connaissait pas le plan général de l'insurrection, désespéra des affaires, croyant que tout dépendait du succès ou de la défaite d'Ypsilanty. Les autres chefs militaires agissaient au hasard. Le seul bataillon sacré, ferme dans la résolution de s'immoler pour la patrie, ne désirait que le combat et la mort. Mais retournons en Moldavie, et jetons un coup d'œil sur les effets qu'y opéra l'entreprise d'Ypsilanty.

Les Grecs qui se trouvaient dans cette province avaient fourni, par des contributions volontaires, plus d'un million de francs, pour armer, équiper et nourrir les deux mille hommes d'Ypsilanty, jusqu'à leur entrée en Valachie, et

ensuite pour y faire passer ceux qui arrivaient d'Odessa, de Cherson, de Crimée et de Taïganrock, allant au camp d'Ypsilanty. Cependant l'hospodar de Moldavie, abandonné de toute sa garde qui avait suivi ce général, se trouvait être à la merci des Moldaves. Je retins alors près de nous environ deux cents Grecs, de ceux qui venaient de la Russie; je formai une milice de trois cents Bulgares domiciliés à Jassy, et j'expédiai un Grec nommé Parésiadès dans les différens districts de la Moldavie, pour lever au plus tôt et amener à Jassy tous les Grecs habitans de la province, qui ne demandaient que des armes, pour marcher.

Cependant la protestation de la Russie vint frapper de stupeur tous les Grecs et les Moldaves; ils virent l'entreprise d'Ypsilanty condamnée solennellement, et dès-lors chacun pensa à son salut; une partie des boyards s'évada en Russie; les autres commencèrent à ouvrir des intelligences secrètes avec le pacha d'Ibraïlow et à conspirer contre l'hospodar.

Vers les premiers jours d'avril, la Porte fit répandre en Valachie et en Moldavie par les consuls et vice-consuls autrichiens, des lettres circulaires adressées par le synode grec de Constantinople, au clergé et aux habitans des deux

principautés. Ces lettres arrachées de force au synode, contenaient des excommunications et des anathèmes contre Alexandre Ypsilanty, l'hospodar Soutzo et tous leurs adhérens. Un million de Valaques et de Moldaves regardèrent alors les Grecs comme criminels d'état, condamnés par les puissances chrétiennes, poursuivis par le sultan, excommuniés par le patriarche. Nous avions à redouter un soulèvement général contre l'hospodar; nous courions risque d'être garottés par les Moldaves et envoyés en hécatombe à la cruelle vengeance des mahométans. J'écrivis à Ypsilanty, en lui exposant notre situation périlleuse et l'absolue nécessité d'envoyer un chef courageux pour garder le point militaire de Galatz et couvrir ainsi la Moldavie. Il y avait dans ce moment à Galatz plus de mille marins grecs des Iles Ioniennes et de l'Archipel. Il ne manquait qu'un chef habile à ces hommes hardis mais indisciplinés, pour tenir en respect la garnison d'Ibraïlow et l'empêcher de s'avancer dans l'intérieur de la Moldavie.

Mais Ypsilanty, retiré vers Tergovitz et Kimpolounghi, districts montagneux de la Valachie, près des frontières d'Autriche, restait dans une inaction complète, laissant la Moldavie exposée

aux attaques de la garnison d'Ibraïlow, qui venait de se renforcer considérablement.

Enfin l'hospodar, menacé de tout côté, quitta, avec sa suite, la province, le 11 du mois d'avril, et se réfugia en Bessarabie.

CHAPITRE IV.

Fureur de Mahmoud. — Mort des principaux fanariotes. — Mort du patriarche. — Proscriptions et massacres. — Négligence d'Ypsilanty. — Activité de la Porte. — Attaque de Galatz. — Retraite d'Athanase. — Arrivée de Cantacuzène à Jassy. — Il se retire en Russie. — Mort d'Athanase et défaite de son corps d'armée. — Trahison de Vladimiresko. — Défaite de Caravia et du bataillon sacré. — Défection de Sava. — Fuite d'Ypsilanty. — Mort de Georgaky.

Quand on entend, quand on raconte la catastrophe d'une ville ou d'une province, dont les habitans périrent les armes à la main, le cœur souffre; cependant l'on compense sa douleur par l'admiration qu'on éprouve pour ceux qui vendirent cher leur vie, qui défendirent jusqu'au trépas leurs droits et leur honneur. Mais lorsqu'on voit massacrer des faibles, des innocens, des malheureux sans défense, alors on ne ressent qu'une seule sensation, l'horreur; on s'indigne contre la nature humaine gratuitement féroce, et l'on regarde l'homme du même œil que les tigres et les panthères.

Celui qui s'est imposé la tâche d'écrire l'histoire moderne de la Grèce, briserait bientôt sa

plume, s'il n'avait à retracer les efforts généreux de ces guerriers qui, tantôt réunis et tantôt séparés, soutiennent la plus juste des causes avec courage et dignité.

Dès le début de cette histoire, Constantinople, ce repaire de la tyrannie, nous présente les scènes les plus horribles : elle est inondée du sang des chrétiens massacrés. Là on voit le Bosphore rouler des cadavres dans ses courans rapides ; ici des bandes forcenées parcourent les rues avec des hurlemens affreux, égorgent tout ce qu'elles rencontrent, brisent les portes des maisons qui renferment leurs victimes, les immolent à leur rage et les foulent aux pieds. Partout, dans cette vaste enceinte, on n'aperçoit que morts et que bourreaux; on n'entend que les gémissemens des victimes et les cris féroces de leurs assassins. Un seul endroit demeure dans une froide impassibilité, dans le calme d'une indifférence immobile et glacée : c'est le fameux quartier de Péra !

Les proclamations qu'Alexandre Ypsilanty publia immédiatement après son entrée en Moldavie, parvinrent bientôt aux pachas commandans des places fortes d'Ibraïlow, de Silistrie et de Viddin. Ceux-ci les expédièrent à la Porte ottomane, où elles furent traduites et où elles

dévoilèrent le plan de l'insurrection. Mahmoud, qui attribuait ce mouvement aux machinations d'une puissance ennemie, fit retomber sa double vengeance sur toute la nation grecque; dans sa fureur il résolut de l'anéantir. On dit, qu'à la grande nouvelle, il tira son poignard, et marchant à grands pas, il s'écriait (*guhiaourlara kilitz*) : glaive aux impies! et qu'il jura de ne pas le remettre dans son fourreau avant d'avoir exterminé jusqu'au dernier des Grecs.

Le ministre favori Halet, homme d'une cruauté sans exemple, persuadé que les premiers moteurs de la nation grecque étaient le clergé et les personnes marquantes de Constantinople, engagea son maître à commencer par là ses exécutions, en abattant indistinctement les têtes des innocens et celles des coupables. Cependant, indécis dans les premiers jours, le sultan et son ministre n'osèrent pas exécuter leur projet, et la Porte adressa d'abord au synode un ordre fulminant. Elle enjoignit au patriarche et aux membres du synode de rassembler tous les notables grecs de Constantinople; de leur demander s'ils étaient serfs du sultan ou sujets de Russie; de leur persuader que la Porte, sans daigner descendre à l'examen, leur accorde à tous une amnistie générale; de leur recommander la fidélité la plus

inviolable à leur souverain tout-puissant; enfin de lancer des excommunications et des anathèmes contre les chefs de la rébellion en Moldavie et en Valachie.

Dix jours s'écoulèrent pendant cette clémence apparente du sultan. La Porte employait cet intervalle à sonder les dispositions et les démarches des ministres étrangers; elle rassemblait dans Constantinople des troupes asiatiques, dont elle établit deux camps, sur les rives du Bosphore; elle redoublait de vigilance pour la sûreté de l'arsenal et des magasins; elle renforçait les corps de garde et plaçait des sentinelles dans tous les lieux suspects, dans Galata, dans Péra, quartiers habités par des Européens, par des marins étrangers, par des insulaires grecs dont elle redoutait l'audace. En même temps la Porte ordonna le désarmement général des Grecs de Constantinople et des environs; et quand elle eut pris toutes ces précautions, elle jeta le masque et fit publier par des hérauts un édit autographe du sultan, qui appelait aux armes tout vrai croyant, tout musulman fidèle, pour la défense de la religion et du trône menacé.

Si partout la multitude, quand on l'autorise à rompre ses digues, est terrible dans ses excès, qu'on juge de quoi est capable une populace bar-

bare et mahométane, déchaînée par le fanatisme religieux; rivalisant de férocité avec elle, Mahmoud ne feignait de la contenir que pour la rendre plus furieuse : les premières victimes qu'il immola furent Dénys Calliarky, archevêque d'Éphèse, George Maurocordato, Michel Chantzery, Nicolaky Scanavy, avec son gendre Michel Mano, et mon frère aîné Théodore Rizo, archichancelier du trône patriarcal. Des ordres de massacre furent expédiés dans tout l'empire. La Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Eubée, le Péloponèse, toutes les provinces depuis l'Attique jusqu'à l'Épire et l'Albanie, les îles de Mitylène, de Rhodes, de Candie et de Cypre furent condamnées à perdre leurs archevêques, leurs prêtres, leur primats et tout ce qu'elles avaient de familles notables. Quelques jours après, la Porte adressa un ordre au patriarche pour qu'il envoyât auprès d'elle presque tous les membres du synode. Ces infortunés ne s'abusèrent pas sur le sort qui les attendait : ils se rendirent sur-le-champ à l'église patriarcale, communièrent pour la dernière fois, et après s'être mutuellement embrassés, ils marchèrent avec résignation au supplice. Ils furent d'abord incarcérés, exposés à mille tortures inouïes, puis entassés dans une barque et pendus avec leur costume sacerdotal

devant chacun des villages chrétiens qui bordent la rive droite du Bosphore. Le patriarche Grégoire s'étonnait en voyant ajourner sa propre condamnation ; comme chef de la religion et comme natif du Péloponèse, il n'avait aucune chance de salut. Il se consolait par l'espérance que son trépas sauverait la nation, et arrêterait les massacres, en servant de sacrifice expiatoire. L'exécution du secrétaire interprète Constantin Mourouzy précéda de deux jours celle du patriarche. Mourouzy fut amené sous les fenêtres grillées d'un kiosque du sultan, près du palais du grand-vizir. Avant de recevoir le coup fatal, Constantin leva les yeux vers les fenêtres grillées du pavillon et s'écria en langue turque : « Sultan sanguinaire, sultan injuste, sultan misérable ! la dernière heure de ton règne a sonné; tes cruautés vont être punies ; Dieu vengera ma nation. » Nicolas Mourouzy, interprète de l'amirauté et frère de Constantin, fut également massacré, en présence de Mahmoud.

Le 20 avril, le patriarche fut appelé à la Porte. Il s'y rendait, quand il fut saisi et conduit à la prison des criminels d'état. La Porte ordonna la nomination d'un nouveau patriarche. Par une contradiction étrange, le sultan, qui venait de prescrire le massacre des Grecs et de prononcer

l'arrêt du patriarche déposé, permettait que son successeur, nommé Eugène, fût solennellement investi du manteau de cérémonie.

Inconséquent dans toutes ses actions et cruel jusque dans sa bienveillance, il ressemblait à ces animaux sanguinaires qui jouent avec leur proie avant de la déchirer. Benderly-Aly-Pacha venait d'être nommé grand-vizir : il reçut l'ordre suprême d'assister au supplice de Grégoire le jour même de l'installation du nouveau patriarche. Escorté de deux mille janissaires, le grand-vizir se rendit au quartier du Fanal où sont situées l'église et la maison patriarcales; et tandis qu'Eugène venait en pompe prendre possession de sa nouvelle dignité, Benderly-Aly-Pacha faisait dresser devant la porte du palais patriarcal la potence de Grégoire. Assis sur un siége, il fit signe aux bourreaux, et pendant que le martyr levait les yeux vers sa demeure céleste, le Bostandzy-Bachy, ou chef de la garde impériale, s'approcha de Grégoire, en vociférant : « N'est-ce pas toi, scélérat, qui as débauché les esclaves du sultan, refuge du monde? n'est-ce pas toi qui as excités les infidèles raïas à la rebellion? n'est-ce pas toi, chien impur, qui as commis des trahisons pareilles? » Après cet interrogatoire, on ordonna d'achever la victime.

Dans le même moment qu'on exécutait Grégoire à Constantinople, on massacrait aussi son prédécesseur le patriarche Cyrille, retiré, depuis sa déposition, à Andrinople sa patrie. L'église grecque perdit dans sa personne un ecclésiastique distingué, orné de connaissances variées, un homme des plus sages et des plus éloquens.

Le cadavre de Grégoire resta trois jours suspendu au gibet. Détaché après cet intervalle, il fut traîné par des Juifs dans les rues de Constantinople, et jeté dans la mer.

Un bâtiment grec des Iles Ioniennes le recueillit et le transporta dans le port d'Odessa. A cette nouvelle, une foule de Russes accoururent de toutes les provinces environnantes, et les funérailles de Grégoire se célébrèrent avec toute la pompe qu'elles méritaient.

Loin d'assouvir la fureur musulmane, le trépas du patriarche ne fit que la redoubler. On égorgeait, on pendait, on noyait sans relâche : on visitait avec soin tous les bâtimens étrangers pour y chercher des victimes échappées. Quant aux personnes marquantes, on les jetait d'abord dans des cachots, et la soif du sang, qui accélérait l'instant du supplice, était une espèce de bonheur pour ces infortunés dont elle abrégeait les tourmens et l'agonie.

Le grand-vizir avait devant lui deux écritoires, l'une remplie d'encre noire et l'autre d'encre rouge. Il désignait avec la noire ceux qu'il voulait envoyer à la mort; il marquait avec la rouge ceux qui ne lui paraissaient mériter que l'exil. Chaque jour, le chef des bourreaux lui apportait la liste des incarcérés; il l'expédiait au sultan avec des commentaires écrits en lettres noires, et en recevait aussitôt l'ordre non-seulement de faire périr tous les condamnés, mais de renouveler sans cesse le catalogue des victimes. Les exilés furent conduits dans les provinces intérieures de l'Asie mineure, où ils furent appliqués jour et nuit à des travaux forcés. La plupart y moururent de douleur et de misère; quelques-uns ont survécu, et traînent encore aujourd'hui une existence mille fois pire que la mort.

Plus de dix mille personnes périrent dans les massacres de Constantinople.

Quoique spectateurs impassibles de tant de désastres, les ministres étrangers résidant à Constantinople méritent qu'on rende justice à leurs sentimens personnels. Tout le monde connaît l'humanité du baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie, et les efforts qu'il ne cessa de faire jusqu'au moment de son départ, pour arracher à la gueule des tigres une multitude de

familles, et leur faciliter les moyens d'évasion. Les autres ministres ne refusèrent pas non plus leurs palais aux infortunés qui s'y réfugiaient secrètement. Le premier drogman de la mission française sauva plusieurs Grecs, en les tenant cachés dans sa maison et en leur offrant ses services et ses secours. Un médecin anglais donna le même exemple de générosité et de philantropie.

Pendant que ces scènes d'horreur se passaient à Constantinople, à Andrinople, à Salonique, à Philippopoli, à Scala-Nova, à Smyrne, à Magnésie, et qu'on expédiait des ordres de massacre à l'île de Candie et surtout à celle de Cypre, le camp d'Ypsilanty était tantôt dans les convulsions du désordre et tantôt dans une molle apathie, signe infaillible de la mort. Chacun prétendait faire prévaloir son avis; tous voulaient commander, nul ne songeait à obéir. Ypsilanty établit un conseil de guerre et un fantôme de chancellerie qui rédigeait sans cesse des ordres du jour, tandis que le désordre et l'insubordination régnaient au quartier général.

L'artillerie était confiée aux soins de Caravia d'Ithaque. Le bataillon sacré, au lieu d'être complété et bien entretenu, comme la principale force de l'armée, était négligé et dépourvu de

munitions. Ypsilanty, qui avait le dessein d'en devenir colonel, fut contraint de cacher sa prédilection et sa confiance pour cette troupe d'élite, de crainte d'exciter la jalousie des autres corps indisciplinés. Le capitaine Georgaky, intrépide en face des armées ennemies, montrait de la timidité devant les prétendus politiques, qui fourmillaient dans le camp d'Ypsilanty. Celui-ci occupait le district de Tergovitz; son frère cadet, Nicolas, celui de Kimpoloungbi; les autres corps étaient répartis dans le reste de la Valachie cisoltienne. Le capitaine Georgaky défendait la petite Valachie, ou trans-oltienne. Mais entre ces détachemens éloignés l'un de l'autre, il n'y avait aucune communication; on n'y observait ni police militaire, ni vigilance; on ne voyait aucun exercice, aucun poste avancé, aucun bivouac; tous voulaient jouir des divertissemens qu'offraient les chefs-lieux des districts. La Valachie fut abandonnée par un grand nombre de boyards indigènes et de négocians, qui se réfugièrent sur les terres d'Autriche, à Cronstadt et à Hermanstadt. En sorte que le pays qui suffisait pour entretenir une armée de cent mille hommes, fut réduit à ne pouvoir fournir de vivres à un corps de douze mille seulement. Les Ispravniks ou gouverneurs valaques exportaient

en Transylvanie les productions, dont ils partageaient le bénéfice avec les chefs militaires; ce qui amena un manque de vivres dans la principauté. Toutefois, il faut le dire, les officiers d'Ypsilanty ne se démoralisèrent à ce point que lorsqu'ils désespérèrent du succès de leur entreprise. A l'accablante protestation de la Russie, aux foudres lancées par le congrès de Laybach, aux anathèmes du patriarche, aux nouvelles affreuses des massacres de Constantinople, se joignaient les intrigues des agens étrangers, la malveillance de la majeure partie des Valaques, la trahison de Vladimiresko et la conduite équivoque du capitaine Sava. Malgré cela, il est probable que tout se serait réparé, si Alexandre Ypsilanty, quittant son plan de défensive, eût sagement combiné ses attaques, marché sur Bucharest et poussé ses reconnaissances jusqu'à la rive opposée du Danube. Toute son armée aurait alors repris courage, retenue dans le devoir par l'activité, et renforcée par ceux qui n'attendaient qu'un mouvement d'Ypsilanty, pour accourir sous sa bannière. Par cette démarche audacieuse, ce prince aurait imposé au lâche Vladimiresko, à Sava, aux Valaques, aux Turcs et à ses propres soldats, en faisant supposer qu'il agissait ainsi d'après des directions supérieures

et des promesses positives d'un secours prochain. Dans les grandes entreprises, une impulsion bonne ou mauvaise, donnée à temps opportun, exerce sur les événemens une influence considérable. Mais la conduite d'Ypsilanty restera pour bien du temps encore enveloppée de mystère.

Telle était la situation des affaires en Valachie vers le commencement du mois d'avril. Cependant la Porte ottomane préparait avec activité tous les moyens d'une attaque sérieuse. Elle expédia par mer des troupes asiatiques, pour se joindre à celles des pachas commandans des forteresses du Danube. Elle chargea Cara-Féizy, chef d'une bande de partisans rebelles sous le règne de Sélim, de faire avec son corps de cavalerie d'élite, une invasion dans la petite Valachie, de concert avec la garnison de Viddin. Tous ces renforts arrivèrent au mois d'avril, et furent répartis dans les forteresses riveraines. Néanmoins les Turcs ne hasardèrent l'invasion que lorsque la défection de Sava et de Vladimiresko, et les informations détaillées qu'ils recevaient de toute part, les eurent complètement rassurés sur l'état de l'armée d'Ypsilanty.

Vers le milieu d'avril, Ypsilanty envoya en Moldavie deux de ses officiers; l'un, nommé

Athanase et natif de Carpénise dans la Phocide, devait garder l'importante position de Galatz, organiser les marins grecs qui s'y trouvaient, et tenir en respect la garnison d'Ibraïl; l'autre officier, nommé Constantin Pentédéka, Épirote, avait ordre d'occuper militairement la ville de Jassy, pour défendre la province, empêcher les communications des Moldaves avec les Turcs d'Ibraïl, et appuyer le corps commandé par Athanase.

Pentédéka, arrivé à Jassy peu de jours après l'émigration de l'hospodar, trouva cette capitale dans un état hostile contre les Grecs. Le clergé et le divan ou sénat du pays, tirèrent des monastères une cinquantaine de Turcs que l'hospodar y avait placés pour les soustraire au premier moment de l'effervescence; on leur donna des armes; et aussitôt ces barbares, reprenant leur insolence habituelle, commencèrent à menacer la vie des Grecs. Pentédéka ne fut pas plus tôt à Jassy, qu'il somma le sénat et le métropolitain de lui livrer ces Turcs; menaçant, en cas de refus, de les enlever de force. Les Moldaves les firent passer sur le territoire russe, d'où ils se rendirent ensuite à Matzin par Ismaïlow.

A peine parvenu à Galatz, Athanase apprit que le pacha, gouverneur d'Ibraïl, se disposait à

l'attaque. Athanase fit une reconnaissance avec quelques cavaliers, jusqu'au point où la rivière Siret se jette dans le Danube. Il y rencontra un détachement de cavalerie turque, l'attaqua sur-le-champ, le mit en fuite et revint à Galatz. Prévoyant que l'ennemi marcherait incessamment contre cette ville, il exhorta les marins grecs à opposer une vigoureuse résistance. Hors de la place, il y avait trois redoutes, élevées par les Russes dans la dernière guerre; deux tombaient en ruines; la troisième était en bon état. Deux cents Grecs, ayant à leur tête Athanase, Cotira le Péloponésien, Dagliostro de Zante, les deux frères Mengléri de Céphalonie, George d'Andrinople, et Démonaky de Sphakia, se placèrent dans ces batteries, qu'ils garnirent de quelques canons. Les autres marins ne voulurent pas abandonner leurs bâtimens.

Le lendemain de ces préparatifs, au point du jour, le premier du mois de mai, la garnison d'Ibraïl, forte de cinq mille hommes de cavalerie, de deux mille fantassins et d'un corps d'artilleurs, vint attaquer Athanase dans les batteries où il s'était retranché. Les deux ailes de l'armée turque, qui débordaient de beaucoup ces retranchemens, se précipitèrent bride abattue dans la ville. Les marins grecs, qui ne s'atten-

daient pas à un choc si brusque, eurent à peine le temps de gagner leurs vaisseaux, et même une centaine d'entre eux furent sabrés par les Turcs. Cependant ils vengèrent la mort de leurs frères. Sfaélo de Zante, avec quatre bâtimens, après avoir résisté à l'attaque de seize barques canonnières, qui bombardaient la ville du côté du Danube, se retira pour entrer dans le Pruth. En doublant un angle formé par cette rivière, les quatre bâtimens furent assaillis par un corps de Turcs, qui leur barraient le passage avec une batterie de quatre pièces de canon. Le Zantiote les attaqua courageusement, en tua un grand nombre, les dispersa et parvint à effectuer sa retraite vers le Pruth vis-à-vis de Réni, ville russe de Bessarabie.

Des trois batteries de Galatz, deux furent détruites par l'artillerie de l'ennemi; les Grecs qu'elles renfermaient se retirèrent dans la troisième. Le pacha d'Ibraïl somma Athanase de se rendre; mais celui-ci ne répondit que par une décharge. Les assauts des Turcs se multipliaient, à mesure qu'ils trouvaient plus de résistance; dans une de ces attaques périt le neveu du pacha. Inébranlable dans sa redoute, Athanase tua beaucoup de monde, et après avoir tenu tête avec deux cents hommes, pendant quatorze

heures consécutives, il sortit de nuit, traversa l'armée ennemie qui le bloquait, et se retira, lui et sa petite troupe, sur une presqu'île formée par la rivière du Pruth.

Les Turcs, maîtres de Galatz, pillèrent et incendièrent cette ville; ils égorgèrent une multitude de ces Moldaves qui, quelque temps auparavant, les appelaient pour les délivrer des Grecs. Trois jours après, les barbares quittèrent les ruines de Galatz et retournèrent à Ibraïl, pour y déposer leur butin. La résistance d'Athanase étonna les militaires russes de Bessarabie, et plusieurs d'entre eux vinrent exprès à Réni, pour voir ce brave et ses compagnons d'armes.

Sur ces entrefaites, George Cantacuzène, ex-capitaine de houlans au service de Russie, fut envoyé en Moldavie par Ypsilanty, pour prendre le commandement des corps militaires grecs de Jassy et de Galatz. Il battit et dispersa trois cents Turcs postés dans la ville de Foczani, continua sa route avec les six cents hommes qu'il avait, et entra dans Jassy. Athanase projetait de reprendre Galatz en tombant à l'improviste sur le détachement ennemi qu'on y avait placé; mais il reçut de Cantacuzène l'ordre de remonter le Pruth, avec sa troupe de cinq cents hommes, et d'aller le joindre à Jassy. Athanase obéit, et

se rendit dans cette ville le 13 du mois de juin.

Cantacuzène arrivé à Jassy, ne songea d'abord qu'à rédiger des proclamations; elles portaient en substance qu'il avait des pleins pouvoirs d'Ypsilanty; qu'il était chargé de protéger les Moldaves contre l'invasion des Turcs; qu'en conséquence il les exhortait à rester tranquilles chez eux, à rappeler ceux qui avaient émigré, à ne rien redouter et à se reposer sur ses moyens de défense. Malgré leur belle tournure, ces proclamations paraissaient des fanfaronnades après l'affaire de Galatz; et les Moldaves, ne voyant sous ce général que quinze cents soldats tout au plus, ne furent point rassurés contre les attaques d'une garnison forte de quinze mille hommes, la plupart cavaliers, et d'une artillerie nombreuse.

La capitale resta déserte. Tous les chefs-lieux des districts étaient abandonnés. Il n'y demeurait que les pauvres qui n'avaient pas les moyens de faire le voyage. Cependant les Turcs commencèrent à inonder les environs de Jassy; et Cantacuzène, ne pouvant pas leur résister, se rapprocha des frontières de Russie: il établit son quartier général à Stinga, maison de plaisance située sur le Pruth. Au lieu de concentrer ses troupes, il en dissémina les deux tiers, envoya

vers le district de Romano sa cavalerie, qui faisait sa principale force, et ne garda auprès de lui qu'Athanase avec son corps de cinq cents hommes.

Les Grecs, en voyant cette manière d'agir, se mirent à murmurer contre Cantacuzène, et désobéirent à ses ordres. Cependant ils reprirent courage, lorsque Cantacuzène éleva quelques retranchemens près de Skouléný, village placé sur la rive droite du Pruth, vis-à-vis du lazaret russe. Bientôt Cantacuzène, informé de l'approche des Turcs, désespéra des affaires, et comme il craignait de ne pas trouver asile sur le territoire russe après sa défaite qu'il regardait comme inévitable, il passa au lazaret deux jours avant l'arrivée de l'ennemi. Athanase, qui avait la force d'un athlète et le cœur d'un héros, s'occupa d'achever les retranchemens commencés par Cantacuzène. George d'Andrinople, Contogouni du Péloponèse, Dagliostro et Sfaélo de Zante, les deux frères Mengléri de Céphalonie, Sophiano de Zéa et Apostole de Leucade, prêtèrent le serment de rester et de mourir. Quatre cent vingt braves le jurèrent de même. Ils choisirent unanimement pour leurs chefs Athanase, George d'Andrinople et Contogouni du Péloponèse.

Le 16 du mois de juin, ils laissèrent sur le plateau de Stinga une centaine d'hommes sous le commandement de George, et les autres se mirent à travailler aux retranchemens. Ils brûlèrent le village de Skouléný, qui aurait pu fournir aux Turcs une position avantageuse. Le même jour, l'armée ennemie parvint à Jassy, et après le coucher du soleil, détacha six cents cavaliers pour faire une reconnaissance jusqu'au plateau de Stinga. George d'Andrinople, caché dans une embuscade, fondit sur eux, en tua une cinquantaine, et força le reste à tourner bride.

On travailla toute cette nuit aux retranchemens; mais on ne put en achever que deux côtés; le troisième resta découvert et sans fossé; on y entassa quelques troncs d'arbres. Les Grecs se placèrent derrière ce rempart, avec huit misérables pièces de canon, et attendirent de pied ferme l'ennemi. La rive droite du Pruth était encombrée des fuyards de la capitale, qui cherchaient à passer sur le territoire russe. Leur imagination frappée de terreur quadruplait le nombre des Turcs. Outre ces fuyards, il y avait sur la rive opposée une foule de Grecs et de Moldaves émigrés. Un grand nombre étaient accourus de Kischneff et des environs, pour être

spectateurs du combat. Le gouverneur militaire de Bessarabie, le vertueux philhellène Jusoff, les généraux de division russes et tout leur état-major, s'y rendirent aussi pour défendre leurs frontières d'un coup imprévu, avec deux régimens d'infanterie de ligne et un de cavalerie cosaque, qu'ils rangèrent en bataille sur la rive du Pruth.

A la pointe du jour, Athanase et Apostole de Sainte-Maure passèrent au lazaret pour faire leurs adieux à leurs amis; on les sollicitait de ne pas s'exposer à une mort évidente et inutile: « Nous savons bien, répondirent ces braves, que nous mourrons ici; mais c'est notre devoir; il y va de l'honneur de la nation tout entière. » Ensuite ils retournèrent à leur poste. On vit alors, d'après le calcul approximatif des généraux russes, six mille cavaliers turcs se répandre sur la plaine de Skouleny, et deux mille fantassins descendre du plateau de Stinga. Les Russes, à ce premier assaut de la cavalerie turque, crurent que les retranchemens allaient être emportés; les grenadiers et les cosaques frémissaient de rage et tâchaient d'intimider les Turcs par leur attitude menaçante. Les huit canons des Grecs chargés à mitraille et une décharge de mousqueterie à bout portant firent un tel ra-

vage, que la cavalerie turque se replia; l'infanterie eut le même sort. Trois cents ennemis des plus intrépides voulurent s'emparer des ruines du village : Apostole de Sainte-Maure, avec une centaine de Sphakiotes et d'Épirotes, fondit sur eux, et après un quart d'heure de combat à l'arme blanche, les chassa; quatre-vingts furent tués et vingt-cinq faits prisonniers. Les Grecs repoussèrent quatre assauts et se battirent sans interruption pendant huit heures; mais six pièces de campagne arrivant au camp ennemi, commencèrent à faire feu. Alors les faibles retranchemens furent culbutés; et les Grecs, exposés à un feu soutenu, se précipitèrent dans les flots et gagnèrent la plupart la rive opposée. Mais Athanase et tous les autres chefs préférèrent la mort: quoiqu'ils eussent la facilité de se sauver à la nage, ils méprisèrent un tel salut. Au nombre de cinquante, ils s'élancèrent dans les rangs ennemis et ne succombèrent qu'après en avoir fait un grand carnage. Athanase, dirent tous les spectateurs, déchargea sur les Turcs ses deux pistolets qu'il jeta ensuite dans la rivière; il fit de même de son fusil; et tirant son épée, il se jeta au milieu des ennemis; quoique couvert de blessures et pouvant à peine se tenir sur ses genoux, il abattit encore deux Turcs et périt avec gloire.

Les cinq cents cavaliers envoyés par Cantacuzène à Romano, venaient d'apprendre le combat et accouraient à toutes brides au secours de leurs frères ; malheureusement ils arrivèrent trop tard : les Turcs les assaillirent aussitôt ; mais ils en furent repoussés, et les cavaliers grecs profitèrent des ténèbres pour traverser le Pruth.

Je vis le gouverneur militaire de Bessarabie à son retour du lazaret. « Si Alexandre Ypsilanty, me dit-il, est assez heureux pour avoir dix mille braves tels que ceux qui ont combattu à Skouleny, il pourrait aisément tenir tête à quarante mille Turcs. »

Et pendant que ces braves mouraient pour la gloire de leur patrie, que faisait Ypsilanty ?

Vers le milieu de mai, les Turcs entrèrent en Valachie du côté de Silistrie et de celui de Viddin; ils s'approchaient à petites journées de la ville de Bucharest; et cependant le camp d'Ypsilanty était encore plongé dans une profonde apathie. Sava désespéra alors totalement des affaires de la nation. Ce perfide croyait qu'en trahissant la cause commune il serait bien vu par le sultan; il eut des intelligences avec les ennemis. Le Valaque Vladimiresko était également la dupe des promesses des Turcs, et coopérait en secret avec eux pour la destruction de l'armée d'Ypsi-

lanty. A l'approche des troupes de Silistrie, commandées par le lieutenant du pacha, Vladimiresko évacua Bucharest, et avec quatre mille Pandours et quelques centaines de Serviens ou de Bulgares, il fit un mouvement pour déborder la droite de l'armée d'Alexandre Ypsilanty, tomber sur le corps de son frère Nicolas, et leur couper ainsi la retraite des montagnes. Sava restait dans l'inaction, à la tête de quinze cents cavaliers d'élite, qui ne s'apercevaient point de ses perfides projets; il voulait tromper les deux partis pour se déclarer ensuite du côté du vainqueur. Georgaky, le seul homme qui combattît pour la cause de sa nation, alla, au péril de sa vie, s'emparer de la personne de Vladimiresko. Outre les Pandours, ce chef valaque avait aussi dans son armée des Bulgares et des Serviens. Plusieurs chefs de ces derniers attachés au capitaine Georgaky, étaient devenus suspects à ce Valaque, qui les avait fait secrètement assassiner.

Georgaky avec trois cents des siens, se rend au camp du traître, et pénètre dans sa tente, suivi de deux de ses pallikares : « Où sont, perfide, les chefs de ces braves Serviens et de ces Bulgares, ces chefs que je t'avais confiés? Lâche, ils sont devenus tes victimes. » Puis, se tournant vers l'armée de Vladimiresko : « Frères

Serviens, Bulgares et Pandours, s'écria-t-il d'une voix tonnante, ce perfide vous trahit tous. Il assassine vos chefs en secret; il a promis aux Turcs de vous livrer entre leurs mains. Viens donc avec moi, traître, pour rendre compte de tous les forfaits que tu as commis et de ceux que tu as médités. » En prononçant ces paroles il le saisit par le collet, l'entraîne hors de sa tente, le remet à ses pallikares et le conduit sous bonne escorte au camp d'Ypsilanty.

Les Pandours frappés de la hardiesse de Georgaky, furent comme pétrifiés, et ne firent aucun mouvement. Vladimiresko fut exécuté, et la plus grande partie de son armée passa au service d'Ypsilanty.

Cependant le moment était venu où il fallait songer à la défense. Ypsilanty détacha des corps de troupes pour repousser l'avant-garde de l'armée turque, qui s'avançait sur Tergovitz. Il y eut quelques escarmouches à Gaesty et à Pitesty; mais le plan était si mal conçu que ces divers détachemens arrivèrent au rendez-vous l'un après la déroute de l'autre, en sorte que les Turcs poussèrent toujours en avant. Le bataillon sacré erra sans guide dans les forêts pendant un jour entier, exposé à une forte pluie, qui l'eût mis tout-à-fait hors de combat, si l'ennemi l'eût rencontré.

Le capitaine Georgaky suggéra alors a Ypsilanty le projet de passer la rivière d'Olt avec toute son armée, d'attaquer et de disperser l'armée de Viddin, et par cette victoire d'intimider les Turcs de Silistrie, d'encourager les Pandours, de renforcer son armée, de s'emparer de la petite Valachie, et de soulever enfin la Servie, à cause du voisinage de cette principauté. Ypsilanty adopta ce projet, et passa l'Olt à Rimnik avec dix mille hommes, le 19 du mois de juin. L'armée de Viddin marcha aussitôt à sa rencontre, et prit ses positions derrière le monastère de Dragachan, situé dans une plaine. Georgaky, connaissant par une longue expérience le choc de la cavalerie turque, et surtout de celle de Cara-Féizy, voyant l'état misérable de l'artillerie grecque et le désavantage de la localité, conjura Caravia qui commandait l'avant-garde, d'éviter la bataille et de se retrancher en attendant Ypsilanty, qui était de cinq heures en arrière avec son corps de réserve; la troupe de Georgaky était elle-même éloignée de six lieues, et il fallait lui donner le temps d'arriver.

Georgaky croyant Caravia convaincu, retourna vers le chef. Mais Caravia voulait avoir lui seul l'honneur de la victoire. Il accepta immédiatement le combat, sur la plaine de Dra-

gachan. Le bataillon sacré, fort de cinq cents hommes, se forma en carré. Caravia, à la tête de son artillerie, défiait les Turcs, qui d'abord ne firent que quelques escarmouches pour reconnaître l'état de leurs ennemis. Voyant l'inhabileté des canonniers de Caravia, le désordre et la confusion qui régnaient dans toute son armée, ils prirent courage, et leur cavalerie tomba sur la troupe de Caravia, avec une telle impétuosité qu'elle la culbuta du premier choc, et la mit en pleine déroute. Le bataillon sacré résista seul et repoussa deux charges de cavalerie. Mais enfin abandonné, sans appui, sans artillerie, attaqué avec fureur de tout côté, il fut rompu; mais, sans perdre courage, il se battit encore par petits pelotons.

Ce fut sur la plaine de Dragachan que se versa le premier sang des philhellènes : le Genevois Bordier s'y distingua par sa valeur et mourut en véritable Suisse; il se sacrifia pour une cause étrangère, mais belle et juste.

Le capitaine Georgaky entendant les coups de canon, s'écria : « Le détestable Caravia nous a perdus! » et aussitôt, avec une trentaine des siens qui se trouvèrent près de lui, il accourut sur le champ de bataille, se précipita tête baissée sur la cavalerie turque, et donna ainsi aux

débris du bataillon sacré le temps de se sauver par la fuite. Il eut dans cette action son cheval tué sous lui. Le corps de troupes de Nicolas Ypsilanty et celui de son frère Alexandre furent entraînés par les fuyards. En vain leurs chefs les conjuraient, les menaçaient, pour faire volte-face; en vain s'efforçaient-ils de les ramener au combat: une terreur panique avait saisi ces bandes indisciplinées, et avilies par une inaction de trois mois. Georgaky, après cette catastrophe, désespéra de réunir les soldats dispersés : il conseilla à Ypsilanty de sauver sa vie. « Quant à moi, dit-il, j'ai juré de ne pas repasser fugitif en Europe, et je mourrai les armes à la main. » Ypsilanty suivit le conseil du capitaine; le même jour il se retira au monastère de Cosia, et de là passa en Transylvanie.

Le perfide Sava reçut le prix de ses trahisons: un mois après la catastrophe de Dragachan, il fut appelé par le lieutenant du pacha de Silistrie, comme pour être investi du manteau de cérémonie et le créer chef de la garde nationale de la province, en récompense de sa fidélité. Il se laissa tromper, et se rendit avec une dixaine des siens chez le lieutenant du pacha; mais au moment où ils traversaient un corridor, ils furent assassinés par des hommes placés en embuscade et

armés de fusils. Sa troupe fut dispersée et poursuivie par les Turcs; elle se réfugia en Transylvanie.

Après la défaite de Dragachan, le capitaine Georgaky rallia quelques centaines de fuyards, traversa avec Pharmaky son ancien compagnon d'armes, les montagnes de Valachie, et gagna celles de Moldavie, faisant une guerre de partisans, et taillant en pièces les corps turcs qui marchaient à sa rencontre. L'armée turque de Moldavie, sous le commandement de Salih-Pacha et de Kioutzouk-Aly, essuyait en détail des pertes considérables. La capitale de la province était menacée d'un coup de main, et la guerre n'était pas terminée. Des agens tâchèrent à plusieurs reprises de faire abandonner à Georgaky une cause perdue: « Celle de mon honneur ne l'est pas », répondit cet homme vertueux; et il continua ses opérations. Mais il était réservé à un ecclésiastique moldave, l'évêque de Romano, de répandre sur lui le sang de ce brave. Aspirant à la dignité de métropolitain, l'infâme voulut rendre aux Turcs un service signalé. Dans le district de Niamtzo, en Moldavie, est un monastère appelé Secco, situé dans une vallée étroite et bordée par des montagnes couvertes de forêts. Ce monastère était un dépôt d'effets

précieux pour les seigneurs moldaves. L'évêque connaissant le zèle religieux de Georgaky, lui manda que ce lieu courait risque d'être pillé par les Turcs, et qu'il confiait à sa piété la défense du monastère et de ses saintes reliques. Georgaky descendit des montagnes et entra dans cet édifice pour le garder. Aussitôt les Turcs l'assaillirent au nombre de dix mille; mais ils perdirent plus de mille hommes en voulant franchir le défilé qui conduisait au monastère. Enfin, les montagnards moldaves se joignant aux Turcs, descendirent les collines opposées au défilé et forcèrent les trois cents hommes qui le gardaient à se retirer et à passer en Buchovine, province autrichienne. Georgaky, Pharmaky et trois cents braves qui leur restaient, soutinrent pendant deux jours les assauts répétés de toute l'armée turque; ne pouvant l'emporter, les barbares mirent le feu aux bâtimens en bois à l'entour du monastère; le magasin des munitions s'enflamma aussi; Georgaky accourut pour le soustraire à l'incendie, et ce fut là que périt ce guerrier généreux, ce vrai patriote, cet homme qui fit honneur à son pays. Après la perte de son camarade, Pharmaky se découragea; des scélérats chrétiens endossant des uniformes de Russie et d'Autriche, trompèrent ce capitaine en lui disant

qu'ils étaient officiellement chargés d'intervenir en sa faveur, et de le sauver, à condition qu'il sortît sans armes. Pharmaky et les siens consentirent à cette proposition, et aussitôt les Turcs s'élancèrent sur eux et les massacrèrent tous, excepté Pharmaky et quelques autres chefs, qui furent chargés de fers, conduits à Constantinople et décapités. Pharmaky fut écorché vif, et son cadavre demeura quelques jours exposé dans le quartier de Péra, où habitent les Européens.

Telle fut la fin du premier acte de l'insurrection grecque.

CHAPITRE V.

—

Menées de Colocotroni. — Insurrection de Maïna. — Tripolitza bloquée par Colocotroni. — Insurrection de Varnakioti en Étolie. — Révolte de Souli. — Marcos Botzaris défait les Turcs. — Mort de Drakos. — Défaite d'Omer Vrione par Odyssée. — Insurrection de la presqu'île de Cassandria. — Emmanuel Pappas.

Six mois avant l'insurrection, Théodore Colocotroni avait quitté secrètement l'île de Zante et s'était rendu à Hydra. Les autorités anglaises visitèrent sa demeure le lendemain de son départ et saisirent ses papiers. Mais Colocotroni avait mis ses affaires en règle. Il resta quelques jours incognito à Hydra, eut des entrevues avec les principaux citoyens de cette île, passa à Spezzia, où il fit de même, et partit ensuite pour Maïna. Il y demeura, sous un nom supposé, chez le prince Mavromichalis, et il eut des correspondances avec Alexandre Ypsilanty, en attendant le signal de l'insurrection. Le prince de Maïna, malgré son extrême patriotisme, n'avait pas la résolution nécessaire pour une entreprise aussi périlleuse : il n'avait pas oublié la terrible catastrophe du Péloponèse en 1770, et les mal-

heurs que sa famille avait alors soufferts. Mais, son frère Kyriacouli, et surtout son fils aîné le brave Hélias, le persuadèrent et l'admirent dans l'association.

Le gardien des grands Derbends ou isthme du Péloponèse était d'un caractère équivoque et faible. Aussi ce chrétien, dans la famille duquel cette charge était héréditaire, ne fut-il point admis dans la conjuration : et cependant l'occupation de ces importans défilés demandait un homme de cœur qui fût à la fois patriote sincère et militaire déterminé. Le frère de ce commandant de l'isthme réunissait ces deux qualités. En conséquence Théodore Colocotroni, de concert avec Mavromichalis, fit secrètement inviter à Maïna ce gardien des grands Derbends; à son arrivée, on l'arrêta et l'on envoya son frère à sa place pour défendre les défilés. Le Péloponèse, en apprenant la venue de Colocotroni, se remplit de zèle et d'espérance, et n'attendit pour se lever en masse qu'un signal de ce guerrier. La Porte ottomane apprit en quelques jours l'invasion d'Ypsilanty et l'étendue de ses projets d'après ses proclamations indiscrètes. Mais cette nouvelle ne parvint officiellement en Grèce qu'un mois plus tard. Au lieu de choisir des messagers à la fois zélés et sages, au lieu de ne leur con-

fier que verbalement l'objet de leur mission, Ypsilanty employa des jeunes gens exaltés et imprudens qu'il chargea de ses circulaires. Un de ces messagers, nommé Hypatas, fut assassiné par Zaphyri, primat de Naouste, entre les mains duquel tombèrent tous les papiers dont il était porteur. Ce jeune téméraire paya de sa vie la demi-confidence qu'il fit à Zaphyri, et causa à sa nation un tort immense par le retard qu'éprouva la nouvelle de l'irruption d'Ypsilanty. Zaphyri était l'ennemi mortel d'Aly-Pacha de Tépélen. Hypatas lui communiqua secrètement qu'il portait des lettres d'Ypsilanty aux armatoles de la Grèce pour les engager à secourir ce tyran. Il n'en fallut pas davantage pour faire égorger l'envoyé.

Cependant, grâce à la stupidité du ministère ottoman, on crut que c'était une intrigue de cabinet plutôt qu'un élan de toute la nation grecque. Aussi la Porte ottomane, attentive aux moindres démarches de la Russie, épouvantée par le bruit qui se répandait d'un prochain soulèvement des Grecs de Constantinople, et occupée des affaires des deux principautés, s'appliqua depuis le premier jour à épier la conduite de l'ambassadeur russe, le baron de Strogonoff, à prendre les mesures nécessaires pour la sûreté

de la capitale, à expédier des ordres aux pachas commandans des places fortes situées le long du Danube, et à renforcer l'armée qui assiégeait Aly-Pacha, qu'elle soupçonnait aussi. Mais elle ne songea pas même à approvisionner les forteresses de la Morée; ce qui eût été très-facile au capitan-bey, ou vice-amiral, qui commandait alors à Prévéza une escadre considérable.

De leur côté, les Grecs, qui attendaient l'impulsion donnée par Ypsilanty, mirent une inconcevable négligence à s'informer des mouvemens de ce prince, et n'apprirent son invasion qu'après un mois. La nouvelle de la sortie d'Ypsilanty ne parvint au Péloponèse que vers la fin du mois de mars 1821; c'est une nouvelle preuve de cette observation si constante, que dans les secousses politiques, les deux partis commettent de grandes fautes. Tandis que l'étendue de l'entreprise, l'inexpérience et la crainte d'être découverts, mettent le trouble et la confusion dans le plan des conjurés, l'imminence du danger, l'ignorance des ressorts secrets de l'insurrection, et la première impression d'un événement à la fois soudain et terrible, étourdissent et désorientent ceux qui tiennent le timon du gouvernement attaqué.

Le premier sang mahométan coula dans la

province de Calavrita, contrée du Péloponèse. Les capitaines Petméza étaient passés en cachette de Zante dans cette province. Un seigneur musulman de Navarin, nommé Murabid, ayant su leur arrivée, prit avec lui cinquante hommes, et, sous prétexte de renouveler les anciennes liaisons qu'il avait eues avec les capitaines Petméza et Colocotroni, il se rendit auprès d'eux dans l'intention de les assassiner. Les Petméza le prévinrent et le firent périr lui et sa suite. Déjà quelques jours avant cet événement, le bruit vague que Colocotroni était caché à Maïna, avait éveillé les Turcs de Coron, de Modon et de Navarin. Ils écrivirent aussitôt à Mavromichalis et lui demandèrent une explication formelle sur l'accueil clandestin qu'il accordait aux anciens capitaines klephtes de la Morée, et surtout à Théodore Colocotroni; ils ajoutaient qu'une telle conduite de sa part annonçait clairement un projet de révolte.

Mavromichalis, instruit par cette lettre et par d'autres informations, que les Turcs du Péloponèse se disposaient à faire main basse sur les chrétiens, résolut de sacrifier son fils George pour le salut général. Il répondit en niant l'arrivée de Colocotroni, et en même temps il envoya son fils pour otage à Tripolitza. Cet exemple hé-

roïque fut suivi par quelques autres primats et par les archevêques de Modon, d'Arcadie et de Corinthe. Ils s'offrirent eux-mêmes pour otages, et se dévouèrent volontairement pour préserver leurs concitoyens; presque tous ces hommes généreux périrent victimes de leur résolution patriotique : ils furent égorgés pendant le siége de Tripolitza, excepté le fils de Mavromichalis, qui fut protégé, dit-on, par la femme de Hourschid-Pacha, gouverneur du Péloponèse et général en chef de l'armée contre Aly-Pacha de Tépélen. Le caïmacam ou vice-gouverneur du Péloponèse, en l'abscence de Hourschid, appela aussi, comme otage à Tripolitza, l'archevêque de Patras, Germanos, qui par ses réponses évasives ajourna son arrivée dans cette ville jusqu'au moment où éclata l'insurrection.

Les mahométans de Patras ayant appris l'assassinat de Murabid et de sa suite, immolés par les Petméza, ainsi que les rassemblemens hostiles des Grecs à Vostitza, à Gastouni et à Calavrita, prirent enfin les armes. Au même instant l'archevêque Germanos, les capitaines Petméza et Andréas Zaïmi arrivaient au pied du mont Panachaïcus, à une lieue de distance de Patras, avec une armée composée de milices nationales. Le même jour, Théodore Colocotroni

sortit de Maïna avec Hélias et Kyriacouli, à la tête d'un corps de Péloponésiens et de Maïnotes; ils attaquèrent pendant la nuit et taillèrent en pièces les musulmans de Calamata, arborèrent sur-le-champ le drapeau national, et le lendemain ils marchèrent contre la ville de Mistra, près des ruines de Sparte, à six lieues de Calamata. Dans cet endroit Colocotroni attaqua un corps de quatre cents mahométans qui s'opposaient à son passage, et les détruisit en mettant le feu aux maisons dans lesquelles ils se défendaient. Aussitôt il expédia des coureurs dans toutes les provinces du Péloponèse, avec des proclamations qui annonçaient le soulèvement de toute la nation grecque, la nouvelle des succès qu'il venait d'obtenir et sa marche sur Tripolitza. Ces messagers portaient aussi des lettres circulaires d'Alexandre Ypsilanty.

La bourgade de Bardouni, située près de Mistra et peuplée de musulmans aguerris, présentait un obstacle par sa forte position et par ses maisons construites en pierres. Colocotroni et Mavromichalis prévoyant que le siége de cette place leur coûterait beaucoup de temps, eurent recours à un stratagème. Par leur ordre, une foule de paysans chrétiens accoururent à Bardouni des villages environnans, et répandirent

l'alarme en répétant que depuis les hauteurs de Simova et d'Armyro l'on découvrait la flotte russe dans le golfe messénien. Il est vrai que quatre bâtimens maïnotes avaient arboré le pavillon hellénique, et qu'ils célébraient, par des coups de canon, ce premier acte d'indépendance. Les Turcs de Bardouni, à l'ouïe de ces salves d'artillerie, furent convaincus de la nouvelle qu'apportaient les paysans chrétiens. Dans le même instant ils reçurent de Théodore Colocotroni une lettre qui les sommait de se rendre. Pour leur inspirer encore plus de crainte, Colocotroni leur envoya les femmes et les enfans des Turcs tués à Calamata et à Mistra. Le stratagème réussit pleinement. Les habitans de Bardouni, saisis de terreur, rassemblèrent aussitôt leurs familles et leur bagage, partirent la nuit même au nombre de quatre mille, et se réfugièrent à Tripolitza.

Colocotroni marcha immédiatement contre la province de Léondari. A son approche les musulmans abandonnèrent précipitamment leurs habitations et s'enfuirent vers la capitale du Péloponèse. Après ces opérations, Colocotroni se rendit à Caritène, sa patrie, pour y lever des troupes, renforcer son armée et se diriger ensuite contre Tripolitza.

Dans la province d'Olène et près du chef-lieu, nommé Pyrgos, était située la bourgade de Lala, qu'habitait une colonie albanaise depuis 1770. Une population nombreuse, aguerrie et puissante rendait ce bourg de Lala redoutable aux Péloponésiens. Les Laliotes, à l'arrivée des Grecs, se replièrent sur Tripolitza; mais leur retraite fut coupée par ceux qui gardaient les défilés. Ces quatre mille Laliotes, poussés au désespoir, se déterminèrent à se jeter dans les provinces d'Élide, d'Arcadie, de Gastouni, et à faire main basse sur les chrétiens. Ils étaient d'autant plus à craindre que la plupart d'entre eux étaient d'excellens cavaliers. Mais plusieurs détachemens grecs sous les ordres de Coliopoulo et de Sissini, et un corps de mille Septinsulaires commandés par le brave Andréas Métaxa de Céphalonie, leur livrèrent des combats meurtriers et les empêchèrent d'exécuter leur dessein. Les Laliotes perdirent beaucoup de monde et furent réduits à s'ouvrir un passage les armes à la main, pour se retirer avec leurs familles dans la ville de Patras.

Le caïmacam ou substitut de Hourschid dans le gouvernement du Péloponèse, était un homme dépourvu de toute énergie et de tout talent militaire. Aussi Hourschid fut-il contraint d'envoyer

dans la péninsule son lieutenant ou *kehaya* avec deux mille Asiatiques, détachés de l'armée qui assiégeait Aly-Pacha, et avec un chef albanais nommé Elmas-Bey, qui commandait environ quinze cents Albanais mahométans. Ce lieutenant de Hourschid franchit le golfe de Lépante à Patras, traversa quelques provinces, où il laissa des traces d'une sanguinaire férocité, et regardant l'affaire du Péloponèse comme terminée, il entra en triomphe dans Tripolitza. Il croyait qu'il serait facile de poursuivre ensuite et de disperser quand il le voudrait ces bandes de misérables esclaves.

Cependant les Turcs, enfermés dans les différentes forteresses et ne pouvant communiquer entre eux, étaient dans une complète ignorance de ce qui se passait à l'intérieur. Colocotroni, campé sur les sommités du mont Tricorpha, bloquait de loin la capitale, lui coupait les vivres et recevait chaque jour de nouveaux renforts. Le commandant de Tripolitza faisait de fréquentes sorties, mais elles tournaient toutes à son désavantage, à cause des fortes positions qu'occupait l'armée de Colocotroni. Enfin le lieutenant de Hourschid ordonna une attaque vigoureuse contre les Grecs, et avertit les Laliotes et les Patréens de tomber en même temps sur les derrières des

assiégeans. Le jour fixé arriva. Les Patréens et les Laliotes se mirent en marche; mais ils rencontrèrent une armée grecque qui les observait et qui les contraignit à fuir en toute hâte. Le lieutenant de Hourschid, comptant sur leur coopération, attaqua dans ses retranchemens l'armée peù nombreuse de Colocotroni; mais ses espérances furent trompées, et malgré ses efforts, il fut repoussé avec perte et forcé de se renfermer dans la ville de Tripolitza.

Vers le milieu d'avril, l'archêveque Germanos, Londos, Canacaris et Andréas Zaïmi, qui bloquaient la forteresse de Patras, furent battus par Youssouf-Pacha, qui se mit à la tête des Patréens, des Laliotes, des Gastouniens et de deux mille Turcs nouvellement débarqués. Cependant les Grecs, ayant reçu des renforts quelques jours après, descendirent du mont Panachaïcus et vinrent camper à deux lieues de Patras, qui fut prise, pillée et incendiée.

Les places de Coron, de Modon et de Navarin étaient assiégées par les Grecs de ces provinces. Quinze cents musulmans renfermés dans la forteresse de Malvoisie, étaient attaqués par Constantin, frère de Mavromichalis, et Panajotaky Jatrako. La célèbre Spezziote Bubélina bloquait la

place du côté de la mer avec quatre bâtimens qu'elle commandait*.

Théodore, fils du fameux capitaine Zacharias du Péloponèse, et Nicolas, frère de Nikitas, cernaient par terre Napoli de Romanie, tandis que des bâtimens spezziotes croisaient dans le golfe. L'Acropole de Corinthe était également attaquée par les frères Notaras, à la tête des Corinthiens.

Le même jour que Théodore Colocotroni, sortant de Maïna, attaqua et soumit la ville de Calamata (le 7 d'avril), George Varnakioty, capitaine de l'Acarnanie, de concert avec les capitaines Tzonga, George Valtino, Grégoire Liakata et Macry, fit main basse sur sept mille Turcs établis dans les villages et dans les villes de l'Acarnanie et de l'Étolie, démolit les mosquées et arbora l'étendard national. Il s'empara de la position militaire de Caky-Scala en Étolie, et s'établit dans ce poste inattaquable.

De leur côté, les Souliotes qui étaient en garnison dans Souli avec quatre cents Chypétars ou Albanais mahométans, massacrèrent ces soldats

* On dit que pendant ce siège, Démétraky, neveu de la guerrière, fut tué d'un coup de canon; Bubélina couvrit alors le cadavre avec son manteau, et pour venger la mort de son neveu, elle ordonna de bombarder la ville avec plus d'activité.

d'Aly et devinrent maîtres absolus de la citadelle de Kiafa, sur laquelle ils déployèrent le drapeau grec. A cet aspect, Marco Botzaris, qui était en dehors avec un autre corps de Souliotes, s'élança vers Souli, renversant dans sa route tous les corps musulmans qu'il rencontra, et introduisit dans la place une grande quantité de provisions. Cet événement frappa d'épouvante non seulement l'Albanie, mais aussi l'Épire, la Thessalie et la Macédoine. On s'attendait à la guerre avec la Russie, et les Grecs accréditaient ce bruit, en répétant que la dernière heure de l'empire ottoman allait sonner. Les musulmans désarmèrent le petit nombre de chrétiens qui se trouvaient dans les villes de Parga, de l'Arta et de Vonitza; ils projetèrent même de massacrer tous les Grecs de Prévéza, et ils auraient exécuté ce projet sans l'opposition du commandant de cette forteresse, Békir Tzogador, homme sage et loyal.

Le vice-amiral ottoman, saisi d'une terreur panique, quitta le port de Prévéza, et mit à la voile pour se réfugier dans le port de Murto, presque vis-à-vis de l'île de Corfou, dans l'espoir d'être protégé par le gouvernement septinsulaire. Le port de Murto est défendu par la nature : son entrée est resserrée par deux promontoires cou-

ronnés de rochers, et sur lesquels l'amiral plaça des batteries. La marine grecque, quoique manquant de munitions, quoique doutant de la supériorité de ses manœuvres sur celles des Ottomans, contre lesquels elle allait pour la première fois se mesurer, résolut néanmoins d'attaquer le vice-amiral dans sa formidable position de Murto. Mais on interdit aux Grecs le passage du canal de Corfou.

A cette époque, l'abattement des Albanais et des autres troupes sous les ordres de Hourschid était parvenu à un tel degré que les affaires d'Aly-Pacha de Tépélen auraient pris une tournure de plus en plus favorable, si ce satrape avait eu dans sa forteresse de Litharitzia une garnison assez nombreuse pour faire une sortie. Hourschid-Pacha continuait à serrer Aly de près; mais il ne pouvait maintenir ses Albanais dans l'obéissance que par l'appât de l'or qu'il leur distribuait à pleines mains. Quand il apprit par le rapport de Youssouf-Pacha, commandant de Patras, les affaires du Péloponèse et de la Mer Égée, quand il apprit les attaques journalières des armatoles de la Grèce continentale contre les troupes du sultan; d'un côté, il redoubla d'efforts pour réduire Aly-Pacha, et de l'autre, il détacha un corps de huit mille hommes contre les Souliotes.

Ce corps fut assailli et mis en pleine déroute par Marco Botzaris, entre Jannina et l'Arta. La victoire était opiniâtrement disputée; les Albanais se repliaient en bon ordre devant les Souliotes, lorsque survint le capitaine Gogo avec les siens: il attaqua l'ennemi et acheva la victoire. Ce succès enhardit tellement les Souliotes qu'une de leurs colonnes fit une incursion jusqu'au Phanari et à Parga, envahit quelques provinces des Albanais Tzamides, fit prisonniers plusieurs de leurs chefs et s'empara d'une grande quantité de vivres. Hourschid ne se laissa pas décourager par ces défaites; il envoya contre les Souliotes un second détachement fort de quatorze mille hommes, et leur enjoignit d'élever des redoutes de distance en distance, afin de s'y réfugier en cas de désastre, et de repousser les poursuites de l'ennemi. Mais les Souliotes triomphèrent encore; secondés par quelques corps de troupes venus de l'Épire et de l'Acarnanie, ils harcelèrent cette nouvelle armée, détruisirent ses retranchemens et la dispersèrent tout-à-fait. Ce fut alors que Hourschid, au désespoir, s'écria en s'arrachant la barbe : « *Eï vah*, *eï vah!* Si tous les Roums infidèles se battaient comme ces Souliotes, c'en serait fait de l'empire ottoman. » Tandis que ces évènemens se passaient dans la Grèce

continentale, un prêtre péloponésien, nommé Grégoire Dikéos, qui avait été l'un des principaux propagateurs de l'hétérie, souleva les bourgades situées au-delà de l'isthme de Corinthe et la Mégaride, et contraignit les Turcs de se réfugier dans la citadelle de l'Acrocorinthe. Les habitans de l'Attique coururent aux armes, battirent, dans les plaines de Marathon, les Turcs qui voulaient les désarmer, entrèrent dans la ville d'Athènes pêle-mêle avec les fuyards, s'en emparèrent et enfermèrent dans la citadelle les barbares profanateurs de cette terre sacrée.

Diakos, persécuté par Aly-Pacha, avait quitté la vocation de diacre et embrassé la vie d'armatole; devenu proto-pallikare d'Odyssée, et le plus distingué des guerriers de ces cantons, il fut le premier qui se déclara pour l'insurrection dans la province de Livadie. Les musulmans égorgeaient alors la population chrétienne de cette contrée. Il tomba sur eux, en extermina un grand nombre et tua le lieutenant du pacha de Nègrepont, tandis qu'Odyssée et Gouras soulevaient la Phocide, la Locride, la Doride.

Omer Vrione, détaché par Hourschid, avec une armée assez forte, pour envahir les provinces révoltées et faciliter à une seconde expédition le passage des Thermopyles, s'avançait en mettant tout

à feu et à sang. Diakos alla le combattre avec six cents Grecs, la plupart novices dans le métier des armes : il l'attaqua sur la rive gauche du fleuve Sperchius et supporta le choc de l'armée de Vrione; mais tourné par un corps d'ennemis et abandonné des siens, qui presque tous prirent la fuite, il soutint avec une trentaine de pallikares un combat meurtrier. Enfin, voyant ses munitions épuisées, il fit une sortie l'épée à la main, et fondit sur les assiégeans. Le terrible Diakos, guerrier d'une force extraordinaire, moissonnait les Albanais, lorsque la lame de son cimeterre se détacha de sa poignée; on le saisit; amené devant Omer Vrione : « Abjure ta religion, lui dit ce chef, ou je te ferai rôtir à la broche. » — « Dis qu'on apporte la broche », répondit Diakos, tout couvert du sang albanais, et il subit ce supplice avec un effrayant courage. A cette nouvelle, Odyssée, jurant de venger son proto-pallikare et son ami, descendit des sommités du Parnasse sur le plateau de la Béotie, surprit Omer au passage du fleuve Céphise, près de Gravia, et l'attaqua avec sept cents hommes. La victoire fut balancée; mais Odyssée, ayant reçu des renforts, renouvela deux jours après le combat dans le même lieu, et contraignit le chef albanais à se retirer dans le château de Bodonitza

en Livadie. De concert avec le capitaine Panourgia, Odyssée prit d'assaut le fort d'Arachova.

Pendant ce temps, le capitaine Diamandy insurrectionnait l'Eubée, faisait main basse sur les Turcs établis dans les bourgades, et forçait les autres à s'enfermer dans les places de Caryste et de Chalcide ou Cara-Baba.

Quelques années avant l'insurrection, un riche négociant de Macédoine, Emmanuel Pappas, avait été admis dans l'association secrète. Il exerçait une grande influence sur ses compatriotes, et particulièrement sur les Madénochorites, villageois qui exploitent des mines d'argent. Il médita alors le plan de soulever la Macédoine cis-axienne, en s'appuyant sur la forte position de la presqu'île de Cassandra, l'ancienne Pallène, et il espérait de puissans secours en argent que pouvaient lui fournir les monastères du mont Athos, situés dans le voisinage. L'invasion d'Ypsilanty retentissait dans toute la Grèce; l'on exagérait prodigieusement la force de son armée, la richesse de ses caisses militaires et l'abondance de ses munitions. A peine ce général avait-il passé le Pruth, que la renommée l'annonçait comme traversant le Danube, culbutant les armées ottomanes, pénétrant en Bulgarie, soulevant la Servie et me-

naçant la Thrace. Ces bruits absurdes furent cause de la précipitation avec laquelle Emmanuel Pappas leva l'étendard de l'insurrection, sans avoir fait aucun préparatif convenable. Peut-être y fut-il déterminé en voyant le désarmement général des Grecs ordonné par la Porte, ainsi que le supplice des archevêques et des primats. Les Grecs, maîtres de ce poste important, auraient constamment menacé la province, Thessalonique et toute la Thrace, ce qui aurait occasionné une telle diversion, que la Grèce proprement dite n'aurait eu à craindre que les attaques des Albanais. Quelle tournure n'eussent pas prise alors les affaires de la Grèce! La Macédoine en-deçà et au-delà du Vardar, aurait mis sur pied plus de cinquante mille hommes des plus robustes et des plus belliqueux, protégés par les localités, et auxquels il eût été facile de procurer des vivres et des munitions, vu la grande étendue de leurs côtes maritimes. Thessalonique est une des villes les plus opulentes de la Turquie européenne; ses fortifications insignifiantes et sa faible position ne l'eussent pas garantie des attaques des Grecs, et l'insurrection eût fait dans ce pays les progrès les plus rapides.

Homme à talens, patriote zélé et intrépide, Emmanuel Pappas sacrifia toute sa fortune pour

acheter des armes et des munitions. Il fit entrer dans la presqu'île toute la population des Madénochores, qui montait à plus de trente mille âmes; ensuite il coupa l'isthme par une tranchée de sept cents toises, et construisit derrière ce fossé quelques fortifications. Il sortait de ces lignes pour répandre la terreur parmi les Turcs, par des irruptions soudaines, et par des incursions fréquentes jusque sous les murs de Thessalonique. Le sultan, informé de l'effervescence de la Macédoine cis-axienne, et craignant un soulèvement général, envoya au fameux capitaine olympien Cara Tasso un nouveau diplôme par lequel, outre diverses autres prérogatives, il le nomma capitaine armatole en chef de la Macédoine en deçà du Vardar. Ce brave guerrier feignit d'accepter le diplôme, n'attendant que des munitions et des instructions du sénat péloponésien pour jeter le masque. D'ailleurs les chrétiens des villes macédoniennes de Naousta, de Verria, de Scopia et de Vodina étaient sans chef. L'archevêque de Thessalonique avait été pendu à Constantinople dès les premiers jours de l'insurrection; les autres archevêques de Macédoine étaient retenus en otages; tous les primats, tous les notables avaient été mis à mort. Ces chrétiens ne formaient qu'une populace nombreuse sans organi-

sation. C'est pourquoi Cara Tasso tâchait de combiner un plan régulier avant de se déclarer. Cet état de chosés devint funeste aux Cassandriens. Réduits à leurs propres ressources, ils furent obligés de se tenir sur la défensive. En vain Emmanuel Pappas supplia-t-il les hégoumènes ou supérieurs des couvens du mont Athos, de lui fournir de l'argent; en vain les conjura-t-il en même temps de sauver leurs monastères et la nation par quelques sacrifices pécuniaires; en vain alla-t-il lui-même en personne pour les solliciter; ils furent inflexibles. Cependant la population renfermée dans la presqu'île de Cassandra était quadruplée par les fugitifs du dehors; on commençait à souffrir du manque de vivres; bientôt une armée nombreuse de Turcs vint attaquer l'isthme avec de la cavalerie et de l'artillerie. Toutefois les Cassandriens se défendaient avec courage derrière leurs retranchemens dans l'isthme, et repoussaient les assauts réitérés du gouverneur de Thessalonique, Youssouf-Pacha, et de celui de Jénitza, appelé Ahmed-Bey, qui furent obligés de bloquer les portes de Cassandra. Emmanuel Pappas avertit le sénat péloponésien du danger où il se trouvait, et réclama des secours en troupes, en munitions de guerre et en vivres. Le gouvernement lui envoya le capitaine de l'Eubée, Diamandy, avec cinq cents soldats.

CHAPITRE VI.

Situation des îles. — Arrivée de Démétrius Ypsilanty. — Sa réception. — Assemblées des primats. — Première victoire navale. — Destruction de Cydonie. — Vaine tentative des Turcs contre Samos. — La flotte turque ravitaille les forteresses du Péloponèse.

J'ai consacré la fin du dernier chapitre à retracer les premiers pas de l'insurrection dans les différentes parties du Péloponèse et de la Grèce continentale. J'ai cru essentiel de n'omettre aucun de ces événemens, afin de prouver par des faits, que le soulèvement de la Grèce fut, non le résultat de circonstances imprévues, mais l'effet d'un plan formé à l'avance et depuis longtemps préparé, puisque le même jour l'explosion se fit entendre à Maïna, dans la Messénie, l'Élide et toutes les provinces du Péloponèse, dans l'Acarnanie, l'Étolie, sur les rochers de Souli, dans l'Attique et toute la Livadie, en Phocide et à Nègrepont. J'achèverai cette revue par un coup d'œil rapide sur la conduite des îles au début de l'insurrection, après quoi je reprendrai le fil des événemens dont le Péloponèse fut le théâtre

depuis la première entreprise de Théodore Colocotroni.

Hydra, Spezzia et Ipsara, enrichies par leur commerce, protégées par leurs rochers, redoutables par leur marine belliqueuse, attendirent pour éclater le retour de ceux de leurs bâtimens qui se trouvaient à Constantinople, à Caffà, à Odessa, à Taïganrock. Aussitôt après, elles proclamèrent solennellement l'indépendance le 28 avril 1821. Une flotte combinée de ces trois îles sortit de leurs ports sous les ordres de l'Hydriote Jacomaky Tombazy, et fit flotter le pavillon grec sur la Mer Égée. Elle visita les îles principales de l'Archipel, pour leur donner les instructions nécessaires.

Bientôt une multitude de petits bâtimens armés couvrirent toutes les mers du Levant, les parcoururent en tout sens, et capturèrent plusieurs embarcations ottomanes. Une division ipsariote et spezziote attaqua les îles de Samothrace et d'Imbros, en enleva les batteries, dont elle transporta les canons à Spezzia et à Ipsara. Une corvette et un brick de la flotte impériale furent surpris dans le port de Mélos, et leurs canons servirent à garnir les fortifications d'Hydra.

Samos était bien inférieure à ces trois îles, pour son commerce et sa marine; mais elle les

égalait en courage, en patriotisme et en amour de la liberté. Les Samiens belliqueux et pauvres, fortement attachés à la religion de leurs pères, n'avaient rien à perdre, puisqu'ils ne possédaient ni maisons, ni commerce, ni riches plantations; défendus par les rochers à pic qui bordent leur île et par le canal orageux qui la sépare du continent, ces hommes aguerris ne tardèrent pas à prendre les armes et à se déclarer pour l'insurrection.

Quoique l'île de Mitylène ait une population grecque considérable, cependant le grand nombre de Turcs qui l'habitent, ses deux forteresses qui sont en leur pouvoir, sa proximité des Dardanelles et de l'Asie, la nature de ses côtes qui l'expose aux débarquemens, enfin l'absence d'hommes assez influens et assez énergiques pour entraîner le peuple, toutes ces causes réunies ont retenu jusqu'à ce jour dans l'esclavage cette île illustre par ses souvenirs. D'ailleurs dès le commencement de l'insurrection, la garnison musulmane fut extrêmement renforcée.

L'île de Scio, peuplée de cent dix mille Grecs, riche, commerçante, industrieuse et civilisée, était en état de se défendre, soit par elle-même, soit par les secours de sa voisine Ipsara. Une faible citadelle, qui n'avait au commencement qu'une

misérable garnison, n'eût pas opposé la moindre résistance à une attaque vigoureuse. Mais les habitans de Scio étaient divisés en deux classes, sans nul intermédiaire, en négocians et en cultivateurs. Les premiers avaient tout le pouvoir et toute l'influence sur les autres. La grande extension du commerce des Sciotes avait entassé une immense quantité de leurs marchandises dans les magasins de Constantinople, de Smyrne, de Salonique et de plusieurs autres places de la Turquie européenne et de l'Asie mineure. Une multitude de négocians sciotes étaient répandus dans tous les états de l'empire ottoman : l'insurrection de cette île aurait causé leur mort et la perte de toutes les marchandises. Ces considérations retenaient dans la soumission l'infortunée Scio; elle espérait, à force d'argent, conserver au moins son existence physique. Hélas! quelle était son erreur! La flotte combinée des Grecs vint aussi l'inviter à faire cause commune et lui offrir son assistance; mais Scio refusa. Chrétienne, riche, esclave, elle crut trouver son salut dans son innocence et sa tranquillité.

Cos, la plus délicieuse des îles de la Grèce, contenait un nombre égal de Grecs et de Mahométans; mais les premiers étaient trop avilis

par la tyrannie pour songer à se soulever, et cependant plus de neuf cents personnes furent suppliciées à Cos au commencement de l'insurrection.

Rhodes, dont jadis les Romains recherchaient l'alliance, n'est aujourd'hui qu'un repaire de Turcs et de reptiles venimeux; quelques Grecs semblent n'être là que pour attester l'origine hellénique de cette île. Aussi Rhodes n'a-t-elle pas été capable de chercher à se soulever, ou au moins de coopérer avec les autres insulaires.

L'île de Candie s'est toujours efforcée de secouer les différens jougs qu'elle a soufferts. Désolée d'abord par le despotisme aristocratique de Venise, elle lui doit aussi les malheurs qu'elle a soufferts sous la domination des Turcs; c'est le gouvernement de Venise qui éleva dans Candie ces places fortes qu'il n'était pas capable de conserver, et qui sont devenues la retraite des janissaires et la résidence des pachas. Cependant les Sphakiotes et les habitans de la petite île de Casso, annexée à celle de Candie, se distinguaient par leur esprit indépendant et par leur énergie; dans les premiers jours de l'insurrection, ces deux peuplades arborèrent les premières le drapeau national.

Sous le gouvernement des Vénitiens, l'île de

Cypre était traitée d'une manière peu favorable; conquise par les Ottomans vers le milieu du 17me siècle, elle se dépeupla de jour en jour. A l'époque de la conquête, elle possédait plus de six cent mille âmes; à celle de l'insurrection, elle en avait soixante et dix mille tout au plus. Outre les vexations des seigneurs feudataires qui se partagèrent les terres les plus fertiles, elle eut encore à souffrir les vexations des percepteurs d'impôts. Ces vexations devinrent même si accablantes, que l'île de Cypre finit par se révolter contre les autorités locales; ces troubles furent apaisés par le grand-amiral Hassan-Pacha, sous le règne d'Abdul-Hamid; et l'île, qui auparavant était l'apanage du grand-vizir, devint celui du grand-amiral; mais elle changea de maître sans changer de sort. La flotte combinée des Grecs, sachant bien que l'île de Cypre, à cause de sa position excentrique et de la misère de ses habitans, n'était pas en état de faire le moindre mouvement pour s'affranchir, s'abstint de la compromettre. Mais cela n'empêcha pas, plus tard, les effets de la rage sanguinaire du sultan.

Telle était la situation des principales îles grecques au printemps de 1821. Reportons maintenant nos regards sur les affaires militaires du Péloponèse et de la Grèce continentale.

Pendant qu'Alexandre Ypsilanty était dans l'inaction à Tergovitz, en Valachie, son frère Démétrius, qui demeurait à Kiow, comme aide-de-camp de Rayefsky, gouverneur militaire de cette province, reçut de son frère Alexandre, l'invitation de se rendre en Bessarabie et de se préparer à descendre en Grèce. Démétrius arriva à Kischneff vers la fin du mois de mars, époque où la protestation du congrès de Laybach avait mis en effervescence la Valachie et la Moldavie, et discrédité dans l'opinion des indigènes l'entreprise d'Ypsilanty. Celui-ci, voyant l'impossibilité de prendre l'offensive, espérait tout de la diversion puissante que devaient faire le Péloponèse et les Iles.

Démétrius Ypsilanty partit de Kischneff sous un nom supposé, vers la fin d'avril, parvint après mille obstacles à Trieste, où il s'embarqua pour la Grèce, portant avec lui une forte somme d'argent, que lui avait fournie Varvaky d'Ipsara, et les négocians grecs d'Odessa et de Taïganrock.* En même temps partit de Kischneff pour s'embarquer à Trieste, Grégoire Cantacuzène, frère aîné de ce George Cantacuzène, qui avait accompagné, dans sa sortie de Russie, Alexandre

* Il arriva en Grèce au mois de juin.

Ypsilanty. Au soulèvement spontané de tant de provinces et d'îles grecques, à une si énergique tendance de tous les citoyens à embrasser la cause commune, il n'eût fallu qu'un homme jouissant d'une puissance provisoire, mais pleine et incontestable, d'un ascendant dictatorial, analogue à l'urgence des événemens. On ne devait alors songer qu'à étendre le cercle de l'insurrection, à multiplier les attaques de tout côté pour diviser les forces ennemies, à s'emparer par tous les moyens possibles des forteresses de la péninsule, à fournir aux citoyens des armes, des munitions et des vivres. Il fallait ne penser qu'à la guerre, ne parler que de guerre, n'agir que pour la guerre; il fallait que la Grèce entière fût transformée en un camp. C'était de sauver la nation qu'on devait uniquement s'occuper, en remettant de lui donner une constitution à l'époque où l'existence du peuple grec serait assurée. Pour cet effet, il était nécessaire qu'il y eût au commencement un centre de volonté, de mouvement et d'opérations. La forme dictatoriale n'eût pas alors été étrangère aux mœurs, aux usages, à l'esprit religieux des Grecs. Au lieu de cela, des constitutions, des lois compliquées, des titres à l'infini, des congrès, des débats, aussi nouveaux qu'inintelli-

gibles pour la masse du peuple grec, arrêtèrent les progrès de l'insurrection, absorbèrent le précieux temps d'agir, enfantèrent la discorde, neutralisèrent l'énergie des capitaines, et ouvrirent un libre champ à l'ambition et à l'intrigue, deux passions inhérentes au caractère ardent de la nation grecque.

Malgré la malheureuse issue des affaires ultra-danubiennes, la dispersion de l'armée et la fuite d'Alexandre Ypsilanty, les Grecs ne perdaient pas toute espérance du côté de la Russie. Ils se fondaient sur le brusque départ de l'ambassadeur russe à Constantinople et sur l'interruption de tous les rapports diplomatiques et commerciaux entre les deux empires. Cette illusion donna du relief et du crédit à Démétrius Ypsilanty; le peuple vit dans sa personne un homme supérieur à tous les autres Grecs; les primats et les militaires n'avaient aucune rivalité avec lui, ou du moins ils n'osaient pas montrer une prétention pareille.

Si Démétrius avait su profiter de ces avantages, il aurait joué le rôle de libérateur. Il suffisait au salut de la Grèce qu'il conservât son autorité seulement pendant deux ans. Au lieu de dissoudre le sénat messénien, au lieu de convoquer des congrès et de vouloir changer

l'organisation des choses, il fallait laisser à chacun sa place, confirmer l'autorité légitime des capitaines sur les provinces, s'attacher également le peuple et les primats, et devenir ainsi le pivot de toutes les roues que des impulsions partielles faisaient mouvoir. Alors toutes les places fortes du Péloponèse auraient été conquises, à cause de la détresse où elles se trouvaient; l'Eubée, cet appui naturel de la Grèce orientale, serait tombée entre les mains des Grecs; le théâtre de la guerre aurait été porté au-delà du golfe ambracique d'un côté, et de l'autre au-delà des Thermopyles; l'insurrection aurait pénétré dans les provinces de la Macédoine cis-axienne, et dès la fin de la seconde campagne, le sort de la Grèce aurait été décidé.

Démétrius ne se présenta en Grèce que comme un patriote vertueux, étranger à l'esprit de faction et entièrement dévoué à la cause commune; il fut prévenu malheureusement par Théodore Négris, homme ambitieux et intrigant à l'excès, n'ayant d'autres principes que ceux d'un égoïsme démesuré, d'autre système que celui de diviser pour dominer.

Deux mois avant l'insurrection, Négris avait été nommé par la Porte ottomane chargé d'affaires auprès du gouvernement français. Étant

au nombre des principaux initiés, il connaissait toutes les démarches de l'hétérie et l'approche de l'explosion. Quelques jours avant cette époque, il partit de Constantinople et se rendit à l'île d'Hydra. Riche en expressions métaphysiques, habile à embellir les phrases des noms de Miltiade, d'Aristide et de Léonidas, il se mit à prêcher des principes libéraux, tandis que lui-même était esclave des passions subversives du bon ordre et de l'harmonie. Il prôna l'égalité, pour faire élever des prétentions de toute part, et dans leur conflit devenir le plus puissant. Quelques Grecs enorgueillis de la connaissance superficielle qu'ils avaient de Desttut-Tracy, de Bentham, accouraient en Grèce pour inculquer à des esprits mal préparés ces doctrines mal interprétées; d'autres, à la nouvelle du départ de Démétrius Ypsilanty, le précédèrent par leurs intrigues et leurs écrits diffamatoires; ils prétendaient gouverner la nation au moyen de leurs lettres, tout en jouissant eux-mêmes du repos et des agrémens de l'Europe.

Ypsilanty parvint à Hydra dans les premiers jours du mois de juin : il fut reçu avec acclamations et reconnu par le sénat de cette île pour général en chef du Péloponèse et de toutes les provinces insurgées. Là, Démétrius prit

à sa suite l'ecclésiastique Néophite Vamva, ex-professeur d'histoire naturelle et de chimie au collége de Scio. D'Hydra, Démétrius Ypsilanty se rendit à Astros, dans le Péloponèse; à peine y fut-il débarqué, que le peuple accourut de toute part pour contempler son chef, son libérateur, et bénir son arrivée. Les officiers militaires et civils l'accueillirent avec respect, lui décernèrent des honneurs extraordinaires, et le traitèrent comme le premier personnage de la nation. Le lendemain, il partit pour Vervéna, village situé sur le sommet des montagnes qui du côté de l'est bornent la plaine de Tripolitza, et d'où l'on découvre cette ville à la distance de cinq lieues. Ce fut dans ce village qu'accoururent à sa rencontre tous les capitaines grecs qui assiégeaient Tripolitza.

Pierre Mavromichalis alla au-devant d'Ypsilanty, et lui dit, en l'embrassant: « Mon prince, nous sommes prêts, toute ma famille et moi, à verser notre sang pour la patrie et pour toi. » Ensuite une assemblée nationale fut convoquée en plein air. Ypsilanty donna lecture des lettres de son frère, qui l'accréditaient auprès des chefs civils et militaires du Péloponèse. Le professeur Vamva prononça un discours dans le but de montrer que l'harmonie était le moyen le plus

efficace du salut commun; et le même jour, Ypsilanty fut proclamé généralissime par plusieurs villes de la Péninsule et par tous les officiers qui formaient le blocus de Tripolitza. Le sénat messénien le demanda pour président; mais au lieu de répondre à cette invitation d'une manière convenable, Ypsilanty la rejeta brusquement, et s'attira ainsi le ressentiment de tous les membres de ce corps.

Proclamé généralissime, Ypsilanty devait profiter des ressources que lui donnait ce rang, et se fortifier par des faits et des victoires, avant de penser aux chartres, aux constitutions et aux congrès. Il débuta par où il devait finir. Il engagea tous les primats et d'autres personnes instruites qui se trouvaient dans l'assemblée de Vervéna, à présenter par écrit, chacun leur opinion sur l'établissement et la forme d'un gouvernement provisoire. Il leur proposa en même temps une espèce de chartre rédigée par lui-même et composée de vingt-quatre articles, dans l'un desquels il se réservait le commandement suprême et absolu de l'armée; dans un autre il proposait que les provinces élussent de nouveau leurs sénateurs. Ces deux clauses étaient directement opposées aux intérêts des primats, qui prétendaient conserver leurs places, et qui craignaient d'être per-

sécutés dès qu'ils les auraient quittées. Ils rejetèrent donc ces deux clauses et envoyèrent à Ypsilanty la chartre ainsi modifiée, en exigeant qu'il souscrivît à leurs amendemens. Ypsilanty, qui ne s'attendait pas à une réponse si décisive et si rude, en fut tellement irrité, qu'il se mit immédiatement en route pour le continent de la Grèce, où le vœu des habitans l'appelait.

A la nouvelle du départ de Démétrius Ypsilanty pour la Grèce continentale, toutes les troupes du camp devant Tripolitza se révoltèrent contre leurs officiers, et demandèrent hautement le rappel de leur généralissime. Aussitôt les chefs militaires et civils députèrent vers Ypsilanty le vieux Anagnostaras, pour le conjurer de ne pas quitter le Péloponèse, et pour protester en même temps de la levée du siége et de tous les autres événemens fâcheux que produirait son départ. Sur ces représentations, Yplanty rebroussa chemin, se rendit au camp de Tripolitza, où il fut reçu avec enthousiasme, ranima par sa présence le courage des soldats et fit avancer le blocus plus près de la ville.

Grégoire Cantacuzène fut chargé de presser le siége de Monemvasie, et d'accélérer l'époque de sa capitulation. Ypsilanty envoya dans le même but vers Navarin l'archevêque de Modon,

Grégoire, muni de pleins pouvoirs, et ne cessa de répandre sur le continent de la Grèce des proclamations patriotiques, tendant à propager l'insurrection. Enfin, il employa les sommes d'argent qu'il avait apportées à payer les appointemens promis aux Maïnotes, et à former dans Calamata, sous la direction d'un officier français, le brave et vertueux Baleste, un corps régulier de cinq cents hommes.

L'assemblée de Vervéna fut dissoute sans avoir produit aucun résultat, si ce n'est d'irriter les passions, d'éveiller les méfiances et de fournir une ample matière aux calomnies contre Ypsilanty. On l'accusait d'intentions tyranniques; on répandait dans les provinces des ordres vexatoires comme provenant d'Ypsilanty, et l'on taxait d'acte arbitraire l'envoi de ses délégués aux siéges de Monemvasie et de Navarin. Mais la chute de ces places fortes justifia pleinement cette partie de sa conduite, et fit seulement regretter qu'il n'eût pas usé de mesures semblables pour la réduction des villes de Coron, de Modon et de Patras.

Le mauvais succès de l'assemblée de Vervéna devait être une leçon pour Démétrius Ypsilanty. Cependant il en indiqua une seconde dans le bourg de Zaracova, y invitant par des lettres

circulaires les députés des provinces, munis de pleins pouvoirs. En effet, les primats du Péloponèse s'y réunirent et tracèrent un plan de gouvernement provisoire, par lequel ils élurent Ypsilanty président du sénat et généralissime des forces de la Péninsule.

Démétrius en modifia quelques articles et demanda aux primats s'ils étaient munis des lettres de créance relatives aux pleins pouvoirs que leurs provinces devaient leur confier. Sur leur réponse négative et malgré leurs instances de confirmer leur plan sur les lois organiques du gouvernement, Ypsilanty répondit que ni les sollicitations, ni les rangs, ni les titres ne pourraient jamais le faire souscrire à une constitution contraire aux droits de ses concitoyens. Ainsi le but de cette assemblée fut manqué et quelques-uns de ses membres recommencèrent avec une animosité plus grande leurs machinations contre Démétrius Ypsilanty.

Tandis que ces évènemens se passaient dans le Péloponèse, les affaires maritimes s'avançaient avec activité. L'insurrection de Samos avait mis le comble à la fureur des barbares; tout le littoral de l'Asie mineure ruisselait de sang chrétien. Cinquante mille Asiatiques n'attendaient que l'arrivée de la flotte turque pour

s'embarquer sur ses navires et porter la désolation dans les îles de l'Archipel et surtout dans le Péloponèse. Alors un grand nombre de chrétiens se réfugièrent à Samos, d'où ils furent répartis sur les Cyclades; plus de trois mille Grecs, habitans de l'Asie mineure, passèrent ainsi d'abord à Samos, puis dans l'île de Candie, où ils contribuèrent efficacement aux premiers efforts de leurs compatriotes.

Une escadre turque, composée d'un vaisseau de ligne, de deux frégates, de trois corvettes et de deux bricks, sortit des Dardanelles, sous le commandement d'un officier supérieur. Le grand-amiral, Abdullah-Pacha, était resté à Constantinople pour défendre la personne du sultan contre quelque coup imprévu. D'ailleurs Mahmoud, malgré les informations les plus rassurantes, soupçonnait toujours que la Russie lui déclarerait la guerre et l'attaquerait par terre et par la Mer Noire. A peine la division musulmane était-elle sortie du détroit, qu'une escadre grecque, en observation sur ce point, fit voile à sa rencontre, et par ses évolutions hardies, frappa de terreur les ennemis. Une seconde escadre grecque parut à la hauteur de Ténédos. Le chef de la division ottomane évita lâchement le combat, et courut se réfugier sous le canon de la forteresse de

Mitylène, où il exhala sa rage sur les chrétiens désarmés. Il détacha ensuite son vaisseau de ligne de 74 canons pour retourner aux Dardanelles et informer de sa situation le grand-amiral. Le capitaine, aussi ignorant que son chef était lâche, s'enfonça dans la baie d'Adramythe où son bâtiment échoua, en donnant à pleines voiles sur des bas-fonds. Les Grecs, qui l'épiaient, détachèrent aussitôt quatre de leurs bricks, dont deux se portèrent sur le devant et deux sur l'arrière du navire. Foudroyé par le feu croisé de ces quatre bâtimens, que leur position garantissait des batteries turques, le capitaine musulman essaya de se sauver sur ses chaloupes; mais il périt dans le trajet, ainsi que les trois quarts de l'équipage qui se montait à plus de mille hommes. A la nouvelle de ce désastre, le commandant de la division ottomane appareilla pour se retirer dans les Dardanelles et fut poursuivi par les Grecs jusqu'à son entrée dans le détroit. Cet événement annoncé au camp de Tripolitza, y fut célébré par de bruyantes démonstrations de joie, et passant de bouche en bouche avec les exagérations accoutumées, il jeta l'épouvante dans la garnison de la métropole et dans celles de Corinthe, de Navarin, de Coron et de Modon. Une foule de petits bâtimens grecs et de barques à voiles latines

parcouraient en tout sens les Cyclades et les Sporades; à peine y abordaient-ils, que les matelots, sautant sur le rivage, annonçaient cette victoire aux habitans de tout âge et de tout sexe qui accouraient sur le bord de la mer. On n'entendait que des cris d'allégresse, le son des cloches et les actions de grâces adressées au ciel vengeur des tyrans. Tous répétaient les noms des capitaines qui s'étaient signalés dans cette action. Pour la première fois, depuis vingt siècles, la Mer Égée voyait flotter en triomphe le pavillon national de la Grèce armée pour sa liberté.

Mehmed-Aly, vice-roi d'Égypte, craignait d'envoyer ses vaisseaux de guerre; les régences barbaresques se gardaient bien de hasarder les leurs; l'Égypte et l'Afrique attendaient que la flotte de Constantinople se fût avancée au moins jusqu'à la hauteur de Cypre, pour aller à sa rencontre et s'y réunir. Et comme si ce n'était pas assez pour des vaisseaux marchands d'avoir à lutter contre toutes les forces navales des mahométans, Maitland, lord haut-commissaire des Iles Ioniennes, fit signifier au sénat d'Hydra que le nouveau pavillon grec serait traité comme un signal de piraterie, sitôt qu'il se montrerait au-delà de l'Adriatique.

Cette mesure cruelle coupa aux Grecs toute communication avec les ports d'Italie, de France et des pays au nord de l'Europe. Cependant la marine grecque, transformée tout d'un coup de marchande en militaire, ne se laissa pas décourager. Miaulis, Sachtouris, Tombazy, Botassi, Kriézy, Tzamados, Chaïnis, Canaris, n'étaient pas hommes à reculer devant les obstacles et les périls.

Après la destruction du vaisseau de ligne, les divisions de la flotte grecque furent réparties sur plusieurs points. L'une de ces escadres s'avança dans le golfe herméen, au fond duquel est située la ville de Smyrne. D'après Raffenel, témoin oculaire de cet événement, c'en eût été fait de Smyrne, si à l'instant même de leur entrée dans le golfe, les Grecs n'eussent reçu l'avis que les Turcs menaçaient la ville de Cydonie d'une complète extermination.

La ville de Cydonie, célèbre par son collége, riche en plantations d'oliviers, civilisée par le commerce, peuplée de trente mille habitans tous chrétiens, embellie par la proximité de plusieurs petites îles appelées Moschonisia ou îles parfumées, à cause de leurs plantes aromatiques : la ville de Cydonie était l'apanage de la famille puissante des Durri-Zadès à Constantinople, fa-

mille d'où sortirent plusieurs grands-muphtis. Ce fut leur protection qui garantit constamment Cydonie des vexations des seigneurs et des pachas. Mais le ministre favori Halet, qui haïssait le muphti, résolut, au commencement de l'insurrection, de détruire de fond en comble la ville de Cydonie pour assouvir à la fois sa rage contre les chrétiens et son inimitié contre le muphti.

A l'instigation de son ministre, le sultan chargea le gouverneur de Pergame de trouver un prétexte pour détruire cette ville infortunée. Le pacha envoya d'abord à Cydonie son lieutenant, avec une troupe de six cents hommes, qui attaquèrent plusieurs Cydoniens dans les rues, mais qui furent repoussés par le peuple et contraints de camper hors de la ville. Le lendemain, trois mille Turcs survinrent et prirent possession des principaux quartiers; ils attendaient d'autres renforts pour exécuter sans crainte le massacre des magistrats, des ecclésiastiques et de tous les riches citoyens. Mais la flotte grecque, forte de soixante et dix voiles, se présenta, le 13 juin, devant l'île la plus voisine de Cydonie et envoya sur-le-champ dans cette ville un grand nombre d'embarcations, qui, dans l'espace de deux jours et de deux nuits, transportèrent à bord des vaisseaux les trois quarts des habitans. Les Turcs

n'osèrent pas attaquer les fuyards, de peur de provoquer la vengeance de la flotte : retirés dans les maisons, ils se tenaient sur la défensive, quand les Grecs résolurent de les attaquer et de consoler les Cydoniens en immolant ces barbares sur les ruines de la ville déserte. Trois mille marins furent débarqués ; ils attaquèrent et chassèrent de rue en rue les Turcs, qui, en se retirant, mirent le feu à plusieurs endroits de la ville. Les Grecs vainqueurs se répandirent dans les maisons et sauvèrent des flammes tout ce qu'ils purent. Le lendemain il y eut un engagement encore plus meurtrier entre les marins débarqués et les Turcs, qui revinrent à la charge avec de nouveaux renforts; mais ils furent écrasés de nouveau, et l'on évalua leur perte à plus de mille cinq cents hommes. Les Grecs regrettèrent cent cinquante des leurs ; quant aux Cydoniens, ceux qui périrent sous les coups des Turcs, furent en petit nombre, mais plusieurs se noyèrent en s'embarquant avec trop de précipitation ; quelques-uns aussi furent la proie des flammes.

La flotte ottomane, forte de sept vaisseaux de ligne et de vingt-cinq autres de toute grandeur, sortit des Dardanelles le 14 juillet, et se dirigea sur Samos; elle en reconnut les côtes et mouilla le 17 devant Scala-Nova. Cette flotte était com-

mandée par le grand-amiral Cara-Aly. Il somma l'île de se rendre; elle ne donna que des réponses évasives, en attendant la flotte grecque. Alors deux mille hommes de troupes asiatiques traversèrent le canal étroit qui sépare l'île du continent, et débarquèrent sur le rivage; les Samiens lâchèrent pied; mais le logothète Lycurgue, primat de Samos, tira son épée et s'élança sur l'ennemi. Une centaine de Samiens imitèrent son exemple et tombèrent sur les Turcs en désespérés. Les autres, enhardis à cette vue, se précipitèrent tous sur les ennemis, en firent un horrible carnage et forcèrent le reste à se rembarquer. L'amiral ottoman, à l'ouïe de cette défaite, entra dans le canal et se mit à bombarder les rochers. De nombreux corps d'Asiatiques furent de nouveau envoyés contre Samos, et ils étaient sur le point de toucher le rivage, quand ils aperçurent la flotte grecque courant sur eux à pleines voiles; aussitôt ils virèrent de bord, et dans leur fuite précipitée ils firent échouer leurs transports sur les plages de l'Asie. L'amiral turc n'osa pas attendre le choc de l'ennemi; il sortit en désordre du canal périlleux et gagna le large.

Les Samiens retirèrent des flots les canons des transports échoués et en garnirent les points les plus exposés de leur île. Délivrés du danger,

ils firent de fréquentes descentes sur les côtes d'Asie, et s'avançant dans l'intérieur, ils dévastèrent plusieurs villages mahométans. La flotte turque se retira vers l'île de Cos, où elle fut rejointe par l'escadre algérienne. Les Grecs l'y suivirent; mais ne pouvant pas l'entamer dans sa position, ils retournèrent dans leur patrie pour radouber leurs vaisseaux, et ne laissèrent que quelques petites divisions pour observer l'ennemi. Celui-ci, profitant de l'absence des vaisseaux grecs, partit de Cos vers la fin de septembre, et, renforcé par l'escadre du vice-amiral venant du port de Murto, parvint à la hauteur du Péloponèse, dans les premiers jours d'octobre. La flotte ravitailla les places de Coron et de Modon, et se présenta devant Navarin qui venait de se rendre aux Grecs par capitulation; craignant une trop forte résistance, l'amiral turc n'osa pas attaquer, et abandonnant l'entreprise, menaça de faire une descente sur le golfe messénien. Ypsilanty accourut aussitôt du camp de Tripolitza, avec le bataillon de cinq cents Grecs formé par Baleste, empêcha le débarquement, et la ville de Calamata fut sauvée par le courage du Français.

Informé de la détresse de Patras, l'amiral entra dans le golfe de Naupacte pour la secourir. Ypsilanty accélérait sa marche pour défendre

les côtes du golfe corinthien; mais déjà l'ennemi avait incendié Vostitza et Galaxidi, dont les habitans s'étaient sauvés sur les montagnes. Ypsilanty, parvenu aux environs de Corinthe, établit son camp à Vasiliko, l'ancienne Sicyone, et réussit à empêcher le ravitaillement de la citadelle de Corinthe qui était assiégée et réduite à l'extrémité.

Cependant la nouvelle de la prise de Tripolitza déconcerta l'amiral, qui, sentant bien que le but principal de son expédition était manqué, sortit du golfe de Lépante, rencontra une division grecque, avec laquelle il échangea quelques boulets, et vint ensuite mouiller dans le port de Zante. La population de cette île frémit de rage à la vue des bourreaux de ses frères. Le lendemain, la flotte turque, plaçant en vigie un brick algérien au cap de Vasiliko, se dirigea vers l'autre extrémité du canal. Cinq bâtimens grecs attaquèrent ce brick et le forcèrent à s'échouer dans la rade de Lagana. Le reste de la division grecque se voyant enveloppé par l'immense flotte turque, fondit sur elle et la traversa en faisant un feu continuel. Mais un brick de guerre monté par le capitaine hydriote Meksy, échoua sur des basfonds et fut abandonné par l'équipage. Après cette action, la flotte turque rentra dans les Dardanelles.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Maurocordato. — Prise de Monemvasie, de Navarin et de Tripolitza. — Les Grecs échouent devant Napoli de Romanie. — Odyssée défait l'armée turque aux Thermopyles. — Insurrection de l'Eubée. — Mort d'Hélias Mavromichalis. — Insurrection des Olympiens réprimée. — Aly trahi par Tahir-Abaz. — Il se rend. — Il est assassiné. — Guerre de la Perse. — Formation d'un nouveau sénat.

Alexandre Maurocordato, parti de Livourne avec quelques officiers philhellènes, et quelques Grecs étudians dans les différentes universités d'Italie, arriva à Missolonghi au mois d'août. Les habitans de cette ville le reçurent à bras ouverts. Il prévint aussitôt Démétrius Ypsilanty de son arrivée et de son dévouement à la cause commune, et il en reçut l'invitation de passer le plus tôt possible dans le Péloponèse. Après avoir recueilli d'amples informations sur les affaires d'Aly-Pacha, ainsi que sur l'état militaire et civil du continent de la Grèce, Maurocordato partit de Missolonghi, et se rendit d'abord au camp de Patras pour s'informer exactement de tout ce qui avait rapport au siége de cette place importante, et pour lier connaissance avec les hom-

mes influens qui s'y trouvaient, tels qu'Athanase Canacari, Andréas Zaïmi et l'archevêque Germanos. Un combat eut lieu entre les Turcs et les Grecs aux environs de Patras; Maurocordato y fut présent, et immédiatement après, il partit pour Zaracova. Ypsilanty l'accueillit avec une sincère cordialité, lui exposa franchement l'état des choses dans le Péloponèse, et comme la Grèce continentale le sollicitait de lui envoyer un homme capable de l'organiser, il chargea Maurocordato de cette mission, en l'accréditant à cet effet auprès des provinces du continent.

La malheureuse issue des affaires ultra-danubiennes ébranla l'influence de Démétrius Ypsilanty. Les intrigans et les ambitieux crurent alors facile de le culbuter, et commencèrent à diffamer l'hétérie, comme si elle eût été l'ouvrage d'Alexandre Ypsilanty et de quelques vagabonds. Ils espéraient aussi se faire une bonne note auprès des cabinets de l'Europe, en blâmant hautement une société que sa malheureuse coïncidence avec une autre association du même genre, avait injustement rendue suspecte. Depuis cette époque, ces hommes pervers travaillèrent à démoraliser la nation.

Maurocordato, de concert avec Théodore Négris, partagea le continent en Grèce orientale et

en Grèce occidentale. Il créa un sénat central à Missolonghi, et pour la Grèce orientale un corps administratif sous le nom d'aréopage. L'établissement de ces deux sénats servit d'exemple au Péloponèse, pour en former plus tard un troisième dans la ville de Tripolitza. Ces gouvernemens partiels, sans force et sans appui, furent bientôt contraints de recourir à la division et à l'intrigue pour maintenir leur autorité; malgré leurs artifices, ils s'affaiblirent toujours plus, et ne sachant pas se respecter eux-mêmes, ils finirent par n'être respectés de personne.

Tandis que l'on serrait tous les jours plus étroitement la ville de Tripolitza, Grégoire Cantacuzène, ayant poussé avec habileté le siége de Monemvasie, reçut la soumission de cette forteresse au mois d'août. * Bientôt après, Navarin se rendit aussi par capitulation.

La capitale Tripolitza, située au centre du Péloponèse, est défendue par une muraille élevée, flanquée de tours et garnie de canons; elle est dominée par une citadelle de peu d'impor-

* On dit que cet homme d'honneur, rigide observateur des articles de la capitulation, risqua sa vie en réprimandant trop fortement des Maïnotes qui avaient commis quelques désordres, et qu'il ne fut sauvé que par l'intervention de Constantin Mavromichalis.

tance. La garnison de cette ville montait au commencement du siége à vingt-deux mille hommes environ, y compris quinze cents Albanais et les Asiatiques amenés par le lieutenant de Hourschid. La population s'élevait à soixante mille âmes. Les assiégeans étaient au plus sept mille; ils avaient pour chefs Ypsilanty, Pierre Mavromichalis, Théodore Colocotroni, Nikitas, Yatrako, Anagnostaras et le capitaine Manolaky. Les quartiers de ces chefs étaient séparés; les troupes campaient sur le penchant des montagnes qui environnent Tripolitza. D'abord les assiégés firent de fréquentes sorties, dans lesquelles ils détruisirent une quinzaine de villages avoisinans. Mais ils ne furent pas toujours heureux: espérant surprendre les Grecs, ils attaquèrent le village de Valtessi, où ils étaient retranchés; mais ils furent repoussés avec perte par Colocotroni. Une autre tentative de ce genre contre le village de Lévidi n'eut pas un meilleur succès; ils furent repoussés par Nikitas, qui s'y était retranché.

Après ces deux combats meurtriers, les Turcs n'osèrent plus faire de sorties, mais se renfermèrent dans leurs murailles, en attendant de jour en jour des renforts. Cependant la famine et l'épidémie faisaient parmi eux de terribles

ravages, et pour surcroît de maux, la discorde se mit entre le caïmacam ou vice-gouverneur du Péloponèse et le kéhaïa ou lieutenant de Hourschid. Elmas-Aga, commandant des troupes albanaises, nuisit encore aux assiégés par son système de traîner la guerre en longueur pour son profit particulier. Les Turcs se décourageaient par la durée du siége; les Grecs au contraire prenaient courage en prévoyant la chute prochaine de Tripolitza, et accouraient de toutes les provinces pour participer à son immense butin. La prise de Monemvasie, l'artillerie qu'on transporta de cette place au camp de Tripolitza, la présence de quelques officiers philhellènes,* la défection d'Elmas-Aga et de ses Albanais, portèrent les derniers coups à la ville assiégée. Elle fut emportée d'assaut le 5 octobre 1821.

Une guerre à la fois religieuse et nationale, une guerre à mort entre des tyrans et des esclaves qui brisaient leurs fers, ne pouvait produire que des scènes horribles dans une ville prise d'assaut, ville dont chaque pierre, chaque parcelle de terrain paraissait aux vainqueurs

* M. Gordon, qui avait apporté trois obusiers et six cents fusils; MM. Vautier, Robertson, Tipaldo, et plusieurs autres Français, Anglais, Grecs, etc.

teinte du sang de leurs frères, de leurs pères, de leurs aïeux. Tripolitza était la résidence des pachas, c'est-à-dire la source d'où jaillissaient, pour les Péloponésiens, les tortures, les violences, les supplices, les confiscations; les peuples avaient à venger les souffrances de plus d'un siècle : vengeance horrible, impitoyable, mais résultat nécessaire de l'oppression et de la tyrannie. *

Après la chute de Tripolitza, tous les efforts des Grecs se tournèrent contre Napoli de Romanie. Cette place était bloquée par mer et par terre; la famine et le découragement y faisaient des progrès rapides; la garnison était sur le point de capituler, quand un navire maltais trompant la vigilance des deux bâtimens grecs en station dans le golfe argolique, introduisit des vivres dans la forteresse. Les Turcs reprirent alors courage, et firent de fréquentes sorties. On tenta de prendre la forteresse par surprise, mais vainement.

Dans le même temps, les Grecs qui assiégeaient Patras, enhardis par le départ de la flotte turque, descendirent du mont Panachaï-

* Le colonel Raybaud donne des détails très-circonstanciés de ce siége, et en parle comme un témoin oculaire.

cus, chassèrent les musulmans de la ville incendiée de Patras, et les forcèrent à s'enfermer dans la citadelle. Ce fut sur ces entrefaites que Maurocordato quitta de nouveau Missolonghi, passa sur le Péloponèse et visita le camp de Patras. Informé du désordre qui régnait dans l'armée grecque, Youssouf-Pacha, gouverneur de Patras, surprit, à la tête de soldats déterminés, les Grecs dispersés pour la récolte des olives, les chargea à l'improviste et expulsa ceux qui s'étaient postés dans les ruines de Patras.

Tandis que ces événemens se passaient dans le Péloponèse, le sultan méditait contre cette province un vaste plan d'attaque. Une armée forte de vingt mille hommes eut ordre de se rassembler à Larisse, sous le commandement des pachas Behram, Mémich, Chahin-Aly et Hadzy-Békir, de franchir les Thermopyles et de pénétrer dans le Péloponèse par l'isthme de Corinthe, pendant que la flotte de Constantinople, réunie à la division des Barbaresques et à celle des Égyptiens, ferait des descentes sur les côtes de la Péninsule, après avoir détruit en passant l'île de Samos.

Behram-Pacha, général en chef de l'armée d'invasion, était un Asiatique présomptueux qui ne s'était pas encore mesuré contre les armato-

les de la Grèce, et qui s'imaginait n'avoir à faire qu'à de misérables esclaves. Sans attendre seulement que son armée fût complète, il se mit en marche avec neuf à dix mille hommes, parvint après six jours au pied des Thermopyles, et envoya pour éclairer ce passage un corps de cavaliers. Les Grecs, sous les ordres d'Odyssée, de son proto-pallikare ou lieutenant Gouras et du capitaine Divounioty, avaient pris des positions avantageuses. L'avant-garde ottomane s'engagea dans les défilés et fut entièrement détruite. Le lendemain, les pachas marchèrent avec toutes leurs troupes, et s'avancèrent sans rencontrer aucun ennemi : ils croyaient que les Grecs, épouvantés de leur nombre et de leur aspect, avaient pris la fuite, quand tout-à-coup les Turcs furent assaillis de tout côté par une grêle de balles et écrasés par les rochers qu'on roulait sur leurs têtes. La confusion s'augmentait encore par l'embarras des bagages et de l'artillerie. S'élançant alors de leurs embuscades, les Grecs fondirent sur l'ennemi : Mémich-Pacha tomba sous l'épée de Gouras, et d'autres officiers supérieurs perdirent la vie dans ce combat, ou moururent plus tard de leurs blessures. Plusieurs drapeaux, des canons, des tentes, des chevaux, des bagages, la caisse militaire de

l'ennemi, furent le prix de cette importante victoire. L'armée turque, dégagée enfin des Thermopyles, eut encore à essuyer des pertes sensibles au passage d'Alamana (l'ancien Sperchius), et alla cacher sa honte dans la ville de Larisse. Omer Vrione, ayant appris cette défaite, et désirant retourner au camp de Hourschid pour presser le siége de Litharitzia, dernier refuge d'Aly-Pacha de Tépélen, sortit d'Athènes, où il laissa une forte garnison, traversa Thèbes et la Livadie, et parvint à Jannina vers le commencement d'octobre.

Dès les premiers mois de l'insurrection, l'île d'Eubée avait arboré le drapeau de la croix. Opprimés par les feudataires musulmans, les habitans de cette île souffraient le plus pesant esclavage; cependant un capitanat d'armatoles, soutenu par la bravoure et le patriotisme de quelques citoyens, conservait toujours les germes de l'indépendance. A l'époque où les Ottomans firent la conquête de l'Eubée, plusieurs familles nobles du pays se réfugièrent sur les sommités de montagnes inaccessibles, et y menant une vie pastorale, elles conservèrent un langage plus épuré que celui du reste de la nation. Ces familles sont remarquables par la régularité de leurs traits, et par un air de dignité, qui de

père en fils s'est transmis chez elles par le souvenir de leur origine. Mais la population des plaines, montant à quatre-vingt mille âmes, vivait sans industrie, sans commerce et sans activité, uniquement occupée de travaux agricoles. Malgré la férocité des barbares établis depuis la conquête, malgré la rapacité des pachas qui gouvernaient la forteresse de Cara-Baba ou l'ancienne Chalcide, les Grecs de l'Eubée, naturellement fiers et belliqueux, n'étaient pas tout-à-fait dégradés par la misère et par la tyrannie; et lorsqu'à la voix du capitaine Diamandy ils arborèrent l'étendard de la liberté, ils forcèrent bientôt les Turcs à se renfermer, au nombre de huit mille hommes, dans les places fortes de Caryste et de Cara-Baba. Malheureusement ces villes eurent le temps d'être approvisionnées, et les paysans grecs, incapables de pousser un siége avec persévérance, leur laissèrent des intervalles, pendant lesquels les garnisons musulmanes firent des incursions et dévastèrent le pays, surtout depuis que le capitaine Diamandy eut été renforcer les insurgés de Cassandrie, à la sollicitation du capitaine olympien Cara-Tasso, qui venait de soulever la Macédoine cis-axienne. Le sénat péloponésien envoya au secours de l'Eubée quelques centaines de Maïnotes, sous

le commandement d'Hélias, fils de Pierre Mavromichalis. Ce jeune guerrier ranima les paysans de l'Eubée, battit les musulmans de Caryste et les repoussa dans leur forteresse. Ces succès enivrèrent les Grecs; ils se livrèrent à une sécurité funeste. L'ennemi qui les épiait fit soudain une sortie impétueuse, fondit sur les Maïnotes dispersés et les mit en pleine déroute. Malgré son exemple, malgré ses efforts, Hélias ne put les rallier, et préférant la mort à la honte de fuir, il se retira avec une dixaine de braves dans un moulin, où, après avoir épuisé ses munitions, il proposa à ses camarades de s'entre-tuer, pour ne pas tomber vivans entre les mains des barbares.

Ainsi périt ce jeune héros, vraiment digne de porter le nom de Grec, pour sa vaillance, son patriotisme et ses vertus.

Vers le milieu du mois d'octobre, des députés envoyés par les capitaines du mont Olympe, vinrent en Péloponèse demander des armes, des munitions et un chef. Ces contrées montueuses pouvaient fournir un grand nombre de robustes guerriers. Quels avantages n'auraient pas procurés à la cause commune le soulèvement et l'organisation des belliqueux Olympiens! On fit choix d'un Bessarabien nommé Sala, sorti du

service de Russie, originaire de Naxos, et qui n'avait qu'un uniforme étranger pour toute recommandation de talens et de mérite. On lui adjoignit, d'après la demande des Olympiens, le colonel Raybaud. Sala ne partit du Péloponèse qu'au commencement de décembre. A cette incroyable lenteur dans ses préparatifs, il joignit une nonchalance encore plus criminelle. Au lieu de se rendre directement à sa destination, il s'occupait à parcourir les Cyclades. Sourd aux exhortations du colonel Raybaud, l'insouciant Sala perdit l'occasion favorable et ne parvint en Thessalie que dans le mois de mars, après que les Turcs sous le commandement d'Abdoul-Abid eurent détruit les Cassandriens, mis tout à feu et à sang dans la Macédoine cis-axienne, et paralysé les forces qui devaient agir à l'arrivée du Bessarabien Sala. Les affaires de la Grèce occidentale n'étaient pas conduites avec plus de succès. L'insurrection avait gagné les bourgs et les villages situés entre Jannina et le mont Mezzovo. Les primats de cette contrée (parmi lesquels étaient George Turturi, Constantin Durutti, et George Yanko secrétaire d'Aly-Pacha), demandés pour otages par Hourschid, crurent leur mort inévitable, et se persuadèrent que la richesse de leur pays avait excité la convoitise

des Albanais; ces primats résolurent donc de prévenir leur catastrophe par une résistance qui promettait au moins quelque chance de salut. Ils appelèrent à leur secours le capitaine Stournari; mais celui-ci voyant la faible position de leurs villages et leur peu de ressources en vivres et en munitions de guerre, leur conseilla de temporiser en attendant l'issue des affaires. Les primats, qui craignaient pour leurs jours, s'adressèrent alors au capitaine Rango; il vint avec un corps de cinq cents armatoles, qui saisirent aussitôt les gardes albanaises réparties dans chacun de ces villages par Hourschid. A la nouvelle de cet événement, Hourschid détacha du camp de Jannina quatre mille Albanais, qui, excités par l'espoir du pillage, incendièrent le bourg de Syraco et marchèrent ensuite sur Calaritès. En vain tentèrent-ils de se défendre, ils furent mis en déroute, et tous auraient péri, si les Albanais ne se fussent pas arrêtés à piller le village de Calaritès. Le capitaine Rango et le capitaine Gogo contribuèrent aussi au salut des fuyards, en retardant la poursuite des Albanais. Les malheureux habitans de ces villages se réfugièrent les uns dans la province de Vrachori, et les autres à Missolonghi.

Dès le mois d'octobre, les affaires d'Aly-Pacha

commencèrent à décliner visiblement, par la défection secrète de Tahir-Abaz et d'Ago-Vessiaris, deux de ses officiers les plus distingués. Les Grecs entretenaient des intelligences avec Aly-Pacha par l'intermédiaire de ses envoyés. Mais Alexis Noutzo et Maurocordato commirent la faute d'indiquer Missolonghi pour le lieu des négociations entre les Grecs et les émissaires d'Aly-Pacha. Les Acarnaniens et les habitans de Vrachori, province d'Étolie, avaient dès le commencement de l'insurrection, démoli toutes les mosquées et exterminé tous les musulmans domiciliés dans le pays. Tahir-Abaz et Ago-Vessiaris, négociateurs envoyés par Aly-Pacha, ne virent sur leur passage jusqu'à Missolonghi, que leur religion foulée aux pieds et la croix élevée sur les ruines de l'islamisme; ils comprirent alors que les Grecs ne se battaient que pour leur propre cause, tout en paraissant prendre à cœur les intérêts d'Aly. Ils feignirent donc d'accepter les conditions des Grecs, et de serrer entre eux et leur maître les nœuds d'une alliance défensive et offensive : mais ils partirent la rage dans le cœur, avec la résolution d'abandonner Aly, dont les affaires leur semblaient perdues, et d'embrasser le parti de Mahmoud, seul soutien de la religion et de la puissance musulmane.

Tahir-Abaz alla secrètement trouver Hourschid, lui avoua son erreur, lui rapporta tout ce qu'il avait vu chez les insurgés infidèles, et lui promit non seulement de détacher d'Aly tous les Albanais qui lui restaient encore, mais aussi de forcer ce satrape lui-même à se soumettre au sultan. Hourschid, enhardi par la défection de Tahir-Abaz, et tranquille du côté des Albanais, put dès lors employer toutes ses forces contre les Souliotes et les autres capitaines de l'Épire, de l'Amphilochie et de l'Acarnanie. De son côté, Maitland, en défendant aux bâtimens grecs l'entrée du canal de Corfou, tandis qu'il l'ouvrait aux flottes ottomanes, paralysait les plans d'attaque et de défense qu'auraient formés les Souliotes. Sans cette interdiction, ils eussent pu faire une diversion puissante, en étant secourus par les escadres grecques de Riguiassa et de Fanari. Les Souliotes, malgré les avantages qu'ils avaient remportés dans les premiers mois, sous le commandement du vieux Noti Botzaris, se virent enfin réduits à se replier sur le penchant de la montagne de Souli, où bientôt ils sentirent le manque de vivres. Marco Botzaris, toujours placé au dehors, à la tête de quelques braves, dignes de suivre un tel héros, avait d'abord fait des progrès prodigieux; mais il fut ensuite con-

traint d'abandonner tous les points militaires dont il s'était emparé. Il attaquait, il se retirait, revenait à la charge et disparaissait pour retomber comme la foudre. Toutefois ses efforts n'aboutissaient à rien de décisif; vers le mois de décembre toute l'Albanie était rangée sous les drapeaux du sultan; et Aly-Pacha, qui avait en Tahir-Abaz un ennemi caché dans son sein, touchait au terme de sa carrière. Retiré dans sa forteresse de Lithavitzia, il fondait ses dernières espérances sur la diversion que faisait alors la Grèce, et sur les vicissitudes du gouvernement turc. Mais Tahir-Abaz acheva de l'abattre. A son retour de Missolonghi, cet officier, interrogé par Aly sur le résultat de sa mission, lui répondit, que l'arrangement avait été conclu, mais qu'il ne servirait à rien, parce que les Grecs ne se battaient que pour eux. Ce rapport jeta le tyran dans des réflexions profondes; l'incertitude et la crainte suspendaient ses conseils. Cependant Tahir-Abaz travaillait en secret à détacher d'Aly-Pacha les chefs de la garnison musulmane; bientôt les Albanais désertèrent par pelotons et passèrent de nuit au camp de Hourschid, de sorte que vers la fin de l'année, il ne restait auprès d'Aly que sept cents Albanais tout au plus. Un jour que le satrape était

descendu vers les fortifications extérieures, Tahir-Abaz, d'accord avec la garnison, ferma la porte de la citadelle et en refusa l'entrée à son maître. Aly furieux se fit suivre de sa femme Vasiliky et du Grec Thanassi-Vaya; il se dirigea vers la poudrière et voulut y mettre le feu, en disant qu'il saurait mourir en brave et se venger des traîtres; mais Vasiliki le retint: « Les affaires, lui dit-elle, ne sont pas désespérées; propose à Hourschid des arrangemens; ils seront acceptés; et quand tu sortiras, les Albanais, témoins de ta grandeur passée, seront touchés de tes malheurs et ne t'abandonneront pas. » Aly suivit ce conseil, et écrivit sur-le-champ à Hourschid sa soumission au sultan. La réponse du vizir fut tissue d'éloges sur cette résolution d'Aly et de promesses qu'il obtiendrait pour lui la clémence du souverain. Mahmoud parut accorder la grâce du rebelle; mais il expédia secrètement à Hourschid l'ordre de tromper Aly, de l'attirer hors de ses casemates et de le faire périr. Aly-Pacha, comptant sur les promesses du sultan, sortit de la forteresse accompagné de deux domestiques et passa dans le camp de Hourschid. On l'y accueillit avec cérémonie et on le conduisit dans un pavillon qu'on avait destiné pour son assassinat. Deux officiers

supérieurs de Hourschid y entrèrent avec des présens de la part de ce vizir, et en même temps ils lâchèrent contre Aly deux coups de pistolet. Aly blessé riposta, blessa l'un, tua l'autre et s'enferma dans le pavillon, où il se défendit en désespéré. Mais des soldats s'étant placés sous le plancher, tirèrent de là une multitude de balles qui le frappèrent à mort. Sa tête empaillée fut envoyée à Constantinople et exposée devant la porte impériale. Ainsi finit Aly-Pacha de Tépélen, le 5 février 1822.

Constantin Botzaris, frère de l'immortel Marco, étant un des capitaines qu'Aly-Pacha dès le commencement de sa disgrâce avait retenus auprès de lui, fut pris par Hourschid, ainsi que la femme de Marco nommée Chryséis. Mais ces deux prisonniers furent échangés par la suite contre la femme et le lieutenant de Hourschid, tombés au pouvoir des Grecs dans la chute de Tripolitza.

La première campagne était sur le point de finir, quand un événement imprévu vint frapper les Turcs d'épouvante, et inspirer aux Grecs d'heureuses espérances. Par une bizarrerie des circonstances, quelques mois après l'insurrection des Grecs, une armée persane envahit subitement les frontières turques et

continua sérieusement les hostilités. Cette démarche brusque et inattendue, attribuée aux suggestions de la Russie, augmenta les soupçons du sultan, et le força à maintenir un cordon de troupes sur la rive droite du Danube, outre les vingt mille hommes qui occupaient les provinces de Moldavie et de Valachie. De leur côté, les Grecs tiraient de cette guerre avec les Persans, des inductions favorables à leur cause. Ils y voyaient une disposition bienveillante de l'empereur Alexandre, tendant à les secourir indirectement; mais il paraît certain que cette affaire ne dut son origine qu'à une intrigue des fils de Feth-Aly Cadzary, schah de Perse. Dans son dernier traité avec ce prince, la Russie avait reconnu pour futur successeur au trône du schah, son fils cadet Abbas-Mirza, au préjudice de l'aîné. Celui-ci ne put souffrir cette injustice, et résolut de s'acquérir par les armes des forces, de l'éclat et de la popularité. A la nouvelle de l'insurrection des Grecs, dont les premiers succès furent prodigieusement exagérés par la renommée, ce prince pensa que l'occasion était favorable pour entrer à main armée dans les états du sultan schismatique et usurpateur, s'agrandir par des conquêtes, qu'il regardait comme faciles, obliger son père de le recon-

naître pour héritier immédiat, où à la mort du prince s'emparer de la succession. Fort d'un parti nombreux, qui soutenait ses droits, il entreprit la guerre contre les Turcs à l'insu de son père. Il trouva des griefs dans quelques désordres exercés par les Ottomans sur les confins des provinces qu'il gouvernait, et entrant sur les états de l'empire, il marcha de succès en succès. Bientôt la renommée de ses exploits remplit toute la Perse. Le schah vit qu'il était prudent de ne pas désapprouver la conduite de son fils aîné; le cadet voyant les progrès de son frère et craignant d'être supplanté, prit lui-même les armes et descendit dans la même arène que ce prince, pour contrebalancer sa puissance et son crédit. Malgré cette brusque attaque, le sultan ne se déconcerta pas, et ne voulant pas céder un pouce de terrain aux ennemis de l'empire, il donna aux pachas des frontières des ordres pressans pour repousser la force par la force. D'un autre côté, les Grecs pleins des meilleures espérances, commencèrent à régler leur affaires intérieures.

Après la chute de Tripolitza, Ypsilanty se rendit à Argos, où il convoqua une assemblée générale des députés des provinces et des îles, pour procéder à la formation d'un gouverne-

ment. Il fut nommé président de ce sénat péloponésien qui se proposait d'organiser un gouvernement provisoire. Ypsilanty jouissait du respect public, tant par le prestige qui entourait encore son nom, que par sa loyauté et par le courage avec lequel il venait de défendre la ville de Calamata; aussi donnait-il de l'ombrage aux ambitieux. Ceux-ci craignant sa popularité, et prévoyant que, dans le congrès national, il acquerrait une puissance sanctionnée par le vœu de la nation, entravèrent par mille manœuvres les opérations du sénat, semèrent la discorde parmi les députés, formèrent des partis et firent enfin dissoudre l'assemblée, sous prétexte que la ville d'Argos, par sa proximité avec la place assiégée de Napoli de Romanie, était incompatible avec la tranquillité qu'exigent les délibérations d'un congrès. On choisit donc pour lieu de réunion la ville de Piada, ou l'ancienne Épidaure. Ypsilanty, qui connaissait les causes de cette translation, ne voulut pas s'y rendre; mais appelé par les chefs qui dirigeaient le siége de l'Acrocorinthe, il pensa qu'il ferait mieux son devoir en contribuant à la sûreté du Péloponèse par la prise de cette citadelle; il partit avec le bataillon de Baleste, et en effet l'Acrocorinthe capitula. Malgré son absence, Démétrius Ypsilanty fut nommé

président du corps législatif; mais il n'accepta cette charge qu'à condition qu'au bout de trois mois il serait fait une révision générale des lois sanctionnées dans le congrès. L'acte formel qui contenait cette condition fut remis au premier secrétaire du gouvernement, Théodore Négris, qui prétexta la perte de cette pièce lorsqu'on la lui demanda au temps fixé.

Le gouvernement provisoire de la Grèce était composé de deux pouvoirs, le corps exécutif et le sénat ou corps législatif, tous deux à la tête de l'administration et soutenus par le pouvoir judiciaire, qui remplissait des fonctions indépendantes. Cette constitution fut signée à Épidaure, le 9 janvier 1822, et promulguée six jours après. Maurocordato, homme distingué par son esprit, par ses talens et par ses connaissances variées, fut élu président du corps exécutif.

A cette époque la catastrophe d'Aly-Pacha avait répandu l'alarme dans toute la Grèce. On s'attendait à avoir sur les bras toutes les forces ottomanes de terre et de mer; on les voyait déjà se concentrer et menacer le Péloponèse. Ce fut alors que le gouvernement publia l'acte officiel de blocus qui fut communiqué à toutes les puissances chrétiennes résidant sur le territoire grec. Par cet acte, le gouvernement décla-

rait en état de blocus toutes les places maritimes occupées par les Turcs, tant dans l'Épire que dans le Péloponèse, l'Eubée et la Thessalie, comme aussi tous les forts de la Mer Égée, des Sporades et de l'île de Crète, appartenant encore à l'ennemi; il ajoutait qu'en conséquence, les navires sous pavillon quelconque qui tenteraient de s'introduire dans les ports susmentionnés, quoique duement prévenus par les officiers de la marine grecque, seraient arrêtés et traités d'après les règles usitées en pareil cas.

CHAPITRE VIII.

Insurrection de Candie. — Victoires des Sphakiotes. — Succès et mort de Baleste. — Retraite des Sphakiotes. — Massacres dans l'île de Cypre. — Grands préparatifs du sultan. — Tentative pour insurrectionner Scio. — Arrivée du Capitan-Pacha. — Par le moyen des consuls européens il désarme les Sciotes. — Affreux massacres. — Dévastation complète de Scio. — Canaris met le feu au vaisseau amiral. — Mort du Capitan-Pacha.

La seconde campagne s'ouvrit par des catastrophes et des revers. L'île de Candie n'avait pas été étrangère au plan général de l'insurrection; plusieurs Crétois établis hors de leur pays avaient été initiés au mystère de l'hétérie; en Russie Calerghi, en Moldavie Emmanuel Bernardos, quelques autres Crétois demeurant à Constantinople étaient membres de cette association. Par leurs soins l'instruction du peuple crétois avait été améliorée; plusieurs prêtres de ce pays avaient appris en Moldavie la méthode lancastérienne et étaient retournés, dès 1819, dans leur patrie pour se consacrer à l'enseignement public; ils avaient insinué aux Spakiotes et aux campagnards que l'heure de l'affranchissement du peu-

ple grec n'était pas éloignée. Mais la masse des habitans était sans armes, les Spakiotes eux-mêmes manquaient de munitions : à la nouvelle du soulèvement du Péloponèse, ces derniers, d'accord avec la petite île de Casso, expédièrent à Malte quelques bâtimens dont ils échangèrent les cargaisons contre des munitions et des armes. Bientôt la Porte envoya aux pachas de Candie ses ordres d'extermination. Vers la fin du mois de mai, l'on rassembla dans les forteresses l'archevêque, les évêques, les hégoumènes, les primats et les notables de l'île ; on les égorgea tous et ensuite on procéda immédiatement au désarmement général.

Les Spakiotes avaient pris leurs mesures ; ils descendirent de leurs montagnes, au nombre de neuf cents, écrasèrent dans deux combats les troupes sorties de la Canée à leur rencontre et les forcèrent de se renfermer dans leur château. Le bruit de ces premiers succès, le retour de plusieurs Candiotes, les victoires remportées par les Grecs, et les exhortations de la riche et puissante famille des Courmoulis, qui Candiote d'origine, avait embrassé l'islamisme, mais était toujours demeurée attachée aux chrétiens, toutes ces causes exaltèrent les Crétois, dont une grande partie se procura des armes, battit les

Turcs et les tint en échec continuel. Des députés crétois vinrent alors demander un chef au sénat de la Grèce; on choisit pour cet effet un certain Afendoulief, officier russe, sorti du corps des cadets grecs et inconnu à la nation : il se disait descendant des Comnènes, comme si l'affranchissement des Grecs dépendait de généalogies antiques et surannées, et non pas de la bravoure et des vertus civiques des Botzaris et des Miaulis.

Les forteresses de l'île de Crète, la Canée, Candie et Rhétymos étaient gardées par environ vingt-huit mille Turcs. Battus à plusieurs reprises depuis le commencement de l'insurrection, ils étaient, à la fin de 1821, sur la défensive, en attendant des secours en troupes et en subsistances que Mehmed-Aly d'Egypte devait leur envoyer. Un corps de Grecs s'était emparé du village de Damastra, situé sur des rochers inaccessibles, et au moyen de cette forte position, qui est entre Candie et Rhétymos, il menaçait également ces deux places. La Canée, voisine des Spakiotes, était vivement pressée, et ne recevait par mer qu'une petite quantité de provisions, parce que la flottille des Cassiotes était toujours en croisière; aussi les Turcs souffraient-ils fréquemment de la privation des choses les plus nécessaires à la vie.

Comnène Afendoulief ne manquait pas de talens administratifs, et il eût été utile aux Crétois, s'il se fût plus attaché à leur indépendance qu'à son nom de famille; mais ses manières hautaines suscitèrent contre lui un parti dans la Crète et dans le gouvernement grec. Ce parti envoya des députés qui demandèrent Baleste pour chef militaire, dans l'intention de contre-balancer l'autorité d'Afendoulief et de le renverser totalement. Baleste, natif de Marseille, avait servi dans l'armée française en qualité de lieutenant de grenadiers; en 1814 il vint rejoindre son père dans l'île où celui-ci demeurait depuis plusieurs années et où il avait formé un établissement de commerce. Baleste vécut six ans parmi les Candiotes et y apprit le grec. A la nouvelle de l'insurrection, il partit pour le Péloponèse et offrit ses services au sénat; Ypsilanty apprécia son mérite et lui confia la formation d'un bataillon de troupes régulières, avec lequel Baleste se distingua dans plusieurs expéditions. Il était au siége de Corinthe avec Ypsilanty, lorsque les députés de Crète vinrent le solliciter de la manière la plus pressante. Il ne put pas se refuser aux instances de cette île qu'il regardait comme sa seconde patrie. Accompagné de quatre officiers philhellènes, il se rendit en Crète

vers la fin de novembre 1821. Sa présence, l'estime dont il jouissait auprès des Crétois, et les succès marqués qu'il obtint sur les Turcs aussitôt après son arrivée, déplurent à Afendoulief, qui n'ignorait pas que l'envoi de cet officier à Candie était l'ouvrage de ses ennemis. Mais Baleste, étranger à tout esprit de parti, rassura Comnène sur la sincérité de ses intentions, et lui déclara qu'il ne souhaitait que le salut de la Grèce. Baleste, informé que la flotte égyptienne devait bientôt débarquer des troupes pour secourir la place de Rhétymos, poussait avec vigueur le siége de cette forteresse, la seule qu'on pût réduire par la famine, à cause de sa distance de la mer. Ce brave officier s'empara des positions les plus avantageuses et organisa aussi bien que possible l'armée crétoise; cependant les Turcs, maîtres de citadelles imprenables, ne devaient être pris que par la famine, ce qui ne pouvait avoir lieu tant que les flottes ottomanes étaient en état de tenir la mer. Il fallait donc que les Grecs fussent dans une activité continuelle, qu'ils eussent des corps d'observation et de réserve, qu'ils missent dans leurs affaires militaires et civiles de l'ordre et de la précision. Il fallait surtout qu'ils eussent en leur pouvoir une place de guerre, forte par sa position, comme celle de

Rhétymos. Aussi fut-ce sur ce point que Baleste concentra tous ses soins et tous ses efforts, et tandis qu'il bloquait les deux villes de Candie et de Canée, il serrait étroitement la forteresse de Rhétymos.

Sur ces entrefaites, une flotte égyptienne composée de trois frégates, de quatre corvettes, de quelques bricks de guerre et de trente-cinq transports européens, mouilla au milieu de juin dans la rade de Rhétymos, et débarqua trois mille hommes, qui se mirent aussitôt en marche pour aller au secours de la ville assiégée. Les Grecs se portèrent à leur rencontre, ayant à leur tête Baleste et Afendoulief, et après un combat opiniâtre, qui dura sept heures, ils repoussèrent les musulmans, s'emparèrent de leur camp et de la tente du pacha. Le lendemain l'ennemi revint à la charge, renforcé par son corps de réserve; les Grecs étaient encore sur le point de triompher, lorsque Baleste, atteint d'une balle, fut renversé de cheval. L'armée grecque, privée de son chef, perdit courage et battit en retraite. Afendoulief, incapable de rallier les Grecs, prit aussi la fuite. Le résultat de cette affaire fut l'approvisionnement de Rhétymos, et la perte que firent les Grecs des fortes positions qu'ils occupaient autour de cette citadelle.

L'île de Cypre, comme celle de Candie, devait être occupée dès la seconde année de l'insurrection par les troupes de Mehmed-Aly d'Égypte : déjà en mai 1821, le gouverneur de Cypre, nommé Kioutzouk-Mehmed, avait reçu du sultan l'ordre de commencer les massacres. Kioutzouk-Mehmed désarma préalablement tous les Grecs de l'île et leur imposa ensuite une contribution de cinq cent mille piastres, payable dans dix jours. Le même mois arrivèrent trois mille hommes avec un colonel envoyés par le pacha de Saint-Jean-d'Acre Abdullah. Renforcé par ces troupes, le lâche gouverneur rassembla dans la forteresse de Nicosie l'archevêque, les trois évêques, les abbés des monastères et tous les primats ; puis il leur fit trancher la tête. Depuis cette époque jusqu'à la fin d'août, il égorgea tous les notables qu'il put trouver, confisqua leurs biens et rasa leurs maisons. Un petit nombre de ces infortunés se réfugia secrètement dans les maisons consulaires. Le gouverneur osa insulter ces asiles, d'où il menaçait de les arracher. Mais le consul français, le généreux Méchin, brava le courroux du pacha et sauva plusieurs Cypriotes en les embarquant sur une frégate et un brick de la marine royale. Ces malheureux fugitifs passèrent dans l'Europe chré-

tienne, où ils se dispersèrent, errant au hasard et traînant leur existence soutenus par l'hospitalité. Et cependant l'île de Cypre n'avait pas fait la moindre démonstration hostile; les massacres ne furent de la part du gouverneur que le résultat de ses mesures de sûreté.

Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, s'étant révolté contre la Porte, vers la fin de 1821, retira ses troupes de l'île de Cypre, et Mehmed-Aly reçut ordre d'envoyer les siennes à la place. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, Cypre et Candie sont restées en grande partie au pouvoir des Africains.

Cependant la Grèce était menacée de l'invasion la plus formidable: depuis le mois de décembre, le sultan présidait jour et nuit à l'équipement d'une flotte; il avait condamné à mort le grand-amiral Cara-Aly, et l'avait remplacé par le vice-amiral Aly-Pacha, natif de Candie, le plus habile et le plus expérimenté des marins ottomans. De leur côté, les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara faisaient les plus grands sacrifices pour équiper leurs bâtimens et préparer des brûlots. Toute la Grèce était dans l'anxiété. Scio seule dormait, dans le sentiment de son innocence, et suivait le système d'une parfaite soumission. Un Sciote, nommé Antonaky Bournia,

avait servi sous Napoléon en Égypte comme capitaine au régiment des chasseurs d'orient; il vivait à Scio depuis plusieurs années en simple particulier; à la nouvelle du soulèvement de la Grèce, cet homme conçut le projet d'affranchir son pays, ou plutôt de satisfaire son ambition aux périls et aux risques de ses compatriotes. Il communiqua secrètement son idée à quelques jeunes gens de Scio, se fit un parti dans l'île, et vint à Tripolitza, dans le mois de novembre 1821, pour exposer à Ypsilanty son plan et ses prétendus moyens. Traité comme un aventurier et éconduit par ce prince, il se rendit à Samos, où, de concert avec quelques Sciotes émigrés, il parvint à tromper le logothète Lycurgue, premier magistrat de Samos, et le détermina à délivrer Scio, qui, à l'entendre, n'avait besoin que d'une légère impulsion, pour se lever en masse. Dans l'idée que la flotte turque ne sortirait des Dardanelles que vers la fin du mois de mai, comme l'année précédente, ils espéraient s'emparer, pendant ces trois mois, de la faible citadelle de Scio, former une garde nationale, se procurer des armes et des munitions, enfin recevoir de prompts secours de leurs voisins les Samiens et les Ipsariotes. Lycurgue s'embarqua avec quelques centaines de Samiens et deux pièces de campagne;

Antonaky Bournia le suivit à la tête de cent cinquante Sciotes émigrés, et ils descendirent sur les côtes de l'île pour en soulever les habitans. Mais, avant de raconter l'issue de leur entreprise, arrêtons-nous quelques instans pour fairé connaître l'état de l'île de Scio, depuis sa conquête par les barbares jusqu'à l'époque dont nous parlons.

Située près des bords de la Mer Égée, Scio regarde au nord la belle île de Mitylène, au midi celle de Samos, au couchant celle d'Ipsara, sa sœur d'infortune, et à l'orient le charmant littoral de l'Asie mineure, dont elle est séparée par un bras de mer large de douze lieues. Patrie présumée d'Homère, elle conservait, jusqu'à ces derniers temps, l'emplacement où, dit-on, s'élevait l'école du poète près de la fontaine de Racté. Scio fut tour à tour asservie aux Gênois, aux Vénitiens, aux Florentins et aux Turcs, qui en firent la conquête sur les Gênois en 1566; elle leur fut arrachée en 1691 par les Vénitiens, qui se virent forcés de la leur abandonner de nouveau l'année suivante. Les Sciotes, n'ayant fait aucune résistance, obtinrent du gouvernement turc des priviléges, qu'ils surent consolider par leur sage conduite.

Plusieurs causes amenèrent à Scio le bon ordre et une prospérité toujours croissante. Sous la

domination des Francs, les Sciotes faisaient le commerce avec différentes manufactures d'Italie; plus tard, ils eurent à Constantinople des établissemens, dont les directeurs, entretenant des relations avec les grands personnages de la capitale, appuyés d'ailleurs sur le crédit de leur compatriote Alexandre Maurocordato, contribuèrent par leur influence au salut et à la prospérité de leur île. De plus, vingt-quatre villages, produisant du mastic, furent réservés en apanage perpétuel aux femmes du sérail, et cette gomme odoriférante, qui servait d'amusement et de cosmétique aux belles esclaves du sultan, attirait une espèce de faveur sur la terre qui la produisait. Tous les habitans de Scio étaient chrétiens de l'église d'Orient, si l'on excepte un petit nombre de catholiques romains. Les Turcs, qui n'excédaient pas le nombre de deux mille, habitaient exclusivement la forteresse; un mutésellim ou sénéchal ottoman exerçait sur l'administration civile une influence peu considérable. Le gouvernement était municipal: des démogérontes ou syndics étaient élus chaque année à la pluralité des voix et choisis par les négocians, qui, par leur âge et leur conduite passée, garantissaient l'intégrité de leurs mœurs, leur amour de la patrie et leur expérience dans le maniement des affaires.

Le grand-amiral turc, qui sortait tous les ans de Constantinople avec sa flotte pour porter le ravage et la terreur aux villes de l'Asie, lui qui ne laissait aux insulaires de la Mer Égée que l'aride nudité de leurs rochers, respectait toujours l'île de Scio, à cause du crédit que plusieurs Sciotes établis à Constantinople avaient auprès du ministère ottoman. Ainsi, influence au dehors, bon ordre dans l'intérieur, commerce étendu, industrie et amour du travail chez toute la population, telles étaient les sources de la prospérité de cette île délicieuse. Cent cinquante barques pontées faisaient le cabotage de tout le littoral de l'Asie mineure, visitaient toutes les îles de l'Archipel, et allaient jusqu'en Égypte et à Constantinople. Naturellement aride, Scio était devenue extrêmement productive sous la bèche de ses infatigables cultivateurs qui ne laissaient pas un pouce de terre en friche, et qui rendaient féconds jusqu'aux rochers. Soixante-six villages, vivant les uns par leur industrie agricole, les autres par le commerce et les manufactures, formaient une population de quatre-vingt mille âmes. La ville capitale était populeuse et ornée de bâtimens publics, de temples et de maisons particulières bâties en marbre et en pierres de taille. Outre les édifices consacrés au collége et à la bi-

bliothéque, on y voyait des hôpitaux pour les malades, les pestiférés et les lépreux, un hospice pour les orphelins et divers autres établissemens de bienfaisance. Le collége de Scio était devenu une espèce d'université européenne; on y comptait quatorze professeurs.

Telle était la situation de cette île, lorsque tout-à-coup l'insurrection grecque éclata. Les Sciotes, pour prévenir le sultan ombrageux, envoyèrent à la Porte une pétition, par laquelle ils demandaient une garnison assez forte pour les mettre à l'abri des tentatives des insurgés. Au mois de juin 1821, la flottille grecque leur proposa de faire cause commune; mais ils refusèrent, en offrant aux marins cent mille piastres de Turquie, que l'amiral Tombazis rejeta. Les Sciotes, qui se voyaient dans l'impossibilité de soutenir la guerre, conjuraient, au nom du Dieu des chrétiens, les Hydriotes et les Ipsariotes, de ne pas hasarder une démarche qui tendrait à la délivrance de Scio, mais qui n'aboutirait qu'à sa perte. Ces marins, aussi intrépides défenseurs de la Grèce insurgée, que désireux de ne pas compromettre ceux de leurs compatriotes qui étaient forcés de souffrir le joug ottoman, approuvèrent les motifs des Sciotes et ne firent pour le moment aucune tentative pour les affranchir.

Véhid-Pacha, gouverneur à trois queues, fut envoyé à Scio de la part du sultan, et occupa avec ses troupes la ville et la forteresse. Dès son arrivée, il demanda des otages, qu'il renferma dans la citadelle. C'étaient soixante et treize primats avec l'archevêque Platon. Telle fut la conduite des Sciotes envers le gouvernement turc : quelles preuves pouvaient-ils donner d'une soumission plus grande ? Le délit de quelques individus qui vinrent prêcher la révolte méritait-il une entière extermination ? Épouvantée par les exemples récens des catastrophes de Naouste et de Cydonie, l'île de Scio n'avait pas donné la moindre prise à la vengeance du sultan : mais Scio était chrétienne, Scio était renommée pour sa richesse, pour sa civilisation, pour la beauté de ses femmes; voilà les crimes que Mahmoud a punis par le massacre et l'esclavage.

Antonaky Bournia et le Samien Lycurgue débarquèrent en proclamant la liberté, et firent un appel général aux Sciotes. Mais l'archevêque et les autres otages, informés de cet événement par le pacha, adressèrent à tous les villages des lettres circulaires pour les supplier de rester tranquilles et fidèles au sultan. Le gouverneur envoya le jeune Elez-Oglou, à la tête de quelques troupes ottomanes, pour empêcher le débarque-

ment; elles furent battues et repoussées vers la ville; mais elles retournèrent en plus grand nombre contre les Samiens, qui les chassèrent encore et les forcèrent à se renfermer dans la forteresse. Dès le lendemain, Antonaky Bournia et le logothète Lycurgue formèrent une espèce de junte ou d'administration provisoire, composée de six membres, sous la dénomination d'éphores; en même temps l'on expédia deux députés à Corinthe pour demander au gouvernement des secours et des instructions. L'on se procura quelques canons dans les îles voisines; l'on dressa des batteries devant l'hôtel de la douane et à deux endroits nommés Cato-Yalo et Tourloti, et l'on commença l'attaque de la citadelle. Mais Bournia était un homme turbulent, d'une crasse ignorance, de mœurs dissolues, absolument incapable de diriger une entreprise pareille. Il ne tarda pas à se brouiller avec Lycurgue, qui prétendait partager l'autorité. On leur proposa de tenter pendant la nuit un coup de main contre la forteresse, par un chemin souterrain inconnu aux Turcs et dont l'issue aboutissait au château; les deux chefs militaires se disputèrent la gloire de diriger l'entreprise, et le projet échoua. Cependant les secours attendus n'arrivaient pas, à cause des vents contraires; la discorde aug-

mentait chaque jour entre les deux chefs et paralysait l'énergie des troupes, quand la nouvelle de l'insurrection de Scio, parvenant en vingt-quatre heures à Constantinople, accéléra le départ de la flotte impériale.

Bientôt sept vaisseaux de ligne et vingt-six frégates ou corvettes entrèrent, le 12 avril, dans le canal de Tchesmé, et commencèrent aussitôt à bombarder la ville, attaquée en même temps par la citadelle. Des troupes nombreuses furent débarquées sous le canon du fort et des vaisseaux, qui protégèrent aussi l'immense quantité de barques apportant des côtes de l'Asie mineure ces essaims de musulmans féroces, qui hurlaient comme des tigres altérés de sang.

Les Samiens et le petit nombre de Sciotes qui avaient pris les armes voulurent défendre la ville; mais ils en furent expulsés et se retirèrent de poste en poste, combattant avec valeur; enfin les Samiens accablés par le nombre, se dispersèrent et s'embarquèrent sur leurs bâtimens. La flotte grecque apprit par la même nouvelle la sortie de l'armée navale ottomane et les désastres de Scio. Les Ipsariotes envoyèrent aussitôt des bâtimens pour côtoyer la partie méridionale de l'île et sauver les restes des malheureux habitans de Scio; la flotte grecque mit à la voile sur-le-champ;

mais quand elle parvint à Ipsara, Scio n'existait plus.

L'amiral Aly-Pacha incendiait la ville et les villages environnans : néanmoins il n'osait pas attaquer de front les Sciotes, qui se défendaient avec désespoir dans les retranchemens de cavernes et de rochers. Il imagina donc de convoquer tous les consuls européens qui résidaient dans l'île, leur communiqua un édit d'armistice pour tous ceux qui mettraient bas les armes, et les chargea de le faire connaître à tous les habitans et de les engager à se rendre. Les consuls acceptèrent avec trop de légèreté une fonction si sérieuse : ils gravirent les montagnes, grimpèrent sur tous les endroits escarpés, parcoururent toutes les plages maritimes, annonçant partout la clémence des musulmans. Oh ! quelle consolation, quelle espérance n'inspira pas aux malheureux Sciotes l'apparition des messagers chrétiens, revêtus des insignes d'une dignité révérée. Persuadés par leurs discours, tous les habitans de l'île, à l'exception des villages du nord, se livrèrent à ces promesses solennelles, rendirent leurs armes, et envoyèrent sept cents de leurs primats pour se prosterner aux pieds de l'amiral. Toute la population espérait au moins la cessation du carnage; quand la nuit même, l'amiral

fit pendre les sept cents primats aux vergues de sa flotte, et donna le signal du pillage et d'un massacre universel. Une partie des monstres se dirige sur le monastère de Saint-Mina, enferme trois mille paysans dans son enceinte, et les passe tous au fil de l'épée. Des détachemens innombrables se répandent en tout sens, apportant la rage, le fer et le feu. Le monastère de Néa-Moni, bâti par l'empereur Constantin le Monomaque, devint à son tour le tombeau de deux mille trois cents chrétiens. Les montagnes et les forêts voisines retentissent longuement des cris des malheureux qu'on précipite dans les abîmes, qu'on lie aux branches des arbres, ou qu'on taille en morceaux. L'horreur m'empêche de retracer ces scènes épouvantables. Les bourgs de Volisso, de Vessa et de Calamoti virent les enfans encore au berceau écrasés contre les rochers ou engloutis dans les flots. Pas un village qui ne fût inondé de sang, pas une plaine, pas une vallée où ne ruisselât le sang chrétien : tout fut massacré, enchaîné, pillé, incendié. Quarante mille femmes ou enfans furent épargnés, mais pour être vendus dans les bazars de Constantinople, d'Asie mineure, d'Alger, d'Égypte et de Smyrne. De belles femmes liées avec leurs tresses de cheveux, marchaient sur les cadavres de

leurs pères et de leurs époux pour être conduites sous les tentes et livrées à la brutalité de leurs ravisseurs. Trois cents filles, choisies dans les villages de Cardamyle, de Calandra et d'Anavato, toutes d'une beauté rare, excitent dans les cœurs de ces bêtes féroces la hideuse envie de les posséder, et la contestation finit par une scène digne de ces sanguinaires prétendans : les barbares s'entredétruisent, après avoir égorgé les trois cents filles, objet de leur rivalité.

On n'entendait partout que des cris plaintifs ou des hurlemens affreux. Les hôpitaux des lépreux et des malades s'engloutirent dans les flammes, et ces infortunés trouvèrent leur tombeau sur les débris des asiles de leurs souffrances. Soixante et douze églises paroissiales sont profanées et réduites en cendres; une multitude de maisons de campagne magnifiquement bâties, ne sont plus que des amas de marbre ensanglanté. Grand Dieu! quels malheurs inouïs! quelle effroyable catastrophe! La religion et l'humanité frémissent au seul récit de tant d'horreurs.

Entre les différentes morts, il y a de la graduation dans l'effroi qu'elles inspirent : il y en a telle qu'on peut attendre avec résignation ou avec intrépidité; mais il y en a aussi qui épouvantent le plus ferme courage : les habitans de

Scio, en voyant la désolation de leur patrie, mouraient mille fois avant le coup mortel.

La scène terminée par un tel carnage, l'amiral n'a plus besoin des consuls dont il s'était si impunément joué : il n'est plus obligé de garder les otages, et tandis que du haut de son bord il contemple l'île fumante, il désire ajouter encore à tant d'horreurs : il tire des cachots de la forteresse l'archevêque Platon et les primats de l'île, et les fait pendre ou empaler à la suite l'un de l'autre. Enfin il ordonne qu'on cherche de tout côté le reste des enfans en bas âge, qu'on les entasse dans un grand bateau et qu'on les submerge au milieu des ondes. Voilà l'amnistie des Turcs ! voilà nos souverains légitimes ! voilà ces Turcs, dont on vante la fidélité ! Après cela, qu'on lise les nouvelles du jour, et qu'on ajoute foi, si l'on peut, aux réformations philantropiques que le sultan vient d'organiser ! Qu'on admire et qu'on prône l'abolition des confiscations et des sentences arbitraires, quand on a vu les massacres d'Anatolico et de Missolonghi, quand on a vu les femmes et les enfans de ces deux villes vendues comme des bêtes de somme, en même temps que Mahmoud fait le libéral le sabre à la main et l'Européen à Constantinople.

Tandis que les consuls des puissances euro-

péennes étaient la dupe des promesses perfides de l'amiral ottoman, la flotte grecque réunie sortit avec douze brûlots pour attaquer l'escadre turque forte de quarante-quatre gros bâtimens de guerre. Il y eut un léger combat, le 14 de mai, avec le capitan-pacha, qui fut forcé de se retirer, tandis que la flotte grecque protégeait les barques qui côtoyaient l'île de Scio pour recueillir les débris de la population. En même temps les Grecs chargèrent le capitaine français Jourdain, d'opérer un débarquement à la tête d'un corps de marins pour sauver ceux qui s'étaient réfugiés sur les rochers escarpés et dans les cavernes des montagnes. Cet officier intrépide exécuta avec autant d'audace que d'habileté les vœux de la marine grecque, et ce simple particulier fit plus d'honneur à la chrétienté que tous les consuls des puissances européennes. Ceux-ci cependant prirent sous leur sauvegarde quelques-uns des cent mille habitans de Scio.

La flotte turque était à l'ancre dans le canal de Tschesmé ; deux de ses frégates en sentinelle croisaient jour et nuit. L'amiral turc, pensant que l'exemple de Scio engagerait Samos à se soumettre, y avait envoyé une sommation formelle, et attendait la réponse, que les Samiens ajournaient habilement. La flotte égyptienne, après

avoir débarqué des troupes à Candie, devait se joindre à celle du capitan-pacha. Le jeûne du ramazan, que les Turcs célébraient alors, les rendait plus indolens qu'à l'ordinaire; d'ailleurs ils étaient tous occupés à transporter sur les côtes d'Asie et à vendre aux marchands d'esclaves leur immense butin. Dans un conseil de guerre, tenu le 30 mai, les Grecs décidèrent d'attaquer la flotte ennemie le lendemain dans la nuit; en conséquence quinze bâtimens commandés par Miaulis entrèrent avec trois brûlots dans le détroit de Scio par la passe du nord; le reste de la flotte stationna en dehors pour se porter là où serait le danger. Les deux frégates en vigie, dès qu'elles aperçurent les Grecs, virèrent de bord et tirèrent le canon pour annoncer à l'amiral l'approche de l'ennemi. Aussitôt l'escadre ottomane mit à la voile dans le plus grand désordre, et se hâta de s'éloigner: Miaulis, qui avait un brûlot pres de lui, attaqua le vaisseau amiral; mais le brûlot manqua par trop de précipitation; les deux autres brûlots ne purent pas atteindre non plus les vaisseaux ottomans, qui prirent la fuite.

La division grecque, après cette tentative infructueuse, se réunit à Ipsara, et dans un second conseil de guerre, l'on décida d'envoyer pendant la nuit deux brûlots contre l'ennemi. Constantin

Canaris, d'Ipsara, et George Pépinis, d'Hydra, s'offrirent pour exécuter cette entreprise qui exigeait autant de hardiesse que d'habileté. Deux chébeks transformés en brûlots, furent aussitôt montés par ces deux capitaines avec trente-quatre marins déterminés. Ils partirent dans la nuit du 18 juin. La nuit suivante, une division navale se mit en mer. La lune terminait sa dernière phase et l'horizon obscurci couvrait de ses voiles les intrépides navigateurs. Les équipages des deux frégates turques en sentinelle avaient négligé leur devoir et jeté l'ancre pour se réjouir avec plus de commodité. Le vaisseau amiral de quatre-vingts canons, mouillé en tête de la ligne, avait à bord plus de deux mille personnes, car, selon l'usage religieux observé chez les Turcs pendant le jeûne du ramazan, le capitan-pacha donnait ses audiences à bord, et après avoir vaqué aux affaires une partie de la nuit, tous les états-majors des vaisseaux s'y étaient présentés afin de recevoir les ordres pour le lendemain et de faire leur cour à l'amiral. Les deux brûlots s'approchèrent de la flotte ottomane, cherchant à reconnaître le vaisseau du capitan-pacha et celui du vice-amiral. Aux cris de s'éloigner, ils virèrent de bord vers Tschesmé, et lorsqu'au bout de quatre heures tous les équipages, engour-

dis par les excès de la table, furent plongés dans le sommeil, Canaris, qui avait remarqué le navire du capitan-pacha, revint avec une brise favorable sur le vaisseau amiral, s'accrocha à son beaupré, mit le feu au brûlot, qui s'embrasa sur-le-champ, et s'élançant en un clin d'œil sur sa gondole où se tenaient ses matelots, il traversa la ligne des ennemis et gagna le large. Le second brûlot atteignit au même instant le vice-amiral, mais il s'en détacha sans produire aucun effet décisif. Le capitan-pacha, voyant son navire embrasé, s'épuisait en vains efforts pour éteindre les flammes. Plus de deux mille barbares se heurtaient sur son bord, couraient en mugissant de la poupe à la proue et augmentaient le désordre et la terreur. Les autres bâtimens coupaient leurs cables et s'éloignaient en s'entrechoquant. Le golfe tout entier retentissait des cris d'alarme. Enfin le capitan-pacha, entouré de flammes, se précipite dans sa chaloupe et fuit vers le continent; mais pendant sa traversée le navire saute avec fracas; un des éclats tombe sur la barque de l'amiral, l'engloutit dans les flots, et blesse à mort l'auteur de tant de désastres. On le tire de la mer, on l'amène mourant sur le rivage de l'île qu'il avait ensanglantée, et quelques instans après il exhala son âme atroce sur les

décombres de Scio. Ainsi cette île fut vengée par l'héroïsme d'un simple marin grec. Près de trois mille cadavres de ses destructeurs flottèrent à demi consumés sur la surface du canal, tout éclairé par les torrens de flammes que le vaisseau amiral vomissait contre le ciel vengeur des chrétiens.

La flotte grecque ne s'était pas attendue à un si brillant succès; évitant d'exciter la surveillance des frégates en sentinelle, elle n'avait pu accompagner l'intrépide Canaris. Si les Grecs fussent survenus au moment du désordre occasionné par l'explosion du vaisseau amiral, nul doute que la plus grande partie de la flotte turque n'eût échoué sur les rivages de l'Asie mineure ou sur les rochers de Scio. Malgré le temps de respirer qu'il eut après son désastre, l'ennemi se dispersa frappé de terreur ; une partie de sa flotte se réfugia dans le golfe de Smyrne et le reste dans le port de Mitylène.

Le sultan remplaça l'amiral par le chef des artilleurs Cara-Mehmed-Pacha, qui se trouvait alors à Patras, et donna en même temps des ordres pressans au ministre de l'amirauté et au vice-amiral, pour réparer le plus tôt possible les avaries des vaisseaux et en compléter les équipages pour une expédition nouvelle.

CHAPITRE IX.

Tentative infructueuse à Riguiassa.— Succès d'Ypsilanty et d'Odyssée.— Ils sont entravés par la jalousie de l'Aréopage.— Défaite et destruction des Grecs à Cassandra. — Maurocordato s'avance dans la Grèce occidentale.— Déroute des philhellènes à Péta.— Divisions entre le sénat et les capitaines.— Approche de Dramaly.— Siége d'Argos. — Destruction des Turcs aux Dervenakias. — Mort de Dramaly. — Tentative infructueuse du capitan-pacha. — Incendie d'un vaisseau de ligne turc.— Mort de Kiriacoulis.— Défection de Varnakioti.

Les deux chefs du gouvernement provisoire, Démétrius Ypsilanty, président du sénat, et Alexandre Maurocordato, président du conseil exécutif, se partagèrent le commandement des forces de terre. Maurocordato alla visiter Hydra, où il fut témoin du patriotisme des insulaires, qui étaient épuisés par les frais énormes de leurs expéditions maritimes. Il retourna dans le Péloponèse avec la satisfaction d'avoir vu ces généreux marins prêts à de nouveaux sacrifices, et tout occupés de leurs bâtimens de guerre et de leurs brûlots. Démétrius Ypsilanty, après avoir accéléré par sa présence la capitulation de l'Acrocorinthe, comme nous l'avons dit plus haut,

rentra dans le Péloponèse, où il fut atteint de l'épidémie du typhus.

Cependant les affaires de la Grèce continentale prenaient une tournure peu favorable. Après la mort d'Aly-Pacha, le premier soin de Hourschid avait été de réconcilier entre elles les diverses peuplades albanaises. Quand il eut terminé cette importante négociation, il somma les capitaines armatoles de l'Amphilochie et de l'Acarnanie de se soumettre, et sur leur refus, il envoya par mer un chef albanais avec un corps de mille hommes, qui devait être successivement renforcé, afin d'envahir l'Acarnanie. Mais ce corps, surpris aux environs du golfe ambracique, par les capitaines Tzongas et Stergos, fut dispersé. Une autre troupe plus nombreuse fut assaillie au passage de Makrynoros, et pareillement contrainte à se retirer. Hourschid préparait une troisième tentative, lorsqu'il apprit l'apparition d'une escadre hydriote sur les côtes de l'Épire. Miaulis, qui commandait cette division, à bord de laquelle était Kyriakoulis, frère de Mavromichalis, avec six cents Maïnotes, se proposait d'attaquer une frégate, deux corvettes et quelques bricks ottomans qui mouillaient dans le port de Syvota, à l'entrée du canal de Corfou. Aussitôt Hourschid détacha six mille Alba-

nais pour empêcher le débarquement. La division hydriote ayant à bord les troupes de Kyriakoulis, partit de Riguiassa pour se rendre à Syvota; mais le gouvernement septinsulaire lui interdit l'entrée du canal. Alors Hourschid dirigea un corps nombreux contre Riguiassa, où le chef des Maïnotes était retourné mettre garnison. Cette petite place qui était en communication avec Souli, fut investie par les musulmans; mais un corps de Souliotes commandés par Marco Botzaris fondit sur eux, et de concert avec Kyriakoulis parvint à les disperser. Enfin, laissant à Omer Vrione, que la Porte venait de nommer pacha de Jannina, le soin de réduire les Souliotes et de gagner l'Acarnanie, Hourschid résolut de quitter l'Épire, et de passer à Larisse en Thessalie, où se rassemblait par ses ordres une armée considérable. Il répandit le bruit que cette armée était destinée contre la Russie; mais il ne put tromper Odyssée qui épiait tous ses mouvemens et qui devinait tous ses projets. Ce capitaine fit aussitôt connaître au gouvernement le rassemblement des forces ottomanes à Larisse et les intentions de Hourschid contre le Péloponèse. Plusieurs chefs militaires se réunirent alors chez Ypsilanty, pour lui communiquer leur craintes et lui demander

conseil. Il ranima leur courage et proposa de prendre l'offensive. Les militaires goûtèrent ses avis, et le gouvernement décréta aussitôt la formation d'une armée de quatre mille Péloponésiens, sous le commandement d'Ypsilanty. En même temps on adressa des proclamations à la Grèce orientale pour y lever des troupes; on expédia quelques bâtimens de guerre vers le golfe thermaïque, pour empêcher le débarquement des troupes sur la presqu'île de Cassandra; on accéléra le mouvement du mont Olympe et des villes cis-axiennes; on leur promit de prompts secours. Enfin l'on chargea le capitaine Gouras de se tenir prêt, avec sept cents hommes, pour débarquer à Molo et attaquer la ville de Zéitoun, tandis que cette ville serait assaillie par terre. Tous ces plans furent combinés d'avance; mais la jalousie qu'inspirait Ypsilanty les paralysa. On détourna par mille intrigues ceux qui voulaient suivre ce général; on lui prêta les vues les plus tyranniques. Toutefois, Démétrius ayant rassemblé environ quinze cents hommes, sortit du Péloponèse, se rendit en Livadie à Distomo, où il trouva Odyssée malade. Ypsilanty s'y arrêta pour écrire des lettres circulaires à tous les capitaines de la Grèce orientale, les invitant à lever des troupes, et désignant pour rendez-

vous général le village de Pralo, en Dryopie. Tous les chefs se rendirent à l'appel; mais à la vue du petit nombre des troupes péloponésiennes, ils commencèrent à murmurer. Ypsilanty, comptant sur les promesses du gouvernement, les rassura et leur dit que le capitaine Yatrako allait arriver avec quinze cents Péloponésiens. Alors on fit la revue de toute l'armée qui montait à huit mille hommes. Dans un conseil de guerre où assistèrent tous les chefs, on résolut d'attaquer simultanément la bourgade de Patradzik et la ville fortifiée de Zéitoun; l'on se mit en marche, et les premiers efforts furent couronnés de succès. Odyssée et Nikitas se distinguèrent dans tous les combats. Pendant l'espace de quinze jours, les Grecs s'emparèrent de plusieurs villages. Patradzik fut incendié. Zéitoun était à la veille de se rendre, lorsque quelques membres de l'aréopage, ennemis secrets d'Odissée et d'Ypsilanty, entravèrent les opérations de l'armée, trompèrent le gouvernement provisoire, semèrent la discorde parmi les chefs, retardèrent l'envoi des provisions, et suspendirent le débarquement, de manière que l'ennemi profitant de la désorganisation des troupes grecques, reprit l'offensive et fit une incursion désastreuse. Les traîtres voulaient même déposer Odyssée

de son commandement : ils l'accusaient de la dissolution de l'armée, quoiqu'ils en fussent eux-mêmes les seuls auteurs. Ypsilanty, indigné des procédés de l'aréopage, écrivit au gouvernement les vraies causes du peu de succès qu'avait l'expédition, et proposa d'élever Odyssée à un grade supérieur. Cependant l'on enrôla de nouvelles troupes dans la Grèce orientale, et l'on parvint à refouler les Turcs jusqu'à Patradzik. Mais Ypsilanty, qui voyait les haines s'envenimer de plus en plus, demanda au sénat la permission de retourner au Péloponèse, et chemin faisant, il apprit que le gouvernement, au lieu d'apaiser les factions, envoyait à son insçu deux commissaires, Alexis Noutzo et Palaska, chargés d'examiner la conduite d'Odyssée, et de soulever sous mains contre lui ses propres soldats et les autres capitaines de la Grèce orientale. Il apprit aussi qu'Odyssée, informé de ce complot, venait d'assassiner Palaska, son ancien compagnon d'armes, et Noutzo, son patron du temps d'Aly-Pacha. L'aréopage, craignant la vengeance d'Odyssée, s'était dispersé, et ce chef n'en était que plus puissant et plus audacieux. Ainsi la discorde qui régnait au sein du gouvernement, la désorganisation de l'armée d'Ypsilanty, le manque de moyens suffisans pour soutenir une ex-

pédition lointaine, une criminelle insouciance pour les intérêts les plus importans, firent échouer les opérations militaires dans la Grèce orientale, ainsi que le plan d'insurger le mont Pélion et le mont Olympe, et produisirent la catastrophe de Naouste et de Cassandra. Les Grecs retranchés dans cette presqu'île, attendaient de jour en jour les secours promis par le gouvernement, et résistaient aux ravages de la famine et aux attaques furieuses du pacha de Thessalonique Abdoul-Abid. Mais à la fin, les Cassandriens, auxquels Abdoul-Abid promettait une amnistie générale, perdant tout espoir de secours, se divisèrent en deux partis, dont l'un proposait de se soumettre, et l'autre persistait à prolonger la résistance. Emmanuel Pappas et le capitaine Diamandy étaient de ce dernier. Mais la famine redoubla ses ravages; la discorde facilita l'entrée à l'ennemi, qui, oubliant ses promesses, fit main basse sur les deux factions. Emmanuel Pappas, après une résistance infructueuse, monta avec le capitaine Dyamandy et une partie de leurs troupes, sur deux bâtimens grecs et se rendit à Hydra, où succombant à sa douleur, il mourut d'apoplexie quelques jours après. Ce fut alors que la catastrophe de Scio plongea dans le deuil toute la Grèce. Cependant

la douleur fut mitigée par l'incendie du vaisseau amiral et par la dispersion de la flotte turque, par la capitulation de la citadelle d'Athènes, et par les propositions qu'avait faites la garnison de Napoli de Romanie.

D'un autre côté, Alexandre Maurocordato venait d'être nommé directeur dans la Grèce occidentale. Un acte du gouvernement lui confiait pour deux mois l'administration suprême des affaires politiques et militaires de ces contrées. Maurocordato partit du Péloponèse avec une armée et se rendit par mer à Missolonghi, où il arriva bientôt. Son armée était composée d'un corps régulier de philhellènes et de Grecs disciplinés à l'européenne, d'un bataillon formé par les insulaires de Zante et de Céphalonie, de Péloponésiens commandés par Gennéos, fils de Colocotroni, et enfin des Souliotes de Marco Botzaris. Après un court séjour à Missolonghi pour mettre en ordre les affaires intérieures de la Grèce occidentale, pour s'entendre avec les différens chefs et pour régler le service des vivres pour l'armée, Maurocordato, renforcé par quelques compagnies d'Étoliens et d'Acarnaniens, quitta Missolonghi. Toute son armée n'excédait pas le nombre de deux mille, mais il espérait recevoir des secours de la Grèce continentale et

du Péloponèse. Son but était de s'emparer de l'Arta, d'y établir un point militaire en communication avec Souli et l'Acarnanie, afin de tenir en respect les Albanais de ces districts; mais l'exécution d'un plan si vaste exigeait des moyens proportionnés, et la faiblesse de son armée ne lui laissait aucune chance de succès. Les dissensions entre les Chypétars étaient apaisées. Omer Vrione, pacha de Jannina, homme de grands talens et d'un grand ascendant sur les Albanais ses compatriotes, était un adversaire difficile à réduire avec deux pièces de canon et une poignée de philhellènes. Et même, en supposant possible la prise de l'Arta, la conserver eût été encore plus difficile. Aussi l'opinion de Marco Botzaris était-elle de tourner ses efforts sur Parga, dont la garnison et la citadelle n'étaient pas formidables, de l'attaquer par terre et par mer de concert avec les Souliotes, et une fois maîtres de ce point important par sa proximité de Souli, et facile à garder par sa situation maritime, de faire une diversion puissante aux forces mahométanes de l'Épire et de l'Albanie. Mais le plan de Botzaris ne fut pas goûté; aussi modeste que brave, il se soumit à l'autre opinion pour ne pas irriter les amours-propres.

Maurocordato était sorti de Missolonghi seu-

lement à la tête de deux mille hommes, mais avec l'espoir d'être rejoint par plusieurs capitaines de la Grèce occidentale, auxquels il avait indiqué la vallée de Laspie pour rendez-vous général. L'armée y attendit inutilement ces renforts; elle se remit en marche, traversa les forêts et les gorges des provinces de Valtos et de Makrynoros, et parvint au village ruiné de Combotti, occupé, ainsi que le village de Péta, par le vieux capitaine d'armatoles Gogo. Maurocordato y établit son quartier général; ses troupes montaient alors à près de trois mille hommes, et il n'avait plus l'espoir d'en augmenter le nombre. Il y eut un engagement entre six cents cavaliers albanais et le bataillon des philhellènes, appuyé par celui des Grecs réguliers, sous le Piémontais Tarella; les philhellènes se signalèrent par leur intrépidité. Cependant l'armée, loin de s'accroître, diminuait de jour en jour, par la désertion des armatoles. Il régnait un grand désordre dans le service des vivres qu'on attendait de Missolonghi; plusieurs philhellènes tombèrent malades, quelques-uns même périrent par la mauvaise qualité des alimens, et l'armée s'affaiblit encore par l'absence de Marco Botzaris qui venait de partir avec six cents hommes, pour pénétrer jusqu'à Souli, débloquer ses frères et les ren-

forcer. Gennéos, qui commandait les Péloponésiens, reçut de Colocotroni son père, l'ordre de retourner dans la péninsule, parce que celui-ci, chargé du siége de Patras, s'était vu abandonné d'une grande partie de ses troupes, débauchées par ses rivaux. On crut nécessaire de quitter la position de Combotti et de s'avancer jusqu'au village de Péta, situé près de l'Arta. Le but de ce mouvement était d'inquiéter l'ennemi, d'attirer son attention et de faciliter ainsi l'entreprise de Botzaris. Maurocordato, laissant les philhellènes à Péta, se retira dans les défilés de Langada. Les Albanais, la plupart cavaliers, vinrent bientôt attaquer les Grecs dans leur position. Les philhellènes, les Grecs réguliers et les Ioniens, tinrent ferme pendant deux heures, repoussèrent les assauts réitérés de l'ennemi et jonchèrent de cadavres le pied des retranchemens; mais une nouvelle attaque fit reculer les Ioniens; l'ennemi alors prit à dos le bataillon des philhellènes et des Grecs réguliers, et les mit dans un affreux désordre. Ce ne fut plus qu'un carnage : les philhellènes entourés de flots d'Albanais, se précipitèrent sur eux par pelotons pour se faire jour; ils tombaient sur des monceaux de cadavres ennemis. Le général Normann, monté sur un cheval vigoureux, por-

tait des coups terribles et enfonçait les phalanges albanaises. Enfin les débris de ce corps poursuivis pendant trois quarts d'heure, arrivèrent au pied d'une montagne escarpée, où ils purent se rallier et faire leur retraite en bon ordre. D'après leur propre rapport, les ennemis perdirent dans cette journée plus de quatorze cents hommes, outre les blessés. Les Grecs, dit-on, ne perdirent que deux cents hommes, officiers pour la plupart. Ainsi échoua cette entreprise qui eut des résultats si fâcheux. Maurocordato, en se retirant sur les défilés de Langada, aurait dû emmener avec lui toute son armée et ne pas céder à l'ardeur des philhellènes, qui, trop confians dans leur tactique et dans leur bravoure, se flattèrent de tenir tête à dix mille Albanais d'élite, la plupart cavaliers et conduits par un chef belliqueux. Au moins fallait-il que Maurocordato fût présent à l'action. Marco Botzaris, qui avait soutenu plusieurs combats en traversant un pays couvert de troupes ennemies, fut enfin obligé de rétrograder et rejoignit le quartier général des Grecs le lendemain de leur défaite.

Cependant l'ennemi ne profita pas de la victoire : des dissensions entre les officiers de la Porte ottomane contribuèrent au salut des Grecs. Omer Vrione était l'adversaire de Dra-

maly-Youssouf-Pacha : celui-ci venait d'être nommé inopinément gouverneur du Péloponèse et général en chef de l'expédition contre la péninsule, par le crédit de Halet, qui nourrissait contre Hourschid et contre Omer Vrione une haine implacable. Hourschid fut tellement irrité de cette nomination, qu'il jura secrètement de faire avorter l'entreprise de Dramaly, et qu'il engagea Omer Vrione à retarder son invasion en Acarnanie. De son côté, Halet, pour mortifier Omer Vrione, lui fit donner pour collègue Reschid-Pacha, son rival, et chargea le gouverneur de Patras de nuire autant qu'il le pourrait à la réputation d'Omer Vrione. Ce fut sous de tels auspices que commença l'expédition des Turcs contre le Péloponèse. Il est temps d'en retracer les événemens.

Après l'incendie du vaisseau amiral devant Scio et la retraite de la flotte, le sultan pourvut sur-le-champ à la réparation des vaisseaux endommagés, en fit sortir d'autres de ses chantiers, promut au grade d'amiral Cara-Mehmed-Pacha, chef des artilleurs de Constantinople, et envoya pour le chercher à Patras le vice-amiral et toute la flotte. En même temps l'armée de Dramaly, forte de trente-deux mille hommes d'élite, Thraces, Bulgares et Macédoniens, reçut ordre de mar-

cher. Hourschid, à la tête d'un nombreux corps de réserve, devait fournir les choses nécessaires à l'armée d'invasion. Bientôt Dramaly eut à lutter contre Odyssée qui lui disputa pendant deux jours entiers le passage des Thermopyles et lui tua plus de quinze cents soldats. Cependant, forcé de céder au nombre, Odyssée écrivit au gouvernement l'irruption des ennemis et l'impossibilité où il se trouvait d'arrêter leur marche sur le Péloponèse. A la nouvelle d'un danger si imminent, plusieurs membres du corps législatif et du corps exécutif prirent eux-mêmes les armes et voulurent enrôler des troupes chacun de leur côté. Les chefs militaires prirent ombrage de cette démarche; ils y virent l'intention de s'emparer de la force armée et de les renverser. Théodore Colocotroni, qui était alors devant Patras, leva le siége et vint en force pour empêcher les autorités civiles de s'arroger des fonctions militaires. On conçoit le désordre que causèrent ces procédés. L'armée ennemie descendit en Livadie comme un torrent dévastateur, et cependant le Péloponèse était plongé dans l'inaction. Les nouvelles effrayantes se succédaient rapidement; l'orage s'approchait de jour en jour plus terrible; on le regardait, non avec la résignation courageuse du patriotisme, mais avec

le dépit d'animosités personnelles et d'intérêts froissés. Déjà les échos de Thèbes retentissaient des hennissemens d'innombrables coursiers et des cris tumultueux des barbares. Ypsilanty demanda la permission d'aller, à la tête de ses troupes, garder l'isthme de Corinthe, promettant, au cas que les passages fussent déjà occupés par l'ennemi, de se jeter dans la citadelle, dont la garnison était très-faible. Sur ces entrefaites, une foule de familles fuyant de la Mégaride et de l'isthme, entrèrent pêle mêle dans le Péloponèse, en criant que les Turcs étaient maîtres des défilés. On vit alors quels effets produit l'approche d'un danger imminent : la confusion était générale et les intervalles d'un profond silence étaient tout à coup interrompus par les clameurs du désespoir. Quelques membres du gouvernement s'embarquèrent en sauvant les archives : le sénat resta imperturbable à son poste et montra un rare dévouement. Démétrius Ypsilanty fut le premier à se mettre en marche ; il se porta avec deux cents hommes vers les moulins de Napoli, pour s'y procurer des munitions et renforcer sa petite armée. Il y trouva le brave et vertueux Panagiotti Crévatta, primat de Mistra, à la tête de huit cents Lacédémoniens. Crévatta, s'approchant d'Ypsilanty : « Je n'ai aucune espé-

rance », lui dit-il à l'oreille. « Moi, je ne crains pas, répondit Démétrius; nous n'avons pas encore combattu. » Théodore Colocotroni, de son côté, arriva, après avoir laissé dans Tripolitza son fils Panos avec neuf cents soldats. Il expédia des coureurs à toutes les provinces, leur annonçant que les Turcs n'excédaient pas le nombre de huit mille, et qu'il ne fallait que se lever en masse pour les repousser. Ensuite il se rendit à Achladocampos et à Argos, où arrivèrent bientôt Ypsilanty, Crévatta et Mavromichalis. Colocotroni et Mavromichalis haranguèrent les Maïnotes et les empêchèrent de se débander. La même nuit ils formèrent le plan d'enfermer l'ennemi dans l'Argolide, écrivirent à tous les chefs militaires de lever le plus de troupes possible, et de se rendre en toute hâte autour d'Argos et de Napoli de Romanie. On envoya quelques centaines de Péloponésiens pour incendier toutes les récoltes depuis Corinthe jusqu'à Argos. On demanda au sénat des vivres et des munitions, et aux îles d'Hydra et de Spezzia de détacher quelques bâtimens sur le golfe de Lépante, pour empêcher la communication par mer entre Corinthe et Patras. Cependant les barbares, devenus maîtres de l'Acrocorinthe, par la désertion de la garnison,

commencèrent à descendre en Argolide; il y eut quelques escarmouches à l'avantage des Grecs. L'ennemi s'approcha d'Argos; mais malgré ses forces immenses, il ne put s'emparer de cette ville, défendue par deux mille cinq cents Argiens. Cependant leurs chefs voyant l'impossibilité d'une longue résistance, mandèrent à Ypsilanty qu'ils étaient contraints de se retirer dans les gorges du Parthénion et de Torniki. Aussitôt Colocotroni dirigea des secours sur Argos; Ypsilanty accourut en personne avec les siens et George fils de Mavromichalis. En même temps arrivait, avec deux cents hommes, Panos fils de Colocotroni. Il n'avait pu souffrir de rester oisif à Tripolitza, et il avait laissé un autre capitaine à sa place. Ypsilanty mit dans Argos une forte garnison, et entra lui-même avec les fils de Colocotroni et de Mavromichalis dans la citadelle. Pendant la nuit, la garnison de la ville abandonna ses postes, et l'ennemi entra dans Argos à la pointe du jour et cerna la forteresse. Cependant les huit cents Grecs qui s'étaient renfermés dans ce château, devinrent la cause du salut de la Grèce. Car les Turcs, sachant qu'Ypsilanty et les fils de Colocotroni et de Mavromichalis étaient dans la citadelle, rassemblèrent toutes leur forces sur ce point, espérant finir

par un seul coup l'expédition. Pendant cet intervalle, le Péloponèse eut le temps de lever des troupes; la longueur du siége entraîna chez les Turcs le manque de provisions et la révolte de plusieurs chefs contre Dramaly. De son côté, Colocotroni campé sur le haut des montagnes, promenait ses regards sur toute la plaine couverte de tentes, de cavalerie et d'infanterie, depuis Argos jusqu'à Napoli; il songeait aux moyens d'attaque; mais le manque de troupes le mettait au désespoir. Ayant reçu un renfort de Cariténiotes et d'Arcadiens, il divisa sa petite armée en plusieurs corps, les plaça sur différens points et leur enjoignit d'allumer des feux de distance en distance, et de tirer des coups de fusils sans interruption. Ce stratagème épouvanta l'ennemi qui crut avoir à faire avec des troupes beaucoup plus nombreuses. Le troisième jour du siége, un corps de Maïnotes attaqua les Turcs vers la partie méridionale de la ville, tandis que du côté de l'occident, le général Démétrius Plapouta battait cinq mille cavaliers de l'armée ennemie. Profitant de ces deux diversions, les assiégés firent une sortie vigoureuse, dans laquelle ils tuèrent plus de trois cents musulmans. Ce triple échec ralentit l'ardeur des barbares; alors Ypsilanty avec les fils de Colo-

cotroni et de Mavromichalis, laissant deux cents hommes pour garnison dans la forteresse, se fraya de nuit un passage l'épée à la main, et parvint au village de Céphalari. Peu de jours après, Colocotroni engagea une nouvelle action, où il remporta quelque avantage. Ces affaires partielles encourageaient les Péloponésiens et effrayaient les barbares. Bientôt arrivèrent de toutes les provinces divers renforts, qui firent monter à neuf mille hommes les troupes de Colocotroni.

Informé que les Turcs rassemblaient à Névropoli, en Phtiotide, une nouvelle armée, destinée à maintenir une ligne de communication depuis les Thermopyles jusqu'aux passages de l'isthme corinthien, Ypsilanty, de concert avec Colocotroni, fit savoir à Odyssée qu'ils étaient décidés à livrer une bataille décisive, et que lui de son côté devait attaquer les Turcs de la Mégaride à un jour fixé, tandis qu'on marcherait sur l'isthme, pour empêcher l'arrivée des vivres et des secours qu'attendaient les musulmans. Quand tout fut d'accord, Ypsilanty se mit en marche, et en passant par les Dervenakias, ou petits défilés, entre Corinthe et Argos, y trouva Nikitas et Grégoire Dikéos. A peine arrivés dans ces défilés, ils trouvèrent l'occasion de signaler

leur valeur et leur patriotisme. Le gros de l'armée turque devant Argos, souffrait tellement de la disette, qu'une grande discorde fomentée d'avance par les machinations de Hourschid, commençait à régner entre Dramaly et les autres chefs; aussi lorsque ce général détacha quatre mille hommes d'élite, pour aller attaquer les moulins de Napoli de Romanie, ses officiers se révoltèrent ouvertement, empêchèrent l'expédition contre les moulins, entraînèrent dans leur défection quinze cents hommes, et se mirent en marche pour retourner à Corinthe. Mais il fallait passer par les petits défilés, où six cents Grecs étaient en embuscade. Ceux-ci fondirent sur les Turcs embarrassés dans le passage et chargés de butin. Ce fut dans cette action que le brave Nikitas s'acquit le nom de turcophage ou mangeur de Turcs. Le général Dramaly, forcé de se retirer lui-même, passa deux jours après par les mêmes défilés et y perdit six cents hommes; il eût été pris vivant lui et tout son état-major, si les milices grecques n'eussent été dispersées pour emporter leur riche butin. Ypsilanty, qui avait assisté à ces deux actions, partit avec Nikitas et Grégoire Dikéos pour l'isthme de Corinthe, et n'y ayant trouvé que quatre cents Grecs pour toute garde, il se rendit à Sa-

lamine, y enrôla des troupes et revint à l'isthme avec deux mille soldats.

Hourschid, général de l'armée de réserve, avait perdu beaucoup de monde dans les divers combats qu'il avait soutenus contre les chefs militaires de la Grèce orientale. Il ignorait encore les événemens du Péloponèse, et détacha cinq mille hommes et son lieutenant avec des vivres et des munitions chargés sur des mulets et des chameaux. Odyssée, à la tête de ses troupes en costume albanais, joignit ce corps de cinq mille hommes; on le prit pour un chef mahométan; il leur dit que la Mégaride et l'isthme étaient entre les mains des Turcs, et par ce stratagème il les engagea dans les défilés, où ils furent assaillis de toute part. Les Grecs les taillèrent en pièces jusqu'au dernier, s'emparèrent de leur convoi, de leur bagage et de leur caisse militaire.

A cette époque, la ville et la citadelle d'Athènes étaient entre les mains des Grecs; mais la discorde régnait entre les primats et les chefs militaires. Les Athéniens appelèrent Ypsilanty pour apaiser ces divisions; il se rendit à Athènes avec Nikitas, et secondé par Odyssée, il mit une nouvelle garnison dans la citadelle, réconcilia les factions, et revint à l'isthme pour ob-

server les mouvemens de l'armée de Dramaly, qui, cernée dans la province de Corinthe, et ravagée par la famine, cherchait à passer dans la Grèce orientale et à se réunir avec les troupes de Hourschid. En effet Dramaly essaya de franchir l'isthme avec toutes ses forces, mais il perdit beaucoup de monde et fut repoussé. Cette bataille fut décisive et sanglante. Réduite à se réfugier sous le canon de Corinthe, l'armée turque diminuait journellement, par la famine et par une violente épidémie, qui emporta Dramaly lui-même pendant le mois d'octobre.

Après la mort de leur général, les Turcs laissèrent trois mille hommes en garnison à Corinthe, et prirent, au nombre de neuf mille, le chemin de Patras. Arrivés dans un lieu appelé Mavra-Litbaria, ils furent tout d'un coup assaillis par les Grecs qui étaient en embuscade; trois mille Turcs furent tués et les autres cernés dans une position d'où ils ne pouvaient pas sortir, et où ils périrent presque tous par la famine ou par le fer. A peine en échappa-t-il trois cents qui gagnèrent la ville de Patras. Ainsi dans l'espace de cinq mois, une armée de trente mille soldats des plus aguerris de la Turquie européenne, commandée par trois pachas, dont l'un fut tué, l'autre mourut d'épidémie, et le troisième se sauva à Pa-

tras; une armée qui comptait dans ses rangs jusqu'à trente-deux gouverneurs de province, trouva tout entière son tombeau dans le Péloponèse; il n'en resta que trois mille dans la citadelle de Corinthe; ils capitulèrent l'année suivante.

Tandis que le Péloponèse triomphait par terre, l'on repoussait également les attaques de la flotte turque. Cette flotte, la plus nombreuse qui fût jamais sortie des arsenaux de Constantinople, ayant des troupes de débarquement et renforcée par des escadres d'Égypte et d'Alger, se dirigea d'abord vers le golfe de Lépante et y entra le dix août, pour prendre à bord le nouveau grand-amiral qui se trouvait à Patras. Celui-ci fit descendre sur le rivage cinq mille Asiatiques; mais Colocotroni, qui avait été informé de ce projet, marcha avec sept mille hommes à la rencontre de l'ennemi, fondit sur lui et le tailla en pièces.

Cara-Mehmed, le nouveau capitan-pacha, parut avec toute sa formidable flotte sur les côtes d'Argos, le 20 septembre. L'amiral Miaulis vint mouiller devant l'île de Spezzia avec cinquante-sept bricks et quelques brûlots. Les deux flottes étaient en présence. Les Turcs voulaient ravitailler Napoli de Romanie, les Grecs empêcher ce dessein. Une frégate française et plusieurs vaisseaux marchands anglais allaient être

spectateurs du combat le plus inégal. Le premier jour un calme plat retint les adversaires. Le lendemain on se prépara de part et d'autre au point du jour. Miaulis, après avoir placé sa flotte en bataille, attaqua l'ennemi. On se battit pendant six heures et les Turcs furent forcés de se retirer. Cinq jours après, toute la flotte ennemie, composée de quatre-vingt-quatre voiles, s'approcha jusqu'à dix milles de Napoli de Romanie, et après avoir détaché un brick autrichien chargé de vivres pour la forteresse, vira de bord et s'éloigna. Le brick fut capturé par les Grecs à la vue de l'amiral ottoman qui sortit du golfe le lendemain, abandonnant à son sort Napoli de Romanie. Réduite à toute extrémité, cette place fut enfin prise par Colocotroni.* L'amiral turc, après avoir inutilement croisé dans la Mer Égée, se retira devant l'île de Ténédos. Alors Canaris et Kyriakos s'offrirent pour tenter contre lui une entreprise pareille à celle qui avait si bien réussi dans le canal de Scio. Deux brûlots furent montés par des Grecs travestis en Turcs; ils arborèrent le drapeau mahométan, et se faisant poursuivre par deux bricks ipsa-

* La garnison fut transportée dans l'Asie mineure, sans avoir éprouvé aucun mauvais traitement de la part des Grecs.

riotes, ils allèrent se réfugier parmi la flotte ennemie. A la nuit tombante, les deux brûlots s'accrochent, l'un au vaisseau amiral, l'autre au vice-amiral. Le premier se dégage; mais le second qui était un vaisseau de ligne, saute avec tout son équipage et la caisse militaire. Cara-Mehmed s'enfuit avec le reste de ses navires dans le détroit; mais à peine avait-il mouillé à Callipoli, qu'un officier du sultan coupa la tête à cet amiral inhabile et la porta à Constantinople.

Enfin, pour compléter la seconde campagne, la Grèce occidentale répara ses pertes, et obtint de nouveaux succès. Après la bataille de Péta et la retraite de Maurocordato, le Laconien Kyriacoulis retranché dans la position maritime de Phanari, soutint plusieurs combats dans lesquels il fut victorieux. A la fin d'une action meurtrière, ce brave guerrier se promenant sur le champ de bataille, fut mortellement blessé par un coup de pistolet que lui tira un Albanais mourant. Les Maïnotes ayant perdu leur chef, s'embarquèrent aussitôt, emportèrent les restes inanimés de Kyriacoulis et les déposèrent à Missolonghi où on leur éleva un monument funèbre. Les Souliotes renfermés dans la place de Kiafa, perdant tout espoir d'être secourus, signèrent au mois d'août

une capitulation avec Omer Vrione, sous la garantie du gouvernement septinsulaire; ils évacuèrent leurs montagnes, avec leurs familles, leurs armes et leur bagage, et arrivèrent à Assos dans l'île de Céphalonie, sous l'escorte de deux bricks de guerre anglais. Cependant, Omer Vrione ne se joignit point à l'expédition de Dramaly; il feignait d'être occupé par les Souliotes et évitait de faire une irruption en Acarnanie. Aussi Maurocordato n'eut-il à lutter dans sa retraite qu'avec les troupes asiatiques de Reschid-Pacha, collègue d'Omer Vrione. George Varnakioti, ancien capitaine de l'Acarnanie, obtint de Maurocordato le commandement de la petite armée réunie après la bataille de Péta. Enfin Omer Vrione reçut l'ordre pressant de marcher sur Missolonghi, et il s'avança contre cette ville, où Maurocordato s'était jeté avec Marco Botzaris. Le capitaine Varnakioti devait inquiéter les Turcs en les harcelant; on croit qu'il trahit sa patrie; quelques personnes le justifient en disant qu'on lui avait proposé de tromper Omer Vrione par une apparente défection; que s'il eût été véritablement traître, il eût éclairé Omer Vrione et ne l'eût pas laissé tromper par les propositions fallacieuses de Botzaris et de Maurocordato; mais qu'après avoir contribué au salut de Misso-

longhi, il fut calomnié des siens et contraint d'abandonner la cause nationale pour s'unir aux mahométans. Quoi qu'il en soit, Omer Vrione et Reschid-Pacha ouvrirent le siége de Missolonghi le 7 novembre avec onze mille hommes. Youssouf-Pacha, gouverneur de Patras, bloquait Missolonghi avec deux bricks et une goëlette. Au lieu d'emporter d'un seul assaut cette ville, qui n'avait au commencement qu'une garnison de cinq cents hommes, un rempart de terre et un misérable fossé, les trois chefs assiégeans, sûrs de leur proie, voulurent s'approprier chacun l'honneur de la conquête. Tous trois firent séparément aux assiégés des propositions secrètes. Marco Botzaris et Maurocordato profitèrent habilement de cette division et amusèrent les trois chefs jusqu'à l'arrivée des secours qu'ils attendaient. Le 20 novembre, six bâtimens grecs ayant à bord douze cents hommes, sous le commandement de Mavromichalis, incendièrent à la hauteur de la ville assiégée un brick de guerre ottoman, dispersèrent les autres navires et débarquèrent des troupes avec de l'artillerie et des munitions. Un autre corps de huit cents Péloponésiens, commandé par Londos, descendit à Dragomeste pour prendre les ennemis à dos. Omer, furieux de s'être laissé tromper, livra

un assaut dans la nuit du 5 janvier. Repoussé avec une perte considérable, et apprenant l'arrivée de différens corps grecs, il quitta précipitamment son camp pendant la nuit, se retira en désordre et abandonna six pièces de canon, quantité de tentes et une partie de ses bagages. Poursuivi par Marco Botzaris, il perdit beaucoup de monde au passage de l'Achéloüs enflé par les pluies. Depuis la bataille de Péta, Maurocordato se conduisit avec une grande sagesse et montra pendant le siége de Missolonghi une fermeté et un dévouement qui ne sauraient être contestés, même par la jalousie.

Ainsi finit le premier siége de Missolonghi. Cette campagne, qui avait commencé par des désastres, se termina par des triomphes éclatans sur terre et sur mer.

CHAPITRE X.

Dissensions intestines. — Réunion du congrès. — Nouvelles intrigues. — Préparatifs des Turcs. — Jalousie des chefs turcs. — Mustaï-Pacha. — Marco Botzaris. — Sa mort. — Déroute des Turcs. — Dissensions entre les membres du gouvernement.

La seconde campagne avait inspiré aux Grecs les espérances les plus heureuses. La destruction complète de l'armée de Dramaly, l'incendie du vaisseau de ligne à Ténédos, la prise de Napoli, la capitulation de l'Acropole d'Athènes, la défaite d'Omer Vrione et de Reschid-Pacha devant Missolonghi, la mort du redoutable Hourschid et la révolte des janissaires qui forcèrent le sultan à faire périr son ministre favori Halet, tous ces événemens étaient si désastreux pour la Porte ottomane, que les ennemis même de l'affranchissement des Grecs commencèrent à prévoir leur prochaine délivrance et à reculer devant l'effrayante idée du salut d'un peuple chrétien.

Mais la troisième campagne allait s'ouvrir sous les auspices du congrès de Vérone. Ce fut là qu'en consacrant la légitimité du destructeur de

Scio, on défendit aux députés grecs de souiller par leur présence la ville régulatrice du sort des peuples. L'archevêque Germanos, métropolitain de Patras, Andréas Métaxas et George fils de Mavromichalis, qui portaient l'humble pétition de la nation grecque, furent traités comme des criminels échappés à la justice du sultan. Quand on apprit cette réception outrageante, il se trouva en Grèce des citoyens qui dirent : « Montrons que les arrêts de Vérone ne sont pas plus puissans que ceux du ciel; montrons qu'on peut nous condamner à l'esclavage, mais qu'on ne saurait nous ôter la résolution de mourir. » A ces paroles du vrai patriotisme, le peuple grec répondit : « Puisqu'on nous abandonne à nous-mêmes, nous ne retomberons plus sous le joug des Turcs; nous nous délivrerons par nos seules forces, ou bien nous périrons en recherchant ces droits qu'on nous refuse et qu'on réclame pour les Nègres. »

Cependant il y eut aussi des égoïstes qui, désespérant du salut commun et voyant la Grèce délaissée, résolurent de profiter pour leur propre compte des intervalles de repos que laissaient à l'état les invasions des barbares. Quelques autres tâchaient de s'appuyer sur des puissances étrangères, s'imaginant peut-être que plus

ils agiraient contre les intérêts de la patrie, et plus ils se feraient rechercher.

Le rang de généralissime du Péloponèse auquel fut promu Théodore Colocotroni, à la fin de la campagne, ternit la gloire que ce chef venait d'acquérir en défendant la patrie, diminua sa popularité, suscita la jalousie des autres chefs militaires et les soupçons des fonctionnaires civils, enfin autorisa la Grèce orientale à élever au même grade le capitaine Odyssée. L'époque annuelle fixée pour l'élection légale des membres du gouvernement était prochaine : il régnait une funeste dissidence entre les membres du sénat législatif et entre ceux du corps exécutif : les uns sollicitaient la convocation de l'assemblée pour la révision de quelques-unes des loís organiques sanctionnées à Epidaure; les autres, aspirant à prolonger leur autorité ou craignant de rendre compte de leur conduite publique, s'opposaient de toutes leurs forces à cette proposition, et désiraient que la nomination de nouveaux membres se fît sans l'assentiment légal du peuple grec. Le monstre de l'anarchie promenait partout sa tête hideuse, et la Grèce n'avait plus d'Hercule pour l'écraser. Cependant le parti qui demandait en vertu des lois la convocation d'une assemblée nationale, se fortifiait de jour en jour;

il avait pour appui toute la Grèce orientale, la pluralité des membres du sénat legislatif, presque tous les chefs militaires du Péloponèse et de la Grèce occidentale, plusieurs provinces du continent et la plupart des îles de la Mer Égée. Le parti qui s'opposait à la convocation du congrès fut réduit à employer des voies de corruption pour se soutenir : il nomma une commission résidant auprès du sénat législatif, sous prétexte de coopérer avec lui, mais dans l'intention de débaucher ou d'égarer quelques-uns de ses membres; il écrivit aux provinces, assurant que les circonstances critiques ne permettaient pas la réunion d'une assemblée nationale, et en même temps il répandit, dans le but de soulever le peuple, des lettres circulaires relatives à l'élection des députés, et pleines de calomnies contre le parti opposé. Ces intrigues divisèrent quelques provinces; cependant la majorité resta du côté de ceux qui voulaient un congrès. C'est ainsi qu'il se forma parmi les députés un schisme funeste qui fut plus tard l'origine de la faction contre le gouvernement résidant à Tripolitza. Ypsilanty désirait l'assemblée nationale; cependant il s'efforçait de réconcilier les deux partis; ceux qui aspiraient à prolonger leurs fonctions au-delà du terme fixé, tentèrent de gagner

ce prince à leur cause, en promettant de lui conserver sa place de président du sénat. Mais il leur répondit que la durée de sa charge était expirée, aux termes de la loi; qu'il ne pouvait donc, sans y contrevenir ouvertement, continuer l'exercice de son caractère public; après quoi il donna sa démission.

Sur ces entrefaites, Odyssée avec les députés de la Grèce orientale et de plusieurs îles, se rendit à Argos et à Napoli de Romanie. Les dissidens qui faisaient partie du gouvernement retiré à Castri, y vinrent de leur côté, pour tâcher de les corrompre. Ils prétendaient s'établir à Napoli de Romanie, comme réunissant dans leurs personnes toute l'autorité du gouvernement. Mais le commandant de la place, le général Démétrius Plapouta, leur en refusa l'entrée, alléguant qu'il les recevrait comme simples particuliers et non pas comme magistrats, vu que le terme de leur charge était passé, d'après la constitution. Alors ils se décidèrent à convoquer le congrès, et sur le conseil de Théodore Négri, premier moteur de cette faction, ils choisirent pour lieu d'assemblée Astros, petite ville incommode et malsaine dans l'Argolide. Là, accoururent aussitôt tous les autres députés influencés par Odyssée et Grégoire Dikéos, rival de Colo-

cotroni. Le congrès ne tarda pas à commencer ses opérations : plusieurs commissions furent nommées pour reviser quelques articles de la constitution d'Epidaure. Sur leur rapport, on parvint en effet, malgré la divergence des opinions, à borner l'autorité trop étendue du conseil exécutif, à abolir la dignité de généralissime, à puiser des lois criminelles dans le Code Napoléon, en les adaptant aux mœurs et aux circonstances. Les travaux de cette assemblée furent terminés le 30 avril. Pierre Mavromichalis fut nommé président du conseil exécutif, et George Conduriotti président du sénat. Maurocordato fut élu secrétaire du conseil exécutif. Ce nouveau gouvernement transporta sa résidence dans la ville de Tripolitza. Cependant l'esprit de parti qui en dicta la formation fit exclure plusieurs députés qui auraient eu des droits au pouvoir, et mécontenta généralement les militaires péloponésiens, les îles de Spezzia et d'Ipsara et la Grèce orientale. Théodore Négri, expulsé des affaires et remplacé par Maurocordato, forma sur-le-champ un parti composé des chefs militaires et civils du Péloponèse, à l'aide duquel il s'efforça de renverser le gouvernement à peine établi; mais ces factieux, ayant vu rejeter leurs propositions, sortirent de Tripolitza pour soulever les provinces et créer un gouvernement nouveau.

Alors le sénat et le conseil furent obligés de gagner à leur cause Théodore Colocotroni qui faisait toute la force de leurs adversaires. On nomma Colocotroni vice-président du conseil exécutif : la présidence du sénat législatif était alors vacante par la démission de Conduriotti. Ce changement apaisa en apparence les dissensions intestines, et l'on s'occupa de l'ennemi commun. On résolut de sortir du Péloponèse avec onze mille hommes, de s'avancer dans la Grèce orientale, et conjointement avec Odyssée de soulever les montagnards de l'Olympe et tous les Grecs de la Thessalie. Pierre Mavromichalis à la *tête* de deux mille Maïnotes, Nikitas avec mille soldats d'élite, Ypsilanty avec quelques centaines de Grecs réguliers et de philhellènes sous les ordres d'un frère du général Normann, et le général Panagiotti Képhalas commandant d'un corps d'Arcadiens, se mirent en marche. Théodore Colocotroni les suivit à trois jours de distance avec cinq ou six mille hommes. Mais à peine furent-ils éloignés, que les factieux, profitant de l'absence de leurs adversaires, proposèrent à Maurocordato d'accepter le poste vacant de la présidence du sénat. A la nouvelle de cette trame, tous ceux qui venaient de sortir de la péninsule y rentrèrent furieux et dispersèrent leurs antagonistes.

Cependant le projet salutaire de l'expédition fut détruit, l'énergie des marins paralysée, et le temps donné aux ennemis de faire une irruption dans la Grèce orientale. Le Péloponèse, théâtre de tous les troubles, resta dans une inaction criminelle, et tandis qu'il eût pu ou par force ou par argent s'emparer des places fortes de Modon et de Coron, il se borna pendant toute la campagne à reprendre la citadelle de Corinthe. Le poids des armées ottomanes, qui descendaient du côté de Zéitoun et de celui de l'Arta, devait être entièrement supporté par les militaires de la Grèce orientale et occidentale. Le gouvernement turc, se relevant comme le fabuleux Antée plus fort après sa chute, équipa une flotte de quatre-vingts frégates, corvettes ou bricks de guerre, avec un grand nombre de transports, et en donna le commandement au grand-amiral Housrev-Pacha. Une armée considérable fut levée chez les Guègues, la plus belliqueuse tribu de l'Albanie, par Mustaï-Pacha de Scodra. Elle devait envahir l'Acarnanie, renverser sur son passage la ville de Missolonghi et passer de Lépante au Péloponèse. Des troupes moins nombreuses se rassemblèrent à Larisse et à Thessalonique sous les ordres de Sélim-Pacha, général en chef, de Reschid-Pacha et d'autres gou-

verneurs de la Turquie européenne. Omer Vrione, pacha de Jannina, et Serezly-Youssouf-Pacha, gouverneur de Patras, devaient longer le golfe ambracique avec douze mille Albanais, monter à bord de la flotte turque, entrer dans le golfe de Lépante et débarquer sur le Péloponèse. Toutes ces opérations devaient être secondées par le grand-amiral qui entra dès le mois de mai dans le golfe de Lépante.

Tandis que toutes ces armées musulmanes s'ébranlaient pour fondre à la fois sur la Grèce insurrectionnée, tandis qu'une flotte formidable sortait des Dardanelles, trop étroites pour la contenir, le petit nombre de Grecs qui allaient leur résister était en proie aux dissensions intestines; les capitaines étaient désunis, et les marins ne recevant pas de paie pour nourrir leurs familles, demeuraient inactifs dans leurs ports. Le grand-amiral des Turcs parut le premier sur la scène, d'après le plan de la campagne: il entra avec toute sa flotte dans le golfe de Lépante, pour attendre la marche victorieuse des armées qui devaient inonder la Livadie et descendre sur ses parages en demandant à grands cris d'être transportées sur les côtes du Péloponèse pour y achever les restes des chrétiens. Youssouf-Pacha, gouverneur de Patras, reçut ordre de passer en

Épire, de remplacer Reschid-Pacha dans le commandement de l'armée albanaise, de s'avancer jusqu'à Vonitza et de se rendre ensuite par mer à Patras. Omer Vrione, rival de ce Youssouf et ennemi du grand-amiral Housrev, depuis l'époque où ce dernier avait été vice-roi d'Égypte, tâcha de faire échouer le plan qu'allait exécuter Youssouf. A la tête de dix mille hommes, dont six mille Albanais, Youssouf descendit à Vonitza sur le golfe ambracique, et avertit l'amiral turc de lui envoyer des transports. Mais les Albanais demandèrent leurs appointemens arriérés, et comme Youssouf-Pacha les amusait par des promesses, ils se révoltèrent, excités sous main par Omer Vrione, se précipitèrent vers la tente de Youssouf, égorgèrent ses gardes et son trésorier, pillèrent sa caisse militaire, et ne laissèrent à leur général que le temps de se jeter dans une barque et de se sauver précipitamment. Ainsi fut dissous le camp de Vonitza.

Du côté de la Grèce orientale, Sélim-Pacha, successeur de Hourschid dans la dignité de général en chef, se mit en marche à la tête de dix-huit mille hommes, divisés en deux colonnes. Arrivé à Zéitoun avec la première colonne, il traversa les défilés de Phocide et de Béotie; mais avant l'irruption des barbares, presque tou-

tes les familles de ces cantons s'étaient rétirées, les unes sur les montagnes escarpées, en emmenant leurs bestiaux et en emportant leurs provisions; les autres dans les îles de Salamine et d'Égine. Les guerriers étaient restés seuls embusqués dans les défilés, les gorges et les penchans des montagnes.

Les capitaines Panourgias, Saphakas et Scultzodémos, par des marches brusques et hardies, fatiguaient l'armée de Sélim, interceptaient ses transports, tombaient à l'improviste sur les bandes écartées; enfin ils la réduisirent à se tenir sur la défensive dans ces provinces montueuses qui lui fornissaient peu de ressources pour se préserver de cette guerre continuelle de partisans. La seconde colonne commandée par Dzélalouddin-Pacha de Larisse, fut successivement battue par Gouras, gouverneur d'Athènes, par Odyssée et par Divounioti. Les capitaines Diamandy et Cara-Tasso, retranchés dans les gorges du mont Pélion, défirent Abdullah-Bey et Ismaïl-Podes, qui furent enfin obligés, par des pertes continuelles et par le manque de vivres, à se replier sur Larisse. La flotte ottomane, mouillée dans le golfe de Lépante, n'avait d'autre occupation que de jeter dans la mer les cadavres de ceux que la peste moissonnait journellement

à son bord. L'amiral turc ne parvint pas même à ravitailler la citadelle de Corinthe, qui capitula peu de temps après. Ainsi la Grèce orientale, dans l'espace de deux mois, fut un horrible théâtre de carnages et le tombeau de plusieurs milliers de barbares qui périrent par la misère, par la maladie, ou par le fer. Toutefois, il restait encore quelques débris de cette armée, qui, appuyés sur Zéitoun et sur Nègrepont, n'attendaient pour reprendre l'offensive que l'invasion du terrible Mustaï-Pacha de Scodra.

Le mois d'août touchait à sa fin; le bruit de la marche de ce formidable adversaire le devançait déjà. Telles ces énormes avalanches qui se détachent des inaccessibles sommités des alpes, mugissent en se précipitant et grondent comme le tonnerre; tels retentissaient les pas de Mustaï, menaçant la Grèce d'une entière destruction. La ville de Missolonghi, après la levée du premier siége, avait été rapidement fortifiée par l'ingénieur grec le vertueux Cokkini; mais cette ville était à cette époque sans vivres, ni munitions, et par conséquent incapable de résister seulement vingt jours. Marco Botzaris, qui l'avait sauvée l'année précédente, voulut la sauver encore une fois. Le pacha de Scodra, à la tête de quatorze mille Guègues ou Toxides, et d'un

corps nombreux d'Illyriens, dirigea sa marche vers le mont Agrapha, dont il résolut de détruire la population pour ne point laisser d'ennemis sur ses derrières. Caraïskaky, capitaine de l'Agrapha, quoique dépourvu des moyens de résistance, se prépara néanmoins à se défendre avec huit cents pallikares. A la première sommation que lui fit Mustaï-Pacha de se soumettre, et à la seconde de garder la neutralité, il répondit négativement, et aussitôt il enjoignit aux habitans de l'Agrapha de se retirer avec leurs troupeaux sur des lieux escarpés; après quoi il se battit contre l'armée ennemie, en arrêta l'impétuosité et effectua sa retraite en bon ordre. Les Albanais descendirent à Carpénise en Athamanie, et Caraïskaky se replia sur Missolonghi, où se réunirent bientôt plusieurs capitaines de la Grèce occidentale, dans le but de tenir un conseil de guerre et d'aviser aux moyens d'arrêter ce torrent impétueux qui allait submerger la Grèce. Les uns proposèrent de quitter Missolonghi et d'occuper chacun séparément les fortes positions des défilés et des montagnes; les autres opinèrent pour qu'on se renfermât dans la ville et qu'on y soutînt l'effort des musulmans. Marco Botzaris assistait à ce conseil de guerre, et y fit entendre ces mots: « Frères, la patrie est dans un

danger imminent : si nous restons à Missolonghi, nous y périrons, faute de munitions et de vivres ; si nous allons nous retrancher chacun sur des montagnes, l'ennemi aura le passage libre et envahira le Péloponèse ; chers camarades, il serait honteux pour nous, qui avons renoncé au nom méprisable de klephtes, et déclaré que nous combattons pour la patrie, il serait honteux de reculer devant les dangers et d'abandonner l'état dans ces circonstances critiques. Quant à moi, il me semble que le moment est favorable, non pas pour la victoire, dont je ne suis pas certain, mais pour la gloire, que nous ne pouvons manquer d'acquérir. Aujourd'hui les Turcs sont à Carpénise ; dans deux jours nous les verrons ici : il faut donc marcher contre eux sans délai, et tomber pendant la nuit sur leur camp. Nous savons déjà par l'expérience que de pareils stratagèmes nous ont presque toujours réussi. »

A ce discours de Botzaris, tous les capitaines furent frappés d'étonnement : « Nos forces, répondirent-ils, ne sont point proportionnées à la grandeur de l'entreprise. En attaquant l'ennemi, nous ne lui causerons pas une perte décisive, tandis que cet effort nous épuisera, et ne nous laissera plus l'espoir de garder les positions que nous

avons plusieurs fois défendues. » Botzaris répliqua : « J'ai dû proposer mon opinion; je la crois la meilleure, et je l'exécuterai à mes risques et périls. Quant à vous, camarades, restez ici et pourvoyez aux moyens de protéger la patrie. » Il dit, et se levant aussitôt, il se rend à la place publique où se trouvaient un grand nombre de Souliotes et d'autres guerriers. Marco s'adresse à son frère Constantin, et l'invite avec calme à venir avec ses pallikares dans une prairie hors de la ville. Les Souliotes, qui aimaient et respectaient Marco, accoururent pleins de zèle; les Missolonghiens, qui fondaient sur lui toutes leurs espérances, se rassemblèrent aussi, hommes, femmes, vieillards, enfans, pour connaître l'intention du héros. Botzaris, assis sur le gazon, harangua les Souliotes en ces termes :

« Camarades, vous savez que jusqu'à ce jour nos entreprises contre l'ennemi ont été couronnées de succès. Vous vous souvenez combien de fois l'assistance divine nous a sauvés des plus grands périls; maintenant voici une occasion désespérée, mais propre à nous immortaliser : Scodra vient de descendre à Carpénise; nous manquons de moyens pour le combattre ici. Si nous l'attendons, nous perdrons la patrie, pour laquelle nous avons versé tant de sang, nous

perdrons nos familles, nous perdrons à la fois religion, honneur, liberté. Ce sont ces causes qui m'obligent à marcher cette nuit contre les musulmans. Que ceux de mes braves compagnons qui voudraient encore me suivre viennent près de moi, afin que je les voie. » Alors deux cents Souliotes, dont les visages portaient d'honorables cicatrices, répondirent spontanément : « Pourquoi, capitaine Marco, tâches-tu de nous exciter par des préambules? Une seule parole de toi nous suffit. Nous sommes prêts à mourir quand tu l'ordonneras. » A ces mots ils se rangèrent auprès de lui. Soixante-trois Parganiotes et huit Septinsulaires passèrent du côté des Souliotes, en disant : « Nous aussi, nous voulons mourir avec Botzaris. » Alors Marco, avec sa physionomie naturellement sereine : « Nous ne mourrons pas, leur dit-il, Dieu nous aidera encore cette fois. » A l'instant le peuple entier s'écria : « Que la bénédiction de la Grèce, que les vœux de tant d'infortunés, soient tes guides et tes appuis, ô défenseur de la patrie! » — « Ne craignez pas, dit Botzaris, en se tournant vers eux; dans peu de jours nous vous rapporterons des trophées. » Puis il se retira et enjoignit à ses compagnons de danger d'aller chacun préparer leurs armes et de se réunir dans la même prairie à quatre heures après midi.

Botzaris rentra dans la ville, et alla chez Caraïskaky et Mitzo Condojanni, où vinrent le voir les capitaines George Valtinos, Macry, Rangos, Andréa Isko et Caltzodémos; ils lui demandèrent quelle était sa résolution : « Je pars dans une heure, leur répondit Marco, et j'espère réussir. Mais vous, puisque vous ne partagez pas mon entreprise, armez vos pallikares et suivez-moi de loin. Si je réussis, vous complèterez le succès; sinon, vous aurez le temps de vous retirer en ordre. » En finissant ces paroles, il embrassa les capitaines et sortit. Ils l'accompagnèrent jusqu'aux remparts, et revinrent pour se préparer.

Botzaris trouva ses compagnons qui l'attendaient avec impatience, et leur dit : « Frères, puisque nous sommes en petit nombre, il faut bien disposer notre attaque. Lorsque nous serons près du camp ennemi, nous nous diviserons en pelotons et nous y pénètrerons par plusieurs points, selon notre méthode accoutumée, et sans que les Turcs s'en aperçoivent. Décidé à mourir ou à prendre le pacha vivant, je me dirigerai vers sa tente avec quarante pallikares (c'étaient les plus vaillans des Souliotes). Le signal du combat sera une explosion d'armes à feu au moment que j'entrerai dans la tente du pacha; alors vous

tous, qui serez dispersés dans le camp, vous ferez la même chose, vous déchargerez vos pistolets, et vous tirerez vos sabres. Les tenèbres de la nuit nous favoriseront, et l'ennemi épouvanté sera mis en désordre, se croyant attaqué par une armée nombreuse. Le mot d'ordre sera en langue albanaise : la demande *tzéléti* (qui es-tu)? la réponse *écouré* (fer). A ces instructions, Botzaris ajouta qu'il était nécéssaire de remplir auparavant leur devoir de chrétiens, d'aller à l'église prier Dieu, et jurer de mourir pour la religion et pour la patrie. » Incontinent il se rendit avec ses braves à l'église, située hors de la ville, et tandis que le pasteur récitait des prières, tous prononcèrent le serment; leurs yeux étincelèrent et leurs mains se portèrent spontanément sur leurs armes. Après cette cérémonie religieuse, Botzaris ordonna de préparer le repas du soir; ils s'assirent en cercle, et quand il fut terminé, Botzaris prit par la main Kitzo, son protopallikare, et aussitôt tous les Souliotes se levèrent et dansèrent en cercle, en chantant l'hymne patriotique de Riga : « Deux oiseaux étaient perchés sur le Pinde et sur l'Olympe; l'un chantait avec harmonie la douce liberté, etc. »

Après ce moment donné à la gaîté, les Souliotes partirent, traversèrent les gorges des mon-

tagnes et firent quatorze lieues en sept heures. Ces braves arrivèrent sur les hauteurs qui environnent la vallée de Carpénise, au milieu de laquelle campait l'armée de Mustaï-Pacha. Ce fut de l'une de ces sommités que Botzaris distingua la tente du général ottoman à sa magnificence et à sa position au milieu des autres. Vers les deux heures après minuit, les Souliotes descendirent et pénétrèrent dans le camp, sans être aperçus d'aucun avant-poste. Botzaris s'avança vers la tente de Mustaï, avec ses quarante pallikares, et y voyant trois hommes, dont l'un *portait la* barbe, il crut que c'était le pacha; il se précipite comme l'éclair, renverse deux de ces Turcs roides morts, et saisissant le troisième, il le tire hors de la tente. Au coup de feu de Botzaris ses quarante pallikares et les autres pelotons de Souliotes déchargent leurs pistolets, et tirant leurs sabres, commencent le carnage dans le camp sur plusieurs directions. Malheureusement l'homme saisi par Botzaris était le lieutenant du pacha; celui-ci dormait cette nuit dans la tente de son neveu. Le lieutenant, tout effrayé, s'écriait : « Qu'est-ce que cette méprise? » — « Ce n'est point une méprise, répondit le héros; n'avez-vous pas encore senti que c'est Marco Botzaris qui est dans votre camp? » A cette voix tonnante,

à l'ouïe du nom de Botzaris, une grêle de balles l'assaillirent de tout côté; il reçut deux blessures; mais sans se ralentir, il trancha la tête au lieutenant, et la portant dans sa main, il moissonnait les ennemis, et criait : « Où êtes-vous, mes braves camarades? La victoire est à nous. La patrie est sauvée. Voici la tête du pacha. Si je succombe à mes blessures, je meurs content.» Au milieu, de ce carnage les musulmans s'entretuaient dans l'obscurité; les balles sifflaient de toute part; on combattait au hasard; chaque instant augmentait le tumulte; on se heurtait, on s'écrasait en avançant, on tâchait de se faire jour avec les poignards. Le pacha, frappé de terreur, saute à cheval et prend la fuite. Le camp est dans la plus horrible confusion. Mais pendant le désordre, Botzaris est grièvement blessé, et prononce ces dernières paroles: « Mes frères, que la mort d'un homme ne vous décourage pas; la victoire est à nous; conservez mon corps. » Puis il se retire, soutenu par ses plus fidèles Souliotes, et il expire peu après dans leurs bras. Déjà le crépuscule permettait de distinguer les objets : une foule d'ennemis se précipitent sur le peloton de Souliotes qui gardaient le corps de Botzaris, les attaquent avec furie, mais tombent sous leurs coups. Les autres Souliotes se concentraient vers

cet endroit, et faisaient des prodiges de valeur, lorsque Constantin Botzaris, frère de Marco, survint avec huit cents soldats, et se jeta en désespéré sur l'ennemi, qu'il acheva de mettre en déroute. Les capitaines Caraïskaky, Stournaris, Mitzo Condojanni et Caltzodémos, informés de la défaite de l'armée turque, opérèrent un détour avec une célérité incroyable, et parvinrent à occuper les défilés qui étaient sur la route des musulmans. Ceux-ci, pressés par Constantin Botzaris et plus encore par la frayeur, n'ayant d'autre chemin que ce passage, perdirent beaucoup de monde en le traversant. Sept mille hommes tués, plusieurs canons et drapeaux, quantités de munitions et de bagages furent le prix de la victoire.

Constantin Botzaris, de retour de sa poursuite, accourt vers son frère, l'embrasse, l'appelle trois fois par son nom, lui répète le succès qui vient d'être acquis. Marco ne put l'entendre: il n'était déjà plus. Les dignes compagnons du héros, tous couverts du sang ennemi, entouraient les restes inanimés de leur chef, contemplaient ses blessures et versaient des larmes de douleur et d'admiration. Le champ d'honneur où moururent trente-trois braves, devint le lieu de leur sépulture. Les Souliotes emportant sur un bran-

card le cadavre de leur capitaine, prirent la route de Missolonghi. Deux nouvelles volèrent à la fois vers cette ville : la victoire et la mort de Botzaris. Tous les habitans abandonnèrent aussitôt leurs maisons et se précipitèrent hors de la ville pour se prosterner devant le cercueil de leur libérateur. Alors des sanglots et des gémissemens firent retentir les échos du mont Aracynthe. Les autorités locales voulaient rendre les derniers devoirs à la dépouille du héros; mais le peuple exigea qu'elle fût exposée pendant deux jours aux yeux du public, afin que tout le monde pût donner au corps de Botzaris le baiser d'une reconnaissance éternelle. Pendant cet intervalle, les Grecs de l'Étolie et de l'Acarnanie accouraient par milliers à Missolonghi pour contempler sur son lit de mort le moderne Léonidas.

Détournons de Missolonghi nos yeux mouillés de larmes, et suivons les événemens qui terminèrent la campagne de 1823.

L'effroi de Mustaï-Pacha fut tel, après sa défaite de Carpénise, qu'il revint à Jannina, pour réparer ses pertes et réorganiser son armée. Deux mois plus tard, il redescendit avec Omer Vrione, à la tête de trente mille hommes. Mais il était bien moins arrogant que dans sa première expédition; il connaissait par expérience la valeur de

ses ennemis, et s'il marcha contre eux cette seconde fois, ce fut moins dans l'espoir de se venger, que pour obéir aux ordres exprès du sultan. Dès le mois de novembre, Missolonghi et Anatolico furent investis; mais il n'y avait pas alors d'ingénieurs chrétiens au service des barbares, pour dresser leurs batteries, et pour ouvrir leurs tranchées. Ils tentèrent cependant plusieurs fois d'emporter ces deux villes d'assaut; ils n'y purent parvenir, et après trois mois de siége, les généraux turcs furent contraints de se retirer.

Cependant la flotte de Constantinople et d'Alger croisait sur les parages de la Grèce occidentale; il fallait de l'argent pour équiper l'escadre grecque, et la caisse du gouvernement n'en contenait plus. Il n'y avait d'autre ressource qu'une contribution patriotique; mais chacun, tout en avouant la nécessité de la flotte, évitait de faire des sacrifices; lorsqu'au milieu d'une assemblée le brave Nikitas se leva tout-à-coup, et dit: « Je suis las d'entendre tous les jours parler des besoins de la flotte, sans que personne pense aux moyens d'y remédier: les paroles ne sont rien; c'est de l'argent qui est nécessaire: pour moi, vous savez très-bien que je suis pauvre; je ne possède que cette épée: eh bien, je la donne pour les besoins de la patrie. » Cette épée

précieuse était celle d'Omar-Ibn-el-Hattab, successeur de Mahomet; elle avait été prise à Kiamil-Bey, gouverneur de Corinthe, et valait plus de cent mille francs. Toute l'assemblée suivit cet exemple de générosité; les contributions furent abondantes; la flotte grecque s'équipa, et contribua à la délivrance de Missolonghi en chassant les divisions des barbares.

Les dissensions assoupies laissèrent quelques momens d'activité, pendant lesquels l'Acrocorinthe fut reprise sur les Turcs, après une résistance des plus opiniâtres. Le siége de Patras ne méritait pas ce nom, vu la mollesse et la mauvaise volonté des chefs militaires, entravés par la rivalité des uns et par la politique ombrageuse des autres. La flotte grecque, poursuivant toujours celle des Turcs qui évitait le combat, ne pouvait lui causer de perte sensible. On entreprit d'envoyer en Crète une escadre sous le commandement de l'amiral Emmanuel Tombazis, que l'assemblée d'Astros avait nommé *harmostès*, ou commissaire général de cette île. Mais cette expédition, qui avait eu d'abord des succès marqués, échoua dans la suite à cause des fautes du gouvernement.

Vers le mois de décembre les animosités prirent un caractère si funeste que de cette épo-

que datent les malheurs de la Grèce. Tout-à-coup le conseil exécutif fut arbitrairement cassé par une faction devenue puissante. Quelques membres du sénat qui s'étaient opposés à cette mesure tyrannique, furent déclarés déchus de leurs fonctions. La guerre civile menaçait le Péloponèse. Tous ces membres exclus se rassemblèrent à Tripolitza et voulurent se constituer en sénat législatif. L'autre parti quitta sa résidence d'Argos, se transporta dans Cranidi, petite ville sur une langue de terre voisine d'Hydra, et commença à lever des troupes pour opprimer ses adversaires. Ceux-ci de leur côté étaient maître de Tripolitza, de Corinthe et de Napoli de Romanie. La garnison de cette dernière place était commandée par Panos, fils de Colocotroni. Sommé par les dissidens retirés à Cranidi de leur livrer la ville, Panos répondit qu'il ne pouvait la remettre entre les mains d'un parti, mais qu'il était prêt à en ouvrir les portes à un gouvernement intègre et légitimement reconnu par l'assemblée nationale. Ypsilanty, alternativement invité par les deux partis qui lui offraient la présidence du sénat, se refusa à leurs instances, garda la neutralité, et s'efforça de jouer le rôle de réconciliateur.

Bientôt les dissidens de Cranidi assiégèrent

l'Acrocorinthe, Napoli de Romanie et Tripolitza. Dans cette dernière ville se trouvaient établis Pierre Mavromichalis, Théodore Colocotroni, les Déligianni et Nikitas. Ils opposèrent une vigoureuse résistance, de sorte que l'on fit une espèce de convention : Tripolitza fut évacuée par les uns sans être occupée par les autres.

Il ne faut point passer sous silence que dans le congrès d'Astros on conçut l'idée d'un emprunt sur les banques d'Europe. Ce fut au milieu de ces dissensions funestes et honteuses qu'Andréa Luriotti fut envoyé à Londres pour traiter l'affaire du premier emprunt. Conçue dans des vues perfides, effectuée pour un but tyrannique, cette négociation ne pouvait avoir d'autres résultats que ceux dont la Grèce gémit encore aujourd'hui et que déplorent les philhellènes.

La flotte turque, forcée de quitter les eaux de Patras, laissa comme à l'ordinaire quatre bâtimens de guerre sur le golfe de Lépante et un nombre égal à Prévéza. Maurocordato, qui depuis son départ du Péloponèse demeurait à Hydra, quitta cette île vers le commencement d'octobre pour se rendre à Missolonghi avec une division navale de dix-huit bricks commandés par Démétrius d'Hydra. Le but de cette expédition était d'attaquer les escadres ennemies. En

effet, la division grecque rencontra trois bâtimens algériens et les battit si bien qu'une de ces corvettes se réfugia aux atterrages de l'île d'Ithaque, où son équipage débarqua pour se sauver. Un des bricks hydriotes mit également du monde à terre afin de poursuivre l'ennemi. Ce procédé des Grecs fut regardé par Maitland comme contrevenant à tout principe de neutralité. Dans sa proclamation du 20 novembre, il les accusa violemment, comme si les Turcs eussent eu plus de droit qu'eux-mêmes à mettre le pied sur le sol des Sept Iles.

Tels furent les principaux événemens de la campagne de 1823.

CHAPITRE XI.

Arrivée de lord Byron. — Son influence. — Sa mort — Dissensions dans le gouvernement. — Colocotroni et ses partisans arrêtés. — Mehmed-Aly, vice-roi d'Egypte. — Il arme pour le sultan. — Le capitan-pacha attaque et détruit Ipsara. — La flotte grecque poursuit le capitan-pacha. — Housrev se réunit à Ibrahim. — Les Grecs les poursuivent et remportent des avantages successifs. — Dissensions dans le Péloponèse.

Depuis plusieurs années, un homme, un poète excitait l'admiration des peuples civilisés. Son génie sublime planait au-dessus de l'atmosphère et pénétrait d'un regard scrutateur jusques dans les plus profonds abîmes du cœur humain. L'envie, qui ne pouvait atteindre le poète, s'attachait à l'homme et le déchirait cruellement; mais trop puissant pour se défendre et trop généreux pour se venger, il ne cherchait que les impressions relevées et vivait de grandes sensations. Capable du dévouement le plus noble, et persuadé que le beau est dans le juste, il embrassa la cause des Grecs. Jeune encore, Byron avait parcouru la Grèce proprement dite et tracé le tableau moral de ses habitans; il quitta ces contrées, plaignant

dans ses vers la misère des Grecs, blâmant leur léthargie et méprisant leur stupide soumission : tant il est difficile de connaître une nation par un coup d'œil rapide! Quel ne fut pas l'étonnement du poète, lorsque quelques années plus tard, il vit ces peuples qu'il croyait indignes de porter le nom de Grecs, se lever tout d'un coup et déclarer à la face du monde qu'ils voulaient redevenir une nation. Byron hésita d'abord; des préventions anciennes lui faisaient attribuer cet élan à une convulsion partielle, dernier effort d'un être près de rendre le dernier soupir. Bientôt de nouveaux prodiges, de brillans exploits, une constance héroïque qui se soutient malgré toutes les oppositions, lui prouvent qu'il a mal jugé ce peuple et l'excitent à réparer son erreur par le sacrifice de sa fortune et de sa vie; il veut concourir à l'œuvre de sa liberté. Des rivages de la belle Étrurie, il fit voile pour la Grèce, au mois d'août 1823. Il visita d'abord les sept îles Ioniennes, où il séjourna quelque temps, occupé de conclure le premier emprunt. La mort de Marco Botzaris redoubla l'enthousiasme de Byron et le détermina peut-être à préférer la ville de Missolonghi, qui montrait déjà pour sa gloire les tombeaux de Normann, de Kyriakoulis et de Botzaris. Hélas! elle devait,

quatre mois plus tard, compter un nouveau mausolée !

Vers le mois de novembre, un brick de guerre hydriote, monté par le neveu du brave Criézy, se rendit à Céphalonie pour le prendre à bord et l'amener à Missolonghi; mais le gouvernement septinsulaire ne permettant pas aux navires sous pavillon grec d'aborder sur ses parages, Byron fut obligé de passer à Zante sur une frêle embarcation et de rejoindre ensuite le brick grec qui l'attendait près de Zante. A peine Byron fut-il à bord, qu'il baisa le grand mât en l'appelant *bois sacré*; l'équipage étonné de cette bizarrerie le considérait en silence; soudain Byron se tourne vers le capitaine et les matelots qu'il embrasse avec larmes et leur dit: « C'est par ce bois que vous consoliderez votre indépendance. » A ces mots, les marins émus d'enthousiasme le regardèrent avec admiration. Byron parvint bientôt à Missolonghi: les membres de la commission administrative le reçurent à la tête de deux mille soldats rangés en haie; l'artillerie de la place et les décharges de la mousqueterie annoncèrent l'heureuse arrivée de ce grand homme. Tous les habitans accoururent sur le rivage et l'accueillirent avec acclamations. Dès qu'il fut entré dans la ville, il monta à l'hôtel de la com-

mission administrative, où il fut complimenté par Porphyrios, archevêque de l'Arta, de Lépante et de l'Etolie, accompagné de tout son clergé. Les premières paroles de Byron furent : « Où est le frère du moderne Léonidas? » Constantin Botzaris, jeune homme grand et bien fait, se présenta aussitôt à Byron, qui lui dit : « Heureux mortel! tu es le frère d'un héros dont le nom ne sera jamais effacé par la succession des siècles! » Puis apercevant une grande foule rassemblée sous les fenêtres de l'hôtel, il s'avança vers la croisée et dit : « Hellènes! vous voyez parmi vous un Anglais qui n'a jamais cessé d'étudier l'ancienne Grèce et de penser à la moderne; un Anglais qui a toujours appelé de ses vœux cette liberté pour laquelle vous faites aujourd'hui tant d'héroïques efforts. Je suis reconnaissant des sentimens que vous me témoignez; dans peu, vous me verrez au milieu de vos phalanges pour vaincre ou périr avec vous. » Un mois après, le gouvernement lui envoya une députation chargée de lui offrir une épée et le diplôme de citoyen grec; en même temps la ville de Missolonghi l'inscrivit sur ses registres. Pour cette réception, l'on prépara une cérémonie solennelle; on en fixa d'avance le jour; on y invita par des lettres circulaires les

habitans des cantons voisins; plus de vingt mille personnes arrivèrent à Missolonghi. Byron en costume grec, précédé et suivi de tous les militaires, qui le chérissaient, se rendit à l'église, où l'archevêque Porphyrios et l'évêque de Rogon, Joseph, ce martyr de la religion et de la patrie, le reçurent dans le vestibule du temple, revêtus de leurs habits sacerdotaux; et après avoir célébré la messe, ils lui offrirent l'épée et le brevet de citoyen. Byron demanda que l'épée fût d'abord dédiée au tombeau de Marco Botzaris; et aussitôt le cortége entier et une foule immense se transportèrent de l'église au sépulcre de Marco Botzaris, qui avait été orné de marbres précieux aux frais du poète.

L'archevêque déposa l'épée sur ce tombeau; et alors Byron, pour inspirer aux Grecs de l'enthousiasme, s'avança dans un silence religieux, et s'arrêtant tout-à-coup, il prononça ce discours en langue grecque: « Quel homme repose enseveli sous cette pierre? quelle voix grave sort de ce tombeau? quel est ce sépulcre, d'où jaillira le bonheur de la Grèce? Mais que dis-je? n'est-ce pas le tombeau de Marco Botzaris, mort depuis quelques mois, et qui avec une poignée de braves se précipita sur les rangs nombreux des plus formidables ennemis de la Grèce? Com-

ment oserais-je m'approcher du lieu sacré où il repose, moi qui ne possède ni son héroïsme ni ses vertus? Cependant en touchant ce tombeau j'espère que ses émanations enflammeront toujours mon cœur de patriotisme. » Il dit, et s'avançant vers le sépulcre, il le baisa en versant des larmes; alors tout le peuple s'écria: « Vive lord Byron! » — « Je vois, ajouta celui-ci, l'épée et la lettre de bourgeoisie que m'offre le gouvernement; dès ce jour, je suis concitoyen de ce héros et de tous les braves qui m'entourent: Hellènes! j'espère vivre avec vous, combattre l'ennemi avec vous, et mourir s'il le faut avec vous. » Byron, supérieur aux préjugés vulgaires, vit dans les mœurs des pallikares une simplicité ingénieuse, une franchise mâle, des procédés rustiques, mais pleins d'honneur; il aperçut dans le peuple une docilité et une constance capable des plus grands efforts, lorsqu'il est conduit par des hommes habiles et vertueux; il observa chez les femmes grecques une gaîté naturelle, une douceur non étudiée, une religieuse résignation aux malheurs. Byron ne prétendit pas plier un peuple entier à ses goûts et à ses habitudes européennes. Il ne vint pas censurer avec morgue leurs costumes, leurs danses et leur musique; au contraire, il se mêlait à leurs danses nationales,

il apprenait leurs chants guerriers, il s'habillait comme eux, il parlait leur langue ; en un mot, il devint bientôt un véritable Rouméliote. Aussi était-il adoré de toute la Grèce occidentale ; tous les capitaines le reconnaissaient avec plaisir pour leur chef ; les fiers Souliotes se vantaient d'être sous son commandement immédiat. Les fonds du premier emprunt devant lui être adressés et être soumis à son inspection, lui donnaient de l'influence non seulement sur la Grèce continentale, mais encore sur le Péloponèse ; de sorte qu'il était en état, si non d'étouffer les discordes, du moins de les borner. N'ayant pas encore approfondi le caractère de tous les personnages marquans tant civils que militaires, il fut quelquefois trompé dans le commencement de son séjour, ce qui nuisit un peu à sa popularité ; mais bien au-dessus des petites passions, pouvant renforcer par son adhésion le parti qui lui aurait paru le plus patriotique, il eût sans aucun doute, avec le temps et l'expérience, joué un rôle des plus grands et des plus salutaires à la Grèce. D'abord il fit construire à ses frais un fort dans la petite île de Xéclamisma, dont la prise aurait pu donner de grandes facilités aux ennemis pour attaquer par mer Missolonghi ou Anatoliko. Missolonghi donna à ce fort important le nom de

fort Byron. Celui-ci conçut ensuite, médita et prépara une expédition contre la place forte de Lépante dont la prise aurait eu des conséquences singulièrement favorables. Avec les moyens de fournir régulièrement la paie des soldats, il aurait pu former un corps d'élite et s'emparer de cette ville qui ne présentait pas de grandes difficultés, soit pour le peu de troupes qu'elle renfermait, soit pour la faiblesse de ses fortifications. Byron n'attendait pour se mettre en marche que l'arrivée des fonds de l'emprunt.

Ainsi il menait une vie agréable au milieu de cette nation qu'il méditait de sauver. Enchanté de la bravoure des Souliotes et de leurs mœurs qui lui retraçaient la simplicité des temps homériques, il assistait à leurs banquets étendu sur le gazon, il apprenait leur danse pyrrhique et il chantait à l'unisson les airs de Riga en cadençant ses pas au son de leur mandoline nationale. Hélas! il poussa trop loin sa bienveillante condescendance! Vers les premiers jours d'avril il alla à la chasse dans les lagunes de Missolonghi; il entra à pied dans les bas-fonds; il en sortit tout mouillé, et à l'exemple des pallikares accoutumés aux intempéries de l'air, il ne voulut pas changer de vêtemens et persista à les faire sécher sur son corps. Attaqué d'une inflam-

mation de poitrine, il refusa de se laisser saigner, malgré les instances de son médecin, de Maurocordato et de tous ses amis. Le mal empira promptement : le quatrième jour Byron perdit connaissance ; à force de saignées, il revint de son assoupissement, mais sans pouvoir parler. Alors, sentant l'approche de sa fin, il donna à entendre qu'il désirerait prendre congé des capitaines et de tous les Souliotes. A mesure qu'ils approchaient, Byron leur faisait signe de le baiser. Enfin il expira dans les bras de Maurocordato, en prononçant le nom de sa fille et celui de la Grèce. Cette mort fut fatale à la nation qu'elle plongea dans le deuil et dans les larmes. La Grèce occidentale perdit son aplomb, et semblable à un navire sans ancre, elle flotta bientôt à la merci des intrigues et des rivalités. Au lieu de s'enquérir des démarches de l'ennemi, l'on ne s'informait que de l'arrivée des fonds anglais. On cessa d'exciter les soldats et les matelots par des sentimens de patriotisme ; on les amollit par l'attente de l'or. La première partie de l'emprunt avait été adressée à lord Byron ; sa mort en arrêta le versement, et fit ainsi ajourner l'équipement de la flotte. Cependant les dissensions du Péloponèse parurent momentanément apaisées. Dès les premiers jours de janvier 1824, on élut

George Conduriotti, d'Hydra, et Ghika Botassi, de Spezzia, l'un président, l'autre vice-président du conseil exécutif. Panoutzo Notaras devint président du sénat, et Jean Colletti membre du conseil exécutif. Le nouveau gouvernement, renforcé par des troupes rouméliotes sous les chefs les plus marquans, Jean Gouras, Karaïskaky, Constantin Botzaris, Cara Tasso et Kitzo Tzavellas, renversa le parti opposé dont les principaux membres étaient Théodore Colocotroni, Mavromichalis, Déligianni, Andréa Zaïmis, Andréa Londos, Nikitas et Sissini. La citadelle de Corinthe et Napoli de Romanie se rendirent au gouvernement par la défection de leurs garnisons. Dans ce moment, Panos fils de Colocotroni, prétendant entrer par force à Tripolitza, fut tué par un soldat bulgare. On cita les membres du conseil exécutif devant une commission composée de neuf membres du conseil législatif. Colocotroni et les autres chefs qui ne voulurent pas se soumettre aux décisions du gouvernement, furent déclarés rebelles et criminels de lèse-nation. Après une résistance opiniâtre, Colocotroni, Déligianni et Sissini furent arrêtés et exilés à Hydra dans le monastère de Saint-Elie. Andréa Zaïmis et Londos se réfugièrent à Missolonghi, où les autorités locales les livrèrent à la garde du

capitaine Tzongas qui les remit en liberté. Nikitas ne fut pas poursuivi en considération de ses exploits; Pierre Mavromichalis fut absous. Malgré ces actes rigoureux, le nouveau gouvernement ne parvint pas à réduire tout le parti de Colocotroni : Gennéos fils de ce général et plusieurs autres chefs militaires du Péloponèse qui jouissaient dans leurs provinces d'une grande popularité, continuèrent à se défendre rétranchés derrière de fortes positions. Ainsi le nouveau gouvernement, quoique vainqueur, était dans une perpétuelle inquiétude à cause de l'évasion de Zaïmis et de Londos, et à cause de l'impossibilité où il se trouvait de dissiper les autres partisans de Colocotroni qui restaient dans la péninsule. Aussi n'agissait-il que mollement dans les affaires du Péloponèse; il formait des armées qui n'existaient que de nom; il assiégeait les places de Modon et de Coron par des édits, sans rien entreprendre avec énergie contre l'ennemi commun. Telle était à cette époque la situation des affaires du Péloponèse. Malgré son apparente supériorité, le gouvernement s'affaiblit encore vers les derniers mois de l'année, comme nous le verrons plus tard. Examinons maintenant les affaires de la Grèce continentale et les plans des Turcs qui devenaient plus terribles de jour en jour.

L'astucieux Odyssée pendant les troubles du Péloponèse garda la neutralité. Maître d'Athènes, il s'efforçait de consolider son autorité dans la Grèce orientale; néanmoins sa conduite indépendante du gouvernement fut d'une grande utilité dans cette époque critique. Ce chef, de concert avec Panourgias, Saphakas Divounioti et autres capitaines, défendit la Grèce orientale. Ils battirent aux Thermopyles et puis en Livadie et dans la Phocide le nouveau général en chef Dervisch-Pacha, qui malgré ses défaites revenait toujours à la charge. Ce pacha fut enfin obligé de se replier sur Zéitoun sans pouvoir opérer sa jonction avec Omer Vrione. De son côté, Maurocordato défendait la Grèce occidentale. En faisant sonner continuellement le nom de patrie aux oreilles des pallikares, toujours prêts à marcher pour repousser les périls, il parvint à en former un corps suffisant pour garder les points principaux. Il sut, par des démonstrations habiles, tenir en échec pendant quatre mois les troupes d'Omer Vrione, accablé des désastres qu'il avait soufferts dans les trois campagnes précédentes et refroidi par le peu de confiance que lui témoignait le sultan.

Comme ce fut cette année 1824 que parut sur la scène Ibrahim-Pacha, fils du satrape d'Égypte,

je crois nécessaire de m'arrêter quelques instans pour retracer en peu de mots l'histoire de Mehmed-Aly.

Ce vice-roi d'Égypte est né en 1769 à Cavala, ville maritime de la Macédoine trans-axienne. Dans la guerre que la Turquie eut à soutenir en Égypte contre Napoléon, il suivit l'armée du grand-vizir à la tête du contingent de sa ville natale. De grade en grade, Mehmed parvint par sa bravoure et son habileté, au commandement d'un corps nombreux d'Albanais. Les vicissitudes de la guerre d'Égypte, l'ineptie des vice-rois qui gouvernèrent après les Français, l'affaiblissement des Mamelucks, dont la plupart furent exterminés par le grand-amiral Hussein-Pacha, fournirent occasion à l'entreprenant Mehmed-Aly de prendre racine en Égypte, de se faire élire vice-roi par les cheiks, et d'obliger la Porte à le reconnaître pour vice-roi d'Égypte et à lui confirmer chaque année cette dignité. Il acheva d'établir sa puissance par son expédition contre les Véhabis, dont il prit toutes les places fortes. Après la conquête de la Nubie, et des royaumes de Sennaar et de Kord-Fan dans l'intérieur de l'Afrique, Mehmed-Aly résolut d'exécuter le projet qu'il méditait depuis long-temps, de former à la discipline européenne une

armée étrangère aux mœurs et aux habitudes des Turcs. L'insurrection des Grecs lui permit de se débarrasser des milices albanaises qu'il avait à son service, mais qui naturellement turbulentes et séditieuses, contrariaient ses projets de réforme. A mesure qu'il expédiait à Chypre et à Candie ces bandes indisciplinées, Mehmed-Aly augmentait le noyau de ses troupes régulières à face noire. Pendant l'espace des trois ans qui précédèrent l'expédition de son fils Ibrahim, il fit les plus grands efforts pour la formation de ces troupes. Par ces ordres on construisit à Syenne de vastes casernes dans lesquelles on envoyait les nègres de Sennaar et de Kord-Fan à mesure qu'on les enrôlait. La violence qu'on mit à ces enrôlemens et le peu de soin pour ces conscrits malheureux, dépeuplèrent ces contrées. L'organisation de ces nègres était confiée à Sève, autrefois aide-de-camp du général Piré. Ce Sève embrassa l'islamisme et changea son nom en celui de Suléiman. Outre les régimens nègres, on enrôlait aussi de jeunes Fellahs, ou paysans de la haute Égypte, dont le dépôt militaire était à Farchout.

Dès les premiers jours de l'insurrection grecque, le gouvernement ottoman expédia dans toutes ses provinces des courriers annonçant la ré-

volte des raïas et portant les instructions les plus sanguinaires. Il écrivit à Mehmed-Aly des ordres dans lesquels on lisait ces paroles : « Les disciples de Mahomet, grands et petits, doivent savoir que ceux qui adorent le crucifix sont tous en général ennemis de notre religion et de notre gouvernement ; car le Prophète dit dans son Koran que les religions des infidèles sont toutes les mêmes. » Le vice-roi, pour obéir aux injonctions pressantes du sultan, prépara dès le mois de juillet 1821, une expédition de seize navires et de plusieurs transports chargés de huit cents hommes sous le commandement d'un certain Tobouz-Oglou. Afin de subvenir aux frais de cet armement, il mit une contribution considérable sur chaque arpent de terre dans toute l'Égypte. Les terres furent divisées en cinq classes : la première dut payer cinquante piastres par arpent, la seconde quarante, et ainsi de suite jusqu'à dix. Les paysans ne purent faire face à cette demande du fisc, qu'en vendant tous leurs effets, même leurs ustensiles les plus nécessaires ; plusieurs d'entre eux abandonnèrent leurs foyers, n'y trouvant plus leur subsistance. Une seconde expédition contre Candie, qui eut lieu la même année, occasionna sur les maisons une imposition encore plus forte et plus vexa-

toire. Il s'en suivit une émeute; mais on parvint à l'apaiser. Si donc les médiocres armemens de la première année pesèrent tellement sur les peuples gouvernés par Mehmed-Aly, qu'on se peigne la misère où les ont réduits les dernières expéditions. Elles ont coûté des sommes incalculables, soit à cause des frais énormes des transports européens, soit par le nombre des troupes de débarquement, les chevaux, les munitions de guerre, les provisions de tout genre, la construction, la réparation et l'équipement des vaisseaux.

Mehmed-Aly avait trois fils; mais Ibrahim fut le seul qui lui resta après la mort de Foussoun, enlevé par la peste, et l'assassinat d'Ismaïl. Ibrahim, gouverneur de Dziddac, sur le golfe arabique, fut nommé pacha du Péloponèse en 1824, avec ordre de conquérir cette péninsule, d'en détruire les habitans chrétiens ou de les transporter en Nubie, et de la repeupler d'Africains. Au commencement de 1824 il expédia une escadre commandée par Ismaïl Gibraltar avec une partie des troupes, et deux mois après il partit lui-même à la tête de toute l'expédition.

La flotte de Constantinople et celle d'Alexandrie devaient agir simultanément. La première fut chargée de détruire l'île d'Ispara; l'autre, qui

avait à bord plus de cinq mille hommes de troupes de débarquement, fut destinée à soumettre la petite île de Cassos et à réduire les insurgés de Candie; après quoi, les deux flottes devaient réunir leurs efforts contre le Péloponèse. Si les îles d'Hydra et de Spezzia sont les boulevards de la péninsule et du littoral de la Grèce continentale, l'île d'Ipsara leur servait de poste avancé, et par sa situation voisine de l'Asie, elle causait de continuelles inquiétudes au gouvernement ottoman. Ipsara obligeait les Turcs à se tenir continuellement sur la défensive; toutes les côtes de l'Asie mineure depuis le cap Sigée jusqu'à Boudroun, l'ancienne Alicarnasse, étaient exposées aux coups de main des intrépides Ipsariotes. Ils menaçaient particulièrement la ville de Smyrne, qui est la première échelle du Levant. Les Dardanelles se trouvaient en état de blocus, à cause d'une foule d'embarcations armées des Ipsariotes, qui capturaient tous les petits bâtimens turcs. Les amiraux ottomans redoutaient plus l'incendiaire Canaris que les écueils et les tempêtes. Les divisions ipsariotes étaient au premier rang des forces navales de la Grèce. Aussi le sultan résolut-il de mettre tout en œuvre pour se débarasser d'un ennemi si dangereux. Le grand-amiral Housrev-Pacha, qui avait déjà rempli la même charge

quelques années auparavant, connaissait un grand nombre de primats parmi les insulaires de la Mer Égée. L'île de Syra, peuplée de familles latines et ennemies des Grecs à cause du schisme religieux, conservait toujours cette animosité que le fanatisme avait inspirée contre l'église d'Orient. Quelques habitans de cette île jouaient le rôle d'espions pour servir le gouvernement turc. C'était par leur canal que le capitan-pacha ourdissait de longue main une trame contre Ipsara. Ses émissaires, cachés sous le manteau de la religion chrétienne, allaient à Ipsara, et prétextant des affaires de commerce, ils examinaient les fortifications, en marquaient les côtés faibles, dévoilaient l'état de la marine et les projets des Ipsariotes, et instruisaient l'amiral turc de tous ces détails. Enfin, ils gagnèrent un certain Cotta, d'origine illyrienne, et qui jouissant de la pleine confiance des Ipsariotes, commandait une batterie, placée sur un point de l'île, en face d'écueils difficiles à approcher. Ce traître fournit au capitan-pacha le plan d'invasion. L'amiral ottoman sortit des Dardanelles vers le mois de mai, et pour endormir les Ipsariotes, il fit une fausse attaque; il débarqua quelques centaines de soldats sur l'île de Scopélo, point militaire qui intercepte la communication entre Thessalonique

et l'Eubée. La garnison de Scopélo, forte de huit cents hommes, sous les ordres de Diamandy, culbuta les troupes débarquées et les repoussa avec perte. Ainsi que l'amiral l'avait prévu, ce léger avantage trompa les Ipsariotes : ils crurent que l'amiral n'oserait pas tenter de grands coups. Mais le fourbe Circassien, après avoir pris à bord de ses vaisseaux cinq mille Macédoniens dans le golfe de Thessalonique, retourna sur-le-champ à Mitylène, où il embarqua encore huit à neuf mille Asiatiques; et pour donner le change aux Ipsariotes, il fit courir le bruit de la dispersion des troupes macédoniennes et de la mortalité parmi les Asiatiques.

Les habitans d'Ipsara, durant les trois années qui précédèrent la catastrophe de leur île, s'étaient constamment occupés à la fortifier, et l'avaient mise sur le pied d'une défense respectable. Outre les batteries dressées sur plusieurs des points accessibles, on avait converti en citadelle un monastère bâti en pierres et dédié à Saint-Nicolas; il était garni de canons, entouré de fossés et d'ouvrages extérieurs, et occupé par sept cents Macédoniens. Aussi, comptant sur les rochers dont l'île est environnée et sur le bon état de leurs remparts, les Ipsariotes se croyaient à l'abri de toute irruption. Cependant ils soupçon-

nèrent bientôt des projets hostiles. Au lieu de monter leurs bricks et leurs brûlots pour repousser l'ennemi, ils ôtèrent les timons de leurs bâtimens afin de se battre en désespérés; ils abandonnèrent l'élément où ils avaient la supériorité par la terreur qu'ils inspiraient aux ennemis, et voulurent se mesurer avec eux sur la terre ferme, où Canaris ne pouvait pas faire éclater ses volcans. Cette fatale mesure les perdit. D'ailleurs ils étaient si pleins de confiance, qu'ils ne donnèrent aucune attention aux avis des Hydriotes et des Spezziotes sur le projet de l'amiral ottoman. Celui-ci, quand il eut tout préparé à Mitylène, envoya aux Ipsariotes des parlementaires pour leur proposer de se soumettre. « La réponse, leur dirent les Ipsariotes, vous sera portée par la bouche de nos canons. »

Bientôt la flotte ennemie, composée de deux cents voiles, y compris les barques canonnières et les transports, ayant plus de quatorze mille hommes à bord, se présenta devant l'île et en commença le bombardement. L'amiral dirigea contre le port une attaque simulée, et les transports manœuvraient comme pour débarquer sur ce point-là, dans le but d'y attirer toute l'attention des Ipsariotes. Ceux-ci n'excédaient pas le nombre de trois mille, en comptant même les

sept cents Macédoniens. Ils repoussèrent deux assauts des barbares, dont ils coulèrent à fond plusieurs transports par le feu de leurs batteries; mais au milieu des nuages de fumée, l'ennemi détacha une partie de sa flotte vers le côté opposé au port, dans l'endroit où était placée la batterie commandée par le traître Cotta. Les Turcs, n'y rencontrant qu'une faible résistance, effectuèrent sans obstacle leur débarquement et assaillirent la batterie. Alors le traître passa du côté des Turcs; mais au même instant, il fut atteint d'une balle par un Ipsariote, instruit trop tard de sa perfidie. Ceux qui servaient cette batterie se firent tailler en pièces sur leurs canons. Une seconde redoute plus près de la ville fut également emportée, après une opiniâtre résistance. Déjà l'ennemi marchait sur la ville, et les Ipsariotes, qui étaient presque tous accourus au port, n'en avaient encore aucune connaissance : ils ne s'en aperçurent que quand ils se trouvèrent entre deux feux. Alors ils se portèrent en désordre vers la ville pour sauver leurs femmes et leurs enfans. Le sang ruisselait dans les rues; on se défendait avec fureur, et les Turcs allaient être forcés de battre en retraite, quand l'amiral, profitant du désordre, débarqua des renforts qui fondirent sur la ville. Attaqués de

toute part, les Ipsariotes tâchaient de sauver leurs familles sur leurs vaisseaux ou se battaient en désespérés. Les femmes qui ne purent s'échapper, vendirent cher leur vie : le mousquet à la main, elles immolèrent des ennemis et périrent en héroïnes ; pas une femme ipsariote ne tomba vivante dans les mains des barbares. Onze courageux insulaires, ayant vu un transport débarquer quelques Turcs, fondirent sur eux à l'improviste, les taillèrent en pièces, s'emparèrent du bâtiment et portèrent la nouvelle du désastre à l'île de Spezzia. Une poignée d'Ipsariotes et de Macédoniens se jetèrent dans le couvent de Saint-Nicolas, où ils se défendirent pendant deux jours; mais assaillis de tout côté par des milliers de barbares, ils résolurent de s'ensevelir sous les ruines, en causant à l'ennemi le plus de mal possible. Une grande quantité de poudre fut placée dans les souterrains du monastère, et l'on arbora le drapeau de reddition. A l'instant plus de deux mille Turcs remplirent le fossé et entourèrent les murailles; quand tout à coup l'édifice sauta en l'air et couvrit de ses décombres les vainqueurs et les vaincus.

Hydra et Spezzia apprirent en vingt-quatre heures la catastrophe de leur sœur, et retentirent des cris de vengeance : « Embarquons-nous à

l'instant, s'écrièrent les Miaulis, les Tombazis, les Criézis et les Androutzos; que notre courage supplée à la précipitation de nos préparatifs d'attaque. » Dans l'intervalle de deux jours, soixante bricks de guerre mirent à la voile, et le 7 juillet, c'est-à-dire quatre jours après le désastre d'Ipsara, ils arrivèrent à la vue de cette île. Découvrir la flotte ennemie et fondre sur elle fut l'affaire d'un instant; mais le lâche amiral coupa précipitamment ses cables, abandonnant à leur sort les troupes descendues à terre, auxquelles il laissa néanmoins une quarantaine de barques canonnières et d'autres navires pour se sauver. La flotte grecque attaqua ces bâtimens qui prenaient la fuite, en coula bas une partie, poursuivit les autres jusqu'à la hauteur de Scio, les incendia et tua presque tous ceux qui les montaient. Puis revenant à Ipsara, les marins y débarquèrent et passèrent au fil de l'épée les musulmans qui y étaient restés.

Presque en même temps la flotte égyptienne attaqua l'île de Cassos. Le nombre de ses habitans en état de porter les armes ne s'élevait qu'à sept cents hommes. Ismaïl-Aga surnommé Gibraltar, commandait la division d'Alexandrie; usant du même stratagème que le grand-amiral à Ipsara, il se mit à bombarder le port de Cassos, tandis que des troupes descendaient sur la rive oppo-

sée. Cette double attaque déconcerta les braves Cassiens, et leur île tomba au pouvoir de l'ennemi. La prise de ce boulevard de Candie porta un coup mortel aux Sphakiotes qui furent contraints de capituler; leur soumission entraîna celle de tous les insurgés de l'île de Crète.

Sur ces entrefaites, Blaquières remit au gouvernement grec la première partie de l'emprunt. Si ce versement eût été effectué trois mois plus tôt, les îles de Cassos et d'Ipsara subsisteraient encore, parce que l'équipement de la flotte n'aurait pas été si long-temps différé. Aussitôt le gouvernement paya d'avance un semestre aux marins, ce qui les mit en état d'entreprendre des expéditions hardies et lontaines. D'abord Miaulis attaqua, le 15 août, dans le canal de Samos, le grand-amiral turc, au moment où celui-ci était sur le point d'y débarquer douze mille Asiatiques; Miaulis lui incendia deux frégates, l'une de Constantinople de 54 canons, l'autre de Tunis de 32, avec une corvette de 24. Les éclats écrasèrent une grande quantité d'infidèles campés sur la rive opposée à Samos. Une vingtaine de transports abandonnés furent capturés par les Grecs. Le pacha après sa défaite alla se réfugier dans le golfe d'Halicarnasse, où il opéra sa jonction avec la flotte d'Alexandrie composée de plusieurs vais-

seaux de guerre, de cent cinquante transports européens, et ayant à bord, outre six mille Albanais et trois mille hommes de cavalerie, dix-huit mille soldats Arabes, disciplinés et conduits par des officiers chrétiens, sous le commandement d'Ibrahim-Pacha. Mais les intrépides marins grecs, loin de se décourager à la vue de ces forces immenses, se réjouirent de l'occasion qui leur livrait tous les barbares réunis. Le 10 septembre, Miaulis les attaqua à la hauteur d'Halicarnasse; la plus belle frégate égyptienne et un brick turc, sautèrent en l'air, atteints par des brûlots qui fondirent sur eux à pleines voiles. Le 21 du même mois, les Grecs assaillirent les deux flottes dans la Mer Icarienne, incendièrent deux bricks et une corvette, et forcèrent l'ennemi à se réfugier dans le port de Mitylène. L'amiral turc, rentrant au mois d'octobre dans les Dardanelles, perdit encore, chemin faisant, une goëlette et deux bricks de guerre. Ibrahim, errant avec ses troupes de débarquement que moissonnaient l'épidemie et l'intempérie de l'air, sortit de Mitylène et se dirigea vers le port de Suda en Candie; dans sa traversée il perdit une quantité de transports. Ne pouvant gagner Suda, il entra dans Marmaritza, vis-à-vis de Rhodes. Pendant la nuit du 24 novembre, il profita de l'obs-

curité pour remettre à la voile et se rendre à Candie; mais poursuivi par Miaulis, il perdit encore un bâtiment de guerre, qui fut incendié, et sept transports chargés de provisions. La flotte égyptienne acheva d'être dispersée par la tempête : une partie atteignit le port de Suda; l'autre, après avoir essuyé de grandes avaries, regagna les côtes de l'Égypte. Les Grecs rentrèrent dans leurs ports le 8 décembre, pour radouber leurs vaisseaux; mais une division repartit avec diligence pour bloquer la ville de Suda. Tels furent les événemens maritimes de la quatrième campagne, pendant laquelle, outre les bâtimens de guerre et les transports, l'ennemi perdit plus de quatre mille hommes, qui périrent dans les flammes ou dans les ondes. Voilà ce que produisirent les sommes d'argent employées dans l'intérêt commun. Que de malheurs n'occasionnait pas l'abus de ce métal, entre les mains de la discorde et de l'égoïsme!

Nous avons rapporté plus haut comment le parti de Colocotroni, quoique terrassé, avait cependant laissé dans le Péloponèse des adhérens assez forts pour donner de l'inquiétude au gouvernement. Celui-ci perdait chaque jour de sa popularité et ne se maintenait que par l'appui des capitaines rouméliotes. La levée des trou-

pes, le siége de lAcrocorinthe et de Napoli, les prodigalités destinées à corrompre les troupes du parti contraire, coûtèrent immensément à l'état. Outre les revenus de la péninsule et les contributions des îles, on dépensait une forte partie du premier emprunt et l'on anticipait sur le second. Toutefois le mal eût été moins grand si l'on eût eu de la confiance dans les troupes. Jean Coletti, membre du conseil exécutif, jouissant d'un grand ascendant sur les Rouméliotes, devint suspect au gouvernement et donna surtout de l'ombrage à Grégoire Dikéos, qui depuis la chute de Colocotroni exerçait une autorité sans bornes. Gouras, intime ami de Coletti, commençant dès lors à devenir le rival d'Odyssée, quitta le Péloponèse pour retourner dans la Grèce orientale, et affaiblit par son absence le pouvoir de Coletti. A peine rétabli d'une longue maladie, Maurocordato se rendit dans le Péloponèse au mois de novembre, pour y exercer les fonctions de premier secrétaire du conseil exécutif, auxquelles il venait d'être appelé. Il régnait alors dans la péninsule un conflit d'intérêts divers, de vues opposées, d'opinions divergentes: la dilapidation des deniers publics s'exerçait sans pudeur et sans crainte; il y avait plus de gouvernans que de gouvernés; les pensions assignées

à une foule de fainéans sous le nom de fonctionnaires publics, de secrétaires, de sous-secrétaires et de commis, absorbaient la caisse nationale, tandis que ceux qui versaient leur sang pour la patrie restaient sans paie et sans rations. On prodiguait de gros appointemens à de vils satellites; et lorsque les magistrats de Missolonghi firent connaître au gouvernement les préparatifs formidables de Kiutachy, et demandèrent les sommes nécessaires pour la levée des troupes et la garde des défilés, ils ne reçurent que des réponses évasives et des encouragemens verbaux. Il est vrai que de 2,110,000 liv. sterl. auxquelles montait le nouvel emprunt, le gouvernement ne reçut en effectif que 216,141. Toutefois, sans les abus que nous avons signalés, la somme du premier emprunt et ce qu'on reçut du second, aurait suffi pour subvenir aux urgences de l'état. Mais, d'un côté, le gouvernement craignait la réaction des mécontens péloponésiens; de l'autre, Grégoire Dikéos et ses adhérens s'irritaient de la prépondérance de Coletti. Ainsi le gouvernement privé de tout soutien flottait sans boussole et se dirigeait sans principe assuré. Au lieu d'envoyer à Missolonghi les capitaines de la Grèce occidentale, on les retenait dans le Péloponèse ou bien on les mécon-

tentait par le peu de confiance qu'on mettait en eux. Employés convenablement dans le Péloponèse, ces intrépides guerriers auraient sauvé cette province; envoyés à temps dans la Grèce occidentale, ils auraient empêché l'invasion de Kuitachy en occupant les passages et les défilés; on ne fit ni l'un ni l'autre; et tandis qu'Ibrahim menaçait le golfe messénien d'un débarquement formidable, on laissait Navarin sans garnison, sans vivres, sans munitions de guerre; ses canons étaient sans affûts, ses fossés comblés, ses murailles à moitié écroulées. Personne ne songeait à fortifier l'île importante de Sphaktérie; et pour comble d'aveuglement, on s'inquiétait peu du mécontentement des Maïnotes irrités de l'insulte faite à l'honneur de leur chef Pétro-bey-Mavromichalis.

Voilà les causes qui ont facilité l'invasion d'Ibrahim et de ses Africains. Le Péloponèse n'a cédé ni à la valeur du chef, ni à la prétendue discipline de ses troupes; c'est ce mélange de paralysie et de démoralisation qui a produit tant de malheurs et qui rend encore aujourd'hui problématique l'existence du peuple grec.

CHAPITRE XII.

Divisions et intrigues.—Ibrahim en Morée.—Défaite des Grecs. —Prise de Navarin. — Colocotroni de nouveau à la tête de l'armée. — Prise de Tripolitza. — Défaite d'Ibrahim. — Tentative d'Alexandrie. — Missolonghi assiégée par Reschid-Pacha. — Mort d'Odyssée. — Arrivée d'Ibrahim devant Missolonghi. — Les assiégés repoussent divers assauts. — Famine dans Missolonghi. — Prise et destruction de cette ville.

La cinquième année de l'insurrection aurait dû être propice aux armes grecques. Les quatre campagnes précédentes avaient aguerri la population du Péloponèse et de la Grèce continentale; la marine, convaincue de sa supériorité, regardait avec mépris celle des barbares; chacune des escadres grecques n'hésitait pas à attaquer de front la flotte entière des ennemis. Malheureusement cette suite de victoires, au lieu d'inspirer aux Grecs plus de zèle et d'ardeur pour achever le grand ouvrage de leur indépendance, enflammèrent les dissensions intestines, firent oublier l'ennemi commun, et couvrirent d'une honte égale tous les partis. Cependant, deux invasions simultanées, plus formidables et mieux organi-

sées qu'aucune de celles qui avaient précédé, menaçaient à la fois le Péloponèse et la Grèce occidentale; l'Égypte dirigeait toutes ses forces contre le premier, la Turquie employait toutes ses ressources militaires contre l'autre, en destinant pour la Grèce orientale des troupes de diversion. Le Péloponèse et Missolonghi étaient les points principaux, sur lesquels l'empire ottoman allait concentrer toutes ses attaques. Par conséquent, Navarin et Missolonghi devaient être mis sur un pied de défense respectable; il fallait, avant l'arrivée des armées africaines sous les murs de Navarin, que la flotte grecque reçût les moyens de s'équiper au complet, pour incendier et couler à fond ces transports européens qui amenaient les bataillons d'Ibrahim; il fallait que Missolonghi fût pourvue des secours pécuniaires qu'elle réclamait pour mettre sur pied une armée capable de fermer à Kiutachy les passages de l'Agraïde et de l'Acarnanie. On ne prit aucune de ces mesures; toutefois on espérait que l'aspect du danger mettrait un terme aux animosités et aux discordes.

Nous exposerons d'abord les principaux événemens du Péloponèse après l'invasion d'Ibrahim, et ensuite nous passerons à Missolonghi pour être témoins de son siége et de sa catastrophe.

George Conduriotti, Ghika Botassi et plusieurs membres du conseil exécutif et du sénat, furent maintenus dans leurs fonctions pour une seconde année. Cette réélection irrita une grande partie du peuple, dont le mécontentement rendit toujours plus ombrageux ceux qui en étaient les objets.

Quelques fainéans de Livourne, de Trieste, d'Ancône ou de Marseille, qui se vantaient d'être au courant de l'opinion publique de l'Europe relativement aux dissensions de la Grèce, approuvaient la conduite des uns, condamnaient celle des autres, aigrissaient de plus en plus les factions, et ces Grecs domiciliés hors de la Grèce s'y créaient des partisans acharnés. Il y eut même une ville d'Italie, où quelques personnages s'arrogeant le droit de gouverner leur nation, s'érigèrent ridiculement en oracle de Delphes, et ne cessèrent d'écrire au gouvernement des lettres pleines de dangereux conseils et d'insinuations perfides. Ainsi abusé par ces manœuvres, le gouvernement, au lieu de faire des préparatifs proportionnés à ceux de l'ennemi, se flattait de raffermir son autorité et de sauver l'état en sévissant mal à propos contre ceux qui lui étaient opposés.

Vers la fin de février 1825, Ibrahim partit tout

à coup du port de Suda en Candie, et débarqua à Modon avec six mille hommes. Un second détachement le joignit quelques jours plus tard; en sorte que dès le commencement d'avril, Ibrahim se trouvait à la tête de treize mille hommes de troupes régulières en infanterie, cavalerie et artillerie.

A la nouvelle du premier débarquement, le conseil et le sénat publièrent des proclamations pour appeler aux armes tous les Péloponésiens. Mavromichalis fut chargé de rassembler un corps de Maïnotes; Grégoire Dikéos avec mille hommes prit position à Crémidi en Arcadie; on retint dans la péninsule les corps des capitaines Caraïskaky, Cara Tasso, Tzavellas et Constantin Botzaris. Mais les Péloponésiens murmuraient et demandaient pour marcher au combat le rappel de leurs chefs exilés. A cette époque, Navarin n'avait que cent cinquante hommes de garnison, en sorte que si l'ennemi eût immédiatement attaqué cette place, il l'aurait emportée d'emblée. Elle n'avait ni vivres ni munitions; mais elle fut renforcée par les deux fils de Mavromichalis, et approvisionnée par la générosité des Zantiotes qui y expédièrent sur-le-champ des barques chargées de biscuit. Le brave philhellène Santa-Rosa fut chargé de fortifier Navarin et Sphaktérie; mais il n'était déjà plus temps.

Sur ces entrefaites, Londos et Zaïmis rentrèrent secrètement dans le Péloponèse, réunirent autour d'eux quelques centaines de soldats et informèrent le gouvernement de leur arrivée en lui demandant ses ordres pour marcher contre l'ennemi. Le gouvernement usa envers eux d'une sévérité déplacée et les somma de quitter sans délai le Péloponèse sous peine d'être poursuivis et punis exemplairement. Le président Conduriotti, qui avait d'abord annoncé qu'il se mettrait lui-même à la tête de l'armée, tomba malade, et eut l'imprudence de donner le commandement à Scourti, marin habile, mais général ignorant. Tous les capitaines rouméliotes furent offensés de cette nomination absurde; néanmoins, voyant le danger de la patrie, ils imposèrent silence à leurs amours propres et souffrirent patiemment d'obéir à un marin. Ibrahim avait réuni toutes ses forces : une bataille allait être livrée, et décider du sort de Navarin. Les capitaines, voyant les dispositions que faisait Scourti, lui représentèrent qu'il ne s'agissait pas d'un combat naval, qu'il fallait s'appuyer sur des retranchemens, que c'était une témérité extrême que d'exposer en rase campagne une armée sans baïonnettes, sans cavalerie et presque sans canons. Le général ne voulut rien entendre et ac-

cepta la bataille le 19 avril. Scourti occupa le centre qu'il laissa complétement à découvert; les capitaines rouméliotes se placèrent sur les ailes en prenant le soin de se retrancher. Ibrahim les attaqua d'abord; mais ayant rencontré un feu bien nourri, il se replia et dirigea toute son artillerie contre le centre de l'armée grecque et mit bientôt la confusion dans les rangs; ensuite il fit avancer la cavalerie égyptienne. C'en était fait des troupes de Scourti, si Constantin Botzaris et Tzavellas, n'écoutant que leur valeur, ne se fussent précipités sur les Égyptiens qui poursuivaient déjà les Grecs dispersés. Cette journée fut fatale, car elle coûta la vie à un grand nombre de Grecs et surtout de Souliotes, inspira la terreur aux habitans du Péloponèse et occasiona la chute de Navarin.

Le troisième détachement de l'armée africaine avait été escorté dans son trajet par une frégate et une corvette: à peine les troupes étaient-elles descendues à terre dans la rade de Modon, que Miaulis survint avec une division de la flotte et lâcha des brûlots contre ces deux bâtimens, qui furent incendiés, de même que six transports. Mais toute l'escadre d'Alexandrie se rangea devant le golfe de Navarin, et tandis qu'elle bombardait les frêles batteries de Sphaktérie, elle

débarqua sur cette île des troupes conduites par le renégat Sève qui s'en rendit maître après la mort glorieuse de Santa Rosa et de deux capitaines hydriotes Anastase Tzamados et Stravos Kahini. Le fils de Tzamados, n'ayant pu persuader à son père de se sauver à bord de son brick, y monta lui-même avec Maurocordato, et rompant les lignes ennemies, il sortit du golfe de Navarin et gagna le large. La prise de Sphaktérie et du vieux Navarin, força le nouveau à capituler le 7 du mois de mai. Pierre Mavromichalis perdit dans ce siége Joannis son fils cadet.

Enorgueilli par ces avantages, Ibrahim s'imagina que tout le Péloponèse se soumettrait avec une égale facilité. Il divisa son armée en deux colonnes; l'une marcha sur la ville de Calamata occupée par trois mille Maïnotes qui prirent la fuite à son approche; l'autre s'avança dans l'Arcadie, contre la position de Crémidi que défendait Grégoire Dikéos avec mille hommes. Abandonné par les deux tiers de ses troupes, Dikéos soutint le combat avec le reste de ses braves et ils périrent tous après avoir fait mordre la poussière à plus de sept cents Africains.

Le départ des Rouméliotes acheva d'ébranler le gouvernement; les chefs de ces guerriers, à la nouvelle du péril qui menaçait leur chère ville de

Missolonghi et toute la Grèce occidentale, quittèrent brusquement le Péloponèse, et franchissant l'isthme de Corinthe, ils allèrent au secours de la ville assiégée. Tous ces malheurs poussèrent à bout le peuple péloponésien, qui accourut en foule à Napoli de Romanie, en demandant le rappel de Colocotroni. Le gouvernement se rendit à ce vœu de la nation, et Colocotroni fut mis en liberté. A son arrivée le peuple le reçut avec enthousiasme, le nommant son défenseur et le conjurant de lui désigner ses ennemis et les assassins de son fils, pour le venger. Colocotroni, oubliant toute animosité personnelle, montra dans cette circonstance un patriotisme digne des plus grands éloges. Le lendemain le conseil exécutif lui ordonna de se transporter à Argos et d'attendre ses instructions. Colocotroni fut chargé d'y rassembler une armée et de marcher contre Ibrahim, qui, après ses succès à Navarin, à Calamata et en Arcadie, n'ayant rien à craindre des Maïnotes divisés, se préparait à attaquer Tripolitza. Malgré sa popularité, Colocotroni ne put retenir auprès de lui plus de deux mille hommes; le manque de vivres les engageait à déserter le lendemain de leur arrivée au camp, où souvent même il ne se trouvait que huit cents soldats. Quand cet état de choses, qui laissait

libres tous les défilés, fut parvenu à la connaissance d'Ibrahim, il résolut de s'avancer dans l'intérieur des terres pour s'emparer de Tripolitza. Il dirigea deux colonnes sur cette ville; l'une prit sa route par Léondari et l'autre par l'Arcadie. Colocotroni, son fils Gennéos et le général Coliopoulo se placèrent dans les défilés de Léondari qui coupent la communication entre la ville de Tripolitza et le golfe messénien. Mais prévoyant que le manque de vivres ferait déserter leurs soldats, ils écrivirent à la junte qui résidait dans la capitale, pour l'engager à détruire les murailles qui entouraient la ville de Tripolitza, et qui étaient trop faibles pour résister à une attaque régulière. Ils ajoutaient : « Ces murailles inutiles à nous-mêmes seraient d'un grand avantage à l'ennemi, qui saura les défendre et qui s'établira ainsi dans le centre du Péloponèse; démolissez donc ces fortifications dangereuses; que les enfans, les femmes et les vieillards se retirent sur les montagnes de Caritène, et qu'il ne reste que les hommes en état de porter les armes. » A cet avis plein de sagesse, la junte répondit que, loin de détruire les remparts existans, il faudrait au contraire en élever de nouveaux. Deux jours après cette absurde réponse, Ibrahim attaqua dans sa position Colocotroni,

qui, n'ayant que cinq à six cents hommes, lui disputa cependant le passage pendant sept heures, afin de donner aux Tripolitzains le temps d'évacuer la ville et d'y mettre le feu; mais tous ses efforts furent vains et la capitale tomba au pouvoir de l'Égyptien.

Au moment où les Grecs apprenaient par une funeste expérience la supériorité de la tactique européenne, le colonel Fabvier arrivait à Napoli de Romanie. Cet officier plein de mérite fut chargé d'organiser une armée régulière. On commençait à s'enrôler; la disposition pour la discipline militaire paraissait générale dans la jeunesse hellénique dirigée par des chefs si habiles. Mais cette ardeur se ralentit bientôt. Fabvier, qui servait la Grèce et non quelques individus, était supérieur aux intrigues; il poursuivit avec le plus grand zèle son but unique, celui de défendre la nation. Sa conduite irréprochable lui a valu l'estime de tous les capitaines. Mais il manquait des moyens nécessaires pour une si grande entreprise.

Ibrahim était loin de rester dans l'inaction à la vue du désordre qui régnait dans la péninsule et surtout à Napoli de Romanie. Il conçut le projet de tenter un coup de main contre cette place. A la tête de quelques escadrons de cava-

lerie et d'un régiment d'infanterie, il s'avança jusqu'aux moulins de la ville. Le brave Ypsilanty sortit aussitôt de Napoli avec trois cents Grecs du bataillon régulier, et fit une belle résistance; son exemple fut suivi, et le fier Ibrahim fut contraint de se retirer. Le peuple péloponésien ne cessa, depuis l'invasion des Arabes, de montrer une grande fermeté de caractère; malgré les promesses et l'argent du chef des barbares, pas un citoyen ne trahit le serment de vaincre ou de mourir libre. La prise de Tripolitza et l'affaire des moulins furent suivies de combats fréquens, où l'ennemi, tout en obtenant des avantages, perdait cependant toujours des soldats qu'il ne pouvait plus remplacer.

Vers le mois de septembre, Ibrahim reçut ordre de traverser le golfe de Lépante et de marcher sur Missolonghi, dont la chute paraissait au sultan et à ses conseillers garantir la conquête de la Grèce entière. Colocotroni, informé de ce projet, se rendit dans la province montueuse de Caritène, aux villes de Timitzana et de Libovissi, lieu de sa naissance. Il appela Zaïmis, Londos Coliopoulo, Nikitas, Dikéos, son gendre, Jean Notaras et Canellos Déligianni, et forma avec eux le projet de rassembler toutes leurs forces pour marcher contre Ibrahim.

Cette résolution une fois prise, chacun partit pour organiser son corps de troupes, et l'on se réunit ensuite à Caritène; l'armée montait à sept mille hommes. Colocotroni, plein de joie, communiqua son dessein au gouvernement qui lui envoya un renfort de mille hommes sous les ordres de Théodore Griva. A la tête de cette armée, Colocotroni partit vers la fin du mois de septembre et parvint à Libovissi, ville située sur des hauteurs escarpées à quatre lieues de Tripolitza et à l'entrée de la vallée que forment les collines du mont Tricorpha. Celui-ci tire son nom de ses trois sommités parallèles qui aboutissent à la plaine de Tripolitza, où elles se resserrent en étroit défilé; les collines escarpées qui s'élèvent de chaque côté en se prolongeant jusqu'à Libovissi forment des gorges plus au moins rétrécies. Ibrahim, apprenant l'approche des Grecs, se réjouit dans l'espérance de soumettre d'un seul coup tout le Péloponèse. Il sortit de Tripolitza, franchit le défilé et s'avança à la rencontre de Colocotroni. Pour le déconcerter, il divisa en seize corps son armée de seize mille hommes. Colocotroni, informé de cette disposition, et ayant une connaissance exacte des localités, partagea sa troupe en six corps : les quatre premiers gravirent le revers opposé des collines et

s'y placèrent en embuscade. Théodore Griva fit un détour pour s'emparer du défilé qui mène à Tripolitza et couper la retraite à l'ennemi; enfin, pour attirer sur un seul point l'attention d'Ibrahim et de ses détachemens, Colocotroni chargea son fils Gennéos de se retrancher dans une petite plaine située au pied de Libovissi et de s'y tenir sur la défensive jusqu'à ce que lui-même, descendant avec deux mille hommes des hauteurs de Libovissi, donnât le signal de l'attaque générale; les autres corps devaient attendre le même instant et se tenir cachés dans les broussailles. Ibrahim traversa la série des collines, et parvenu à l'endroit où Gennéos était retranché, il l'attaqua sur-le-champ. A mesure qu'il éprouvait de la résistance, Ibrahim envoyait des renforts; il dressa même une batterie. Après une défense de cinq heures, Gennéos allait succomber, lorsque Colocotroni, qui avait donné à ses différens corps le temps de se placer sur les collines, et qui avait attiré les ennemis sur le point qu'il désirait, descendit de Libovissi. Il se dirigea d'abord vers ceux qui attaquaient le camp de Gennéos; puis, tout à coup, il fit une marche oblique sur les moulins pour s'emparer des batteries et prendre les ennemis à dos. Au signal donné, les Grecs embusqués sur les colli-

nes commencèrent une fusillade meurtrière; l'ennemi reconnut sa faute et battit en retraite; mais il était entre trois feux; assailli par une grêle de balles, il devait encore traverser le défilé pour se retirer à Tripolitza; toute son armée y eût été détruite, si Théodore Griva, qu'on avait chargé de cette position, avait eu le temps d'y parvenir. Mais Ibrahim accéléra sa marche, franchit le passage sans difficulté, et rencontrant Jean Notaras, qui faisait un détour pour renforcer Griva, il le chargea avec toute sa cavalerie et lui tua une centaine de soldats. Telle fut l'issue de la bataille de Tricorpha, dans laquelle Colocotroni prouva son courage et son habileté. Ibrahim reconnut qu'il ne manquait aux Péloponésiens ni valeur ni talens militaires; et cependant cette action fut représentée comme une défaite des Grecs.

Ce fut à la même époque qu'eut lieu l'entreprise la plus hardie que les Grecs tentèrent depuis l'insurrection. Toute la flotte égyptienne, une grande partie de celle de Constantinople et des régences barbaresques, avec une multitude de transports chargés de troupes et de munitions, se trouvaient réunies dans le port d'Alexandrie. L'amiral Emmanuel Tombazis conçut le projet de les incendier: il partit avec sa goëlette, un

brick de guerre et deux brûlots, dont l'un était monté par Canaris. Parvenus à la hauteur d'Alexandrie, les brûlots se détachèrent sous pavillon étranger, arrivèrent à l'endroit où un pilote côtier vint à bord comme d'ordinaire pour conduire le bâtiment de Canaris à travers les bas-fonds et les sinuosités du port. Favorisé par la brise, Canaris allait s'accrocher au vaisseau amiral, quand un vent de terre le repoussa violemment; reconnu par l'ennemi, et foudroyé par deux bâtimens de guerre, Canaris ne perd pas courage, met le feu à son brûlot qui se consume sans effets, s'élance sur sa barque et sortant du port, est accueilli par le brick de Tombazis qui retourna à Hydra.

Cependant, depuis la bataille de Tricorpha, il n'arriva rien d'important dans le Péloponèse. Pressé de passer dans la Grèce occidentale, Ibrahim laissa de faibles garnisons à Navarin, à Modon, à Coron et à Patras, et deux mille hommes sous le commandement du renégat Sève dans Tripolitza; après quoi, ayant reçu de nouveaux renforts, il partit vers la fin d'octobre, traversa le golfe de Lépante et arriva dans les premiers jours de décembre avec douze mille soldats réguliers et six mille Albanais devant Missolonghi. A ce nom, tout Grec éprouve un

sentiment d'honneur, et si sa nation doit périr, il fait des vœux pour que ce soit de la mort des Missolonghiotes. Pleurer sur la catastrophe de cette ville, ce serait l'injurier : les larmes ne sont point le prix de l'héroïsme ; l'admiration étouffe la douleur. Missolonghi, dont le nom dérive de sa situation entre deux forêts d'oliviers, était bâtie à l'entrée du golfe de Patras; sa fondation date de plus de trois siècles. Les habitans vivaient du produit de leur pêche et de l'exploitation du sel marin. Comme ils n'avaient parmi eux qu'un juge musulman qui changeait chaque année, ils jouissaient d'une espèce de tolérance, à la faveur de laquelle ils obtinrent une école bien organisée. A l'époque de l'insurrection, les maisons de Missolonghi n'excédaient pas le nombre de sept cents; mais dans l'espace de quatre années, malgré les deux siéges qu'elle eut à souffrir, la ville fut quadruplée et embellie de quelques édifices publics, parmi lesquels on comptait un lycée, une imprimerie et une école d'enseignement mutuel. En considération de la bravoure, de l'industrie et de l'esprit public de ses habitans, ainsi que de sa situation militaire, Missolonghi fut érigé en chef-lieu de la Grèce occidentale. Les Grecs instruits en préféraient le séjour, malgré ses dangers, au luxe et à la

fainéantise qui régnaient à Napoli de Romanie. Le médecin suisse Meyer y rédigeait, sous le titre de Chroniques Helléniques, un journal qui respirait l'amour de la liberté. Missolonghi promettait de devenir en peu de temps la plus florissante et la plus civilisée des villes de la Grèce. Après la fuite précipitée d'Omer Vrione, qui l'assiégea la seconde année de l'insurrection, elle fut régulièrement fortifiée et garnie de quatre-vingts canons; chaque batterie portait le nom d'un homme illustre, tel que Guillaume Tell, Franklin, Kosciuszko, Montalembert, le prince d'Orange, Iskender-Bey et Byron. Un large fossé environnait la ville, et deux autres fossés plus petits étaient en dedans du premier. Du côté de la mer, les bâtimens même les plus légers étaient contraints de s'arrêter à deux lieues de distance près de l'îlot de Vassiladi, qui communiquait avec la ville par un canal étroit pratiqué dans les lagunes. Vassiladi avait été fortifié par Aly-Pacha de Tépélen, à qui appartenait la douane du sel marin et de la pêche; il ne contenait qu'une caserne, une maison, et une espèce de redoute palissadée et garnie de douze canons; il ne pouvait être occupé par plus de cent personnes. Il y a en outre dans ces bas-fonds d'autres îlots inhabités, dont le plus

important, par sa proximité de la ville, était celui de Clissova.

Mehmed-Reschid-Pacha, surnommé Kiutachy du nom de sa patrie, la ville de Kiutahia située en Natolie, fut investi, vers la fin de 1824, du commandement suprême de toute la Turquie européenne, et chargé, sous peine capitale, de prendre Missolonghi. Le sultan prodigua ses trésors pour cette expédition immense; il adressa des ordres autographes à tous les gouverneurs pour leur enjoindre d'obéir à Kiutachy. Ce pacha, instruit par les fautes de ses prédécesseurs, réunit une armée nombreuse, établit en différens lieux des magasins de provisions, et se mit en marche vers l'Acarnanie, au commencement de mars 1825. Les capitaines de la Grèce occidentale entreprirent d'abord de lui disputer les passages; mais, faute de vivres, il leur fut impossible de garder long-temps les défilés. Après quelques combats insignifians, ils se replièrent et se jetèrent dans Missolonghi, résolus de le défendre ou de s'ensevelir sous ses ruines. Les principaux de ces capitaines étaient le vieux Noti Botzaris, George Stournaris, Mitzo Condojanni, Caltzodémos, Macry, Andréa Isko, Grégoire Liakata, Rangos et Tzongas. A l'origine du siége la garnison montait à cinq mille hommes; Stournaris

en eut le souverain commandement; Nicolas Zerva, capitaine souliote, était le chef des soldats de Missolonghi. En avril 1825, Kiutachy se trouva devant cette ville avec trente mille hommes, dix pièces de siége, six de campagne et quatre mortiers; deux semaines après, tous les autres corps arrivèrent au camp, de manière que l'armée turque atteignit le nombre de soixante mille hommes, dont les trois quarts Albanais. Kiutachy fit venir de Patras quantité de canons et de mortiers; une flottille commandée par l'Algérien Mahmoud, qui fut prise ensuite par un corsaire missolonghiote, inquiétait les assiégés en interrompant les convois de provisions. La garnison faisait de fréquentes sorties; mais l'ennemi réparait ses pertes journalières, s'approchait toujours plus, creusait à force de bras une première parallèle, puis une seconde à cent cinquante toises des remparts; en même temps deux énormes batteries foudroyaient jour et nuit la forteresse; un bombardement non interrompu écrasait les édifices de la ville. La flotte turque, composée de cent vaisseaux de guerre, apportait à Kiutachy un formidable attirail de siége; mais le vice-amiral George Sachtouris la poursuivait avec sa division; il l'atteignit le premier juin entre le Cap d'Oro, ou promontoire de Sunium, et

l'île d'Andros; il lança deux brûlots, l'un sur la frégate amirale, et le second sur une corvette; ces deux bâtimens embrasés sautèrent avec leurs équipages; par précaution, l'amiral turc se tenait à bord d'un autre vaisseau; sa flotte se dispersa et deux de ses navires échouèrent sur les îles de Tinos et de Syra; douze transports tombèrent entre les mains des vainqueurs. D'après la relation de l'amirauté d'Hydra, on trouva dans les bâtimens pris ou échoués plusieurs canons et mortiers, vingt mille boulets, quinze cents tonneaux de poudre, une grande quantité de cartouches et de matériaux destinés aux travaux d'un siége.

Les capitaines rouméliotes, qui partirent du Péloponèse pour voler au secours de Missolonghi, virent, en traversant la Grèce orientale, que ces contrées couraient de grands dangers, tant à cause d'une irruption par les Thermopyles, que de la révolte d'Odyssée. Ce général, en horreur aux chefs rouméliotes depuis le meurtre de Noutzo et de Palaska, était mal vu de tous les habitans de la Grèce orientale, et surtout des Athéniens, qui ne pouvaient supporter ses manières violentes, et qui lui préféraient le capitaine Gouras. Poursuivi par le gouvernement, Odyssée perdit sa popularité, et abandonné de

ses troupes, il se retrancha dans une grotte inaccessible, où, dans le dessein de se venger, il noua des relations avec les Turcs. Ceux-ci acceptèrent avec des démonstrations de joie les offres de son amitié et informèrent leur gouvernement de la défection du fameux capitaine. Le sultan donna ordre de l'assassiner. Mais la lettre fut interceptée par Gouras qui fit aussitôt connaître à Odyssée la récompense qu'on lui destinait. Odyssée se repentit alors de sa conduite, et toujours accompagné de fidèles soldats, assez brave pour en imposer aux barbares, il feignit de marcher avec eux contre le capitaine Gouras; mais au commencement de l'action, il passa du côté des Grecs et défit l'ennemi. Gouras, d'après un arrêt du gouvernement, enferma Odyssée dans la citadelle d'Athènes, pour être ensuite jugé. Le bruit courut, que, comptant sur son agilité, il avait sauté du haut de la tour et qu'il était mort à la suite de sa chute; mais toute cette affaire est enveloppée de ténèbres; on a de la peine à croire que celui qui combattit quatre ans avec tant d'honneur, se permît le rôle de traître à sa patrie, ou que le vainqueur des Thermopyles pût ramper devant le turban. L'arrivée des capitaines rouméliotes fut alors d'un grand secours à la Grèce orientale : tandis que Gouras battait

les Turcs à Marathon, Constantin Botzaris et Kitzo Tzavellas faisaient de même en Phocide. L'affaire d'Ambliani fut décisive : les ennemis y perdirent un grand nombre des leurs, abandonnèrent précipitamment le camp de Salona et évacuèrent la Livadie.

George Caraïskaky, George Valtinos, Zoï, et Pano Tzavellas, parvinrent les premiers jours de juillet sur les sommités de l'Aracynthe avec 1700 pallikares, avertirent de leur arrivée les assiégés, et traversant pendant la nuit le camp de Reschid-Pacha, entrèrent dans Missolonghi. George Valtinos, Zoï, Tzavellas et Nicotaras restèrent dans la ville avec 700 hommes; Caraïskaky repartit à la faveur d'une nuit obscure, en franchissant les lignes de l'ennemi. Pendant ces deux passages, les Grecs immolèrent plus de 700 mahométans. L'arrivée de ces intrépides capitaines, et ensuite celle de Kitzo Tzavellas avec sa compagnie, redoublèrent le courage des assiégés. Les nouveaux venus, qui regrettaient de n'avoir pas partagé, dès le principe, les dangers du siége et les efforts de leurs concitoyens, tâchèrent de faire sentir leur présence à l'ennemi par des exploits remarquables; ils priaient leurs camarades de leur céder les postes les plus périlleux; dans les sorties, ils s'élançaient les

premiers et rentraient les derniers. Kiutachy, semblable à l'hydre aux cent têtes, réparait ses pertes à mesure qu'il en essuyait; il creusa la troisième parallèle. De son côté, l'ingénieur Cokkini inventait des moyens de défense; parmi les nouveaux ouvrages, il établit trois batteries qui reçurent les noms de Normann et de Miaulis. Malgré tous les efforts de l'ingénieur, malgré le courage inébranlable des assiégés, Kiutachy parvint à combler à moitié les fossés de quelques batteries. Les préparatifs d'un terrible assaut allaient être terminés, lorsque la flotte turque parut à la hauteur de Missolonghi, et débarqua à Crionéri une immense quantité de munitions; elle portait aussi des troupes, parmi lesquelles étaient mille Cosaques Zaboroviens. Alors Kiutachy et le grand-amiral proposèrent aux assiégés de capituler; les articles de la sommation étaient pleins de douceur et de clémence, et l'on terminait par la menace d'un assaut général. Le capitaine de la frégate autrichienne *la Caroline* joua le rôle de parlementaire. Mais la garnison répondit que les armes traiteraient seules entre les Grecs et les Turcs; elle se prépara à repousser l'assaut; elle le provoqua même.

Nikitas se trouvant alors à Missolonghi, demanda pour lui le poste le plus important et le plus

dangereux ; on lui commit la défense de Vassiladi, et il justifia cette confiance. Le grand-amiral fit entrer dans les bas-fonds environ quarante barques canonnières chargées de troupes; cette flottille commença sur-le-champ à attaquer Vassiladi et à bombarder la ville. De son côté, Kiutachy la foudroyait par son artillerie; déjà les fossés étaient comblés, les murailles pulvérisées, quand tout à coup le feu cesse; une seconde députation s'approche des remparts pour proposer encore une fois des articles de capitulation ; la réponse fut laconique : « Guerre et mort. » Le jour suivant, l'ennemi fait jouer une mine qu'il avait pratiquée, et s'élançant au travers de la brèche, il plante son étendard sur le bastion de Botzaris. Les défenseurs de cette batterie renversent les assaillans, leur tuent trois cents hommes, en blessent un nombre double et les forcent à reculer. La brèche fut bientôt réparée. Le jour suivant, nouvelles propositions, même refus; un second assaut fut repoussé comme le premier. L'ennemi furieux de ses pertes, élevait sans cesse des batteries, tandis que plusieurs de celles de Missolonghi étaient culbutées. Le 30 juillet, on offrit aux assiégés des conditions encore plus avantageuses; mais ceux-ci persistèrent dans leur refus.

Le surlendemain, au point du jour, les Turcs

se précipitent sur les bastions de Botzaris, de Montalembert et de Franklin; les troupes musulmanes voyant planter leurs drapeaux le long des remparts, se succèdent comme des flots écumans; mais à mesure qu'elles s'élancent sur les batteries, elles y trouvent la mort. La ville attaquée par mer et par terre offre l'aspect d'un volcan: le fracas des canons, des grenades et des bombes étouffe les détonations de la mousqueterie, le cliquetis des sabres, les hurlemens des assaillans et les cris des blessés; une épaisse fumée cache aux vainqueurs leur avantage et aux vaincus leur défaite. Enfin, après deux heures et demie du combat le plus terrible et le plus acharné, le feu s'apaise, les torrens de fumée se dissipent et laissent voir les étendards musulmans renversés sur les remparts inondés de sang et couverts de cadavres. Cependant ces succès ne pouvaient sauver Missolonghi: on commençait à souffrir de la famine; la flotte ennemie interceptait les vivres et les munitions. Les assiégés étaient réduits au désespoir, quand tout à coup parut Miaulis à la tête de l'escadre grecque; il força le capitan-pacha à s'enfuir précipitamment, incendia un bâtiment de guerre, en contraignit un autre à se faire échouer; et tandis que ses chaloupes s'emparaient à l'abordage de sept bar-

ques canonnières et en coulaient à fond quelques autres, le vice-amiral Sachtouris fit entrer dans la ville un convoi de provisions. Missolonghi donna sur-le-champ le nom de Sachtouris à l'une de ses batteries nouvelles.

En même temps Caraïskaky informait les Missolonghiotes d'un projet d'attaque nocturne. Au signal convenu, les assiégés sortirent au nombre de quinze cents et secondés par Caraïskaky s'élancèrent sur les Ottomans, en tuèrent plus de mille, prirent plusieurs drapeaux, et après deux heures de combat rentrèrent victorieux dans leur ville. Kiutachy voyant tous ses assauts repoussés, résolut de construire une butte de terre plus élevée que le bastion de Botzaris. Chaque soldat portant un sac de terre s'avança hors des parallèles jusqu'au pied du rempart. Malgré les efforts des assiégés, la butte s'éleva dans l'espace de 40 jours, se garnit de canons et domina quatre des batteries de la ville, tellement qu'elle plongeait dans l'intérieur des boulevards et des chemins couverts et se prolongeait de manière à mettre en dehors la batterie de Franklin. Les Turcs tuaient les soldats et les canonniers à coups de pierres. L'ingénieur Cokkini était au désespoir, lorsque le capitaine George Valtinos proposa d'enlever pendant la nuit la terre de cette digue et

d'y creuser une mine à plusieurs fours. Ce travail s'acheva dans l'espace de deux nuits; la formidable montagne fut bouleversée et ensevelit sous ses décombres plus de deux mille mahométans; à la suite de l'explosion, les Grecs exécutèrent une sortie générale, chassèrent jusqu'à trois cents toises les ennemis épouvantés, en firent un grand carnage et rapportèrent plusieurs drapeaux. Ce fut le dernier effort de Kiutachy. Le 13 octobre il se retira à la distance de quatre cents toises de la ville, se retrancha et éleva trois tours garnies de canons. De leur côté, les Grecs détruisirent les travaux des assiégeans, réparèrent les brèches et rebâtirent les endroits démolis. Cependant un ennemi plus terrible que les Turcs attaquait depuis trois mois les Missolonghiotes: l'air infecté par les cadavres avait produit une épidémie affreuse; ceux qui en étaient atteints mouraient dans l'intervalle de trois ou de sept jours; la même maladie exerçait aussi des ravages dans le camp de Kiutachy.

La ville de Missolonghi assiégée depuis sept mois, foudroyée jour et nuit par une nombreuse artillerie, était réduite à des monceaux de ruines; il ne restait plus que des batteries affaiblies par les brèches, et quelques édifices clair-semés du côté de la mer. Les femmes et

les enfans s'abritaient sous des huttes; les guerriers logeaient sur les remparts; le bruit de la prochaine arrivée d'Ibrahim ne pouvait ébranler leur courage; tout gisait sur la terre dans l'enceinte de cette ville en décombres; la garnison seule restait debout. « Qu'on nous donne seulement du pain et des cartouches, disait-elle, et nous tiendrons tête à Ibrahim. » Celui-ci arriva dans le mois de décembre, à la tête de six mille Albanais, de douze mille hommes de troupes réglées, y compris deux mille chevaux, et d'une formidable artillerie. Kiutachy venait de recevoir de nouveaux renforts. Dans les premiers temps, il y eut entre ces chefs, dont les deux camps étaient séparés, une mésintelligence prononcée. Mais le sultan informé des dissensions de ses généraux, leur envoya deux de ses ministres, Husni-Bey et Nedzib-Effendi, pour les réconcilier et leur apporter de riches présens de sa part. Aussitôt après son arrivée, Ibrahim proposa aux assiégés de se soumettre; quinze jours après, il les somma d'abandonner la forteresse et de se retirer; et sur leurs réponses négatives, il commença un terrible bombardement; chaque jour ses projectiles tuaient quelques enfans ou quelques femmes; mais tout le monde était satisfait de mourir pour la patrie.

La flotte ennemie, forte de soixante bâtimens de guerre et de dix-huit brûlots, vint au mois de janvier menacer de nouveau Missolonghi. Mais Miaulis arriva, et après divers combats opiniâtres, il mit la flotte turque en fuite et introduisit dans la ville des vivres et des munitions pour deux mois. Le 28 février, cinq mille Arabes, conduits par des officiers européens, attaquent les remparts à la faveur des ténèbres. Les Grecs impatiens de se mesurer avec ces nouveaux ennemis, sortent le sabre à la main, en tuent un grand nombre, enfoncent les bataillons et les repoussent avec vigueur. Un corps de cavaliers mamelucks se présenta dans le même instant; les Grecs, en feignant de faire retraite, les attirèrent sur un terrain miné, et l'explosion en renversa un grand nombre; cinq cents Africains périrent dans ces deux actions. Ibrahim tenta un second assaut, et y perdit trois cents hommes. Effrayé par ces défaites, il proposa aux Missolonghiotes de rester maîtres de leur forteresse, à condition qu'ils garderaient la neutralité; la réponse fut la même que les précédentes.

Voyant de ses propres yeux la bravoure héroïque de la garnison, Ibrahim désespéra de prendre la ville d'assaut, et il tourna tous ses ef-

forts du côté de la mer. Il avait déjà fait construire cent cinquante bateaux plats, au moyen desquels il devait attaquer Vassiladi, Anatoliko et Clissova, pour affamer ensuite la ville, dont il connaissait le manque de subsistances.

Ce fut pendant le siége de Missolonghi que se manifesta pleinement l'intérêt que les peuples de l'Europe prennent au sort de la Grèce, et le zèle des comités philhelléniques, pour arracher cette nation à la légitimité des tigres; le comité de Genève, et en particulier celui de ses membres qui s'est le plus généreusement dévoué à la cause des Grecs, n'épargna aucun des moyens propres à pourvoir de vivres la ville affamée de Missolonghi. Très-peu de jours avant l'arrivée des subsistances, Vassiladi tomba au pouvoir d'Ibrahim. Cinquante Grecs défendaient ce poste sous le commandement du Missolonghiote Anastase Papa-Luka : Ibrahim fit monter deux mille hommes sur 150 bateaux plats, dont les parois étaient garnies de liége et de coton; chacune de ces embarcations portait un canon de gros calibre; un bateau à vapeur les remorqua depuis Crionéri. Vassiladi cerné et attaqué de tout côté fut emporté à la baïonnette après une résistance meurtrière. Les Missolonghiotes, pour faire diversion, sortirent au

même instant, tombèrent avec furie sur le camp égyptien, tuèrent plus de cinq cents Arabes, dont plusieurs officiers, incendièrent un grand nombre de tentes et rentrèrent dans la ville. Cependant, maître de Vassiladi, l'ennemi attaqua de la même manière la petite place d'Anatoliko. Le brave capitaine Liakata qui l'occupait avec deux cent cinquante pallikares, fit arrêter trois primats qui voulaient capituler, et se défendit avec un courage digne de sa réputation, jusqu'à ce qu'il reçut le coup mortel. Sa perte entraîna la chute d'Anatoliko. Ibrahim fit passer tous les habitans au fil de l'épée, et emmena en esclavage les femmes et les enfans.

Le 5 avril, l'ennemi vint fondre sur l'îlot de Clissova, où était une église palissadée, garnie de cinq pièces de canon et occupée par une quarantaine de soldats. Le capitaine souliote Kitzo Tzavellas, chargé de garder le rivage, se précipita dans un bateau avec ses pallikares et vola pour soutenir ce poste; bientôt il fut suivi par une centaine de braves. Kiutachy commença l'attaque avec trois mille hommes, les plus intrépides de ses troupes; trois assauts sont repoussés *; Ibrahim furieux, commande à son

* On dit qu'au troisième Kiutachy s'avançant à cheval

beau-frère Muharrem-Bey, d'enlever à la baïonnette ce petit coin de terre avec deux mille cinq cents soldats, l'élite de ses troupes. Les Arabes donnent deux assauts et remplissent les bas-fonds de leurs cadavres. Ils revenaient à la charge, lorsque Muharrem-Bey tombe, atteint d'une balle à la tête; ses soldats reculent en désordre et périssent presque tous sous le feu de la mousqueterie. Ce combat terrible dura treize heures sans interruption; Ibrahim y perdit deux mille hommes, et Kiutachy plus de mille. Après ce brillant exploit, les vainqueurs rentrèrent dans Missolonghi. Pour prix de ses exploits, Kitzo Tzavellas ne demanda qu'un morceau de pain; il n'en restait plus dans la ville. Le lendemain, la flotte chrétienne parut. Miaulis avec seize bricks de guerre, les seuls qu'il eût pu équiper, vint braver l'armée navale des Turcs; il manœuvrait moins pour l'attaquer, que pour découvrir quelque canal par lequel il pût introduire des barques de provi-

au milieu des bas-fonds, Tzavellas s'élance, d'une main lui arrache le poignard garni de diamans qu'il portait à la ceinture, et de l'autre lui lâche un coup de pistolet. Kiutachy, pour l'esquiver, se jette à bas de cheval, et tandis qu'on le relève, il reçoit une blessure à la hanche, se retire et entraîne toute sa troupe.

sions; mais il voit tout le lac couvert de bateaux plats, tous les îlots hérissés de batteries. Cependant il combat trois jours; au quatrième, obligé de partir, il retourne à Hydra, et, certain de la prochaine catastrophe de Missolonghi, il se couvrit d'habits de deuil qu'il porte encore aujourd'hui.

Le départ de Miaulis ôta tout espoir aux Missolonghiotes; alors tous les chefs militaires et civils se réunissent et prennent la résolution de traverser le camp ennemi l'épée à la main, après avoir averti le capitaine Caraïskaky de faire une attaque nocturne. Cependant ils veulent dans ces dernières heures connaître la volonté de l'évêque et des femmes. Ils appellent d'abord ce pasteur et lui demandent conseil. « Mon avis, répond le martyr, mon avis consiste en deux mots: mourir les armes à la main. » On assemble toutes les femmes: Que préférez-vous, leur dit-on, la mort ou l'esclavage? « La mort! la mort! » s'écrient-elles unanimement. Ils voulurent ensuite recevoir les sacremens de leur évêque. « Votre communion, leur répliqua Joseph, est le sang de vos ennemis. » Enfin l'on fixe la nuit du départ; on fait des adieux aux blessés et aux malades que l'évêque console en les bénissant et en leur promettant de

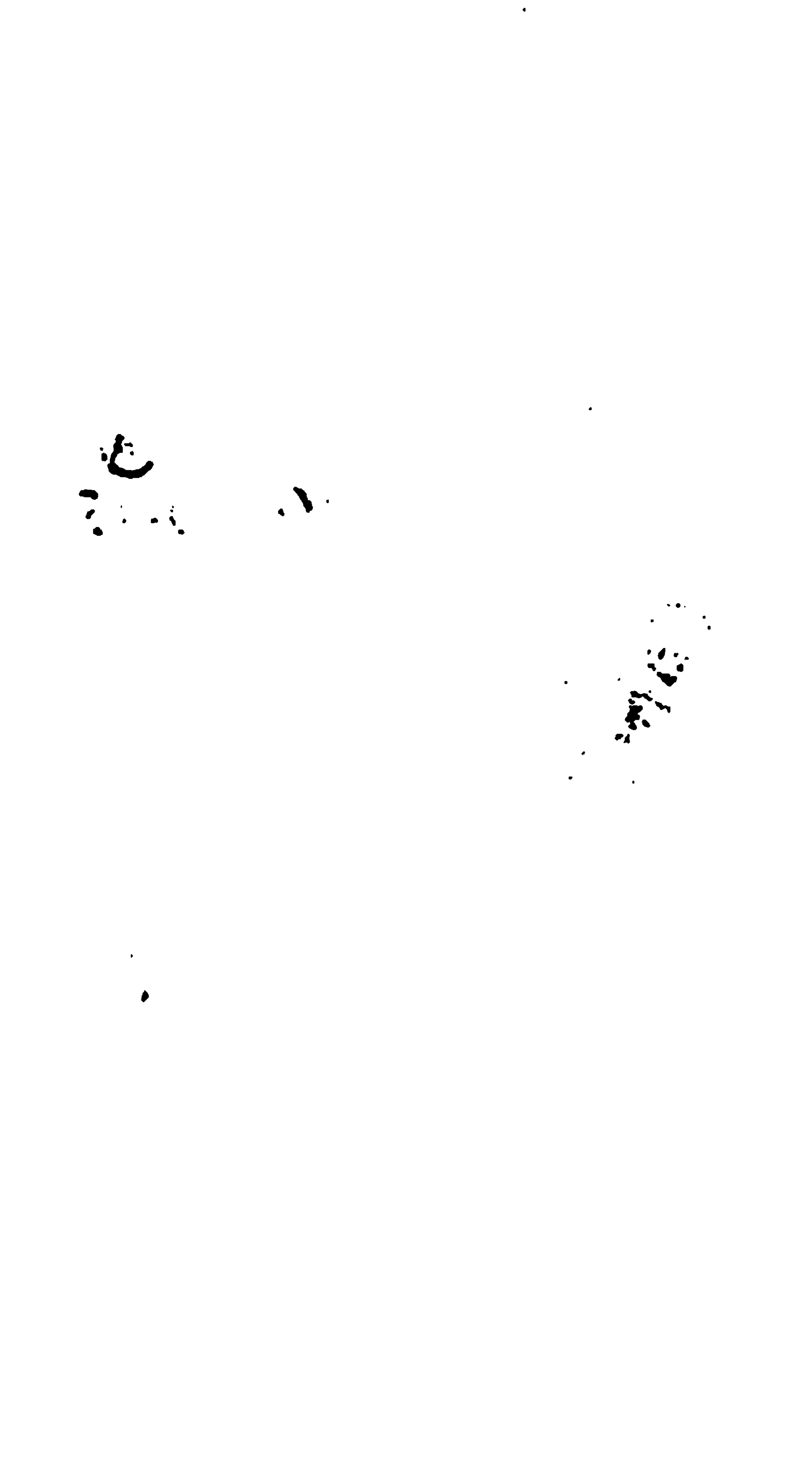
rester et de mourir avec eux. On dispose tout pour la sortie ; le soleil se couche et la nuit du samedi 22 avril est la nuit terrible de l'expédition. Les hommes étaient au nombre de deux mille huit cents, les enfans et les femmes au nombre de deux mille. Toute cette troupe se divisa en trois colonnes : la première, destinée à ouvrir le passage, se forma de douze cents des meilleurs guerriers ; la seconde, qui devait sortir une demi-heure après, était composée de mille hommes avec presque toutes les femmes et les enfans ; enfin la troisième, qui fermait la marche, comptait six cents hommes, et devait partir en même temps que la seconde.

A l'heure fixée, le premier détachement s'élança avec une telle impétuosité, que, malgré l'opposition de l'infanterie et de la cavalerie ennemie, tout fut culbuté aussitôt ; les assiégeans n'ignoraient pas la résolution prise par la garnison, et ils avaient garni tous leurs retranchemens d'une nombreuse artillerie. La première colonne les franchit avec une perte légère, en massacrant une multitude d'ennemis. Les deux autres détachemens ne furent pas si heureux ; embarrassés par les femmes et par les enfans, ils s'égarèrent dans l'obscurité, manquèrent le sentier étroit qu'il fallait suivre, tombè-

rent dans des fossés ou dans des positions si difficiles, qu'ils coururent risque de périr entièrement; mais à force d'ardeur et de courage, la moitié d'entre eux parvint, après quatre heures d'un terrible combat, à rompre, le sabre à la main, les rangs ennemis et à s'ouvrir un chemin avec quelques centaines de femmes et d'enfans, laissant sur le champ de bataille plusieurs de leurs officiers, et entre autres Nicolas Stournaris, commandant de la garnison. Le troisième détachement, réduit au tiers, environné de tout côté, n'apercevant aucun moyen de s'ouvrir un passage, revint dans la ville avec les femmes et les enfans, et pendant tout le dimanche et le lundi ils se battirent encore contre les musulmans qui y étaient déjà entrés. Tous ces braves accablés de blessures, résolus de ne pas se rendre, mirent le feu aux mines et aux souterrains qu'ils avaient remplis de poudre, et sautèrent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs ennemis. L'évêque de Rogon, Joseph, était dans une tour, exhortant au martyre tous ceux qui s'y trouvaient; il périt en récitant les prières des agonisans. Le nombre des Grecs qui perdirent la vie dans cette catastrophe fut d'environ quatorze cents.

Telle fut la fin de Missolonghi, qui, avec une garnison de cinq mille sept cents hommes, soutint un siége de onze mois contre cent mille barbares, conduits par des officiers chrétiens. Missolonghi ne fut pas pris; il fut détruit par ses héroïques défenseurs. N'essayons pas d'en faire l'éloge; il suffit de la simple narration de ses hauts faits. Quelle voix en parlerait d'une manière assez élevée? quelle main oserait retracer le tableau d'un si sublime dévouement? Missolonghi est trop grand pour être célébré: la seule louange qui soit digne de lui, c'est le silence de l'admiration.

FIN.



shou'
or

